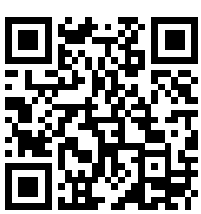
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Per. 175 kq -41 Revue

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek
<36652121100011

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(14e ANNÉE)

6e LIVRAISON — 15 JUIN 1882

SOMMAIRE

Mme ÉLISE LAGRANGE. La situation actuelle de l'Irlande et les mesures de M. Gladstone.

H. LOUMYER. Impressions et souvenirs de Suède : I. Aspect du pays. — II. La Suède sous les Bernadotte. — III. Le chant d'étudiants.

H. PERGAMENI. Le feu, *nouvelle.* (Deuxième partie.)

G. TIBERGHIEN. Krause et Spencer.— Essai de critique philosophique.

FÉLIX FRENAY. En Campine. (*Poésie.*)

CH. POTVIN. CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

BIBLIOGRAPHIE.

BRUXELLES

LIBRAIRIE C. MUQUARDT

MERZBACH & FALK, ÉDITEURS

LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE

RUE DE LA RÉGENCE, 45

MÊME MAISON A LEIPZIG

1882

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Lire la Feuille d'annonces.

Digitized by Google

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE.*

MM. Alb. Callier, recteur de l'Université de Gand.

Émile de Laveleye, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte Goblet d'Alviella, membre de la Chambre des représentants, à Bruxelles, rue Defacqz, 29.

Charles Potvin, membre de l'Académie, à Bruxelles, rue Lens, 28.

J. Stecher, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie.

On est prié d'envoyer à M. le comte Goblet d'Alviella, directeur de la REVUE, tout ce qui concerne la rédaction, à l'exception des livres, qui devront être adressés à M. Ch. Potvin, rue Lens, 28, à Bruxelles.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique . . . . . fr. 12 par an.
— l'Étranger (Union postale) . . » 15 —

Tout ce qui concerne l'Administration devra être adressé à la librairie C. Muquardt, rue de la Régence, 45, à Bruxelles.

Pour les annonces de la feuille ci-jointe, s'adresser aux bureaux de la *Revue*, rue de la Régence, 45, à Bruxelles.

M. Weissenbruch, imp. du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— QUATORZIÈME ANNÉE —

TOME XLI

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1882

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

LE MARC-AURÈLE DE M. RENAN.

I. — MARC-AURÈLE.

Le volume par lequel M. Renan termine la série de ses essais sur les origines du christianisme, et auquel il a donné pour titre : *Marc-Aurèle et la Fin du monde antique,* nous offre deux sujets d'étude assez distincts : Marc-Aurèle lui-même, puis la situation de l'Église chrétienne sous son règne. Nous nous proposons de les aborder ici dans deux articles successifs.

Il est des hommes, grands amis de la paix pendant leur vie, qui ont eu, longtemps après leur mort, le singulier destin de prêter occasion à de vifs débats. Le sage et bon Marc-Aurèle est de ce nombre ; et, chose étrange encore, sa sagesse et sa bonté sont les causes mêmes des controverses qui sont nées autour de sa mémoire. On devine aisément pourquoi. Cette école étroite, qui nie l'existence du bien, et surtout de la charité, en dehors du christianisme et de l'Église, était forcément amenée par ses théories intolérantes à tout faire pour amoindrir le mérite de ce philosophe et de ce païen ; naturellement, les philosophes, piqués au jeu, ont répondu en exaltant ses vertus, en les outrant même pour le plus grand honneur de la philosophie.

Au siècle dernier, un écrivain confiait à Jean-Jacques Rousseau qu'il s'occupait à démolir les vertus des grands hommes du paganisme, en représaille de ce que les philosophes modernes attaquaient celles des grands hommes du christianisme. « Vous allez, répondit Rousseau, rendre un

Digitized by Google

fameux service au genre humain : entre la philosophie et la religion, il va se trouver comme le vieillard de la fable entre ses deux maîtresses. » Voilà une vérité qu'oublie trop le fanatisme sectaire; dans ces tristes discussions, où les chrétiens dénigrent les sages de la philosophie et où la philosophie rabaisse les saints du christianisme, c'est en somme l'humanité qui reçoit tous les coups : c'est elle qui sort diminuée de ces luttes où l'on tente de découronner la vertu de ses plus nobles enfants.

Le besoin de justice et de vérité qui semble animer toujours plus notre génération, tend à l'apaisement de ces débats stériles et humiliants. Nous apprenons à enregistrer simplement les faits, au lieu de les plier à notre système, et, malgré notre dissidence d'opinions, à nous laisser gagner par l'attrait supérieur du bien, partout où il se rencontre.

Il serait puéril et injuste de contester les précieux services que M. Renan, l'admirateur de Jésus, de Marc-Aurèle et de Spinosa, a rendus à la cause de cette impartialité historique et morale. A notre avis, ils constitueront l'un de ses meilleurs titres de gloire auprès de la postérité. Ce n'est pas que les jugements de M. Renan nous paraissent toujours exacts et pondérés. Chez lui, l'artiste nuit parfois à l'historien : telle page de ses écrits est plutôt un morceau de poésie étincelante qu'une fidèle appréciation du passé. Il a généralement pour l'homme qu'il étudie, pour son héros du moment, un enthousiasme qui l'entraîne à des exagérations et à des contradictions ; son penchant à se retrouver lui-même chez les autres ôte à ses portraits la parfaite ressemblance. Ainsi, plus d'un passage dans son *Marc-Aurèle* nous a fait penser davantage à l'académicien ondoyant et sceptique qu'au stoïcien couronné.

La rareté des documents anciens rend difficile la tâche de reconstituer l'histoire de Marc-Aurèle et de reproduire sa physionomie; et cette circonstance a justement favorisé les discussions dont nous avons parlé plus haut, car on ne discute jamais plus longuement qu'en l'absence d'informations étendues et précises. Comme le dit M. Renan, les historiens

Digitized by Google

semblent avoir pris au mot cet homme si modeste, si dédaigneux de la gloire. La biographie sèche et confuse de Jules Capitolin, l'extrait de Dion Cassius par Xiphilin, quelques phrases d'Hérodien, les bas-reliefs de la colonne Antonine, les inscriptions et les médailles dont M. Noël Desvergers a tiré parti dans son savant *Essai sur Marc-Aurèle*, voilà à peu près tout ce que l'antiquité nous a légué sur le compte de ce grand empereur. A ces maigres sources, nous ajoutons les lettres de Marc-Aurèle à Fronton, utiles pour la période de sa jeunesse, et surtout ses *Pensées*, qui, avec quelques renseignements épars sur sa vie, nous offrent le précieux miroir de son âme, la révélation émouvante de ses sentiments et de ses méditations pendant les dernières années de son existence et aux approches de la mort.

Les modernes ont été plus généreux envers la mémoire de Marc-Aurèle, sinon toujours dans leurs jugements, au moins par le nombre et l'importance des travaux qu'ils lui ont consacrés. Nous n'avons pas la prétention de connaître tous ces écrits. Nous citerons, chemin faisant, ceux dont nous avons le plus profité en vue de l'esquisse qui va suivre, et à laquelle nous avons voulu donner, à défaut d'autre mérite, celui d'une fidélité scrupuleuse.

I

Marc-Aurèle naquit à Rome, en l'an 121 de notre ère, au sein d'une famille d'origine espagnole et d'illustration récente. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé dans la maison de son aïeul, Annius Verus, consul et préfet de Rome. Appelé d'abord Catilius Severus, d'après son bisaïeul maternel, il prit, à la mort de son père, le nom patronymique d'Annius Verus; il en changea encore après son adoption par l'empereur Antonin, qui était de la famille Aurelia; et à son accession au trône, il choisit définitivement le titre de Marcus-Aurelius-Antoninus.

Digitized by Google

Marc-Aurèle (nous l'appellerons toujours ainsi pour plus de commodité) eut une jeunesse calme et studieuse. A peine sorti des mains des nourrices, dit Capitolin [1], il fut entouré des meilleurs maîtres, qui l'initièrent aux lettres latines et grecques, à la philosophie, à la science et même à la peinture : il mit tant de zèle à ses études qu'il altéra sa santé, seul reproche qu'on eût à faire à son enfance. Son éducation se continua assez tard ; adopté, à l'âge de dix-huit ans, par Antonin, créé César, désigné pour être consul l'année suivante, déjà époux de Faustine, il n'en suivit pas moins les leçons d'Apollonius de Chalcis, que l'empereur fit venir d'Orient *pour lui confier* Marc-Aurèle, comme s'exprime Capitolin. A la même époque, il fréquenta les écoles publiques de déclamation et étudia le droit sous Lucius Volusius Mœcianus. Plus tard encore, on le voit dans sa correspondance avec Fronton, en même temps qu'il donne des nouvelles de ses enfants à son maître, le consulter sur ses lectures, lui demander des sujets à traiter, et lui adresser ses exercices littéraires, ses hexamètres, ses amplifications. « Je t'envoie une *pensée* que j'ai développée ce matin, et un lieu commun d'avant-hier... Envoie-moi trois *pensées* et des lieux communs [2]. » Enfin, on prétend même que, devenu empereur, il quittait parfois le palais pour aller écouter les professeurs de philosophie.

Deux influences diverses se disputèrent cet élève si empressé et si docile, celle des littérateurs et celle des philosophes. Les premiers, représentés surtout par son maître d'éloquence latine, Fronton, l'entraînaient vers ces fades élégances, ces raffinements subtils, cette recherche de mots et d'effets, qui marquaient les productions littéraires de cette époque de décadence. La nature sérieuse du jeune homme n'était point faite pour ces jeux frivoles, et, malgré sa bonne volonté et ses efforts prolongés, il n'y réussit point : insuc-

[1] *Vie de Marc-Antonin*, par Jules Capitolin, traduction de M. Valton, dans la Bibliothèque latine-française de M. Panckoucke.

[2] Voir les *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, traduites par M. A. Cassan.

Digitized by Google

cès dont, plus tard, il bénissait le ciel. « Je remercie les dieux, disait-il, de n'avoir pas fait de trop grands progrès dans la rhétorique, dans la poétique et dans les autres études; j'y fusse peut-être resté captivé si j'eusse aperçu que j'y réussissais à souhait. » La philosophie, pour laquelle il avait toujours eu plus de penchant, finit donc par remporter une victoire complète; le stoïcien Rusticus acheva de lui donner le dégoût des petites harangues, qui ne visent qu'aux applaudissements, et de toute affectation d'élégance dans le style. Pour l'attacher plus complètement à la philosophie, Rusticus le détourna même des curiosités de la science, en quoi il ne lui rendit pas un aussi bon service [1].

Le jeune Marc fit certainement preuve d'une gravité précoce; mais M. Renan exagère quand il le dépeint comme un enfant triste, livré à toutes les austérités de l'ascétisme stoïcien. Il est vrai que Capitolin nous le montre adoptant, dès l'âge de douze ans, le manteau philosophique et le régime rigoureux de la secte, couchant sur la dure et ne consentant que sur les instances de sa mère à laisser mettre des peaux de mouton sur son lit. Lui-même nous apprend qu'un de ses maîtres, Diogénète, rendit agréable à ses yeux le grabat, la simple peau et tout l'appareil de la discipline hellénique [2]. Mais l'adolescent, qui avait cédé à un premier entraînement, se relâcha d'une partie de ces rigueurs et n'en garda que le goût d'une vie simple et frugale. La jeunesse reprit le dessus, comme le prouvent clairement les lettres à Fronton. Elles sont pleines de saillies et écrites toujours sur un ton plaisant et gai. Marc-Aurèle ne s'y donne point pour un ascète; il confesse qu'il est grand dormeur, qu'il fait une cour assidue au sommeil, que le sommeil et lui ne savent point se quitter, tant ils sont bien ensemble. Il aime à s'amuser, il va au théâtre et à la chasse, il prend joyeusement part aux vendanges. L'espièglerie même ne lui est pas étrangère, témoin cet incident qu'il conte agréablement : « Dès que

[1] Voir les *Pensées*, I, 7, 17. — Nous citerons généralement les *Pensées* d'après l'excellente traduction de M. Pierron.

[2] *Pensées*, I, 6.

Digitized by Google

mon père se fut retiré de ses vignes dans son palais, moi, selon ma coutume, je monte à cheval, je pars et m'avance assez loin sur la route. Bientôt, au milieu du chemin, se présente un nombreux troupeau de moutons ; le lieu était solitaire ; quatre chiens, deux bergers, mais rien de plus. L'un des bergers dit à l'autre, en voyant venir quelques cavaliers : Prends bien garde à ces cavaliers, car ce sont d'ordinaire les plus grands voleurs du monde. A peine ai-je entendu ces mots, que je pique de l'éperon mon cheval, et je le précipite sur le troupeau. Les brebis, effrayées, se dispersent et s'enfuient, errantes et bêlantes. Le berger me lance sa houlette ; la houlette s'en va tomber sur le cavalier qui me suit. Nous fuyons au plus vite, et c'est ainsi que le pauvre homme, qui craignait de perdre son troupeau, ne perdit que sa houlette. C'est un conte, diras-tu, non, c'est la vérité même. » Le jeune César ne croit pas que la douleur soit un mot : il entretient son maître de toutes ses incommodités, et même de ses rhumes de cerveau : « Moi qui suis d'ailleurs homme à pituite, je trouve que je ne me suis jamais tant mouché qu'aujourd'hui. » Je l'avoue, j'aime mieux ce Marc-Aurèle-là que le jeune stoïcien tout d'une pièce qu'on se figure souvent : il est plus naturel et plus complet ; on l'admire davantage quand on le voit capable d'être à la fois sérieux sans tristesse et gai sans intempérance. Au reste, sa conversion définitive à la philosophie se fit peu à peu et ne s'acheva qu'à l'âge de la virilité. Comme nous l'avons vu, l'influence de Fronton le retint assez longtemps. Voici une lettre qui nous montre l'élève échappant enfin à son maître et nous fixe à peu près la date de cette émancipation intellectuelle : « Tu m'avais donné un sujet à traiter, je n'y ai pas encore touché, et ce n'est pas faute de loisir. Mais l'ouvrage d'Ariston [1] m'occupe en ce moment. Il me met tour à tour bien et mal avec moi-même : bien avec moi-même lorsqu'il m'enseigne la vertu ; mais, lorsqu'il me montre à quelle prodigieuse distance je suis encore de ces vertueux modèles,

[1] Philosophe stoïcien dont Lactance a cité cette maxime : « Ad virtutem capessendam nasci homines. »

Digitized by Google

alors plus que jamais ton disciple rougit et s'indigne contre lui-même de ce que, *parvenu à l'âge de vingt-cinq ans*, il n'a pas encore pénétré son âme de ces pures maximes et de ces grandes pensées. » Il promet ensuite de laisser dormir quelque temps Ariston pour revenir à la littérature; puis il ajoute : « Quant au sujet que tu m'as donné, je ne le traiterai que d'une manière; mais défendre à la fois le pour et le contre ! Ariston ne dormira jamais assez pour le permettre. » On le voit, la philosophie est bien près d'être maîtresse du terrain. C'est probablement à la même époque qu'il faut placer un événement qui marqua dans la vie de Marc-Aurèle, je veux dire la lecture des *Entretiens* d'Épictète, qui commençaient seulement à se répandre alors, et que son maître Rusticus lui prêta.

Mais l'amour du bien n'avait pas attendu chez lui cet entier dévouement à la philosophie. Il est clair qu'il avait une nature noble et généreuse, s'ouvrant à toutes les influences de la vertu. L'exemple de son père adoptif, l'empereur Antonin, le frappa surtout et lui laissa des souvenirs ineffaçables. A la fin de sa vie, après avoir tracé son portrait d'une main pieuse, il s'exhortait encore à agir toujours en disciple d'Antonin. De bonne heure, il fut digne de ce modèle. Que de détails attachants ne recueille-t-on pas sur son enfance et sur sa jeunesse ! Il met une conscience scrupuleuse à s'acquitter des fonctions sacerdotales dont Adrien l'a revêtu à huit ans, apprenant par cœur les formules d'invocation que d'ordinaire les princes se contentaient de répéter après un souffleur. Il montre tant de droiture et d'aversion pour le mensonge qu'Adrien, jouant sur son nom, l'appelait Annius Verissimus. Son sentiment de justice lui fait refuser souvent des héritages pour les rendre aux plus proches héritiers; dans son désintéressement, à seize ans, il renonce à l'héritage paternel en faveur de sa sœur, se contentant de la succession de son aïeul, et il engage sa mère à donner encore ses biens à cette sœur, afin qu'elle ne soit pas au-dessous de son mari. Les honneurs commencent à pleuvoir sur lui dès sa tendre enfance : Adrien le fait chevalier à six ans; à huit ans, il

Digitized by Google

l'admet à présider le collège des prêtres saliens; à quinze ans, il lui fait prendre la toge virile, et peu après le nomme préfet des féries latines. Le sénat et Antonin continuent à le combler; mais ces dignités et ces titres ne l'éblouissent point; ils le laissent simple et modeste, affable pour tous, respectueux envers ses proches et ses maîtres. Parler de respect, c'est trop peu : son cœur est plein d'une tendresse qui déborde. En quels termes pleins de douceur il parle dans ses lettres de sa petite mère, avec qui il a longtemps causé, pendant qu'elle était assise sur son lit; de son petit garçonnet (*pullus noster*) Antonin qui tousse un peu moins; de toute sa nichée; de l'enfant de Fronton, la toute petite Gratia, notre fauvette mignonne. Dans ses protestations d'attachement à Fronton, quel lyrisme, lyrisme où il touche au ridicule, comme quand il se dit l'amant de son maître, ou qu'il l'appelle son bonheur, son amour, sa volupté, ses délices. Pourtant, sous cette afféterie, sous cette préciosité, qui après tout n'est pas de lui, mais de ses précepteurs, on sent une affection touchante et sincère. Jamais élève ne fut plus reconnaissant. Lorsque son gouverneur, dont nous ignorons le nom, vint à mourir, il ne put retenir ses larmes en public, et, comme les courtisans cherchaient à arrêter ces démonstrations de regret, Antonin prit le parti de son fils d'adoption par ces belles paroles qui les honorent tous deux : « Laissez-le être homme : ni la philosophie, ni le pouvoir ne dispensent d'avoir du cœur. » Mais voici encore le trait le plus étonnant : au milieu d'une jeunesse licencieuse, malgré les périls de la cour et les séductions de son rang, il garda longtemps la pureté de ses mœurs, et s'il eut enfin une défaillance, s'il fut saisi par les passions de l'amour [1], son erreur fut courte; si bien qu'on peut dire de cet héritier d'un trône trop souvent souillé par des vices infâmes, qu'il fut un des hommes les plus chastes de ce siècle de corruption.

Voilà ce que nous savons de la jeunesse de Marc-Aurèle, voilà comment il se prépara à l'empire. L'admiration est bien ici de saison, et c'est comme à regret qu'après beaucoup de

[1] *Pensées*, I, 17.

Digitized by Google

louanges, l'on se voit forcé de glisser cette critique, c'est que sa longue dépendance à l'égard de ses maîtres trahit une certaine lenteur d'esprit et quelque indécision de caractère.

II

« J'ai senti, grâce à Fronton, tout ce qu'il y a dans un tyran d'envie, de duplicité, d'hypocrisie. »

« Severus m'a fait concevoir l'idée d'un État libre, où la règle c'est l'égalité naturelle de tous les citoyens et l'égalité de leurs droits ; d'une royauté qui place avant tous les devoirs le respect de la liberté des citoyens[1]. »

Nobles et belles paroles, surtout sous la plume d'un empereur, d'un successeur de Tibère, de Néron, de Domitien. Marc-Aurèle juge de haut ses devanciers ; il ne permet point à leurs vices de déteindre sur lui ; faire le César[2] lui répugne.

Ce qu'il écrivait au pays des Quades, il tenta de le faire, sans y réussir pourtant à son gré. Les temps étaient mauvais ; l'œuvre de relèvement et de réforme était immense, le fardeau était écrasant pour les forces d'un seul homme ; il fallut se contenter du possible : « N'espère pas une république de Platon. Qu'il te suffise d'améliorer quelque peu les choses et ne regarde pas ce résultat comme un succès sans valeur[3]. »

Dans son administration, Marc-Aurèle n'eut rien du monarque absolu, jaloux de son pouvoir. Il ne voulait être que le premier magistrat de l'Etat et le premier serviteur de la loi. Dès qu'il fut sur le trône, il partagea la pourpre avec son frère adoptif, Lucius Verus. Toujours il témoigna au Sénat, si souvent abaissé par ses prédécesseurs, le plus grand respect, assistant à ses séances quand il était à Rome, accroissant ses attributions, le déclarant inviolable, accordant à ses

[1] *Pensées*, I, 11, 14.
[2] *Ibid.*, VI, 30.
[3] *Ibid.*, IX, 29.

Digitized by Google

membres accusés un jugement à huis clos, relevant en tout sa dignité et son indépendance. Sans préjugés aristocratiques, plutôt défavorable à la cour et aux patriciens, chez qui il trouvait peu de sentiments affectueux[1], il appelait aux fonctions publiques ceux qui n'avaient d'autre noblesse que leur honnêteté. S'il ne corrigea pas à fond les graves défauts du système politique général, s'il ne donna pas à l'empire ces garanties légales qu'exigent nos idées modernes, on peut dire pourtant que ses actes furent toujours ceux d'un souverain modéré et libéral.

Sa législation est une de ses gloires, tout le monde en est d'accord. Marchant sur les traces d'Antonin, il continua à introduire l'esprit d'humanité dans le droit public et à y faire apparaître la bienfaisance comme inséparable de la justice. Les pauvres, les faibles, les petits y trouvèrent secours et protection. L'esclavage ne fut point aboli, mais bien des tempéraments y furent apportés. L'esclave est défendu contre les violences et la cruauté, il peut en appeler à la justice. Il ne peut être vendu pour combattre les bêtes que lorsqu'il a commis une faute entraînant la peine capitale. La loi favorise l'affranchissement : la servante vendue sous la condition *ne prostituatur* obtient la liberté, si cette clause est violée par son nouveau maître ; un enfant naît libre quand sa mère a joui de la liberté un seul moment pendant la gestation ; dans tous les cas douteux, l'interprétation la plus favorable à la liberté est admise. Non seulement l'esclave est propriétaire de son pécule, mais, en l'absence d'héritiers, il a des droits sur les biens de son maître.

L'enfant et la femme, trop souvent livrés au caprice et à la dureté du père ou du mari, deviennent les objets de mesures tutélaires. Le père ne peut plus, à moins des motifs les plus graves, briser les plus chères affections de son fils en le forçant à répudier sa femme. La mère n'est plus hors de la famille en quelque sorte : un sénatus-consulte lui reconnaît le droit de succéder à son enfant ; un autre admet

[1] *Pensées*, I, 11.

Digitized by Google

les enfants à la succession de leurs mères, mortes sans avoir testé, même lorsqu'ils seraient entrés par adoption dans une autre famille. Par toutes ces dispositions, comme par l'établissement de l'état civil qui date de ce règne, l'empereur travailla à la reconstitution de la famille, si fort ébranlée par la dissolution des mœurs et par la prodigieuse facilité d'adoption.

Il eût voulu réformer sérieusement les jeux publics et les combats du cirque, qui ne lui inspiraient qu'aversion ; mais il se heurta à une résistance passionnée. Quand il arma les gladiateurs pour la grande guerre germanique, le peuple murmura : « Il veut nous enlever nos amusements, pour nous contraindre à philosopher. » Il diminua au moins la cruauté de ces amusements en ne permettant que l'usage d'armes émoussées, et, un jour qu'un danseur de corde était tombé, il ordonna d'étendre, à l'avenir, des matelas sous les funambules. Quand, par complaisance, il allait à l'amphithéâtre, il protestait par son attitude contre le spectacle. « Il affectait, pendant la représentation, de lire, de donner des audiences, de signer des expéditions, sans se mettre en peine des railleries du public. Un jour, un lion, qu'un esclave avait dressé à dévorer des hommes, fit tant d'honneur à son maître que, de tous côtés, on demanda pour celui-ci l'affranchissement. L'empereur, qui, pendant ce temps, avait détourné la tête, répondit avec humeur : « Cet homme n'a rien fait de digne de la liberté [1]. »

Nous nous laisserions aisément retenir par le détail attrayant de toutes ces mesures philanthropiques ; mais, contraints de nous hâter, nous ne pouvons qu'indiquer encore les garanties accordées aux accusés, la longueur des procès diminuée, le souci de la parfaite justice faisant placer la culpabilité dans la volonté et non dans le fait, et absolvant, par suite, la folie ; et enfin, le vaste développement de l'assistance publique fondée par Nerva et Trajan, de nouvelles catégories d'enfants ajoutés à ceux dont l'entretien et l'éducation étaient à la charge de l'État, une préture tutélaire établie pour

[1] E. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 31.

Digitized by Google

veiller sur le sort des orphelins, un fonds public créé pour les funérailles des citoyens pauvres [1].

A cet ensemble de dispositions générales qui respirent la passion du bien public et le zèle pour les classes souffrantes, ajoutons deux ou trois actes particuliers qui mettent dans tout leur jour la grandeur d'âme de Marc-Aurèle.

La simplicité de sa vie et son éloignement pour le faste ne servaient point de manteau à l'avarice. L'argent ne lui manqua jamais pour secourir les misères privées ou publiques, et les calamités furent nombreuses sous son règne : inondation désastreuse du Tibre, famine, peste, guerres, incendies et tremblements de terre ruinant Smyrne, Ephèse, Nicomédie, Carthage. Son immense fortune était au service de la nation. Pendant la guerre des Marcomans, l'argent faisait défaut, le trésor public était épuisé. Pour ne point frapper les provinces d'impôts extraordinaires, l'empereur donna l'ordre de vendre aux enchères, dans le forum de Trajan, les ornements impériaux, les coupes d'or et de cristal, les vases murrhins, les vêtements de soie et d'or de sa femme, et même les joyaux qu'il avait trouvés dans le trésor privé d'Adrien. La vente dura deux mois et couvrit les premières dépenses de la guerre.

Dans la révolte d'Avidius Cassius, Marc-Aurèle ne vit qu'une occasion d'exercer sa clémence. Averti depuis longtemps par son collègue Verus des desseins ambitieux de ce général, il écarta les soupçons qu'aucun fait positif ne justifiait encore. Dix ans plus tard, la révolte éclata. Cassius sema le bruit que l'empereur était mort et se fit proclamer par ses légions. Mais la vérité se découvrit, et deux officiers terminèrent la rébellion en frappant l'usurpateur. Ce dénouement violent affligea Marc-Aurèle : quand on lui apporta la tête de son adversaire, il en détourna les yeux et la fit inhumer avec honneur. Résistant aux conseils de Faustine, il refusa de sévir contre les complices de Cassius. Il pria le Sénat de

[1] Pour le gouvernement et la législation de Marc-Aurèle, voir E. Renan, *Marc-Aurèle ;* Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV; de Champagny, *les Antonins*, t. III, et E. de Suckau, *Etude sur Marc-Aurèle.*

Digitized by Google

modérer ses rigueurs et de ne condamner personne. Il brûla sans les lire des papiers qui auraient pu lui révéler des coupables, et couvrit de sa protection la famille de son compétiteur : « Qu'ils vivent sans crainte, dit-il, sachant qu'ils vivent sous Marc-Aurèle. »

A un tel homme, à une âme si remplie de douceur, il eût fallu un règne tranquille, tout entier consacré aux travaux de la paix. Au contraire, sauf un intervalle de trois ans (175 à 178), il ne connut que la guerre. Il était à peine monté sur le trône que les Bretons remuèrent, les Cattes envahirent la Germanie romaine, les Parthes se soulevèrent. La guerre de Germanie fut la plus longue et la plus dangereuse, elle recommençait toujours. Le bon Marc-Aurèle ne pouvait aimer la guerre. « L'araignée, écrivait-il, est fière quand elle prend une mouche ; tel homme est fier de prendre un levraut ; tel, des sardines au filet ; tel, des sangliers ; tel, des ours ; tel, des Sarmates. Au point de vue des principes, ce dernier n'est-il pas aussi un brigand [1] ? » Malgré ses vives répugnances, lorsque, dans un moment de péril et d'alarme, sa présence à la frontière devint nécessaire, il partit sans hésiter. A quarante-cinq ans et faible de santé, il se fit soldat par devoir ; et il mit dans sa carrière militaire toute sa conscience, et toute son humanité même à l'égard des barbares. Dorénavant, sa vie se passa surtout dans les camps : ce fut là qu'il écrivit les plus belles pages de ses *Pensées*, ce fut là qu'il mourut.

Faut-il maintenant tempérer par le blâme les éloges adressés à Marc-Aurèle ? Y a-t-il un revers moins brillant dans sa vie, comme dans presque toutes les existences ? C'est ici le moment d'examiner quels reproches on peut lui faire.

Si, pour la bonté et la générosité, l'empereur a tenu toutes les promesses de l'héritier du trône, l'impartialité nous oblige à reconnaître qu'il garda aussi cette faiblesse de caractère dont nous avons relevé quelques indices dans sa

[1] *Pensées*, I, 1.

Digitized by Google

jeunesse. Fort contre lui-même, il ne sut pas empêcher sa bonté de dégénérer en faiblesse à l'égard des autres, ni sa générosité envers sa famille et ses amis de l'aveugler parfois sur les intérêts autrement importants de l'empire qui lui était confié.

Pour se conformer aux désirs de l'empereur Adrien, Antonin avait adopté Lucius Verus en même temps que Marc-Aurèle. Mais le judicieux Antonin, qui avait aperçu les vices de Verus, le laissa dans l'ombre et le retint longtemps dans la vie privée. A sa mort, il légua l'empire à Marc-Aurèle seul. Celui-ci, au lieu d'imiter cette prudence, se hâta de s'associer Verus, sans se préoccuper des conséquences. Ce fut une faute, M. Renan en convient; le désintéressement et l'affection fraternelle qui la dictèrent l'atténuent, mais sans l'excuser complètement.

A la fin de sa vie, Marc-Aurèle commit une erreur analogue en se donnant son fils Commode pour successeur à l'empire, quoique la nature brutale du jeune César se fût clairement décelée. « La pensée de déshériter Commode, dit M. Renan, dut sans doute venir alors plus d'une fois à Marc-Aurèle. Mais il était trop tard. Après l'avoir associé à l'empire, après l'avoir proclamé tant de fois parfait et accompli devant les légions, venir à la face du monde le déclarer indigne était un scandale. » C'est vrai, c'eût été un scandale; mais ne valait-il pas mieux l'encourir que de risquer le repos et la sécurité du monde? On ne se sent pas capable d'être dur envers les illusions ou les espérances d'un père; mais pourtant, puisque l'hérédité n'était ni une nécessité ni une loi, on voudrait que Marc-Aurèle eût été assez grand et assez fort pour assurer le bien de l'État au détriment de son indigne fils. Car, comme il le dit souvent lui-même, l'utilité générale ne doit-elle pas passer avec l'utilité particulière? « Ce que je fais par moi-même ou avec le secours d'un autre doit tendre à un but unique, l'utilité et la convenance de la société [1]. »

[1] *Pensées*, VII, 5.

Digitized by Google

Sa faiblesse prenait encore la forme d'une indulgence excessive pour les vices d'autrui. Non seulement il donne sa fille Lucille au libertin Lucius Verus, mais, lorsque la débauche le délivre enfin de ce Néron moins la cruauté, il le met au rang des dieux et attache des prêtres et des flamines à son culte! C'étaient des honneurs officiels, soit, mais des honneurs mensongers et impies; et Marc-Aurèle n'eût-il pas dû être le premier à s'en affranchir pour demeurer fidèle à son nom de *vérissime*, « ne disant jamais un mot qui ne fût vrai, ne faisant jamais une action qui ne fût juste[1] »?

La conduite de l'impératrice Faustine est un problème historique qui a beaucoup exercé les critiques. Les anciens récits, ceux de Capitolin et de Dion Cassius, font de cette femme une seconde Messaline, allant jusqu'à vivre à Caïète avec des matelots et des gladiateurs. Son mari aurait connu ses désordres, et les aurait supportés sans les rechercher ni les punir. Mais ces témoignages semblent en contradiction, je ne dis pas avec les honneurs humains et divins dont Marc-Aurèle accabla la mémoire de Faustine après sa mort (il en avait fait autant pour Verus), mais avec ces paroles intimes qu'il écrivait pour lui seul, et où il bénit les dieux de lui avoir donné « une femme d'un tel caractère, si complaisante, si affectueuse, si simple[1] ».

Pour résoudre la difficulté, on suppose généralement soit que Faustine a été calomniée, et qu'elle a été en réalité honnête femme et bonne mère, soit que Marc-Aurèle a ignoré ses déportements et s'est laissé tromper par des semblants de tendresse. S'il fallait choisir, c'est à ce dernier parti qu'il conviendrait de s'arrêter.

Cependant, outre le scrupule d'effacer sommairement les témoignages historiques, deux faits me frappent et me font hésiter à me ranger à cette explication. Je remarque d'abord

[1] *Pensées*, III, 16. — Je ne puis rapporter à Verus le passage où Marc-Aurèle remercie les dieux de lui avoir fait rencontrer un frère dont les mœurs lui étaient une exhortation à veiller sur lui-même. (I, 17.) Il s'agit plutôt de ce Severus, qu'il appelle aussi son frère. (I, 14.)

[2] *Pensées*, I, 17.

Digitized by Google

que, dans ce premier livre de ses *Pensées*, où il parle de sa femme, Marc-Aurèle s'attache *uniquement* à relever les qualités et les vertus de ses parents et de ses amis ; qu'il passe leurs défauts sous silence, non pas par un aveuglement qui serait par trop naïf, mais par un parti pris touchant de reconnaissance. Or, dans la courte énumération qui concerne Faustine, le petit mot de *chaste*, qui aurait été un si grand éloge à cette époque, fait défaut. Je suis frappé encore de voir combien souvent, dans la suite des *Pensées*, Marc-Aurèle s'exhorte à ne point se laisser émouvoir par les fautes des autres envers lui : « S'il arrive à quelqu'un de pécher contre toi, réfléchis aussitôt à l'opinion qu'il a dû se faire du bien ou du mal pour manquer ainsi. A cette pensée, tu auras pitié de lui; tu ne sentiras plus ni étonnement ni colère [1]. » Pour s'affermir dans ce calme, il se répète sans cesse que les hommes ne pèchent que par ignorance, qu'ils font le mal en dépit d'eux-mêmes : « Tel est l'ordre de la nature : des gens de cette sorte doivent, de toute nécessité, agir ainsi. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est vouloir que la figue n'ait pas de suc [2]. » Des paroles semblables ne nous livrent-elles pas le secret de la tolérance de Marc-Aurèle pour le mal? Il amnistie les vices comme nécessaires. Sa faiblesse s'abrite derrière un fatalisme qui le dispense de s'indigner ou de punir [3].

Le dernier des griefs que l'on peut avoir contre Marc-Aurèle se trouve dans les persécutions qui eurent lieu sous son règne. Certains de ses panégyristes les ont niées ; mais il faut se rendre à l'évidence : les martyrs de Smyrne et de Lyon sont trop connus. On a aussi prétendu que l'empereur

[1] *Pensées*, VII, 26. — Voir aussi VIII, 56 et *passim*.

[2] *Ibid.*, IV, 6. — Voir aussi V, 17, 28 ; IX, 42.

[3] Dans un chapitre remarquable, intitulé : *le Martyre intérieur de Marc-Aurèle*, M. Renan, expliquant la profonde mélancolie, le complet détachement qui s'exhalent des *Pensées*, admet que Faustine fut une des causes de cette tristesse, non par ses mœurs, qu'il réhabilite, mais pour n'être pas entrée dans la vie de son mari et avoir eu des goûts hors de lui. L'infidélité de Faustine me paraît bien mieux expliquer *l'immense blessure* que dissimulait son époux.

Digitized by Google

ne fut pour rien dans ces exécutions, qu'il pouvait ignorer ce qui se passait au fond des provinces; mais le légat de l'empereur à Lyon, effrayé du grand nombre de chrétiens qui se présentaient au martyre, demanda des ordres à son maître, et la réponse impériale arriva dure et cruelle : Mettre à mort tous ceux qui s'avoueraient chrétiens, relâcher ceux qui renieraient leur foi.

Marc-Aurèle ne persécuta certainement pas par plaisir. Les chrétiens de son temps ne l'en accusaient pas; ils célébraient sa clémence et lui adressaient de nombreuses apologies, dans la persuasion que, mieux instruit, il leur serait favorable. Mais il manquait de l'esprit d'initiative hardie; pour les réformes humanitaires, il trouva la voie frayée par Antonin, et y marcha avec toute l'ardeur de sa bonne nature. En ce qui concernait les chrétiens, au contraire, il se conforma aux édits en vigueur, il suivit la tradition persécutrice qui régnait. Il resta trop Romain, quoi qu'il voulût être citoyen du monde. Ce fut ainsi que, pour ménager le sang des gladiateurs même, il laissa verser celui de sujets paisibles, coupables au plus de trop d'exaltation; ce fut ainsi qu'à ces mots généreux : Point de sénateurs condamnés sous mon règne, il n'ajouta pas ceux-ci : Point de victimes parmi les chrétiens sous mon règne. Sa faiblesse, en l'assujettissant à des procédés de gouvernement contraires à sa nature, lui fit condamner des innocents, comme, en lui inspirant une excessive indulgence pour des parents et des amis, elle lui fit absoudre des coupables.

Marc-Aurèle eut-il le sentiment de ce qui lui manquait? Peut-être. Il loue dans son père Antonin « la mansuétude jointe à une rigoureuse inflexibilité dans les jugements portés après mûr examen [1] »; il s'exhorte souvent lui-même à la décision : « Souviens-toi depuis combien de temps tu en remets l'exécution, et combien de fois les dieux t'ont fourni des occasions favorables, dont tu n'as pas fait usage [2]. » La faiblesse est la tentation qui s'attache toujours à la bonté;

[1] *Pensées*, I, 16.
[2] *Pensées*, II, 4.

Digitized by Google

c'est le défaut de la qualité, mais ce n'est pas un défaut inévitable, et Marc-Aurèle le savait : « J'ai eu en Apollonius, sous mes yeux, un vivant et manifeste exemple de l'union possible, dans le même homme, de l'extrême fermeté et de la douceur [1]. »

III

Le livre des *Pensées*, il faut s'en souvenir, n'est pas un livre, mais un recueil de réflexions intimes, faites *pour soi*, comme le dit avec justesse le titre grec, et nullement destinées à la publicité. Qu'on ne s'étonne point d'y trouver une complète absence d'ordre et de fréquentes répétitions. Le lire tout d'un trait serait impossible : la lassitude vous prendrait bientôt. Il faut le lire lentement, comme une sorte de manuel d'édification, une œuvre de piété stoïque [2], et y chercher moins un système que la peinture d'une âme qui s'excite au bien, l'énumération des idées qui la poursuivent, lui reviennent sans cesse, qu'elle revêt d'expressions différentes, selon l'inclination du moment, tantôt les indiquant seulement, tantôt les développant ou se les rendant plus saisissantes par quelque image. Peu d'originalité dans les sujets de cet entretien avec soi-même ; les lieux communs du stoïcisme y abondent sans vues nouvelles ou profondes ; et pourtant l'originalité n'est point absente, mais elle est tout entière dans le sentiment, dans l'émotion, dans l'épanchement d'un cœur sincère, élevé, bienveillant, en même temps que triste et mélancolique. C'est là ce qui fait l'intérêt de ce livre unique dans le paganisme.

La lecture des *Pensées* confirme l'impression que nous a laissée la vie de Marc-Aurèle, en mettant à nu l'indécision de son esprit : il flotte, il hésite sur toutes les questions qui peuvent soulever un doute. Comme le fait observer M. Renan, il emploie alternativement les trois vocabulaires déiste,

[1] *Pensées*, I, 8.

[2] Voir l'admirable étude de M. Martha, intitulée : *l'Examen de conscience d'un empereur romain*, dans son livre, *les Moralistes sous l'Empire romain*.

Digitized by Google

panthéiste, polythéiste. Mais ce n'est pas, comme le voudrait M. Renan, toujours préoccupé d'habiller ses héros à la moderne, par indifférence pour toutes les hypothèses métaphysiques, car, alors, pourquoi finir par se montrer si affirmatif sur l'existence des dieux : « A ceux qui te demandent : Où as-tu vu des dieux? comment as-tu pu te convaincre de l'existence de ces êtres auxquels tu adresses tant d'hommages? réponds que d'abord ils sont visibles; ajoute : Je n'ai jamais vu mon âme, et pourtant je l'honore. Il en est de même des dieux. J'éprouve à chaque instant leur puissance; je reconnais qu'ils sont et je les respecte [1]. » Non, Marc-Aurèle n'est point un sceptique transcendant; mais, comme il le reconnaît avec son humilité touchante, il a l'esprit lent, peu pénétrant; il n'est point dialecticien ou physicien [2]. Ses incertitudes viennent de son impuissance. Il a été à toutes les écoles, il en a retenu le langage et les idées; mais il n'a su se prononcer entre les systèmes, et, en fin de compte, il se réfugie dans le polythéisme général, teinté de stoïcisme : il croit aux dieux, agents et organes de la raison universelle; il les prie, il les remercie, il pense qu'ils se révèlent dans les oracles, qu'ils lui ont suggéré en songe des remèdes efficaces contre ses crachements de sang et ses vertiges. Comme empereur, il témoigna toujours une piété scrupuleuse, qui dépassait même les nécessités du culte officiel. Dion Cassius nous apprend qu'il offrait des sacrifices tous les jours, même les jours néfastes. Pour détourner la peste, pour inaugurer une guerre, ou rendre grâces d'une victoire, il multipliait tellement les cérémonies ou les sacrifices, que les païens eux-mêmes se moquaient de sa dévotion, et Lucien nous a conservé cette épigramme qu'on lui avait décochée : « Les bœufs blancs à Marc-Aurèle, salut : si tu es vainqueur, nous sommes perdus. » M. Renan prend beaucoup de peine pour le justifier d'avoir cru au surnaturel, qui n'est, dit-il, qu'une tache insignifiante dans sa vie; il avait même écrit autrefois, dans la *Vie de Jésus :* « L'honnête et suave Marc-Aurèle,

[1] *Pensées*, XII, 28.
[2] *Ibid.*, V, 5; VII, 67.

Digitized by Google

l'humble et doux Spinosa, n'ayant pas cru au miracle, ont été exempts de quelques erreurs que Jésus partagea [1]. »
De grâce, laissons donc les hommes être ce qu'ils sont; ne cherchons pas à les tailler tous sur le même patron que nous: nous n'y gagnons rien, et eux perdent leur vérité, leur naturel, leur originalité.

Sur le terrain de la morale, Marc-Aurèle reprend toute sa fermeté d'accent; plus d'hésitation, jamais de doute sur son métier d'homme de bien; s'il allègue les incertitudes de la doctrine des écoles, c'est pour conclure que le bien au moins est sûr : « Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, il faut que je sois homme de bien, comme l'émeraude pourrait toujours dire : Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, il faut bien que je sois émeraude et que je garde ma couleur [1]. » Le devoir est le bien suprême; il est seul digne d'occuper toutes nos pensées; l'homme vertueux est comme un prêtre, un ministre des dieux; il vit avec les dieux. Bien des choses ne dépendent pas de nous; mais l'homme a ce grand pouvoir de ne faire rien autre chose que ce que Dieu doit approuver. Le bien est partout possible, car là où l'on peut vivre, on y peut bien vivre; et comme on peut vivre à la cour, on peut bien vivre à la cour. Marchons donc toujours avec fermeté vers le but, nous servant de l'obstacle pour nous exercer à une autre vertu, et alors la dernière heure nous trouvera avec la conscience du bien que nous aurons fait.

Qu'est-ce que le bien? C'est ce qui est conforme à notre nature interprétée par la saine raison. La raison ne se laisse jamais vaincre ni par la sensation, ni par la concupiscence, deux principes purement animaux. Elle ne souffre point leur empire; elle est elle-même ce qui commande en nous. Le propre d'une âme raisonnable, c'est l'amour du prochain, l'obéissance aux dieux, la vérité, la modestie, un extrême respect d'elle-même, comme aussi de la loi. La droite raison ne diffère en rien de la règle de la justice.

[1] *Vie de Jésus*, 13e édition, p. 451.

[2] *Pensées*, VII, 15. — L'exposé qui suit est emprunté textuellement à divers passages des *Pensées*, mais je ne puis multiplier outre mesure les renvois.

Digitized by Google

Si nous entrons dans le détail des recommandations que Marc-Aurèle s'adresse, nous serons frappés de la large place qu'il accorde aux vertus douces et aimables; et de nombreuses comparaisons avec l'Évangile se feront d'elles-mêmes dans l'esprit du lecteur; de tous les néo-stoïciens, Marc-Aurèle est celui qui approche le plus de la charité chrétienne. « Les hommes avec qui ton partage est de vivre, aime-les d'un amour véritable. — Chéris le genre humain. — Ignore le bien que tu as fait : comme la vigne qui porte son fruit, et puis après ne demande plus rien, satisfaite d'avoir donné sa grappe. — C'est le propre d'un homme d'aimer ceux mêmes qui nous offensent. On en arrive là lorsqu'on réfléchit que les hommes sont nos proches. — Corrige-les, si tu le peux : sinon, souviens-toi que c'est pour l'exercer envers eux que t'a été donnée la bienveillance. Les dieux eux-mêmes sont bienveillants pour ces êtres; ils les aident, tant leur bonté est grande, à acquérir santé, richesse, gloire. Il t'est permis de faire comme les dieux, ou dis-moi qui t'en empêche. »

Marc-Aurèle a clairement aperçu la solidarité humaine : « Je suis un membre du corps que composent les êtres raisonnables. » Chacun doit trouver son bien à travailler au bien général : « Ce qui n'est pas utile à l'essaim ne l'est pas non plus à l'abeille. » Seulement, imbu de l'idée antique qui absorbait tout dans l'État, il ne maintient pas aussi fermement les droits de l'individu que ceux de la société particulière où il vit; et cette maxime : « Ce qui ne nuit point à la cité ne nuit point au citoyen, » pourrait être pleine de périls pour la liberté humaine.

De même que, en passant par le cœur de Marc-Aurèle, la rigueur de l'ancien stoïcisme est devenue amour, de même sa fierté s'est changée en humilité. Le doux philosophe ne fait point parade de sa vertu; il ne se l'attribue point tout entière, mais il fait passer devant son esprit les exemples de ses parents et de ses maîtres pour noter avec gratitude le profit moral qu'il en a reçu; il est toujours prêt à tirer parti des conseils et des critiques même, car il ne désire que la

Digitized by Google

vérité et le bien. Il n'est pas content de lui; il se reprend de sa paresse, de la peine qu'il a à s'arracher au sommeil, de la lenteur de ses progrès dans la philosophie: « Couvre-toi de honte, mon âme, oui, couvre-toi de honte. — D'autres savent et tu sais aussi toi-même que tu es fort loin de la philosophie. »

On a appelé le livre des *Pensées* le manuel de la vie résignée, et, en effet, c'est presque à chaque page qu'on y rencontre le devoir de la soumission à la Providence, à la nature, aux dieux, à la cause première, quelque nom qu'on lui donne, de l'ordre dans le monde. C'est être impie que de n'accepter pas indifféremment la douleur et le plaisir, la mort et la vie, la gloire et l'ignominie. D'ailleurs, tout est bien, tout rentre et se fond dans l'harmonie universelle; les désordres ne sont qu'apparents; les laideurs ont même leur beauté si nous savions la voir; le mal vient seulement de l'opinion que nous nous en faisons, il dépend de nous de ne pas le prendre pour un mal; et dans l'élan de cet optimisme, assurément exagéré, mais plein de grandeur, le philosophe s'émeut jusqu'à entonner cet hymne : « Tout ce qui t'accommode, ô monde, m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré, ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, O nature! Tout vient de toi, tout est en toi, tout rentre en toi. Un personnage a dit : *Bien-aimée cité de Cécrops*. Mais toi ne peux pas dire : O bien-aimée cité de Jupiter! »

Marc-Aurèle ne s'arrête pas à la résignation, il pousse jusqu'au détachement le plus complet. Il fait retentir à chaque instant le *Vanitas vanitatum* de l'Ecclésiaste. Au fond, tout n'est rien. Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse. L'uniforme répétition des mêmes objets, voilà le supplice de toute notre existence[1]. Qu'importe de vivre peu ou longtemps pour avoir toujours sous les yeux ce spectacle monotone? Le mieux donc est de s'enfermer en soi-même, de chasser loin de soi les livres, de mépriser la

[1] Ce pessimisme contraste fort avec l'optimisme de tout à l'heure.

Digitized by Google

gloire, d'éteindre tout désir ; et puisque le bonheur ne se trouve ni dans l'étude, ni dans la richesse, ni dans la gloire, ni dans les jouissances, nulle part enfin, de le chercher uniquement dans la pratique du bien.

Cette abnégation de tout, excepté de la vertu, a-t-elle pourtant conduit Marc-Aurèle au bonheur qu'il se promettait? Il est calme, il est résigné, mais peut-on dire qu'il soit heureux? Je ne le pense pas. Certains passages de son livre ont un accent triste et désolé ; on sent que la vie lui pèse. Il ne veut pas déserter son poste, et sortir du corps par un entraînement opiniâtre, comme les chrétiens (c'est la seule fois qu'il les mentionne) ; mais il se rendra avec empressement à l'appel : « Tu vois aujourd'hui combien il t'est fâcheux de vivre avec des hommes dont tu partages si peu les sentiments, puisque tu dis : « Viens au plus vite, ô mort ! de peur qu'à la fin je ne m'oublie moi-même. » On ne s'étonne donc pas de lire dans l'histoire que, lorsque la maladie le saisit sur les bords du Danube, il salua sur-le-champ la mort comme la bienvenue et s'y achemina même volontairement, en refusant de manger ou de boire.

Pourquoi cette conclusion douloureuse à laquelle aboutissent et la pensée et la vie de ce sage? La cause en serait-elle dans cette sagesse même? « Sa sagesse était absolue, écrit M. Renan, c'est-à-dire que son ennui était sans bornes... La plus solide bonté est celle qui se fonde sur le parfait ennui, sur la vue claire que tout en ce monde est frivole et sans fond réel. » Nous ne pouvons souscrire à de semblables paroles. M. Renan parle trop comme si la vertu était toujours quelque peu ennuyeuse, et comme si la légèreté et la frivolité étaient nécessaires pour égayer ce monde. Il voit toujours le bien sous les traits d'un ascète ou d'un moine. Pour nous, les hommes les plus heureux que nous ayons connus ont été des gens moraux et même religieux, mais chez lesquels la morale réglait seulement la vie au lieu de l'étouffer ou de la mutiler. Ils s'intéressaient à tout, commerce, industrie, politique, science, art ; ils ne maudissaient point le rire ou la gaieté, et trouvaient une distraction naturelle et saine dans

Digitized by Google

des plaisirs sans licence et un *humour* sans bassesse. Non, la bonté n'est pas l'ennui ni la tristesse, et cette vie, quand même elle serait tout, n'est pas un néant. Elle a ses maux, mais aussi ses biens; ses peines, mais aussi ses joies; ses ténèbres, mais aussi sa lumière, et plus de lumière que de ténèbres. Il est vrai que la satisfaction du bien accompli est la plus haute et la plus douce; mais elle n'est pas la seule; l'affection, la beauté, la science, l'action ont aussi leur bonheur pour lequel nous sommes faits. L'impassibilité du stoïcien ou de l'ascète, le mépris de la vie ne sont pas la sagesse.

Mais l'existence présente est-elle tout? N'a-t-elle pas une suite, un complément qui l'explique? Marc-Aurèle pose souvent le dilemme : Ou mourir tout entiers ou survivre; mais ici il incline visiblement vers la négative : « Tu t'absorberas dans l'être qui t'a produit, tu seras repris par la puissance régénératrice. » Nous croyons, au contraire, que, sans donner une certitude absolue, des raisons fortes et nombreuses rendent l'affirmative probable. Et quelle consolation cette espérance n'apporte-t-elle pas? Aussi, quand nous voyons ce doux et bon empereur, le corps rongé par la maladie, la tête courbée sous le poids des soucis et des peines, marcher à petits pas, le soir, dans sa tente, méditant sur la vanité de tout, et accumulant les raisonnements, les sophismes même, pour se persuader que la mort, que le néant sont un bien, il nous semble que nous voudrions pouvoir lui crier: « Espérez, espérez. Ne pensez pas que la suprême raison dont vous parlez ait eu la suprême déraison de donner à un être raisonnable une existence sans but; que le Dieu que vous honorez, qui a ordonné si bien toutes choses et avec tant d'amour pour les hommes, laisse éteindre pour jamais les hommes d'une vertu éprouvée et qui ont eu, pendant leur vie, une sorte de commerce avec la divinité [1]. »

A notre sens donc, les principales causes de la tristesse de Marc-Aurèle sont dans cette absence de toute espérance d'immortalité et dans ce renoncement contre nature que lui avait appris le stoïcisme. Sa jeunesse y avait résisté, sa

[1] *Pensées*, XII, 5.

Digitized by Google

vieillesse y succomba. Détaché de la vie, sans foi en l'avenir, il ne pouvait aspirer qu'au repos de la tombe.

En résumé, si la bonté de Marc-Aurèle n'a pas été sans faiblesse, ni sa philosophie sans lacunes, cependant, jugée dans son ensemble, sa vertu n'en est pas moins haute et admirable.

Dans sa satire des Césars, l'empereur Julien fait comparaître Marc-Aurèle, à son tour, devant le tribunal des dieux. Il parle, explique le but de sa vie, justifie sa conduite envers sa femme et son fils. Puis le silence se fait, les dieux donnent leurs suffrages, et Marc-Aurèle a la majorité. S'il s'agissait de le juger de nouveau, non pas pour savoir s'il doit être introduit dans le bonheur d'une vie meilleure, ce qui ne dépend pas de nous, et nous aimons à penser qu'il y est entré et que notre espérance a raison contre son doute, mais si, dans l'histoire, sa place doit être au premier rang parmi les sages et les saints de l'humanité, nous accorderions sans hésiter notre voix à ce noble empereur, qui, maître du monde, sut rester maître de lui-même et, au faîte des grandeurs, demeurer humble, pur et bon.

J. Hocart.

Digitized by Google

LE FEU.

I

Sourde, voilée, presque imperceptible, une lueur tremblotait à l'angle du tapis laineux. Bientôt elle s'arrondit, se creusa, le centre en devint obscur et l'on eût dit une bague d'or rouge, mais une bague animée où palpitait la vie. Lentement, lentement, l'anneau rouge alla s'élargissant. Des fumerolles blondes, pareilles à celles qui environnent le cratère d'un volcan, s'échappèrent de son pourtour avec une fine odeur ambrée, un peu âcre cependant.

Et dans la nuit profonde, dans le grand silence, c'était chose étrange que de voir ce cercle de feu qui s'élargissait toujours avec de petites ondulations de reptile. Quelle gentillesse dans ces légères fumerolles! Quelle douce clarté dans ces étincelles qui se joignaient, se séparaient, s'entortillaient rapides en étendant leur ronde phosphorescente! Quel joli petit feu, quel amour de petit feu, c'était donc là! Point méchant, point menaçant, bon tout au plus pour réchauffer les ailes d'une mouche attardée.

De temps en temps, il est vrai, une lueur plus vive jaillissait du cercle d'or. Alors, çà et là, surgissaient, dans l'ombre de la chambre, des débris de repas, des bouteilles renversées, les pieds d'un fauteuil couché sur le flanc, des serviettes, des bouchons, mille objets bizarres comme en laisse une fin d'orgie.

Mais cette vue ne suffisait point à la petite flamme; elle était femme et le démon de la curiosité la poussait. Ah! si elle avait pu s'accrocher au bord de ce lourd rideau dont les plis traînaient devant la fenêtre! Mais patience, patience!

Digitized by Google

Petite flamme deviendra grande! Insensiblement l'anneau de feu s'élargit; puis il s'allongea; on vit comme une traînée de lave s'échapper du cratère minuscule et se rapprocher du rideau; une lueur s'attacha à la frange, grimpa rapidement le long des cordelières et mordit le bout de l'étoffe de ses petites dents de feu. Et tout à coup la flamme se balança au bas du rideau en éclairant toute la chambre d'une large clarté rouge.

Oui, c'était bien une orgie qui s'était passée là! La table, dont la nappe pendait rougie par le vin, les flacons de Rœderer jetés au milieu des coupes de cristal, des bouts de cigares, les restes d'un pâté de foie gras, les fauteuils bousculés au hasard, et puis cette odeur fade, cette lourde odeur vineuse de champagne éventé, de victuailles et de tabac, tout le disait clairement, c'était une orgie.

Et la petite flamme dansait d'aise, et ses lueurs plus vives, qui faisaient maintenant le tour de la chambre, se glissèrent tout à coup par une porte entrebâillée et vinrent éclairer les draperies d'un lit sur lequel on devinait une forme humaine.

Qui donc reposait là-bas, dans l'autre chambre? On entendait le bruit d'une respiration forte et saccadée. Alors la flamme curieuse sembla concentrer ses forces; elle se fit si petite, si petite, que c'est à peine s'il en resta sur le rideau un reflet d'escarboucle; on eût dit qu'elle allait mourir. Puis, tout à coup, elle jaillit énorme, ardente, et courut d'un seul élan d'un bout à l'autre de l'étoffe, avec un grondement sourd, enveloppant d'une éblouissante lueur, non seulement la chambre de l'orgie, mais le lit qu'on apercevait à travers la porte.

Par-dessus les draps jetés au hasard, un homme dormait sur le dos, dans un singulier costume de satin rose, qui tenait à la fois du pierrot et du polichinelle. Ses cheveux noirs tranchaient sur la blancheur d'une fraise démesurée; en dépit du sommeil, ses traits, de beaux traits fiers et hardis, semblaient creusés par la fatigue et se contractaient, par moments, comme sous l'empire d'un mauvais rêve.

Digitized by Google

Il rêvait en effet et, sous l'empire les fumées de l'orgie de tout à l'heure, son rêve était étrange. On entrait au bal de la Monnaie, à ce bal de la mi-carême qu'il venait de quitter. Sur les escaliers couraient les masques; le foyer ruisselait de lumières; une cohue bariolée s'agitait dans la salle, au bruit d'un orchestre endiablé.

Tout le monde riait, criait, hurlait; les mots drôles, spirituels ou bêtes se croisaient au hasard; des habits noirs et des gilets en cœur bâillaient le long des loges; les pierrettes, les pages du XVIe siècle et les seigneurs du XVIIe se trémoussaient dans la poussière, avec des reflets violents de satin, d'or et de velours... Brusquement, à son bras venait se pendre une pierrette. Parbleu! c'était Maria, la grande Maria, un de ses caprices de l'an dernier, qui s'était jetée à l'eau il y avait quinze jours à peine. Pauvre fille!... Il voulut se dégager, mais la grande Maria se mit à rire, d'un rire bas et sec qui le choqua beaucoup... Il n'avait pas peur, oh! non; mais il trouvait singulier qu'une morte vînt ainsi se promener au bal de la Monnaie et prétendît lui donner le bras... Et, chose plus singulière encore, cette Maria portait un bouquet, un magnifique bouquet de fleurs rouge de sang, qu'elle s'obstinait à lui faire respirer... Quelle drôle d'odeur! Ah! certes, c'étaient des roses, des roses rouges; c'était bien le parfum des roses, mais pourquoi donc était-il si capiteux, si chaud surtout? Comme cela montait à la tête!... Et, tout en riant, il repoussait Maria; mais elle avait une force terrible, cette morte; elle lui maintenait le bouquet sous les narines... Assez! assez!... La respiration lui manquait, ses oreilles s'emplissaient d'un bourdonnement confus, d'un grondement assourdissant; des lueurs rouges passaient devant ses yeux... Il suffoquait!... Cette Maria était donc sans pitié!... Grâce! grâce!... Ah! cette odeur, cette chaleur brûlante, ces lueurs de sang, ce bouquet... Mais, c'était du feu! c'était du feu!...

Le dormeur se tordit dans une convulsion de terreur et s'éveilla.

Le feu!... Autour de lui, sur lui, à ses côtés, le feu ruis-

Digitized by Google

selait, se déroulait en vagues ardentes le long des rideaux de son lit, avec des mugissements sourds, un crépitement sinistre, au milieu d'une fumée rousse qui vomissait l'asphyxie.

Ah ! oui, la petite flamme était devenue grande, si grande que la chambre ne pouvait plus la contenir, si grande qu'elle menaçait de tout dévorer !

L'incendie !... Dans ces moments terribles, la pensée acquiert une rapidité prodigieuse. En une seconde, l'infortuné comprit la situation. Le feu était chez lui, le feu était à son lit, il brûlait !

Au secours, au secours !... D'un bond il sauta à terre. Il courut vers la fenêtre... Oh ! cette fumée !... Comme frappé de la foudre, il roula dans les flammes et perdit connaissance.

II

Sous la frange des longs stores blancs baissés, à travers les rideaux de mousseline, un rayon de soleil matinal se glissa jusque vers le lit. Olivier Carrière s'éveilla.

Son sommeil avait été long, si long que, pendant quelque temps, on avait pu croire qu'il n'aurait plus de réveil. Cependant il avait cessé ; le jeune homme s'éveillait enfin sous le doux baiser de ce soleil printanier. Mais ses regards vides erraient, sans voir, le long des couvertures ourlées de lumière ; on eût dit qu'ils revenaient d'un autre monde et que, dans le voyage infini qu'ils avaient fait, ils avaient perdu le sens des choses de la terre.

Quel voyage, en effet, que celui d'Olivier ! Au fond de ses prunelles pâles flottaient encore des lueurs de pourpre et comme les flamboiements d'un cratère en éruption. Dans ses oreilles bruissait le crépitement des flammes ; l'âcre odeur de la fumée le serrait à la gorge, et dans tous ses muscles courbaturés passaient des élancements de fièvre.

Alors il referma les yeux. La lumière lui faisait mal ; mille

Digitized by Google

sensations confuses se mêlaient dans sa mémoire : des cris, des appels, une douleur sans nom, le lourd silence des salles d'hôpital, le pas furtif des infirmiers, et par-dessus tout, dominant tout le reste de son grondement monotone, la trépidation continue d'un wagon de chemin de fer. Et puis, plus rien, des paroles à voix basse, des chuchotements, des soupirs, le tintement d'une cuiller dans un verre d'eau, et toujours, toujours cette même douleur, la sensation d'une roue de fer rouge qui eût tourbillonné dans son crâne, faisant éclater ses tempes, fondant en jets brûlants la glace pilée qu'on plaçait sur son front.

Comme un plongeur qui remonte lentement du fond des abîmes vers la surface de la mer et qui voit s'effacer par degrés les spectres des profondeurs et surgir de plus en plus nettement la grande clarté sereine où vient se jouer la cime des vagues, le jeune homme retrouvait un à un tous ses souvenirs.

Et tout à coup la vérité lui apparut, nette, crue, brutale, avec ses rougeurs sanglantes d'incendie.

Mais que s'était-il donc passé depuis le moment où, suffoqué par la fumée, il était tombé évanoui sur le parquet de sa chambre?

Il rouvrit les yeux et promena autour de lui un long regard. Cette chambre, ce n'était pas la sienne ; il ne la connaissait pas. Ces stores baissés, ces rideaux de mousseline sous lesquels se jouait si gaiement le soleil du matin, baignant de sa virginale lueur l'armoire en noyer, la pendule de cuivre doré, les chaises de paille, la table chargée de fioles de toute forme, les unes vides, les autres à demi pleines de liqueurs bizarres, jaunes, opalines, verdâtres, que signifiait tout cela? Où donc était-il?

Et comme il se soulevait sur le coude et avançait la tête, ses yeux rencontrèrent tout à coup deux yeux bruns curieux et caressants, et dans l'encadrement des rideaux du lit, parut une ravissante figure de jeune fille.

— Bonjour, mon cousin, dit une voix douce, comment vous trouvez-vous?

Digitized by Google

Il ouvrit de grands yeux et regarda d'un air ébahi cette apparition suave.

Quelle était cette jeune fille? Rose et fraîche, avec d'épais bandeaux de cheveux bruns ondés sur les tempes, des lèvres rouges, des dents blanches, elle le regardait en souriant.

— Ah! vous avez été bien malade, Olivier, reprit-elle, pendant que sa petite main nerveuse écartait les cheveux du jeune homme, emmêlés sur son front moite; mais vous voilà sauvé, cette fois! Papa l'a dit hier soir, la fièvre est finie. N'est-ce pas que vous voilà mieux?

Il glissa péniblement la main hors des couvertures et la posant sur le bras de la jeune fille : — Qui êtes-vous? dit-il d'une voix faible comme un souffle.

Elle se mit à rire d'un petit rire argentin qui remplit toute la chambre comme un rayonnement de joie.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit-elle. Adrienne, votre cousine? Ah! nous avons bien souvent joué ensemble autrefois!

— Adrienne! répéta-t-il, et son visage pâle, creusé par la souffrance, s'éclaira d'une lueur joyeuse. Oui, je me souviens, en effet.

Il ferma les yeux un instant et parut se recueillir. Puis il les rouvrit et demanda de sa même voix faible :

— Où suis-je?

— Aux Échavées, mon cousin, chez nous.

— Aux Échavées, dit-il.

Il ouvrait la bouche pour continuer; mais la jeune fille la lui ferma de la main, avec un geste mutin.

— Chut! dit-elle, papa a défendu que vous parliez. Tout à l'heure, nous verrons; je vais aller le prévenir. Avez-vous besoin de quelque chose?

Il fit signe que non.

— Alors, bonjour, mon cousin, je reviens tout de suite. Soyez bien sage en attendant.

Et, légère comme une sylphide, elle gagna la porte et disparut.

Alors, seul dans la chambre ensoleillée, il se rendormit;

Digitized by Google

mais, cette fois, d'un sommeil sans rêve, du doux sommeil des enfants et des convalescents...

Le soleil montait derrière les rideaux baissés; une poussière d'or tremblait dans un rayon du côté de la fenêtre; plongée dans la pénombre lumineuse, la chambre entière semblait dormir. Au dehors, les oiseaux chantaient et leurs trilles aigus étaient coupés çà et là par un beuglement sonore.

Quelques minutes se passèrent. La porte se rouvrit et la jeune fille rentra, accompagnée de son père. C'était un grand et vigoureux vieillard, d'environ soixante ans, fort comme un chêne, sous ses grossiers vêtements de campagnard. Une épaisse chevelure grise couronnait son front haut et large; ses yeux bruns avaient gardé la limpidité de la jeunesse, et sa longue moustache, sa barbe frisée lui donnaient une certaine ressemblance avec les portraits de Rubens. Sa physionomie un peu dure plaisait cependant par un air de franchise et de bonté.

Le vieillard s'approcha du lit et saisit doucement la main d'Olivier, qui ne s'éveilla point. Il lui tâta le pouls, laissa retomber la main, examina un instant le jeune homme d'un œil scrutateur; puis il regagna la porte.

La jeune fille le suivit.

— Eh bien, père? lui dit-elle quand ils furent sortis.

— Eh bien, répondit-il d'un ton bourru, mais satisfait, ton beau cousin est sauvé, fillette. Mais la convalescence sera longue, très longue, et demandera de grands soins.

— Oh! nous le soignerons bien, va! dit-elle en frappant des mains.

— J'espère bien que tu ne vas pas continuer à te fatiguer pour un pareil garnement? répliqua-t-il d'une voix sévère. La vieille Gertrude est là pour s'occuper de lui.

La jeune fille fit une petite moue moitié boudeuse, moitié rieuse.

— Je me sauve, dit-elle, voilà mes vaches qui beuglent! Je vais les traire!

Sur quoi, elle disparut dans l'escalier.

Digitized by Google

III

Le soleil était haut sur l'horizon quand Olivier se réveilla. Il s'accouda sur l'oreiller et regarda autour de lui.

Cette fois, ses idées étaient claires. Cette chambre, il la reconnaissait bien à présent, avec son papier à rayures bleues et blanches, sa pendule de cuivre où galopait un saint Georges vainqueur du dragon, ses potiches remplies d'immortelles fanées, sa grande armoire de noyer poli et le lit à rideaux blancs, le lit où maintenant il se trouvait couché. Jadis, aux vacances, il y avait dormi souvent du bon sommeil des adolescents, après avoir passé la journée à courir par monts et par vaux avec la petite Adrienne, une fillette, alors, aujourd'hui une jeune fille! Qui eût cru que la gamine sauvage se serait transformée ainsi! Comme tout cela était loin, loin de lui!

Ah! c'était l'heureux temps alors! Pas de soucis, pas de préoccupations, pas de souillures! Chacun avait ses parents. La mort n'avait pas encore enfoncé sa cognée dans ce robuste tronc familial. Et puis étaient venus d'autres jours, Adrienne avait perdu sa mère, lui, son père, et il était resté seul, à seize ans, sous la tutelle de sa mère et d'un frère de celle-ci, son vieil oncle, le docteur Séverin. Pauvre mère! combien tu avais gâté ton Olivier, ton fils unique, ton espoir et ta joie! M. Carrière avait été avocat à la cour d'appel de Bruxelles, il fallait que son fils le fût aussi. Ses études moyennes terminées, non sans difficultés, on l'avait mis à l'Université libre. A peine y était-il, que Mme Carrière était morte à son tour, laissant Olivier seul, à vingt et un ans, maître d'une jolie fortune. Ce qu'était devenue cette fortune, le jeune homme ne le savait que trop. Plus de travail! L'argent jeté par les fenêtres, d'ignobles débauches, l'existence avachie d'un gandin. En vain le docteur Séverin, désireux de tenir la promesse faite à sa sœur mourante, avait essayé de ramener Olivier dans le droit chemin; de guerre lasse, il avait dû finir par l'abandonner à cette vie de bohème

Digitized by Google

où l'on glisse chaque jour plus bas. Et cela avait duré trois ans! A vingt-quatre ans, le jeune homme était toujours candidat en droit; mais la ruine était venue avec son hideux cortège de dettes et d'usuriers.

Alors, tout à coup, devant les yeux d'Olivier se dressa le spectre de l'orgie de la mi-carême, et l'amertume lui monta à la gorge. Ah! cette soirée-là, cette soirée du 27 mars 1878, il la revoyait aussi clairement que si c'était hier; car de tous ses souvenirs, c'était le dernier. Il revoyait la cohue du bal de la Monnaie, le retour chez lui, rue Fossé-aux-Loups, le souper dans le petit salon. Il entendait encore les propos avinés de ses amis, le rire idiot des filles et la voix aiguë de la petite Zulma, sa maîtresse du moment. Les bouchons de champagne sautaient, les drôleries bêtes se croisaient pardessus la table, les costumes défraîchis des pierrots, des mousquetaires et des bébés s'agitaient sous la lumière crue de la lampe. Quelle scène! Et sa querelle avec Zulma! La péronnelle n'avait-elle pas eu l'audace de lui préférer son ami Juste, un carabin de dixième année? Ne l'avait-elle pas traité de ganache et pis encore? Et les autres avaient fait chorus! Il avait été obligé de les mettre tous à la porte. Et, tout le monde parti, il avait jeté son cigare dans un coin, avait éteint la lampe, s'était traîné jusqu'à son lit, et là, assommé par l'ivresse, il s'était endormi tout habillé, dans son costume de satin rose... Et son rêve, la grande Maria, et ce réveil terrible, cette flamme aveuglante, cette fumée, cette morsure effroyable de l'incendie!...

Mais encore une fois, que s'était-il passé depuis?

Alors il essaya de rassembler ses souvenirs. Il revoyait comme dans un brouillard une salle d'hôpital, une longue rangée de lits, des bandages, des médecins; la grave et soucieuse figure de l'oncle Séverin, penchée sur lui, la gare du Luxembourg, salie par la neige fondue. Il entendait le sifflet strident de la locomotive, le roulement sourd du train; puis venait un grand sommeil, profond, sans lumière, sans intervalle, jusqu'au réveil de ce matin.

Olivier respira fortement et étendit les bras devant lui,

Digitized by Google

pauvres bras amaigris dont les os saillaient sous la peau. Un sourire amer crispa ses lèvres. Je dois être joli! pensa-t-il. Il voulut se soulever et ne put y réussir; il avait mal partout. Peu à peu, cependant, il parvint à se hausser jusque sur l'oreiller, écarta les draperies du lit, allongea la main vers la fenêtre et entr'ouvrit le rideau.

La lumière l'éblouit tout d'abord; il dut fermer les yeux; puis, avec un effort, il parvint à soulever à demi ses paupières et regarda. Comme dans une féerie, le paysage des Echavées lui apparut tout entier d'un seul coup, dans sa sereine grandeur. Ici, tout au pied de la maison, la cour, puis le chemin, puis la prairie avec ses massifs de peupliers et de trembles, puis la Meuse, la Meuse immense, dans sa radieuse beauté, depuis Ben-Ahin jusqu'à Andenne, et derrière, tout au fond, les croupes boisées du Condroz.

A ce spectacle, une indicible émotion vit palpiter le cœur du jeune homme; les années d'autrefois, ses belles années d'enfance, surgirent dans sa mémoire, pures et insoucieuses, comme aux jours bénis où, sur ces rives enchantées, le long de cette onde claire, à la lisière de ces bois touffus, dans ces larges prairies parfumées, il courait la tête haute, les cheveux au vent, ivre de soleil et de liberté.

— Eh! Eh! mon gaillard! Il paraît qu'on se retape, dit une grosse voix bourrue.

Olivier tressaillit et, se retournant, il reconnut son oncle.

Le docteur lui prit la main et, comme le matin, lui interrogea le pouls.

— Bravo! dit-il, la fièvre s'en va, s'en va à grandes enjambées. Maintenant, ce qu'il faut, c'est de la prudence. Couche-toi bien.

Il le replaça doucement sur l'oreiller et borda les couvertures. Puis, s'asseyant en face du jeune homme, au pied du lit:

— Sais-tu que tu l'as échappé belle, mon neveu? Fichtre! quand je t'ai retrouvé à l'hôpital Saint-Jean, tu ne valais pas deux sous. Fièvre et brûlures combinées. Deux diablesses tenaces! Voilà deux mois que je lutte. Les brûlures ont disparu, sauf ce petit souvenir, bien entendu.

Digitized by Google

Et, soulevant la manche de la chemise du bras droit d'Olivier, il désigna du doigt au-dessus du poignet une sorte de bracelet rougeâtre.

—Ceci ne s'en ira pas, continua-t-il. La flamme avait mordu là jusqu'à l'os. Au fait, c'est un tatouage comme un autre! Quant à la fièvre, vraiment, elle m'a fait peur. C'était à croire que tout le feu qui t'avait enveloppé s'était rassemblé sous ton crâne... Mais, chut! nous parlerons de cela plus tard. Ce qu'il faut maintenant, vois-tu, Olivier, c'est vivre de la vie de marmotte, c'est te laisser dorloter, bichonner, guider comme un bébé de deux ans. La nature fera le reste. Pas d'imprudences, je le répète. Les convalescents ont comme cela des idées baroques. Ils se figurent tout à coup qu'ils sont pleins de vigueur, alors qu'une puce les renverserait par terre. Tiens, tout à l'heure, tu t'allongeais déjà comme une couleuvre sur ton oreiller pour regarder la campagne. Demain, peut-être; aujourd'hui, non. Du calme, mon garçon, et tout ira bien. Promets-moi de faire tout ce que je voudrai et rien de ce que je ne voudrai pas. Dis, le promets-tu?

— Je vous le promets, mon oncle, dit Olivier en souriant.

— C'est dit. Maintenant, nous allons songer à remettre du charbon dans la machine. Tiens, prends ça.

Il versa un cordial dans un verre et le fit prendre au jeune homme.

Puis, il se leva.

— Maintenant, dit-il, tu vois le cordon de la sonnette qui pend à ton chevet. Eh bien, si tu as besoin de quelque chose, sonne et l'on viendra, moi, Adrienne ou Gertrude.

— O mon oncle, que vous êtes bon!

— Ta, ta, ta! n'es-tu pas le fils de ma sœur? Allons, je m'en vais, il y a là-haut, à Sur-le-Mez, un pauvre diable d'ouvrier qui vient de se casser la jambe et qui m'attend. Adieu!

Il sortit.

La tête sur l'oreiller, Olivier essaya de réfléchir. Deux mois, il y avait deux mois depuis l'incendie! On était donc

Digitized by Google

dans les derniers jours de mai ? En effet, les arbres avaient toutes leurs feuilles, les blés verdoyaient, le soleil était chaud. Deux mois ! quelle étrange aventure !

Il voulut se remettre à méditer, mais sa pauvre tête fatiguée succombait sous le poids de pensées suivies ; il se rendormit.

Au soir tombant, Adrienne entra dans la chambre ; il dormait encore. Elle s'assit au pied du lit et se mit à regarder son cousin.

De gros nuages empourprés par le soleil couchant envoyaient dans la chambre leurs reflets fauves, et dans la pénombre dorée la tête amaigrie du jeune homme se dessinait nettement, comme du vieil ivoire, sur la blancheur de l'oreiller. Quoi ! c'était donc là le monstre, le bandit, contre lequel Adrienne avait tant de fois entendu son père proférer les plus terribles malédictions ? Un gandin, un vaurien, le déshonneur de sa famille, un chenapan qui finirait en prison ! Alors, pour la centième fois depuis deux mois, de ses yeux curieux de jeune fille, Adrienne interrogea ces traits amincis, en y cherchant, avec une timidité craintive, les indices révélateurs de si détestables forfaits. Mais non, rien ! La maladie prêtait à ce visage émacié une finesse, une distinction suprêmes ; le front blanc sous les mèches bouclées des cheveux noirs avait le poli de l'ivoire ; les yeux clos sous l'arc de leurs sourcils respiraient une sérénité parfaite, et la bouche entr'ouverte avait le contour aussi pur que celle d'un enfant, d'un grand enfant malade et bien las, bien assoupi dans un profond sommeil sans rêves.

Devant ce sphinx d'un nouveau genre, la candide jeune fille restait interdite. Pendant deux mois, elle l'avait soigné comme un malade, sans réfléchir ; mais, à présent que l'intelligence se rallumait dans les prunelles, que la voix redevenait humaine, un petit frisson de crainte commençait à agiter Adrienne. Elle ne comprenait pas qu'une âme aussi ténébreuse pût être logée dans une pareille enveloppe. Et, après avoir bien ruminé toute chose, elle se retira sur la pointe des pieds, se disant en elle-même : Non ! mon cousin n'est pas si noir que cela.

Digitized by Google

IV

Situées sur la rive gauche de la Meuse, dans cette admirable vallée — l'une des gloires du grand fleuve wallon — qui s'étend presque en ligne droite depuis Andenne jusqu'aux environs de Huy, les Échavées tenaient à la fois de la maison de campagne et de la ferme, comme leur propriétaire, le docteur Séverin, réunissait en lui la double qualité de médecin et de paysan.

Fils de paysan, paysan lui-même, il adorait la campagne ; mais le besoin de s'élever dans les régions de l'intelligence, le désir de se dégager des préoccupations égoïstes de l'homme de la terre et de se rendre utile aux autres l'avaient poussé dans la carrière qu'il suivait aujourd'hui, depuis tant d'années, avec autant de savoir que de désintéressement.

Il n'avait point renoncé pour cela à ses goûts champêtres. Tout en devenant la maison de monsieur le médecin, les Echavées avaient conservé leur caractère de ferme. Si la nombreuse clientèle du docteur avait pendant longtemps absorbé presque tous ses instants, deux vaillantes *censeresses*, sa femme d'abord, sa fille Adrienne ensuite, secondées par quelques vieux serviteurs, avaient maintenu au petit domaine son caractère agricole, ses étables, ses attelages de labour, ses granges et ses glèbes fécondes.

Du reste, aujourd'hui, le docteur Séverin commençait à avoir des loisirs ; il s'était déchargé du gros de sa clientèle sur de jeunes confrères nouvellement établis au pays et ne s'occupait plus guère que des riches qu'attirait sa réputation et des pauvres qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Même restreinte ainsi, la clientèle était lourde encore : c'est qu'en effet la profession de médecin de campagne est loin d'être facile : courir chez un malade, souvent à plusieurs lieues, par de mauvais chemins, par tous les temps, la nuit, l'hiver, dans la pluie, dans la boue, dans la neige, et cela pour un salaire souvent dérisoire, un pareil métier exige une âme bien trempée dans un corps de fer.

Digitized by Google

Heureusement le docteur Séverin possédait les deux. Souvent, après quelque longue chevauchée dans la montagne, on le voyait changer ses vêtements couverts de poussière ou trempés d'eau, pour le sarrau du paysan et pousser lui-même la charrue dans les sillons humides. Il appelait cela se reposer.

C'est ainsi qu'il était arrivé à l'âge de soixante ans, sain, vigoureux, respecté et aimé de tous. Il était libéral et libéral acharné, c'est vrai ; on ne le voyait jamais à la messe, qu'importe ! Nul ne songeait à s'en offenser, sauf peut-être quelque petit vicaire tout frais sorti du séminaire. Mais les insinuations ou les diatribles des petits vicaires ne trouvaient pas d'écho dans le cœur des bonnes gens de Hesbaye. Le docteur Séverin imposait à tous.

Avec les champs et les pauvres, il avait un troisième amour, sa fille, son Adrienne. Quand elle perdit sa mère, bien jeune encore, il la remplaça autant qu'il le put, avec l'aide de la vieille servante Gertrude. Ils se partagèrent la tâche : elle en fit une fermière ; il s'occupa de son intelligence. Il lui donna des maîtres, et quand elle eut seize ans, il l'envoya même passer quelques mois dans un pensionnat renommé de Huy, tenu par des dames anglaises. Elle en était sortie riche de connaissances solides, mais aussi simple de goûts, aussi droite de cœur. Maintenant elle avait dix-huit ans et le docteur commençait à se demander quel serait l'époux qu'il donnerait à sa fille. Les prétendants ne manquaient pas ; mais Séverin était difficile et Adrienne aussi.

Autrefois, il est vrai, sa pauvre sœur avait bien rêvé un mariage entre leurs deux enfants ; mais les folies d'Olivier avaient brutalement détruit ces belles espérances.

Depuis deux ans, on n'avait même plus eu de nouvelles du jeune homme, quand, un matin de mars, en ouvrant son journal, l'oncle Séverin apprit l'affreux accident. Le feu avait éclaté la veille, vers quatre heures du matin, dans l'appartement occupé par Olivier Carrière, rue Fossé-aux-Loups, à Bruxelles ; les pompiers étaient accourus ; on avait pénétré

Digitized by Google

par la fenêtre et l'on avait trouvé, étendu sur le parquet, le corps évanoui du jeune homme encore vêtu d'un costume de carnaval qui flambait. Il avait été transporté à l'hôpital Saint-Jean.

Aussitôt le docteur était parti pour Bruxelles. Il avait soigné lui-même le jeune homme à l'hôpital; puis, au bout de huit jours, le malade étant devenu transportable, il s'était demandé ce qu'il allait faire. Le laisser à Bruxelles, seul, dans une situation aussi critique, c'était pour ainsi dire le vouer à une mort certaine. Le ramener aux Échavées? L'entreprise était difficile; cependant, le docteur Séverin l'avait tentée. Et l'événement lui donnait raison; après une lutte de deux mois, Olivier revenait à la vie. Reviendrait-il à la raison? Le docteur n'y croyait guère; il n'y songeait même pas.

Au bout de huit jours, Olivier put quitter la chambre. Ah! cette première sortie! Quelle volupté, quel enchantement! Sentir ses jambes sous soi, un peu faibles encore, mais obéissant à la volonté, redevenir maître de ses forces, après avoir été si longtemps l'esclave de la maladie, se voir libre enfin, certes, il est peu de jouissances qui puissent approcher de celle-là.

Appuyé sur le bras de sa cousine, le jeune homme descendit dans la cour des Échavées. Le soleil de mai emplissait de ses rayons ce large cadre de murailles tapissées de vignes; un ruissellement de lumière blonde courait le long du pavé rugueux, accrochait des étincelles au soc luisant d'une charrue, aux ferrures polies des chariots de labour, et pénétrait jusque dans la pénombre brune des étables et des écuries, où l'on entrevoyait vaguement des rateliers chargés de luzerne et des mangeoires où quelques grains d'avoine nageaient encore dans de petites flaques d'eau claire. Écuries et étables étaient vides, mais les pigeons, les poules groupées autour de leurs coqs superbes, les canards barbotant dans le bief du ruisseau, les dindons gloussant le cou tendu, en agitant leur crête rouge, tout ce petit peuple des fermes se remuait, piaillait, glapissait, faisait un tel tapage que l'on

Digitized by Google

ne s'apercevait guère de l'absence des rois de la charrue et des pâturages.

Et plus loin, de l'autre côté de la porte charretière et de la haie d'aubépine, à front de la route, se déroulait vers la Meuse le large manteau vert des prairies, coupé en deux par le chemin de fer, bordé par les oseraies et les hauts massifs d'ormes et de peupliers, à travers lesquels brillaient les eaux du fleuve avec des miroitements d'acier. Au milieu du courant s'arrondissait, comme une corbeille, une petite île ourlée de saules, et sur l'autre rive filait la route de Namur à Liège au pied des croupes boisées de Rieudotte et de Gives, encore à demi noyées dans les brouillards du matin.

Ébloui par ce spectacle, enivré par le grand air, Olivier sentit ses jambes chanceler sous lui ; Adrienne le soutint et le conduisit doucement jusqu'au banc qui se trouvait placé à l'entrée de la cour, sous un vieux marronnier. Là, dans l'ombre glauque de l'arbre centenaire, le jeune homme put contempler à l'aise le grand paysage qui s'étendait devant lui.

— C'est beau, n'est-ce pas, la Meuse? lui dit la jeune fille.

— Oui, bien beau, murmura-t-il. Je ne croyais pas que c'était si beau.

— Vous l'aviez donc oubliée, notre pauvre Meuse?

— Un peu, je l'avoue.

— Comme vous m'avez oubliée, moi-même.

— Oubliée?

Elle le regardait d'un air espiègle, droit dans les yeux, la bouche entr'ouverte par un sourire qui découvrait l'extrémité de ses dents blanches. Pour la première fois, il la voyait ainsi en face, dans le plein jour, et il s'étonna de la trouver si belle.

Avec ses larges bandeaux bruns relevés sur les oreilles, son cou puissant et bien attaché, hâlé par la lumière, ses yeux bruns si francs et si clairs et son nez droit un peu busqué, comme celui du docteur, Adrienne exhalait de toute sa personne comme un parfum de verdeur sauvage qui

Digitized by Google

faisait songer aux dryades vierges de la mythologie. Quelle différence avec la grande Maria, la petite Zulma et les autres ! Ce n'étaient point leurs charmes frelatés qui eussent pu affronter ainsi hardiment le grand air et le grand soleil.

Un nuage passa sur le front d'Olivier.

Ils demeurèrent un instant silencieux, regardant vaguement, au hasard.

— Tiens ! s'écria tout à coup Adrienne, voici les vaches !

Sur la route poudreuse, à l'angle de la haie, les vaches apparaissaient; les os de leurs croupes saillaient et leur ventre bombé, leurs pis gonflés ballottaient à chacun de leurs pas lourds. Le muffle bas, les yeux humides, elles mugissaient, sentant l'étable, chassées à grands coups de gaule par une gamine à la peau bronzée, Marjosèphe, la petite-fille de Gertrude. Mais les vaches avaient l'échine dure; traînardes, elles s'arrêtaient à chaque instant le long de la haie d'aubépine, arrachant çà et là quelque touffe d'herbe, quelque rameau fleuri.

D'un bond, Adrienne se jeta au milieu d'elles et leur frappant du plat de la main sur le flanc :

— Hue ! la Blanche, par ici ! s'écria-t-elle. Allons, la Noire, allons, paresseuse ! Vas-tu rentrer, lambine !

Et hardiment, bravement, elle les poussait à travers la cour, au milieu des poules et des dindons affolés. Alors, se campant sur le seuil de l'étable, les bras retroussés :

— Voulez-vous voir traire les vaches, mon cousin? dit-elle avec le plus grand calme.

Traire les vaches ! Cette belle jeune fille, si bien élevée, si correcte dans son langage et ses manières allait traire les vaches ! Avec son intelligence faussée de citadin perverti, Olivier ne comprenait pas cela. C'était bon pour les filles de ferme ! Mais elle, elle !

Il faisait la grimace ; mais, légère et bondissante, elle était déjà près de lui et, le prenant par le bras, elle l'amena en riant vers la porte de l'étable et l'assit sur un escabeau, au milieu de la paille des litières que Gertrude et Marjosèphe renouvelaient à grandes brassées.

Digitized by Google

— Là, bon, dit-elle; maintenant, regardez; vous allez voir comme c'est amusant. Allons, la Noire!

Assise auprès de la Noire, qui mangeait, le mufle enfoui dans le trèfle du râtelier, Adrienne se mit à traire, et sous la pression de ses doigts souples, le lait écumeux jaillissait dans le grand seau de fer-blanc avec un bruit de cascade.

Quand elle eut fini, elle plongea une écuelle de terre dans le liquide fumant et la présenta au jeune homme.

— Buvez, dit-elle; rien n'est meilleur pour les convalescents.

Il n'osa refuser et trempa timidement ses lèvres dans la blanche liqueur onctueuse. Ah! ses amis et ses amies du *Café Riche*, ils eussent bien ri s'ils l'avaient vu ainsi, assis dans la paille d'une étable, buvant à même du lait qu'on vient de traire! Mais ce lait était du vrai lait, au moins, et cette femme, une vraie femme!

Si l'élégant Olivier était étonné de se voir buvant du lait, Gertrude et la petite Marjosèphe ne l'étaient pas moins.

— Bin amé bon Dieu! s'écria la vieille servante, voilà nos' mon-sieu qui boët du lacia comme in d'jôn viâ!

A cette exclamation naïve, Adrienne partit d'un franc éclat de rire.

— Allons, allons, Gertrude, dit-elle, ne vous étonnez pas tant que cela; c'est vous qui avez tort de ne pas boire plus souvent du lait.

— Merci bin, Mamselle, dit Gertrude avec un grand geste d'horreur. C'esteuf bon pou les pourciâ!

— Taisez-vous et trayez vos vaches. Je m'en vais montrer la laiterie à mon cousin.

Elle se leva, secoua la paille qui couvrait ses jupes et conduisit Olivier dans les caves, où la crème blanche s'étalait dans de longues rangées de tèles, à côté des mottes de beurre jaune. Puis ils passèrent dans le fournil, où les pains alignés sur les planches saupoudrées de farine exhalaient leur bonne odeur appétissante de pâte fraîchement cuite.

Comme ils sortaient du fournil, un grand tapage attira leur attention dans la cour; les chevaux rentraient à leur

Digitized by Google

tour, poudreux, luisants de sueur; le cuir de leurs lourds colliers garnis de cuivre grinçait, les chaînes de leurs harnais sonnaient sur le pavé, et l'un après l'autre, à grand bruit de sabots, ils rentraient dans l'écurie, en fouettant leurs jambes de leur longue queue soyeuse.

Mais tout ce tapage n'était rien auprès de celui que faisait un petit homme en blouse, debout auprès des chevaux. Mince, sec, nerveux, vif comme la poudre, avec une petite face bougonne de chafouin, de petits yeux verts, un front chauve tout ridé, au sommet duquel se dressait une longue mèche de cheveux gris, il se remuait comme un diable dans un bénitier, au milieu des harnais et des chaînes, tirant à gauche, frappant à droite, trébuchant sur les rênes, criant, tempêtant, vociférant sur tous les tons à la fois.

— C'est Marmouset, dit Adrienne en riant. Savez-vous qu'il a bien près de quatre-vingts ans; on ne le dirait pas, n'est-ce pas? Eh! Marmouset, viens donc dire bonjour à mon cousin Adrien.

Marmouset poussa un cri terrible, tel que doivent en pousser les Sioux quand ils entrent dans le sentier de la guerre, passa prestement sous le ventre d'un cheval, se redressa d'un bond et vint se camper fièrement devant le jeune homme.

— Pardi! s'écria-t-il en gesticulant, monsieur Olivier, vous êtes bien retapé, ce coup-ci. On ne l'aurait pas dit, il y a deux mois, quand j'ai aidé à vous porter là-haut. Sainte Vierge, j'ai bien pensé que vous n'en descendriez que les pieds en avant. C'est au docteur que vous devez cela; la main du docteur, voyez-vous, m'fi, elle enchaîne les férocités de la nature!

Il ponctua cette belle phrase d'une formidable poignée de main, repassa sous le ventre du cheval et se remit à crier et à tirer avec la même fougue que tout à l'heure.

Un instant sa petite frimousse grimaçante apparut entre deux croupes.

— Les chevaux, voyez-vous, m'fi, c'est terrible; des montagnes de paresse! Je passe ma vie à les piquer avec l'aiguille du devoir sur la pelote du travail... Allons, vieux

Digitized by Google

cyclope ! Allons, Lucifer! A l'écurie, propre à rien, sac à avoine !... Mon Dieu, mon Dieu ! Comme ces bêtes-là font suer le pauvre monde !

Cependant ces bêtes-là, indifférentes à toutes ces objurgations, rentraient tranquillement dans l'écurie toutes seules et se mettaient paisiblement à broyer le foin du ratelier avec un grondement sourd, indice de bonnes consciences.

Quand les chevaux furent tous placés, que Marmouset eut versé de l'eau dans leurs mangeoires et accroché leurs colliers au mur, il distribua une série de claques amicales sur leurs croupes rebondies et revint s'asseoir sur le seuil de l'écurie avec des gestes désolés !

— Quel travail! quel travail! s'écria-t-il, ces animaux-là me feront mourir !

—Voilà au moins soixante-dix ans qu'il répète cette phrase avec la même conviction, dit Adrienne à mi-voix.

— Et il est de taille à la répéter bien des années encore, répondit Olivier.

— Je l'espère. C'est un si brave homme! Et doux comme un mouton ; je crois qu'il n'a jamais touché un cheval du bout de son fouet... Eh! père Marmouset, est-ce qu'on ne mange pas aujourd'hui ?

— Manger ? à quoi bon? ricana-t-il avec un haussement d'épaules digne d'un tragédien de profession.

Ce qui ne l'empêcha pas de mordre à belles dents dans l'épaisse tartine que lui présentait Gertrude, et de boire d'un trait un énorme broc de bière brune. Puis il poussa un grand soupir et se mit à tirailler des deux mains la mèche unique qui se balançait sur son front.

— Vous êtes fatigué, Marmouset ? dit Adrienne.

— Brisé, moulu, comme un caillou de grand chemin, mam'selle.

Et s'adressant à Olivier, avec un geste désolé :

— Ah! m'fi, ne vous faites jamais laboureur; il vaut encore mieux être cheval; le cheval, ça boit, ça mange, ça dort ; le pauvre laboureur seul travaille. Maintenant, bonjour la compagnie, j'vas faire m'prangère.

Digitized by Google

Sur quoi, le bonhomme sauta sur un monceau de bottes de foin, avec l'agilité d'un chat-tigre, et s'y coucha tout de son long, sur le ventre, le nez dans l'herbe odorante.

Olivier et Adrienne ne purent s'empêcher de rire.

Le trot d'un cheval leur fit tourner la tête. Dans l'encadrement de la porte charretière, un cavalier venait de s'arrêter. Il était jeune, robuste, avec des cheveux blonds et de longues moustaches blondes qui lui donnaient un air martial, et montait un magnifique étalon noir.

— Bien le bonjour, mademoiselle Adrienne, cria-t-il d'une voix forte, en ôtant son feutre, comment va-t-on aux Échavées?

— Mais très bien, monsieur Armand, comme vous voyez, répondit la jeune fille en se dirigeant vers le cavalier et en désignant du doigt Olivier, demeuré sur le seuil de la ferme.

— En effet, reprit le cavalier. Il poussa son cheval dans la cour et tendit la main au jeune homme: — Monsieur Carrière, recevez toutes mes félicitations. Vous voilà sauvé, grâce au ciel!

— Et aux soins de mon oncle et de ma cousine, répondit Olivier en serrant la main qu'on lui tendait; mais je me sens encore bien faible.

— Bah! nous entrons dans la belle saison et le bon air qu'on respire ici fait des miracles, dit en riant le cavalier qui contenait avec peine les écarts de sa fougueuse monture.

— Allons! Tout beau, Lucifer! continua-t-il. Et se tournant vers Adrienne :

— Il est impossible de le faire tenir un moment tranquille. Vous n'avez pas de commission pour Louise ou Marie, mademoiselle Adrienne?

— Non, dit-elle. Quelles m'envoient bien vite le *Magasin pittoresque*, quand elles l'auront lu, et qu'elles viennent me rendre une petite visite ; voilà un siècle que je ne les ai vues!

— C'est vous, mademoiselle, qui vous faites désirer.

— Vous ne dites pas cela pour vous, j'espère, monsieur Armand, on vous voit passer assez souvent.

— Oh! pas encore aussi souvent que je le voudrais!

Digitized by Google

Il regardait Adrienne et riait de bon cœur en laissant voir ses dents blanches.

Elle sourit et le menaça du doigt.

— Allons, poursuivit-il en serrant les rênes. Au revoir, mademoiselle, au revoir, monsieur Carrière! Mes compliments au docteur! Hop! Lucifer!

Il tourna bride et s'éloigna au grand trot.

— C'est M. Armand Longpré, dit Adrienne à son cousin; le fils d'un ancien ami de papa, qui habite Burdinne. Ses deux sœurs sont mes amies de pension. Un bien bon garçon et gai comme un pinson.

— Ah! répondit Olivier, devenu songeur.

V

Derrière la maison du docteur Séverin s'étendait un verger au bout duquel s'élevait brusquement jusqu'à plus de deux cents mètres, dans la direction de Couthuin, le talus du plateau de la Hesbaye entièrement boisé d'épaisses futaies de chênes et de hêtres.

D'une gorge de la montagne descendait le petit ruisseau des Échavées, qui devait son nom wallon, dont on avait baptisé la ferme, à ses nombreuses cascatelles. Clair comme le cristal, froid comme la glace, il débouchait sous les noisetiers, bordait le verger et la ferme et courait à travers champs jusqu'à la Meuse. Le long du ruisseau grimpait un étroit sentier qui, de lacets en lacets, finissait par atteindre à travers bois les hauteurs de Couthuin.

C'est par là que, d'après le conseil du docteur, Adrienne conduisit Olivier dans l'après-midi.

— Vous souvenez-vous de la place que nous appelions notre jardin? demanda-t-elle, en traversant le verger, au jeune homme péniblement appuyé sur son bras.

— Notre jardin! dit-il en hésitant. Ah! oui, sur le bord du ruisseau, où nous plantions des fougères dans la terre humide, entre les pierres.

— C'est cela. Eh bien, il existe toujours, vous allez voir.

Digitized by Google

On entra dans le bois. Bientôt le sentier se détourna brusquement au bas d'une cascade qui rejaillissait avec bruit sur les cailloux. Sous la cascade, un petit bassin naturel s'était creusé dans les pierres moussues, couvertes de fougères et de graminées.

A travers l'eau transparente où se jouaient les reflets des feuilles ensoleillées, on voyait le fond du roc grisâtre, à veines brunes, à glacis verts. Un banc se trouvait placé sur le bord du sentier, qui se recourbait autour du bassin rustique.

Adrienne s'assit à côté du jeune homme :

— Là, dit-elle. Est-ce changé?

Non, non, ce n'était pas changé.

Là-bas, sous l'épaisse ramure des chênes, c'était bien toujours le même pan de campagne baignée de lumière, le verger et la ferme bordés par le ruisseau clair, et par-dessus le toit d'ardoise, de l'autre côté de la Meuse, les collines boisées de Rieudotte et de Pelémont, ces premiers contreforts du Condroz.

Olivier se sentait envahir par une émotion tendre. De lointains souvenirs lui revenaient en foule. Les courses folles dans la montagne, le long des flancs des ravins et dans les fondrières noires ombragées de hautes fougères, la cueillette des noisettes, la vie insoucieuse et libre, tout ce beau passé sauvage d'il y a dix ans surgissait devant lui, l'enveloppait, l'exaltait de ses caressants effluves.

Ils se mirent à causer, Adrienne, toujours vive, alerte et gaie, lui plus calme, fatigué encore, avec la langueur des convalescents.

L'après-midi se passa de la sorte.

Quand ils rentrèrent aux Échavées, le soir tombait et la ferme silencieuse s'emplissait de bruit; les attelages de labour arrivaient à la file en traînant leurs chaînes ; les chevaux piaffaient sur le pavé, les poules piaillaient en sautant d'échelon en échelon sur l'échelle du poulailler; les vaches regagnaient lourdement l'étable en se balançant sur leurs jambes grêles, et dans ce grand va-et-vient d'un soir de ferme, Gertrude, Marjosèphe, les servantes et les valets se

Digitized by Google

remuaient, se croisaient, couraient, tandis que le frénétique Marmouset se démenait en glapissant de sa petite voix vieillotte, trébuchant dans les rênes, sautant de droite et de gauche avec la rapidité d'un cabri.

Tout à coup, au milieu du brouhaha, le docteur Séverin parut à cheval sous la porte charretière, poudreux, harassé, mais la mine fière et haute. — Bonsoir, les enfants, dit-il de sa grosse voix sonore en jetant de tous côtés du haut de son cheval le grand regard sérieux et satisfait du maître qui se retrouve chez lui. Puis il sauta à terre et jeta les rênes à Marmouset. — Mène Bayard à l'écurie, dit-il, et donne-lui double ration; il l'a bien mérité!

Marmouset leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ce blasphème, et prit mélancoliquement la bride du cheval avec force simagrées.

Quant au docteur, il se mit à se promener au milieu du tumulte et du chassé-croisé de bêtes et de gens, en faisant sonner ses éperons.

Tristement assis sur un escabeau, près de la porte de la ferme, seul, inoccupé, souffrant, chétif au milieu de toutes ces énergies débordantes, Olivier devenait mélancolique.

— Voilà le travail! pensa-t-il.

Le travail! pour la première fois, Olivier Carrière se rendait compte de cette loi sainte, qui seule élève l'homme et le maintient au-dessus de la brute, par le combat incessant contre les forces qui l'entourent. Ah! ce n'est point nettoyer ces étables, retourner la terre, traire les vaches, ce n'est point tout cela qui dégrade la créature humaine, c'est la paresse, ce sont les orgies bêtes, sans plaisir et sans but

Que lui en restait-il aujourd'hui, de ces folies? Un amer dégoût qui lui montait aux lèvres, une jeunesse gaspillée, une santé détruite, peut-être pour toujours. Ah! s'il avait eu seulement les bras robustes de cette petite Marjosèphe ; mais non, ses pauvres bras amaigris pendaient sans force, ses jambes vacillantes pouvaient à peine le soutenir. Allait-il devoir vivre toujours ainsi, vieillard à vingt-quatre ans?

Digitized by Google

VI

Heureusement il se trompait. Jour par jour, les forces lui revenaient, grâce aux soins du docteur, grâce surtout à ceux d'Adrienne. Ingénieuse dans l'art de distraire le convalescent, elle inventait chaque fois quelque chose de nouveau. Excursions dans les environs, promenades sur le bord de la Meuse, lectures amusantes, causeries joyeuses, elle lui donnait tous les moments que n'absorbaient point les travaux de la ferme. Souvent même, il l'accompagnait à la laiterie, au fournil, aux champs, dans la grange, prenant goût à toutes ces besognes qui l'avaient tant choqué tout d'abord, se faisant expliquer par elle les mystères du beurre et du fromage, la façon dont on lie les bottes de foin, dont on prépare les aliments du bétail ou des chevaux, les mille détails que comporte la direction d'une exploitation rurale.

Quelquefois même, il allait retrouver Gertrude dans la prairie où ruminaient les vaches plongées jusqu'au ventre dans l'herbe haute, ou le frétillant Marmouset dont la conversation bizarre se continuait sans interruption pendant de longues heures le long des sillons fraîchement retournés.

Alors, au retour de ces excursions, il se couchait, fatigué de la bonne fatigue animale de la vie champêtre, et dormait, comme il n'avait plus dormi depuis dix ans, d'une seule traite, pour s'éveiller avec le soleil.

Un mois se passa de la sorte.

Un dimanche de juin, l'aurore pointait à peine, quand un grand piétinement de chevaux se fit entendre dans la cour et réveilla Olivier. Il alla à la fenêtre et aperçut le docteur Séverin qui harnachait les chevaux de labour avec l'aide de Marmouset.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la fenêtre, le docteur leva la tête et l'aperçut. — Eh ! bonjour, Olivier, dit-il, on est matinal, aujourd'hui.

— Mais c'est vous, mon oncle, qui êtes matinal, ce me semble. Et où allez-vous donc ?

— Nous allons labourer.

— Labourer ? Vous ? Un dimanche ?

Digitized by Google

— Eh bien, quoi ! Est-ce que le soleil ne se lève pas le dimanche comme les autres jours. Les autres vont à la messe, moi je vais aux champs. C'est mon église, à moi. Veux-tu venir y dire tes prières avec nous ?

— Je veux bien, dit-il.

Il s'habilla rapidement et descendit dans la salle basse. La lampe brûlait encore ; Adrienne, légère et court-vêtue, les bras nus, les cheveux relevés sur les tempes, allait et venait, préparant le déjeuner.

Bientôt le docteur rentra, suivi de Marmouset ; un sarrau bleu dessinait ses larges épaules, un grand chapeau de paille lui couvrait la tête.

— Hein, dit-il à Olivier qui le regardait ébahi, tu ne m'as pas encore vu ainsi, mon garçon ? Eh bien, tu vas voir tout à l'heure si le docteur Séverin sait encore conduire la charrue ! Il y a là dans le voisinage un petit morceau de terre fraîchement fauchée où je veux faire passer le soc. Nous aurons bien fini pour dix heures, n'est-ce pas, Marmouset ?

— Ah bien, oui, que nous aurons fini, nos'maître, glapit le petit vieillard en retroussant ses manches d'un air terrible. Et se tournant vers Olivier :

— Ah ! m'fi, m'fi, les hommes, ça travaille, voyez-vous ; mais les chevaux !

Alors, faisant un geste farouche : — Mais nous allons les faire marcher, les biesses, rugit-il d'une voix tonnante. Nous allons les piquer sur la pelote du travail...

— Avec l'aiguille du devoir, c'est connu, interrompit le docteur en riant. Allons ! en avant, marche !

Ils sortirent.

Deux attelages de labour les attendaient, les charrues couchées sur leurs traîneaux. Le docteur fit monter Olivier sur l'un des chevaux du premier attelage et monta sur l'autre ; Marmouset enfourcha l'un des chevaux de la seconde charrue, le fouet claqua et l'on sortit de la cour avec un assourdissant fracas de chaînes.

Cinq minutes plus tard, on arrivait à destination. C'était une terre en pente sur la lisière du bois. On se partagea la

Digitized by Google

tâche, Marmouset se plaça sur la droite du champ, le docteur sur la gauche, et, les deux charrues étant dressées, les chevaux donnèrent du collier, les traits se tendirent, les socs aigus mordirent la terre avec un froissement de racines qui se brisent et les sillons commencèrent à se creuser dans le sol hérissé de chaumes.

Dans le demi-jour de l'aube, ces deux charrues silencieuses qui cheminaient lentement aux deux extrémités du champ prenaient des formes de fantôme. Tandis que la large carrure du docteur Séverin affectait des proportions colossales, la maigre silhouette tourmentée de Marmouset lui donnait une apparence de gnome fantastique. Le sarrau court bouffant sous les épaules, les jambes serrées dans un pantalon étriqué, le petit homme s'agitait comme un beau diable, se courbant, se redressant, sautillant sur les mottes de terre, tenant, toutefois, d'une main ferme le timon de la charrue.

Peu à peu, cependant, l'aurore grandit, les formes indécises du paysage s'accentuèrent, des reflets orangés passèrent le long des croupes boisées ; puis tout à coup, au-dessus des hauteurs de Gives, le soleil se montra, trouant de ses flèches d'or les brumes bleuâtres qui planaient sur la vallée. Lentement, avec des enroulements de reptile, on les vit se diviser en masses irrégulières, remonter le long des gorges obscures, se déchirer comme une mousseline à la cime des chênes et s'éparpiller en flocons dans le ciel rose. Alors la Meuse apparut dans son écrin de verdure, avec des moires d'or pâle; les bouquets d'arbres, les toits d'ardoise et les murs blancs des villages surgirent de la pénombre, tous les plans du paysage se profilèrent nettement comme une série de décors éclairés à revers, sur le fond sombre encore du Condroz.

En même temps, une buée fraîche commençait à monter des sillons humides et la forte senteur des chaumes fauchés à ras du sol, écrasés par le sabot des chevaux, coupés par la charrue, se mêlait à celle de la terre brune retournée.

— Hein ! que c'est beau, la campagne, par un matin d'été, dit l'oncle Séverin en arrêtant l'attelage au bout d'un sillon.

Digitized by Google

Vive ma vallée de Meuse ! Je ne la donnerais pas pour un empire. Quand je tiens ma charrue, là, vois-tu, bien en main, il me semble que j'ai vingt ans. Être paysan, voilà l'idéal ; cela donne à la fois la santé et la joie !... Et puis, pas de folies, pas de mauvaises sociétés, ici ; pas de névroses ; la nature ne connaît que le travail... Regarde ces sillons ; il y en a déjà huit ; avant dix heures, chacun de nous aura fait les douze autres et le champ de chaumes sera redevenu la bonne vieille terre nourrice, d'un beau brun violet, prête à porter une nouvelle moisson. — Mais, tu dois commencer à te fatiguer, Olivier ; n'oublie pas la prudence, assieds-toi là et regarde-nous, tu vas voir.

Et, se tournant du côté de Marmouset, qui s'était arrêté comme son maître à l'autre bout du champ, dans une pose d'Hercule au repos : — Ohé ! Marmouset, cria-t-il, en avant, mon gars ! Et ferme !

— En avant ! répéta l'octogénaire d'une voix terrible, en faisant claquer son fouet et en empoignant le manche de la charrue, comme s'il voulait l'arracher du sol et la lancer dans les nuages.

Plus calme, mais non moins ferme, le docteur retourna le soc d'un geste vigoureux, le fixa dans la direction voulue. — Hop là ! dit-il, en avant, les coursiers !

Les chevaux piétinèrent en donnant du collier et l'attelage reprit sa marche régulière et lente.

Assis sur une borne, au coin du bois, Olivier regardait les deux vieillards cheminer le long des sillons monotones, l'un vif comme la poudre, malgré ses quatre-vingts ans, l'autre portant avec une sorte de nonchalance hautaine sur ses larges épaules le poids de soixante hivers.

Alors il se rappelait qu'autrefois il trouvait fort spirituel de qualifier le goût de son oncle pour le labourage de manie de terrassier, et ce souvenir le faisait rougir. Les paroles du docteur résonnaient encore à ses oreilles : la nature ne connaît que le travail. — Le travail ! Toujours ce même mot, toujours cette même chose ! Oui, tout travaillait dans ce large paysage, si paisible en apparence.

Le soleil qui pompait les vapeurs, le grand fleuve qui rou-

Digitized by Google

lait là-bas ses flots depuis la Lorraine jusqu'à la mer, les forêts de chênes qui croissaient sur les crêtes, royale chevelure de ces nobles montagnes, oui tout travaillait, depuis la goutte de rosée jusqu'au poudroiement de la lumière, depuis l'homme jusqu'à la fourmi.

Et plus le jour grandissait, plus le sourd murmure de la vie augmentait aussi. Tout à l'heure c'est à peine si l'on entendait le jasement monotone de la cascade du barrage d'Andenelle ; maintenant les beuglements sonores des troupeaux, le gazouillis des oiseaux, le tintement des clochers, le sifflet des trains qui filaient à travers la campagne commençaient à brouiller le silence. L'heure solennelle du réveil des êtres avait sonné. La fumée s'élevait des toits, des silhouettes d'hommes, de chariots et d'animaux se mouvaient dans le lointain, sur les routes, dans les chemins, dans les sentiers, et du côté d'Andenne arrivait par bouffées, sur l'aile du vent, comme une grande rumeur de ville endimanchée.

Travailler ! travailler ! travailler comme l'oncle Séverin, comme Marmouset, comme ces chevaux de labour ardents du collier, comme Adrienne, la fille vaillante, la bonne fermière des Échavées !...

Hélas ! ces travaux-là ne sont pas faits pour les bras imbéciles des gandins éreintés ? Olivier ne le sentait que trop. Que faire donc ? Reprendre ses études ; il était ruiné et n'avait plus que des dettes ; il ne comprenait même pas comment ses créanciers n'avaient pas déjà fait retentir les échos des Échavées de leurs doléances intéressées... Et cependant il fallait prendre un parti, sortir, dès que la convalescence le permettrait, de cette honteuse inaction, être un homme, comme Adrienne était une femme.

Ces réflexions absorbaient tellement Olivier, qu'il ne s'aperçut pas des progrès du labourage. Cependant le temps passait. Juste au coup de dix heures, l'oncle Séverin rencontra Marmouset à l'extrémité du dernier sillon.

— Bravo ! dit-il en lui serrant la main ; il n'y a que les vieux pour tenir leur parole.

— Plus vieux, plus jeunes, nos'maître, répliqua fièrement

Digitized by Google

Marmouset, en se campant sur la hanche d'un air vainqueur.

— Plus sages, surtout, n'est-ce pas, Marmouset?

— Ah ! pour ça, oui, j'en réponds.

— Allons, décroche les charrues, je m'en vais voir après mon coquin de neveu.

Le docteur traversa les sillons à grandes enjambées et s'approchant d'Olivier qui lui tournait le dos :

— Eh bien, mon garçon, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, à quoi penses-tu donc?

— Mon oncle, dit Olivier en se levant d'un air résolu, je m'ennuie, je voudrais travailler.

Un éclair de surprise luisit dans les yeux du docteur.

— Travailler? répéta-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Oui, travailler, continua le jeune homme d'un ton ferme; me rendre utile, apprendre un métier, faire quelque chose, peu importe !

— Mon ami, dit le docteur, calme-toi ; tu as raison de vouloir travailler, mais le temps n'est pas encore là. Tu n'es pas encore capable de soulever un coutre de charrue, ni de lire deux pages de suite. Dans quelques semaines, si la convalescence continue, tu seras libre et tu feras ce que tu voudras. As-tu des projets?

— Des projets? dit Olivier avec un accent désolé.

Et prenant brusquement la main du docteur :

— Oncle, oncle, s'écria-t-il, je suis au désespoir. Je voudrais continuer mes études, les terminer; mais si vous saviez!...

— Je sais tout, interrompit le docteur d'une voix grave; je sais que tu es ruiné, que tu n'as laissé que des dettes.

— Ah ! mon oncle, je les paierai, je vous jure.

— Elles sont payées. T'imagines-tu, par hasard, que la meute des créanciers n'ait pas flairé ta retraite? Crois-tu qu'ils t'ont oublié, eux, comme tes amis t'ont oublié? Non, non, tu n'étais pas ici de quinze jours, que les lettres pleuvaient ; mais tout est réglé, du moins tout ce qui m'a paru légitime. N'en parlons plus.

— Ah ! mon oncle !

Digitized by Google

— Songeons à l'avenir. Dans quelques semaines, je le répète, il faudra prendre un parti ; si tu le veux sincèrement, si tu te sens la force de terminer tes études de droit, ou bien si tu désires choisir une autre carrière, peu importe, tu peux compter sur moi.

Il lui serra cordialement les mains et changeant brusquement de ton :

— Et maintenant laissons tout cela et regagnons les Échavées ; je me sens une faim d'ogre.

Ils rallièrent Marmouset et les attelages, replacèrent les charrues sur leurs traîneaux et reprirent lentement le chemin de la ferme.

Plus de brouillards maintenant, plus de pénombre; une pluie d'or tombait du ciel dans la large vallée rectiligne, depuis l'énorme dos boisé du Stud au delà d'Andenne jusqu'à l'éperon rocailleux dominé par les ruines de Beaufort. Aux deux bords de la vallée, Condroz et Hesbaye se regardaient face à face, l'un plus sauvage, plus fruste, l'autre plus riche, plus fière de ses glèbes limoneuses et de ses opulentes moissons.

Entre eux, descendait la Meuse. On la voyait miroiter au loin sous les trois arches élégantes du pont d'Andenne, s'étaler en écume au barrage d'Andenelle, s'arrondir autour des îlots verts de Gives et se détourner brusquement vers le nord, jusqu'à la rencontre du grand évasement de la vallée de la Méhaigne. Dans le fond, le vaste amphithéâtre de campagnes verdoyantes, piquées de maisons blanches et de toits d'ardoise, montait vers l'horizon bleuâtre, comme les gradins d'un cirque immense, depuis les plaines de Bas-Oha jusqu'aux collines d'Antheit et de Vinalmont.

Et tout le long du fleuve, sur la rive gauche, à travers les prairies, les rails du chemin de fer scintillaient au soleil, coupant de leur perspective rigide, d'Andenne à Java, les plans ondoyants de la vallée.

Au milieu de ce grand paysage, les deux attelages s'avançaient silencieux sur la route poudreuse. Marmouset lui-même semblait assoupi par la chaleur qui descendait des

Digitized by Google

hauteurs de l'éclatant azur. Olivier et le docteur étaient plongés dans leurs réflexions.

Tous deux étaient surpris l'un de l'autre. Olivier admirait la générosité simple du docteur; le docteur s'étonnait des sentiments nouveaux que venait de manifester son neveu. Certes, l'excellent homme ne se faisait guère d'illusions sur Olivier; s'il l'avait jugé sévèrement avant l'accident, depuis, les tristes révélations des créanciers avaient mis le comble à son mépris. Les paroles du jeune homme, son émotion sincère avaient donc lieu de le surprendre. Qui sait? Olivier était jeune, la terrible leçon qu'il venait de recevoir allait peut-être lui ouvrir les yeux. A vingt-quatre ans, la vie a des ressources infinies.

Et le bon docteur sentait un peu d'espérance renaître dans son âme, son ancienne affection pour le fils de sa sœur, refoulée au fond de son cœur par tant de hontes et de lâchetés, commençait à vibrer de nouveau en lui. Sans doute, il n'avait pas voulu discuter aujourd'hui avec ce cerveau malade, encore ébranlé par les furieuses secousses de la fièvre; mais la convalescence allait grand train maintenant et, dans quelque temps, il pourrait parler haut et ferme au jeune homme, car il s'adresserait à un esprit sain, à un corps robuste.

Tout en songeant ainsi, ils approchaient des Échavées, dont on apercevait les toits d'ardoise et les pignons blancs au-dessus des massifs de lilas et de sureaux. A un dernier tournant de la route, la façade de la ferme leur apparut. Sur le seuil, accoudée près de la porte charretière, Adrienne était debout, causant avec un cavalier. Ce cavalier, grand et robuste, solidement assis sur son puissant étalon noir, Olivier le reconnut aussitôt, bien qu'il ne l'eût jamais vu qu'une fois, c'était Armand Longpré. En le voyant ainsi penché vers Adrienne qui lui souriait, Olivier éprouva une sensation pénible; il lui sembla que son cœur se resserrait tout à coup et qu'il se faisait en lui comme un grand écroulement d'espérances vagues et de rêves joyeux.

Par contre, le visage du docteur s'éclaira subitement, comme si la vue de l'étranger avait correspondu aux pensées qu'il était en train de ruminer.

Digitized by Google

— Armand ! s'écria-t-il gaîment en battant des mains et, mettant l'attelage au trot, il courut vers la ferme à travers un tourbillon de poussière.

Mais déjà le jeune homme l'avait aperçu ; faisant pivoter l'étalon sous ses robustes genoux, il s'approchait le chapeau à la main.

— Bonjour, monsieur Séverin, dit-il en rangeant sa monture près de l'attelage et en serrant cordialement la main du docteur. Votre labourage du dimanche a bien marché ?

— Parfaitement, mon cher garçon ; Dieu protège les laboureurs du dimanche.

— Et monsieur Carrière va mieux, à ce que je vois ?

— Je vous remercie, dit Olivier, je vais mieux, en effet.

— Ah ça, reprit le docteur, vous ne labourez pas, vous, jeune centaure que vous êtes ?

— Non, ma foi ; je vais à Huy et je me suis arrêté en passant aux Échavées pour vous dire bonjour, ainsi qu'à Mlle Adrienne, et pour vous présenter une invitation de la part de mes parents.

— Une invitation ?

— Oui, de venir passer chez nous l'après-midi de la fête de Burdinne.

— La fête de Burdinne ? Tiens, c'est vrai ! C'est dans quinze jours.

— Eh bien, viendrez-vous ?

— Qu'Adrienne décide, dit le docteur en sautant de cheval.

Ils étaient arrivés devant la ferme et la jeune fille les attendait, le teint animé, le sourire aux lèvres, charmante dans ses vêtements de dimanche.

— Eh bien, Adrienne, tu entends ?

Elle entendait, en effet, et sa bouche s'ouvrait pour répondre, quand son regard rencontra le pâle visage amaigri et triste d'Olivier. Une ombre passa sur son front : elle hésita ; mais, voyant tous les yeux braqués sur elle, elle fit un effort :

— Décidez vous-même, mon père, dit-elle.

— Ta, ta, ta, c'est toi que cela regarde.

Digitized by Google

— Oui, mademoiselle, ajouta Armand, c'est vous; vous n'allez pas refuser, n'est-ce pas? Mes sœurs vous attendent; nous vous attendons tous, et nous espérons bien que si M. Carrière est encore ici, il voudra bien vous accompagner.

— Eh bien, oui, dit Adrienne.

— Bravo, s'écria Armand en agitant son chapeau. C'est dit, nous comptons sur vous dans quinze jours, à Burdinne.

Le jeune homme se pencha sur la selle, serra la main du docteur et celle d'Adrienne, salua poliment Olivier et piqua des deux.

On rentra à la ferme. Adrienne se tourna affectueusement vers son cousin :

— Vous paraissez fatigué, Olivier, lui dit-elle ; vous êtes tout pâle.

— Un peu, répondit-il, avec un sourire contraint; le grand air, le mouvement.

— Bah ! bah ! dit le docteur, bonne fatigue que celle-là, mon garçon. Cela remet un peu de sang dans tes veines. Rentrons, tu vas te reposer, et dans deux heures, tu te sentiras deux fois plus fort que ce matin.

— Et vous allez avoir un bon petit dîner, que j'ai préparé pour vous, messieurs les laboureurs, dit Adrienne en riant. Entrez, la table est servie !

Ils entrèrent dans la salle basse, lambrissée de faïence, dallée de marbre noir, propre comme un écu neuf.

La nappe était mise, les verres, les assiettes, les couverts étincelaient. Bientôt tout le monde fut assis, y compris les domestiques, selon l'antique usage de la campagne, Marmouset et Gertrude en tête. Rien n'était plus drôle que de voir ces deux vieillards, avec leur petite mine ridée, elle, coiffée d'un bonnet multicolore, à grandes ailes de papillon, lui, engoncé dans une haute cravate verte surmontée d'un col gigantesque, dont les pointes lui caressaient les oreilles; l'air grave et fier, du reste, comme il convenait en pareille circonstance, avec sa mèche de cheveux gris qui oscillait sur son front.

— Bon appétit, tout le monde, dit le docteur en trempant la louche d'argent dans la soupière.

Digitized by Google

Le repas fut gai; en pouvait-il être autrement avec les lazzis de l'incomparable Marmouset? Olivier lui-même ne pouvait s'empêcher de rire.

Au dessert, une querelle homérique s'engagea entre Gertrude et l'octogénaire, à propos des chevaux, « cette race de « fainéants qui vivent de la sueur des pauvres laboureurs »; si bien que l'irascible Marmouset, à bout d'arguments, se leva tout rouge de colère et déclara solennellement, avec un geste de tragédie, que si les chevaux étaient le Purgatoire, les femmes étaient l'Enfer. Sur quoi, la vieille Gertrude, indignée, quitta brusquement la table en disant qu'elle ne voulait plus rester à côté d'un pareil malappris, ce qui porta à son comble la gaîté de tous les convives.

Le repas fini, tout rentra dans l'ordre; Olivier se retira dans sa chambre pour prendre un peu de repos, Adrienne se mit à lire, et le docteur alluma sa pipe et alla se promener dans le verger, à l'ombre des pommiers touffus.

Il se sentait l'âme joyeuse. La visite d'Armand Longpré correspondait à ses secrets désirs. Depuis quelque temps déjà, de vagues projets de mariage s'agitaient entre les deux familles. Il est certain qu'Armand semblait épris d'Adrienne et lui faisait un doigt de cour. C'était une belle alliance.

Les Longpré, de vieux amis d'enfance, possédaient à Burdinne de vastes propriétés et menaient la vie de gentilshommes campagnards. Le fils, Armand, était un jeune homme instruit, sérieux, un vaillant cœur, un travailleur d'élite, qui s'occupait beaucoup d'agriculture.

Plaisait-il à sa fille? Le docteur Severin ne croyait guère à l'amour-passion; il aimait mieux l'amour dans le mariage. C'est un feu plus tranquille, mais plus solide. Cependant il ne voulait pas marier Adrienne contre son gré. Elle semblait voir Armand avec plaisir, c'était d'un bon augure; mais cela ne suffisait point. Sans doute, le docteur eût pu interroger sa fille; mais à quoi bon? Il n'aimait pas à violenter les consciences. Pourquoi se presser d'ailleurs? La fête de Burdinne allait venir, et les occasions ne manqueraient pas aux jeunes gens de s'assurer de la réalité de leurs sentiments.

(*A continuer.*) H. PERGAMENI.

Digitized by Google

LA TOMBE DE JANSÉNIUS.

Cornélius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes, par Alph. Vandenpeereboom. — Bruges, De Zuttere 1882, 273 pp.

Poursuivant ses intéressantes études sur la ville d'Ypres, M. Vandenpeereboom vient de livrer à la publicité le sixième volume de son *Ypriana*. On y trouve notamment une monographie tout à fait originale sur Jansénius, qui a été publiée séparément chez De Zuttere, à Bruges. Jansénius y est naturellement étudié au point de vue spécial de la ville dont il a été le plus célèbre évêque et où sa mémoire aurait été, de nos jours encore, l'objet d'une véritable vénération, si des adversaires implacables n'avaient tout fait pour l'avilir.

« Aujourd'hui, dit M. Alph. Vandenpeereboom, dans le chœur de notre ancienne cathédrale, au milieu de mausolées splendides et de grandes pierres tombales couvertes d'inscriptions pompeuses, gît encore, presque inaperçue et incomprise par le vulgaire, devant le maître-autel, une modeste pierre ; timide hommage rendu à la mémoire d'un évêque célèbre! Pas d'épitaphe ! pas même un nom! Au centre, une petite croix ! dans chaque angle un chiffre : 1 — 6 — 3 — 8 ; comme si la réunion de ces chiffres séparés avait pu, en formant une date, révéler un mystère redoutable! »

Cette date de 1638 est éloquente sous plus d'un rapport. En indiquant l'année de la mort de Jansénius, elle rappelle et des luttes qui agitèrent vivement le monde catholique, et l'acharnement avec lequel on chercha à profaner les cendres

Digitized by Google

d'un évêque, coupable d'avoir commenté avec trop d'indépendance les doctrines de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination.

La vie de Jansénius jusqu'au jour où il fut nommé évêque est suffisamment connue. Assez d'auteurs nous la racontent en détail. Ce n'est pas à dire qu'on ne doive soumettre presque toutes leurs assertions à une critique sévère et minutieuse, car il n'y a peut-être aucun écrivain qui ait été au même degré en butte à la haine et à la calomnie. Les moindres incidents de son existence « ont été scrutés, discutés et malicieusement dénaturés. On a tiré de ses moindres écrits, même de ses correspondances privées, des conséquences souvent aussi absurdes que diffamatoires. » Mais l'intérêt du nouvel ouvrage de M. Vandenpeereboom réside surtout dans l'exposé que l'auteur nous fait de tous les événements qui se rattachent à Jansénius, depuis sa nomination à l'évêché d'Ypres. Il lui a été donné, en effet, d'en puiser les principaux éléments dans des document absolument authentiques et inédits pour la plupart.

Plusieurs biographes ont donné un tableau complet de cet épiscopat — « de si courte durée et qui laissa néanmoins de si longs et de si excellents souvenirs ». Récusant à la fois le témoignage des éditeurs de l'*Augustinus*, admirateurs trop enthousiastes de Jansénius, et celui du jésuite Rapin, qui partait d'un point de vue complètement opposé, M. Vandenpeereboom est d'avis que le portrait que nous a laissé Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, est au-dessus de tout soupçon de partialité. On a dit à tort que le jugement de Sanderus aurait été influencé par les riches prébendes que lui avait accordées Jansénius. Sanderus avait, dès 1625, donc bien avant la nomination de Jansénius, donné sa démission de chanoine, pour se consacrer tout entier à ses travaux historiques, et il n'accepta de nouvelles fonctions qu'après la mort de ce prélat. Ce portrait, d'ailleurs, a été reproduit plus tard par beaucoup d'écrivains ecclésiastiques et se retrouve dans la seconde édition de la *Flandria illustrata*, publiée, après censure, en 1732.

Digitized by Google

On ne pourrait en dire autant de tous les détails complémentaires que contient cette seconde édition, qui parut soixante ans après la mort de Sanderus. Les renseignements nouveaux qu'on y trouve sont, avec les détails donnés par les annalistes locaux, la source de la plupart des erreurs qui ont été successivement répétées par un grand nombre d'écrivains. L'examen des documents du temps montre combien tous ces récits sont loin de la vérité.

Jansénius mourut de la peste, le 6 mai 1638, à l'âge de cinquante-trois ans, mais il ne fut pas, comme on l'a dit, la première victime du fléau, ni le seul atteint en ce moment. La peste régnait déjà depuis deux ans à Ypres et avait donné lieu à plusieurs ordonnances des magistrats. « Le fléau, dit M. Vandenpeereboom, sévit alors durement aussi dans les classes bourgeoises et riches; le nombre des malades et des morts dut être considérable en ville, rien qu'à en juger par celui des personnes qui, de 1636 à 1638, périrent victimes de leur dévouement. « Jansénius ne fut pas non plus abandonné à son lit de mort par ses amis et ses serviteurs. On peut s'en rapporter encore ici au récit de Sanderus, confirmé par celui de Tychon, secrétaire de l'évêque : « Durant une affreuse et violente maladie, l'âme énergique du prélat n'eut pas un instant de défaillance : le mourant prit ses dispositions dernières avec un calme imperturbable ; malgré ses souffrances et l'imminence de la mort, il fit un testament concis et régla pieusement toutes ses affaires temporelles...; charitablement préoccupé du sort de ses amis et de ses serviteurs, que la contagion aurait pu atteindre, il les congédia tous, sauf un frère mineur. » Assisté de ce religieux, Jansénius mourut en donnant toutes les marques de la foi la plus vive et la plus sincère.

A ses derniers moments donc, Jansénius ne fut pas en proie, comme l'ont dit certains biographes, aux plus cruelles tortures morales en songeant aux doctrines que contenait son *Augustinus*. Loin de soumettre cet ouvrage au jugement de l'Eglise ou d'en ordonner la destruction, il n'en est pas même préoccupé, ne soupçonnant probablement

Digitized by Google

pas que son livre pût donner lieu à critique. Le Père Rapin lui-même, tout en parlant d'un épouvantable orage qui aurait vivement impressionné le moribond, est bien obligé de reconnaître qu'il « mourut *assez* tranquillement pour un homme qui avait des desseins aussi pernicieux à la religion ».

Quelques heures après la mort de Jansénius, l'abbé Tychon s'empressa de remettre au chapitre, assemblé en séance extraordinaire, le procès-verbal des derniers moments de l'évêque. A ce procès-verbal était ajouté le testament original de Jansénius.

Ce testament — publié ici pour la première fois — diffère sensiblement de celui qu'on avait toujours considéré comme le véritable et qui était interprété si diversement par les jansénistes et par leurs adversaires. Dans cet acte de dernière volonté, dont l'authenticité est incontestable, il n'y a aucune clause concernant l'*Augustinus*. Ainsi viennent à tomber toutes les assertions qui étaient basées sur les soi-disant recommandations ou rétractations du prélat, et qui enlevaient toute autorité à ses partisans. Quoi qu'il en soit, à l'origine, personne ne paraît avoir songé sérieusement à s'opposer à l'impression de ce livre. La première édition parut à Louvain, en 1640, avec les censures et octrois requis, et rencontra immédiatement des défenseurs nombreux et puissants parmi les membres du clergé. « Déjà le 23 janvier 1638, dit M. Vandenpeereboom, Sa Majesté catholique avait autorisé l'impression de l'*Augustinus;* puis, vu les censures de Calemus et de Pontanus, ce même monarque, en son conseil de Brabant (8 avril 1639), et l'empereur Ferdinand (février 1640) accordèrent à Jacques Zeghers de Louvain — un imprimeur « affidé et gagné par la proposition d'un grand intérêt », selon le Père Rapin — l'autorisation « et le privilège exclusif d'imprimer, vendre, etc., les œuvres de Jansénius, dans toutes les contrées soumises à leur domination ».

L'*Augustinus* cependant avait, dès son apparition, donné lieu à des controverses au sein de l'université de Louvain, mais ce ne fut que lorsque la Compagnie de Jésus se mit à attaquer l'ouvrage, que la guerre commença dans les Pays-Bas, pour se répandre de là dans toute l'Europe.

Digitized by Google

En 1642, le pape Urbain VIII, voulant imposer silence, en même temps, aux adversaires et aux défenseurs de l'*Augustinus*, proscrivit et l'ouvrage de Jansénius et les thèses publiées, à Anvers, par des membres de la Société de Jésus. La querelle reprit de plus belle quand, malgré la défense du Saint-Père, la question fut discutée en France. Comme on sait, la Sorbonne intervint et, après examen, censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. Cette censure fut soumise au pape Innocent X, à la demande de quatre-vingt-cinq prélats français. Deux ans plus tard, le 31 mai 1653, ce même pape condamnait formellement ces cinq propositions comme hérétiques.

Cela n'empêcha pas les défenseurs de l'*Augustinus* de prétendre que « ces propositions ne se trouvaient pas dans le livre de Jansénius et que, si elles y étaient, on leur donnait un mauvais sens ». C'est ce que soutenaient déjà depuis 1644 les chanoines d'Ypres, qui persistèrent longtemps à défendre leur évêque, sans s'inquiéter des constitutions papales. L'histoire de l'épitaphe placée sur la tombe de Jansénius, dans la cathédrale d'Ypres, montre jusqu'à quel point allait la hardiesse de ces membres du clergé.

On ne sait si les chanoines furent les auteurs de cette épitaphe, qui célébrait en termes magnifiques la science et les vertus de l'évêque. Ils en autorisèrent, en tout cas, le placement et manifestèrent ainsi leur intention « de faire honorer à perpétuité la mémoire de leur évêque ». Cet honneur décerné à Jansénius devait vivement déplaire aux adversaires de l'*Augustinus* et, en particulier, à l'internonce accrédité à Bruxelles. Celui-ci cependant se vit obligé de patienter, car le siège d'Ypres était vacant, en ce moment, et les bourgeois partageaient les sentiments de vénération du chapitre pour la mémoire de Jansénius.

Quand, en 1654, François de Robles prit possession du siège épiscopal, les détracteurs de l'*Augustinus* crurent que l'occasion était bonne pour faire enlever la pierre tombale. Une lettre italienne que reçut Mgr de Robles et qui était signée Guilio, archevêque de Tarsous, « seigneur de l'État de

Digitized by Google

Sa Sainteté », commença un « échange de vues » qui avait déjà été entamé verbalement, ainsi que semble le prouver le texte de la lettre :

Etant informé, dit cet archevêque, qu'au temps d'Innocent X, d'heureuse mémoire, il a été insinué à V. S. I. qu'il ne convenait pas, dans une église d'une ville si catholique, et ayant un pasteur si zélé et si dévoué à l'égard du saint-siège, de voir figurer l'épitaphe de Jansénius, dont les œuvres ont été déclarées hérétiques ; et S. S. insistant actuellement sur ce qu'on ne doit tolérer l'existence d'une pareille inscription, m'a ordonné d'écrire à V. S. I. pour qu'elle tâche de la faire enlever, avec prudence : Sa Béatitude étant persuadée que, par votre dextérité, vous ne manquerez pas de faire preuve de bon zèle pour faire disparaître ce souvenir dans cette ville.

Je signifie à V. S. I. le sentiment de S. S. et y joins le mien, et je vous baise les mains avec révérence. — De Rome, le 29 mai 1655.

L'évêque suspecta-t-il l'origine de cette lettre, ou craignit-il de froisser les chanoines et les bourgeois? Toujours est-il qu'il n'en donna connaissance au gouverneur général que le 20 juillet et ne la lui communiqua que le 2 septembre, après une longue correspondance échangée entre eux. A Bruxelles aussi, on paraît avoir temporisé assez longtemps avant de prendre une décision. Le 27 novembre, enfin, l'archiduc fait savoir à l'évêque qu'il ne trouve « aucune raison ou sujet qui pourrait empêcher que l'ordre et la volonté de Sa Sainteté à cest esgard ne soit accomplie ».

Restait à communiquer aux chanoines la lettre de l'archevêque italien et la dépêche de l'archiduc. Mgr de Robles réunit donc le chapitre en séance extraordinaire, le 7 décembre, et l'invita à « délibérer sur les moyens et les mesures à prendre afin de faire disparaître le mieux, avec le moindre scandale possible, ladite épitaphe ». Mais, loin de se conformer à l'invitation de l'évêque, les chanoines refusèrent d'ajouter foi à la lettre de l'archevêque de Tarsous et décidèrent qu'il y avait lieu de s'enquérir avant tout des véritables intentions du souverain pontife.

La nuit de ce même jour, vers quatre heures du matin, la

Digitized by Google

dalle qui recouvrait la tombe de Jansénius fut enlevée du chœur de la cathédrale.

Vivement irrités, les chanoines protestèrent ouvertement contre cette profanation et mirent l'évêque en demeure de donner des explications. Mgr de Robles reconnut que c'était sur ses ordres que la pierre avait été enlevée, mais « qu'à sa connaissance du moins », on n'avait pas touché au cadavre de son prédécesseur. Questionné sur le point de savoir s'il entendait restituer la pierre, il répondit « qu'il écrirait, à ce sujet, à Rome et agirait en conséquence des instructions qu'il recevrait ».

Le 29 janvier 1656, arriva de Rome un bref spécial du pape Alexandre VII, louant fort le zèle qu'avait montré le prélat en cette circonstance, mais ne disant rien du vœu exprimé par les chanoines.

Quelques jours plus tard, le 19 février, l'évêque reçut de l'internonce, Ferdinand Niphus, une dépêche qui, cette fois, contenait des instructions catégoriques et ordonnait notamment au nom du Saint-Père :

> De reléguer la pierre tombale dans un lieu où nul ne pourrait la voir, de couvrir la place qu'elle avait occupée dans la cathédrale et de ne laisser aucun espoir de pouvoir replacer plus tard ni cette dalle de Jansénius, ni une autre, soit dans l'église, soit ailleurs, afin que son souvenir disparaisse à toujours (*ut dispereat memoria ejus*).

A partir de ce moment, la conduite de l'évêque d'Ypres paraît fort singulière. Il s'abstint de faire connaître aux chanoines ces deux documents — qui auraient peut-être mis fin au conflit — et, comme il résidait souvent à Bruxelles, où il remplissait les fonctions de grand aumônier, il put éluder, pendant un certain temps, les questions des chanoines. Ceux-ci y mettant de l'opiniâtreté, il finit par déclarer qu'il n'avait reçu aucune réponse de *la ville éternelle* — jouant ainsi sur les mots — et décida le chapitre à saisir le gouvernement de l'affaire, par une requête adressée au Conseil privé.

On peut se demander, à ce propos, avec M. Vandenpeere-

Digitized by Google

boom, « si l'habile prélat ne tendit pas ici un piège dans lequel tombèrent bientôt les chanoines, aveuglés qu'ils étaient par leur enthousiasme pour la mémoire de Jansénius ». Mgr de Robles, en effet, était assez au courant des affaires de la cour pour savoir que le gouvernement ne permettrait, dans aucun cas, de replacer une épitaphe qu'il avait fait enlever. « Dès lors, le rejet de la nouvelle demande du chapitre mettrait définitivement fin au conflit; la responsabilité de l'évêque serait dégagée et tout l'odieux de la mesure prise tomberait finalement sur l'autorité séculière. » On ne sait comment ces négociations se terminèrent; sans aucun doute, les chanoines furent éconduits et l'évêque obtint gain de cause.

Ces événements se passaient en 1655-1656. En 1672, trente-quatre ans après la mort de Jansénius, une nouvelle épitaphe ayant été mise sur sa tombe, il en résulta un nouveau conflit.

Cette épitaphe, qui avait été placée pendant une vacance du siège épiscopal (1671-1672), ne contenait plus les termes élogieux de la première. On s'était borné à faire suivre le nom de l'évêque des mots : *Satis dixi*. Qui donc avait osé replacer cette pierre? Le gouvernement n'en avait certainement pas donné l'ordre; quant aux chanoines, ils déclarèrent « qu'ils ignoraient quand, par qui et comment la nouvelle pierre avait été posée; et se contentèrent imperturbablement de faire connaître que cette dalle, avec son inscription nouvelle, avait été établie comme avait disparu la première, c'est-à-dire clandestinement pendant la nuit ».

Les lecteurs curieux de connaître par le menu les choses ecclésiastiques du temps passé nous sauront gré de reproduire ici, d'après M. Vandenpeereboom, les principaux extraits du nouvel échange de vues qui eut lieu à ce propos et de l'instruction qui le termina.

Ayant appris ce qui s'était passé, l'internonce, Mgr Airoldi, ordonna au vicaire général d'Ypres « de prendre information de tout ». A quoi ce dernier répondit tout simplement que « la pierre avait été replacée dans la cathédrale pendant la nuit

Digitized by Google

et à l'inseu de tout le monde». Cette réponse mécontenta vivement l'internonce : « J'ay juste raison, dit-il, dans une lettre adressée au gouverneur d'Ypres, de le soupçonner de négligence ou d'ignorance feinte. » Cela ne l'empêcha cependant pas — en vrai diplomate qu'il était — d'écrire aux chanoines, le 13 juin :

J'ai cru pouvoir conclure de ces explications — et dire au Saint-Père — que vous désavouiez ce fait et que vous n'y aviez ni donné votre consentement, ni prêté la main... tacitement... Sa Sainteté a grandement témoigné son étonnement d'apprendre que les chanoines ne s'étaient pas hâtés de faire enlever ou détruire une épitaphe, replacée sans leur consentement; aussi le Saint-Père ordonne-t-il formellement de la faire disparaître...

Après avoir pris au préalable la résolution de dire toute la vérité (*nuda veritas*), les bons chanoines répondent le 16 juillet que la pierre a certainement été placée sans leur consentement et que, s'ils ne l'ont pas fait enlever, c'est parce que

Jamais le chapitre n'avait eu la preuve que les décrets du pape et du roi auraient prescrit soit de faire disparaître, soit de changer la première inscription... que d'ailleurs l'épitaphe actuelle est rédigée dans des termes qui ne peuvent froisser personne, ni donner lieu au moindre reproche...

L'internonce réplique le 25 juillet :

Je m'étonne grandement que vous ne connaissiez pas les documents relatifs à l'enlèvement de la pierre sépulcrale de Jansénius en 1655, par ordre du pape et du gouverneur général : l'univers catholique s'est occupé de cette affaire, qui eut alors un retentissement immense!...

Dans leur lettre du 2 août, les chanoines reprennent, avec mauvaise humeur, les premiers mots de cette dépêche :

Nous nous étonnons grandement que ceux qui vous renseignent sur ce qui s'est passé (en 1655-1656) nous reprochent d'avoir oublié ce qui s'est fait alors, car nous avons relaté dans notre lettre du 16 juillet toute la vérité, avec une sincérité (*candor*) que l'on ne trouve pas chez ceux qui nous blessent ainsi dans notre honneur. Quant aux bulles ou décrets qui auraient été donnés à ce sujet, et à certaine lettre qui aurait été écrite le 19 fé-

Digitized by Google

vrier 1656, par l'internonce Niphus, nous n'en avons pas plus souvenance que de la vérité vue dans une rêve...

Il faut se rappeler ici que, lors du premier conflit, le chapitre avait refusé toute créance à la lettre de l'archevêque de Tarsous et qu'il n'avait reçu communication — officiellement du moins — ni du bref d'Alexandre VII, ni de la dépêche de l'internonce Niphus, qui tranchait définitivement la question. Les chanoines terminaient leur lettre en protestant de leur soumission, tout en maintenant que l'ordre du pape, dont avait parlé Mgr Airoldi dans sa lettre du 13 juin, ne ressemblait en rien à un ordre donné dans la forme requise.

L'abbé Airoldi ne fut pas insensible aux insinuations malveillantes des chanoines, ainsi que le prouve sa lettre du 13 août, où il dit sans détour :

Vous persistez à soutenir que vous n'avez aucune connaissance de ce qui a été fait en 1655, au sujet de la pierre sépulcrale de Jansénius, et que l'on ne trouve pas dans vos archives les anciens documents relatifs à cette affaire ; je comprends difficilement comment cela est possible, à moins d'admettre que des personnes, froissées de ce qui s'est fait alors, n'aient soustrait ces actes, longtemps conservés dans votre dépôt, comme, je ne le sais que trop, cela s'est pratiqué plusieurs fois ailleurs.

Quoi qu'il en soit, laissons là le passé, mais j'insiste pour que vous obéissiez aujourd'hui, et promptement, aux décrets de Sa Sainteté... Partout de telles communications, faites par les internonces, ont été considérées comme parfaitement dignes de foi.

Le 27 août, réponse ironique des chanoines :

Satisfaisant à votre lettre dont vous avez bien voulu nous honorer, nous vous prions de vouloir être convaincu que les registres de nos actes capitulaires, parfaitement tenus depuis de longues années, n'ont pas été mutilés, bien qu'on n'y lise pas les actes que, d'après les dires de personnes mal informées, ils devraient contenir, nous le déclarons en toute sincérité. Du reste, nous sommes disposés, en fils obéissants, à exécuter tous les décrets du Saint-Père, comme nous l'avons dit dans nos lettres précédentes.

Comme les choses menacent de prendre une tournure fâcheuse, et qu'un langage autoritaire n'a pas d'effet sur les

Digitized by Google

chanoines, l'internonce change brusquement de système et prend un ton onctueux :

Vos dernières lettres, écrit-il le 1er septembre, m'ont comblé de joie, car elles me font comprendre que vous persistez dans l'intention de faire enlever l'épitaphe de Jansénius, conformément aux ordres de Sa Sainteté. Toutefois, bien que je ne doute ni de votre obéissance au saint-siège, ni de votre fidélité à tenir votre parole, je vous dirai que j'ai reçu un nouveau mandat de Sa Sainteté, vous ordonnant d'exécuter au plus tôt votre promesse; j'espère donc recevoir bientôt avis que suite a été donnée à ces ordres.

Cette douceur de langage ne dut pas attendrir les chanoines, car on lit dans leur réponse du 10 septembre:

Il nous semble, d'après votre dépêche du 1er de ce mois, que vous croyez voir dans nos lettres du 27 août des choses qui n'y sont pas, ce dont vous pourrez vous assurer en jetant les yeux sur notre précédente correspondance à laquelle notre dernière lettre se réfère.

Désespérant alors de vaincre les chanoines par son influence personnelle, l'abbé Airoldi crut bon de recourir à la voie diplomatique et réclama l'intervention du gouvernement. Mal lui en prit, car le gouverneur général, tout dévoué qu'il était aux intérêts catholiques, commençait à trouver que l'internonce montrait un peu trop de zèle et s'arrogeait des droits qui ne lui revenaient pas.

Voici un passage de la lettre qu'il fit écrire à l'abbé Airoldi, par son secrétaire, Michel Hurieta (22 octobre 1672):

Quant à l'épitaphe de Jansénius, Son Excellence a demandé des renseignements au chapitre d'Ypres; mais, en attendant la réponse, je suis chargé de vous dire que, si on n'a pas déjà porté remède au mal, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même... car, au lieu de suivre les voies ordinaires... et de reconnaître l'autorité de Sa Majesté, vous avez donné des ordres directement au vicaire général et au chapitre... Ce n'est pas la première fois, du reste, que vous agissez ainsi avec une indépendance complète...

L'internonce s'empressa de se justifier auprès du gouverneur général en lui envoyant un mémoire explicatif (29 octobre 1672); seulement, il fit parvenir en même temps un

Digitized by Google

rapport sur l'affaire, à l'archevêque de Corinthe, nonce à Madrid. Ce dernier, à la demande de son collègue de Bruxelles, se chargea de remettre à la reine, comme suite au rapport, une note où on insinuait que les « ministres de Flandre favorisaient tacitement les jansénistes, notamment qu'ils montraient peu de zèle pour faire disparaître la nouvelle épitaphe de Jansénius ».

De nombreuses correspondances furent encore échangées entre les différentes parties en cause, jusqu'au moment où le procureur général près le conseil de Flandre reçut l'ordre (24 novembre 1672) « de se transporter à Ypres pour informer particulièrement quand, par qui, de quelle manière », l'épitaphe de feu l'évêque Jansénius « ostée en la cathédrale de la même ville, l'an 1655, y a esté restably ».

M. Vandenpeereboom a soigneusement analysé l'intéressant dossier de cette enquête, lequel repose aux archives du conseil de Flandre, à Gand. Nous y relevons quelques dépositions caractéristiques.

Il fut établi à l'évidence que l'un des membres les plus remuants du chapitre, le chanoine Maes, avait été l'âme de toute l'affaire ; c'est lui qui avait pris toutes les mesures propres à la faire réussir, mais il avait eu soin cependant de ne pas s'occuper directement des travaux; le sous-sacristain Hardy s'était chargé de surveiller les ouvriers et de mener l'entreprise à bonne fin.

Voulant, au surplus, se réserver un moyen pour tirer plus tard son épingle du jeu, notre chanoine avait trouvé utile de rendre un jour visite aux ouvriers, avec les chanoines Bane et Vander Meersch. Arrivé devant la chapelle où se faisaient les travaux, Maes ne prétendit pas en franchir le seuil, et l'un des ouvriers lui ayant demandé le texte de l'épitaphe à graver, il répondit : « Je ne veux en rien me mêler de cette affaire. » — « Mais qui donc me payera alors? reprend l'ouvrier. — « Hardy règlera tous les payements. » (*Jaques Hardy sal e butalen ende alles contenteren.*)

Pour éviter les indiscrétions, on avait laissé croire aux ouvriers qu'il s'agissait de la tombe du dernier évêque

Digitized by Google

décédé, Mgr Prats. Ce ne fut qu'au dernier moment que le sous-secrétaire apporta au sculpteur une épitaphe portant le nom de Jansénius. Le 17e témoin ajoute que Hardy ne voulut pas laisser entre les mains des ouvriers l'original de l'épitaphe, mais qu'il la fit copier par le nommé P. Hespeel. D'autres témoins exposent les précautions qui furent prises pour placer la pierre dans l'église, la nuit précédant le dimanche de Lætare (27 mars). Quant à l'argent nécessaire à payer les frais, le chanoine Verdière déclare « avoir entendu du sieur Chanoine Maes que la demoiselle Bouckaert, demeurant avec ledit Maes, avait fait remettre ladite pierre et *payé ce qui en dépendait*. Toutefois, ces derniers mots sont biffés sur l'original.

Grâce à ces diverses dépositions, le procureur général Van Costenoble fut en mesure de remplir exactement sa mission, et il put répondre catégoriquement aux questions qui lui avaient été posées par le gouvernement. Mais, comme le remarque M. Vandenpeereboom, « ce n'est que par les témoignages francs et sincères des maîtres-ouvriers que le procureur général parvint à découvrir toute la vérité. Quant aux dépositions des chanoines et gens d'église, il est aisé de le constater par le procès-verbal de l'enquête, elles furent peu catégoriques ; à chaque mot, on peut soupçonner des réserves, des réticences tacites ou des restrictions mentales ; ces témoins ne savent rien par eux-mêmes, ils se bornent à rappeler, en hésitant, « des on-dit », des conversations privées, sans rien oser affirmer ».

Le personnage le plus compromis par l'enquête fut naturellement celui qui avait tout dirigé sous main, le chanoine Maes. Mais c'était un homme fécond en expédients : quelques jours après la clôture de l'enquête, il fit une volte-face complète et déclara, dans la séance du chapitre du 3 décembre, que, pour prévenir les difficultés, « il était d'avis de faire enlever l'épitaphe de Jansénius... et que, si ses collègues s'y refusaient, il déclinait toute responsabilité de ce qui pourrait arriver ».

En dépit de tout, les autres chanoines se refusèrent obsti-

Digitized by Google

nément à faire enlever la pierre. Ils conservaient peut-être encore l'espoir que le gouvernement ne leur forcerait pas la main et laisserait les choses en l'état. Les membres du Conseil privé, en effet, hésitaient à donner suite à l'enquête, ne voulant pas se montrer favorables à Mgr Airoldi, qui, par l'intermédiaire du nonce de Madrid, les avait accusés de ne pas s'opposer aux progrès du jansénisme.

Néanmoins, pour les gens clairvoyants, l'issue de cette procédure n'était pas douteuse : la victoire devait rester à l'internonce. C'est ce qu'avait compris le chanoine Maes, qui mettait tout en œuvre pour convertir ses collègues à ses nouvelles opinions, leur conseillant, mais vainement, de se soumettre pour éviter un scandale public.

Ces derniers en étaient probablement encore à chercher de nouveaux biais quand ils virent, en entrant dans leur église, le 24 avril 1673, que la dalle avait été enlevée la nuit précédente.

Le lendemain, l'évêque réunit les chanoines et les mit au courant de ce qui s'était passé, ainsi que le constate le procès-verbal de la séance. On y lit que l'évêque reçut à la fois de l'internonce et du comte de Monterey, celui-ci parlant au nom de Sa Majesté, l'ordre formel d'enlever la pierre. Le prélat ajouta que, néanmoins, il ne s'était décidé à agir qu'après avoir consulté d'abord le doyen, l'archidiacre et... le chanoine Maes.

A partir de ce moment, les chanoines d'Ypres, humiliés et découragés, n'osèrent plus élever la voix en faveur de celui qu'ils considéraient comme un saint. Mais ils continuèrent, dit M. Vandenpeereboom, à vénérer sa mémoire en secret, ainsi que semble le prouver l'existence de la dalle mystérieuse qui fut placée, dans la suite, sur la tombe du célèbre évêque, et dont nous avons parlé au commencement de cette notice.

Le jansénisme était battu à Ypres, mais il releva la tête ailleurs et continua longtemps encore à passionner les esprits. A la fin du XVIIe siècle, il était devenu un véritable schisme, comme le prouve une médaille dont M. Vanden-

Digitized by Google

peereboom a placé le fac-simile en tête de son ouvrage. Cette médaille, frappée en 1698, représente, délicatement gravé, le fin profil de Jansénius. Le front ridé du prélat et sa figure amincie attestent l'habitude des profondes méditations ; ses yeux semblent lire dans l'avenir ces mots prophétiques : *Surgit quoque posthuma veritas*. Le revers porte en exergue : *Tamcen inviolata tenetur*. On y voit la Vérité ébranlant de son glaive enflammé la tiare qui est près de tomber ; un roi et un empereur accourent pour la soutenir. L'orage gronde dans un ciel nuageux.

Cette médaille nous donne une idée exacte de la passion avec laquelle les jansénistes défendirent leur opinion, et un tableau des proportions que prit une querelle qui avait commencé par être une simple discussion théologique. Il est à remarquer toutefois que l'inscription du recto de la médaille donne à Jansénius l'attitude d'un réformateur, d'un chef de secte confiant dans le triomphe final de son opinion. Or, rien n'est plus contraire à tout ce qu'on sait de positif sur le caractère et les idées de Jansénius, et l'ouvrage de M. Vandenpeereboom prouve que ce chroniqueur yprois était dans le vrai, qui avait dit: Si Jansénius eût vécu après la condamnation de son livre par le pape, « Jansénius n'eût pas été janséniste ».

Victor Vander Haeghen.

Digitized by Google

UNE EXCURSION A CAPRI.

I. — Capri. — Histoire d'une route.

Voilà huit jours que je suis à Capri; huit jours d'une quiétude absolue, d'un isolement complet, loin du tumulte des villes, sans journaux, n'entendant plus aucun écho des agitations de la vieille Europe, confiné dans un îlot et dans un petit hôtel patriarcal, sans apparat, sans cérémonial vain, sans garçons, tout le jour en habit noir, sans sonneries électriques tintant violemment dans les corridors, sans tout ce brouhaha solennel et assommant des grands caravansérails modernes. C'est l'hôte lui-même qui sert à table, et parfois je vois l'hôtesse dresser le couvert. Ce qui n'empêche pas le menu d'être copieux et excellent, et le vin bon, quoiqu'à discrétion.

Depuis huit jours, ma vie se réduit à de longues promenades, coupées de siestes paresseuses. Couché dans l'herbe sur un promontoire, je suis longuement des yeux, sur la mer bleuâtre, les paquebots qui, de Suez ou de Constantinople, se dirigent vers Naples et Gênes. C'est un constant va-et-vient. Tous passent par l'étroit chenal qui sépare Capri de la terre ferme, fendant rapidement le flot qu'ils poussent devant eux avec une légère écume. Ils côtoient un temps la ligne pierreuse des rochers de Sorrente, pour disparaître bientôt à l'horizon. C'est l'active et fiévreuse Europe qu'on voit passer du haut de ces rives paisibles. Ah! comme on s'y sent échappé à son vertige!

Digitized by Google

Parfois j'engage un bout de causerie avec un pêcheur revenant de la côte ou une jolie vendeuse de corail. Et les soirées se passent, rapides et agréables, en de longues discussions artistiques avec d'aimables compagnons, deux peintres, l'un Hongrois, l'autre Allemand, que j'eus l'heureuse chance de rencontrer ici. Ils y viennent tous les ans passer une courte vacance, trop courte à leur gré, attirés qu'ils sont par ce ciel si doux et cette nature si généreuse.

Car c'est un coin du paradis que Capri, et la vie qu'on y mène est d'une nonchalance absolue. Le corps et l'esprit se détendent et se refont à la fois. On se sent rentré lentement dans un heureux équilibre. C'est le calme serein et la félicité des héros de la fable grecque, insouciants et forts, au sein de la primitive nature; une vie facile et ample, au milieu de ses dons, son soleil vivifiant, son air pur et doux, l'onde claire et fluide de sa mer, car nous nous baignons encore journellement aux ruines des bains romains. En un mot, c'est une vie antique, idéale. Et je conçois que mes deux peintres, l'ayant une fois goûtée, y reviennent annuellement. Après l'agitation de notre existence rapide et artificielle dans nos capitales brumeuses et enfiévrées, on aspire après le divin repos dans cet Eden paisible.

Mais parlons-en, et décrivons-le rapidement, car toute longue description est ennuyeuse, tant pour mon lecteur que pour moi, qui ne m'y plais guère.

Capri est cette petite île que, de partout dans le golfe de Naples, on voit se dresser haute et raide sur les flots. Elle ferme la baie en faisant face à Sorrente. Deux massifs montagneux qui s'élèvent presque à pic du sein des eaux, une étroite arête de rochers bas qui les relie, voilà toute l'île. De chaque côté de cette arête centrale s'inclinent doucement de riantes vallées, en pentes arrondies qui descendent vers la mer et y forment sur chaque rive une petite plage. Sur l'arête même s'est juchée la ville de Capri. Ses maisons dégringolent, de chaque côté, dans un amphithéâtre de jardins toujours verts, toujours charmants, aux senteurs douces et pénétrantes.

Digitized by Google

Et l'art s'est joint à la nature pour idéaliser ce coin unique et en faire un lieu de délices pour l'œil et les sens. Partout, sur les montagnes environnantes, couronnant les saillies dénudées et raides, de nombreuses ruines se dressent, encore fières et d'un bel effet décoratif. Ces murs délabrés sur la haute pointe tournée vers Sorrente sont ceux du palais de Tibère. C'est là que le loup vieilli et défiant vint, pendant dix ans, s'enfermer, loin de Rome et des conspirations de cour. Ce fort carré, assis au haut du mont Solar, sur la plus haute cime de l'île, c'est le dernier réduit que défendirent les Anglais, en 1808, alors que les Français vinrent brusquement leur enlever Capri, dont ils avaient fait une menace constante pour l'éphémère royaume de Naples; ces batteries, ces redoutes, qui partout s'étalent ruinées, garnissant chaque arête du roc, sont les ouvrages de défense datant de cette époque, seuls témoins jusqu'à ce jour debout de ces luttes inutiles. Sur cette pointe avancée, voyez ce bâtiment rond, avec un appareil compliqué de mâts, de cordages et de poulies. C'est le télégraphe à bras construit jadis par Murat et servant jusqu'à ce jour de sémaphore. On peut le voir, quand le temps s'assombrit, s'agiter gauchement et faire des signaux compris par les marins du golfe jusqu'à Sorrente et Castellamare. Ce grand bâtiment carré, qui s'est écroulé jusqu'à mi-côte d'une roche grise, c'est le château du Sarrasin Barbarossa, corsaire fameux qui tint longtemps l'île et en fit le centre de ses razzias. Toutes ces ruines témoignent des nombreuses vicissitudes par où passa Capri. Leur seule fonction actuelle est de garnir pittoresquement ses cimes rocheuses, fonction pacifique qui en vaut bien une autre.

Les creux verdoyants s'étalant de chaque côté de l'arête centrale font toute la richesse de l'île. Ils sont coupés d'innombrables terrasses qui grimpent depuis la côte jusqu'à la ville. Mille sentiers étroits et ombragés serpentent entre les cultures, tandis qu'à gros débours les habitants ont construit une route carrossable qui, par de grands zigzags, mène du port jusqu'à leur clocher. Cette route était leur orgueil; je

Digitized by Google

dis : était, car, quoique à peine finie, elle a déjà une histoire tragique. Hélas ! toutes les grandeurs de ce monde ont leur décadence. Oyez donc le récit des vicissitudes de la grand'-route de Capri.

Il y a trois semaines, on l'avait enfin achevée, bien remblayée, unie, pavée de petits cailloux pointus, gratuitement fournis, je suppose, par les cordonniers du pays, et bordée dans toute sa longueur de murs neufs en pisé. Le clergé, en grand cérémonial, avec l'étole et les cierges, l'avait bénie ; le pays en était fier, et tout Capri descendait journellement au port, rien que pour parcourir la belle route, quand arriva, il y a huit jours à peine, une pluie torrentielle. Les eaux descendaient à flot les parois dures et nues des montagnes. Or, trouvant cette route toute neuve, le torrent s'avisa qu'on s'était mis en frais de canalisation pour le recevoir et, sans hésiter, s'en accommoda pour ses besoins immédiats, en fit son lit et s'y démena comme un beau diable. Grossissant toujours, il finit par s'y trouver à l'étroit, creusa, ravina, bouscula, fit tant et si bien des siennes, qu'en fin de compte il bouleversa les murs en pisé tout frais et se précipita droit à la mer, bondissant en cascades tout au travers des plantations de vignes, d'orangers, de citronniers, qu'il sema partout de pierres, de graviers et des petits cailloux chers aux bottiers capriotes. Pas n'est besoin de vous dire en quel triste état fut la route après les ébats de son hôte. Nous la trouvâmes tant piteusement arrangée, que nous jugeâmes prudent de ne pas nous y aventurer et prîmes, pour monter à Capri, par les anciens chemins étroits et multiples que les vieux avaient construits.

En ce moment, la discussion est grande de savoir quel sera le sort futur de la route. Le consiglio communale forme deux camps tranchés, l'un prétendant voir le signe de la colère céleste dans la prompte catastrophe et refusant de remettre la route en état, crainte de plus grands désastres ; l'autre, les libéraux du lieu, opinant que c'est la bénédiction du clergé qui a porté malheur. Le doyen, allèguent-ils, a le mauvais œil. Ils prétendent reconstruire la route au plus tôt, mais sans

Digitized by Google

bénédiction, sans étole et sans cierges. A ce prix, affirment-ils, elle tiendra. Enfin, les antagonismes sont aux prises et Capri se demande anxieusement comment cela finira. Pour nous que cette guerre laisse froid et qui avons pris notre parti des petits sentiers, nous gardons une attitude neutre, et quand on nous questionne trop passionnément, nous répondons avec prudence : *Chi lo sa?*

Malgré ces querelles intestines, Capri est un petit paradis et l'un des coins privilégiés de cette terre d'Italie, heureuse entre toutes. Partout, en terrasses, l'olivier, la vigne, le figuier et les beaux taillis de l'oranger et du citronnier, qui accrochent leurs fruits d'or dans le vert sombre du feuillage. Le laurier-rose s'enlève en jets magnifiques et ses fleurs rouge tendre dépassent haut les clôtures, tandis que le néflier d'Afrique, aux longues grappes fleuries, jette au loin son parfum délicieux et doux.

Non moins luxuriante est la végétation sauvage le long des pentes abruptes ou négligées par la culture, ou sur les bords des mille sentiers qui découpent l'île. La Mère Nature, ici seule maîtresse, a voulu déployer autant de magnificence et plus de fantaisie que l'homme. Ce sont toutes les variétés de l'euphorbe qui s'arrondissent en beaux buissons, réguliers comme la coupole d'un dôme. Puis le myrte au feuillage nerveux et gracieux, au fruit d'un mauve sombre, le lentisque, aux grappes pourprées. Voici des fougères aux formes élancées et délicates, et à côté les flèches vertes du narcisse. De tous côtés, accrochées aux anfractuosités des rocs ou plantées sur les murs en longues haies, vingt espèces de cactus et d'aloès, quelques-uns énormes, étendent à la ronde le rayonnement de leurs dards acérés. Plus loin, se tordent les bras lourds, déjetés du figuier d'Inde, aux feuilles plates et épaisses, offrant au promeneur ses fruits rafraîchissants.

Mais ce que j'admire surtout, c'est l'arbre à fraises, un bel arbre puissant, au feuillage luisant et ferme, comme celui du laurier. Le voici en fleurs et tout chargé de clochettes blanc crème massées en grappes; à côté, en voilà d'autres, portant des fruits jaune d'or de la grosseur d'un

Digitized by Google

raisin ; d'autres encore ont leurs fruits mûrissant, d'un rouge vif, et qui brille, appétissant, dans le feuillage sombre. Rien de plus beau que ce magnifique arbuste qui s'élève en bosquets serrés de plus de deux mètres de hauteur, et fait songer aux bois sacrés entourant les temples de l'ancienne Grèce. Ici, ils couvrent en masses verdoyantes toutes les pentes non cultivées. A chacune de nos promenades, nous cueillions par centaines ses fruits savoureux et frais.

Aucune description ne donne le sens exact des splendeurs et du charme de cette végétation magnifique. Partout où entre les roches il reste un coin de terre, ce coin est fertile. Partout la plus luxuriante abondance. D'ailleurs, Capri est merveilleusement situé. Abrité par ses roches contre les rudesses du vent du nord et constamment rafraîchi par la brise de mer, qui tempère les ardeurs dangereuses du midi, cette île heureuse jouit d'un printemps presque constant. Si ce n'est le paradis, c'en est du moins la douce image.

II. — Les Capriotes.

Par une rare harmonie, la race qui peuple l'île est belle et à l'unisson de cette nature partout charmante. Ses habitants descendent de colons grecs qui vinrent ici de bonne heure, et beaucoup ont conservé le pur type des anciens Hellènes. D'autres, cependant, sont de race sarrasine, aux traits fins et nerveux, au nez aquilin, aux yeux d'un noir profond, beau type, d'ailleurs, souvenir vivant du ciel d'Afrique, de cette Afrique d'où vinrent leurs aïeux, sur des barques corsaires. Et tandis qu'à Naples il est rare de voir un visage vraiment gracieux, à Capri, au contraire, presque tous sont fins, sympathiques, parfois d'une pureté de traits vraiment remarquable. Il y a de vieilles femmes qui ont l'air et le port de matrones patriciennes, à la haute taille, aux traits classiques. Des bambins ont le type des chérubins gracieux de Raphaël. Certains pêcheurs de la côte sont superbes, musclés, bronzés. Et mes deux amis les peintres viennent faire

Digitized by Google

des études ici plutôt qu'à Rome, y trouvant de plus beaux modèles, une grâce plus aisée, une allure plus fière.

Mais cette population, quoique fine et intelligente, est malheureusement dans des conditions de vie fort précaires. L'île n'a pour ressource que la pêche et les fruits de son sol. La pêche se vend à Naples, mais à un prix tel, qu'un homme, en douze à quinze heures de rude travail, peut à peine gagner 1 fr. 75 c. à 2 francs. Les marins qui n'ont pas hérité d'un filet — car le filet est coûteux et constitue ici un patrimoine, à telles enseignes que ceux qui ont un filet forment une sorte d'aristocratie, et ceux qui n'en ont pas, la plèbe — en sont réduits à s'enrôler pour aller chercher le corail sur les côtes de Sicile. Mais quel esclavage ! Ils s'engagent pour six mois au moins, pendant lesquels on leur donne du pain, de l'eau potable et 1 fr. 25 c. par jour. Pour ce maigre salaire, ils sont de corvée jour et nuit, plongeant constamment, toujours mouillés, dormant même dans des habits ou mouillés ou humides, ne venant jamais à terre, et n'ayant pour tout repos que trois heures la nuit et une heure le jour. Je ne donnerais pas ces détails, auxquels il m'était moi-même difficile d'ajouter d'abord foi, s'ils ne m'avaient été fournis par un pêcheur revenu depuis peu de cet enfer, et que je vis émiacé, demi-mort, peut-être brisé jusqu'à la fin de sa vie. Une fois par semaine seulement, le dimanche, ils ont un supplément de nourriture : des haricots ! Jamais de viande, pas même de poisson. Chose incroyable, on n'a pas le temps de pêcher. Tout est absorbé par le travail aux bancs de corail.

Ces pauvres gens sont traités bien pis, je ne pouvais m'empêcher d'y songer, que les bandits qui, après une vie de brigandage, sont enfermés à perpétuité dans les prisons italiennes. C'est à désespérer d'être honnête homme. Cependant, le vol est rare à Capri, et l'on n'y connaît d'autres meurtres que ceux que provoquent la jalousie ou la vengeance.

Aux champs, le travail est mieux payé, ou plutôt moins mal. Un homme reçoit 1 fr. 60 c. à 1 fr. 80 c. pour quatorze heures de travail. Les femmes n'y vont guère. On ne tra-

Digitized by Google

vaille qu'à la houx, dans les vignes et les orangers, et il paraît qu'elles ne conviennent pas à cette rude besogne. Mais ce qui est triste à dire, elles font partout office de bêtes de somme. Un proverbe italien fort irrévérencieux dit qu'une femme porte mieux qu'une mule parce qu'elle est un peu plus intelligente. Je demande pardon de le citer, mais il donne la note. Dès mon arrivée dans Capri, je fus douloureusement impressionné de voir de toutes jeunes filles portant sur la tête, installés sur un mince coussinet, de lourds blocs de pierre ; lourds, j'en puis parler en connaissance de cause : l'autre jour, l'une d'elles, par mégarde, laissa choir son fardeau et j'aidai à le lui remettre. Ces blocs, d'une pierre spéciale, débarqués sur la grève, il leur fallait les porter jusqu'à mi-côte, où l'on bâtissait. Toutes, avec leur charge, montaient jusque-là, pieds nus, sur un chemin de petits cailloux pointus. Et, pour ce travail d'esclave, ces pauvres femmes reçoivent par jour 80 centimes. Comment elles y résistent, je ne le comprends pas. Leur nourriture consiste en un peu de pain, parfois des légumes, quelques fruits et de l'eau. Beaucoup d'eau ! Moi qui me nourris dix fois mieux, je ne sais si je saurais d'emblée faire le dur travail qu'elles font.

Cet état de choses est lamentable et, malheureusement, ici comme partout, quand il s'agit de questions sociales, on n'y voit pas de prompt remède. Ce serait tout un ordre de choses à changer, et ce ne peut être là que l'œuvre du temps. Pour qui prolonge son séjour dans Capri et qui voit cette race si belle encore, ces descendants d'un des plus nobles peuples de l'univers, courbés sous un destin si dur, il en souffre véritablement, et leur misère, sous un ciel si clément et une nature si prodigue, est une note douloureuse qui assombrit ses joies.

III. — Les Fariglioni.

Derrière la ville de Capri, en descendant le versant tourné vers la côte africaine, on arrive promptement au cap Tragaro,

Digitized by Google

où quatre monstrueuses croupes de rochers dressent dans la mer leurs masses grises à parois perpendiculaires. Ce sont les Fariglioni. L'un tient encore à la côte par un étroit isthme pierreux presque à niveau des eaux ; les autres surgissent, à deux cents pieds de hauteur, au sein même des flots qui les entourent d'une constante écume. Toute la côte, le long de la baie, est d'ailleurs semée d'écueils plats ressemblant à de monstrueuses molaires, aux mille pointes, aux bords aigus et dentelés. La vague, venant du large, s'y heurte, se bouscule, se déchire et hurle en écumant et en jaillissant en innombrables gerbes. Sur toute cette côte, la mer ne forme qu'une ceinture blanche étincelante d'où se détachent, retournant au large, de longs rubans d'argent brillant sur les flots verts et bleus. Le soleil partout miroite et anime cette scène sauvage d'étincelles rapides.

Mais le spectacle est surtout imposant et grandiose quand on quitte le Rond-point bastionné, construit à cet endroit, et qu'on descend à gauche jusque sur l'étroite bande de rochers joignant à la terre le premier des grands écueils ; là, on voit de loin les grandes vagues arrivant du large, rapides, en masses lourdes et menaçantes, se précipiter entre les récifs et s'engouffrer comme un torrent dans l'étroit goulot. Partout elles s'accrochent et se déchirent aux parois tranchantes, ébréchées, et rejaillissent, fumeuses, en immenses gerbes d'écume avec une voix tonnante. L'agitation est folle, titanique, éternelle. Tout bouillonne et tourbillonne, et se gonfle et se tord en convulsions formidables. La lame s'élance, colossale, montant à l'assaut le long des flancs du roc, pour s'affaisser en lourdes masses. Toute blanche, la mer ballotte, furieuse, d'un écueil à l'autre, bousculée, frémissante et retombant toujours le long des parois à pic, avec une colère et des hurlements désespérés. Parfois elle s'engouffre sous le roc, en des cavernes que, depuis des siècles, elle creuse pour le miner, et tout à coup, repoussée, jaillit en explosions soudaines, avec le bruit du canon et un immense éventail d'écume. La roche voit impassible, sereine, à ses pieds, cet incessant orage.

Digitized by Google

Depuis des centaines de siècles dure ce duel que, sans doute est venu voir Tibère, à la place où je suis en ce moment, assis devant ce gouffre qui jette parfois jusqu'à moi les dernières gouttes de son écume. Quelles pensées sont venues assaillir le vieux despote, le libertin cruel, devant le déploiement de ces forces qui seules défiaient son impérial pouvoir et lui parlaient de puissances redoutables et souveraines? Ici, plus qu'ailleurs, le remords de sa vie de crimes et de débauches a dû l'assaillir. Ici, il a eu la vision des dieux menaçants et vengeurs, ce tyran mourant dans la pourpre et donnant au monde le spectacle et le défi du mal toujours triomphant.

Pour moi, qui, Dieu merci, n'avais, en venant à Capri, qu'une conscience paisible et un cœur léger, mes pensées ne prirent point un tour tragique, mais je songeai assez mélancoliquement au rapide déclin de notre vie opposé à l'éternité de ces forces immuables...Et je me disais combien d'hommes sont déjà venus, comme moi, contempler ici ces puissances sauvages. Et jusque dans des milliers d'années, combien d'autres y viendront, alors que nos agitations, nos œuvres, pour nous si grandioses, le travail des générations présentes, leurs villes aujourd'hui superbes, ces empires puissants ne seront déjà plus qu'un point dans le passé, aussi oubliés, aussi ensevelis que le sont aujourd'hui les agitations et les travaux de ces multitudes qui vivaient au temps des Pharaons. A leur tour, de ces hommes futurs quelques-uns viendront ici, et les mêmes pensées les agiteront, et le même coup d'œil sur le passé et l'avenir. Toujours l'homme s'en ira rapide, n'est et ne sera qu'un moment dans le temps, alors qu'éternellement cette mer assaillira de son écume et de sa vague furieuse ce roc éternellement dominateur.

Mais le soleil brille et répand la joie à flots, le vent est frais, le ciel pur. Arrière les pensées mélancoliques; c'est le moment de vivre et de jouir de la vie. Levons-nous, et en avant! D'ailleurs, la géologie prétend que les rocs eux-mêmes ne sont pas éternels. Un jour, la mer finira par avoir raison de notre falaise; donc ne la jalousons pas trop.

Digitized by Google

IV. — Où je rencontre le plus heureux des Italiens.

En foi de quoi, je me remis en route et m'en fus boire un verre de vin blanc de Capri dans une Casa blanche, à mi-côte de la montée, en face des Fariglioni. La Casa est tenue bien proprette, bien nette par une grande et belle femme, vraie matrone romaine, au port droit, à la haute prestance. Je causai assez longuement avec elle. Son bavardage naïf et le chaud vin de Capri chassèrent tout reste de philosophie pessimiste. Au moment de sortir, j'aperçois un tambour de basque.

— Danse-t-on donc chez vous, la mère ?

— Comment donc, et aujourd'hui même.

— Aujourd'hui ? Quelle chance !

— Oui, tous les samedis, à cinq heures, le travail cesse, et les jeunes filles des « case » voisines, parfois quelques-unes de Capri, viennent sur la terrasse danser la Tarentelle.

— La Tarentelle, à cinq heures ! aujourd'hui, *va bene !* j'en serai.

— Il était deux heures ; je résolus d'aller entretemps, avec un ami qui m'avait rejoint, voir l'Arca naturale, une des merveilles de Capri. Nous avions, en partant des Fariglioni, à suivre les rochers à mi-côte, en nous faufilant, le long de leurs parois plongeant dans l'Océan, vrai chemin de chèvres s'il en fut. Mais chemin admirable, car ces roches ont les aspects les plus étranges du monde ; des découpures bizarres, ici creusées en cavernes, là en voûtes surplombant l'abîme, là dégringolant dans la mer en cascades pétrifiées. Mais le sentier est bien mauvais, bien étroit, c'est un vrai casse-cou. Ne regardons pas trop le pittoresque et ayons le pied sûr.

Voilà qu'à un tournant, nous voyons parmi toutes ces formes excentriques, la plus extraordinaire. C'est une roche d'au moins quatre cents pieds de hauteur, percée à jour en forme d'arc immense. L'un de ses piliers plonge dans la mer, l'autre est tout entier sur la terre ferme, tandis que haut dans les airs s'élève sa voûte colossale, arc de triomphe gigantesque bâti par la nature, qui semble avoir voulu

Digitized by Google

glorifier ses œuvres, dans cette île merveilleuse, par une dernière et plus rare merveille. Par l'entrebâillement des piliers apparaît la mer bleue et la côte italienne, depuis le cap de Campanilla jusqu'au loin à ces îlots épars que le bon Homère affirmait être habités par les sirènes. Le coup d'œil est inoubliable ; aucun décor d'opéra, aucun paysage dantesque, même interprété par la fantaisie de Doré, ne rivalise avec ce tableau grandiose et sauvage.

Après un temps consacré à l'admiration et au repos, nous reprîmes le chemin du retour, toujours fort désagréable, le long de parois presque à pic, baignées par les eaux. Nous le refîmes, toutefois, sans encombre. Près de l'arc, sur une terrasse toute semée de myrtes et d'euphorbes en beaux arbustes arrondis, j'avais remarqué quantité de lézards vert bleuâtre, aux ventres d'acier bruni ; j'en vis également beaucoup en revenant aux Fariglioni. A tous moments, nous les dérangions dans leurs siestes paresseuses, et ils filaient comme des flèches, bondissant sur les pierres et se faufilant sous quelque herbe ou quelque anfractuosité.

Sans conteste, pensai-je, le lézard est le plus heureux habitant de ce pays heureux, et les lazzaroni, j'en suis sûr, doivent se l'être dit bien souvent. Partout le couvert mis, le gîte assuré, pas d'impôts, pas de gouvernement tracassier, pas de conscription, aucune échéance menaçante à jour fixe, pas de contrariétés domestiques ou d'infortunes conjugales, du moins j'aime à le croire ; bref, le lézard vit en une joie et un bonheur parfaits. Tous les maux de la vie lui sont épargnés et il en a tous les bienfaits, toutes les insouciances, et par surcroît, ici, un air admirablement fluide et une nature unique en beautés de tous genres. Car je suis d'avis que les lézards apprécient les plaisirs esthétiques : j'ai remarqué ses colonies toujours nichées là où le point de vue était le plus beau. Ils font, d'ailleurs, un choix intelligent de leurs gîtes, ont leurs villas d'été en pleine herbe parfumée et leurs maisons d'hiver dans des retraites profondes. Enfin, je les dis heureux ; leur félicité est, à mon sens, complète ; je la leur envie. Et, si la métempsycose n'est pas un vain mythe,

Digitized by Google

ce que je crains bien, je demande à renaître lézard à Capri, Sorrente ou Amalfi. Avis à qui de droit !

V. — La Tarentelle.

> Comme j'en étais là de mon raisonnement,
> Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,

nous entendîmes le ron ron du tambour de basque. Nous arrivions juste à point : la tarentelle commençait.

Cinq jeunes filles et deux jeunes hommes, tous habillés presque exclusivement de blanc, voilà les acteurs. Tous ont les pieds nus. A Capri, le beau monde ne se chausse que le dimanche ; et encore les souliers gênent les Capriotes, peu habitués à ce luxe de Sybarite ; aussi, quand, le dimanche, la tarentelle sonne, toutes ces dames se déchaussent. Le vestiaire est rempli de souliers.

Bref, voilà nos acteurs. Ils sont sept qui représentent l'orchestre, le chœur antique et le corps de ballet. L'orchestre, c'est le grand tambour de basque, armé de minces lamelles métalliques, au cliquetis sonore. Une des jeunes filles le frappe, les doigts écartés. Le chœur est représenté par une autre, qui chante sur un rythme rapide une mélopée monotone. Trois jeunes filles et les deux jeunes gens dansent, mais toujours en deux couples seulement. L'une des danseuses se repose à tour de rôle et, pendant ce repos, accompagne en sourdine celle qui chante.

On commence ; le tambour fait entendre quelques mesures brusques. Les couples s'élancent. C'est un sautillement rapide, heurté, mais cependant gracieux. Chacun des danseurs semble danser à part soi et suivant son inspiration personnelle ; ils s'avancent, se cherchent, se dérobent, toujours sautillant du même pas saccadé, parfois s'enlaçant, mais seulement un instant, au vol. Le charme assez étrange de cette chorégraphie naïve consiste d'abord en ce sautillement court, qu'accompagne un mouvement constant des bras, tantôt élevés au-dessus de la tête, tantôt à hauteur des hanches, tandis que les doigts font entendre un claquement sec de

Digitized by Google

castagnettes qui suit le rythme et se presse ou s'alanguit avec lui.

L'intérêt n'est pas moins dans le caractère, représentant d'ordinaire les ruses et les jeux de l'amour, l'amant qui recherche et poursuit sa fiancée, celle-ci se dérobant et pourtant, coquette, le retenant d'un sourire.

Mais ce qui fait surtout l'originalité, c'est que les figures, quoique ayant un certain cadre général et convenu, sont pour une grande part spontanées, improvisées. On voit tout à coup le quadrille, au lieu de rester en deux couples distincts, se croiser, s'enlacer, s'écarter, revenir, sans que toutefois, dans ces figures rapidement conçues, il y ait confusion apparente. Le vif instinct de cette race nerveuse fait qu'un couple saisit ce que veut l'autre, se prête à sa fantaisie, à son impromptu, y plie, pour un moment, son propre jeu. Puis, par une inversion gracieuse, l'imbroglio se dénoue et la tarentelle, par groupes séparés, recommence. Le tambour jette sur le tout son bourdonnement monotone mais brusqué, tantôt excitant, tantôt assoupi, car les intentions des danseurs sont observées attentivement par l'accompagnatrice. C'est l'orchestre qui se règle sur la danse, et non celle-ci qui se laisse servilement mener par lui.

La tarentelle est essentiellement chaste. L'allure générale a quelque chose de fier, de dégagé, chez les femmes surtout, qui dansent droit, le corps ferme, la tête haute. Cette danse serait même sévère si les hommes n'y mettaient quelque chose de leur vivacité napolitaine et de leur verve facile. On prétend qu'elle est l'image, affaiblie par le temps, des anciennes danses sacrées des Grecs. Tout contribue, à mon sens, à justifier cette opinion.

Toute la soirée, nos Capriotes burent abondamment du vin, qu'offrirent quelques étrangers, attirés par la tarentelle. Et les danseuses en eurent leur bonne part. Ces fortes filles, robustes, solides, portant tout le jour des fardeaux, ne craignent pas le vin du pays, et nous n'aperçûmes pas qu'à la fin de la soirée la danse eût en rien perdu de sa retenue.

Pour que la fête fût complète, on la coupa par un repas au

Digitized by Google

macaroni. Deux grands plats de la pâte favorite furent posés à terre, sur le sol de la terrasse ; l'orchestre, le chœur et le corps de ballet s'accroupirent autour, et un embrouillamini de mains fouillèrent activement la pâte fumante et gluante. Pas de cérémonial inutile. L'assiette et la fourchette sont à peu près inconnues. Ces bonnes gens en sont encore à la simplicité de Diogène. Deux lampes de forme antique éclairaient pittoresquement cette scène amusante et, dans la nuit, on entendait constamment les hurlements rauques de la mer battant les écueils.

VI. — La grotte d'azur. — Une noce. — Coutumes locales. — Effet de nuit.

J'étais à Capri depuis plus de huit jours et n'avais pu voir encore la célèbre grotte d'azur. Il faut un temps fort calme, une mer absolument unie ; l'entrée de la grotte est un long et étroit tunnel de rochers, n'ayant pas un mètre de hauteur au-dessus des eaux. Il faut, même quand la mer est bien calme, se coucher à plat, dans le fond d'un petit canot, pour pouvoir entrer. Dès que le flot gonfle, on ne passe plus ; le canot risque de se briser ou de rester accroché dans les anfractuosités des roches. Pareil accident est arrivé récemment à deux Allemands, qui restèrent ainsi collés avec leur barque contre la voûte de l'étroit passage, pendant plusieurs heures.

Je voyais arriver avec ennui la fin de mon séjour sans avoir eu une mer assez calme pour réussir à entrer. Aujourd'hui, coûte que coûte, je résolus à tenter l'aventure. Tandis que mon canotier rame — car la grotte est à deux kilomètres du port — le long de ces hautes parois rocheuses qui plongent verticalement dans la mer, il me dit : — Signor, la mer est encore trop forte, nous n'entrerons pas... — Ah ! par exemple, nous verrons cela ! Mais, arrivé devant la grotte, il n'y a pas à dire, pas moyen d'entrer. Il me faut cependant voir la grotte absolument... Donc, il ne reste qu'un parti à prendre, c'est d'entrer à la nage. On m'avait dit que des

Digitized by Google

Anglais l'avaient fait : j'en ferai bien autant. Je n'hésitai plus; quelques minutes après, je sautai à la mer et, en quelques brassées, j'étais à la bouche du tunnel. Le flot, en grondant, me poussa à travers l'étroit goulot. Enfin, j'étais dans la grotte d'azur.

Jamais je n'oublierai le magique spectacle que je vis alors. Je nageais dans une mer de turquoises et d'émeraudes. On eût dit une immense nappe d'un bleu cristallin éclairé par la lumière électrique. Vous savez ces bocaux bleus que certains pharmaciens ont à leur devanture et qui, éclairés le soir, éblouissent le passant : voilà exactement la coloration, mais moins aveuglante. A chacun de mes mouvements, le flot jaillissait en mille gouttelettes de diamant. L'eau était d'une limpidité et d'une fluidité parfaites et semblait un cristal liquide qui s'égrenait autour de moi en mille étincellements bleuâtres et argentés. On eût dit un bain de perles précieuses dans un conte des *Mille et une nuits*. Mais je multiplie en vain les comparaisons, rien ne peut donner l'impression exacte de ces teintes merveilleuses. Un immense diamant bleu où scintillent mille globules d'argent, voilà à peu près l'image.

La mer y est profonde. Je plongeai et, à travers la clarté cristalline du flot, je vis indéfiniment s'enfoncer la paroi roussâtre des roches. La grotte me parut longue d'environ cinquante mètres et large de moitié. Quant à sa hauteur, elle a au moins dix mètres dès qu'on a dépassé le tunnel d'entrée.

J'eus beaucoup de peine à en sortir; le courant et la vague me repoussaient et le vent me fouettait le visage de mille gouttelettes irritées. Il me fallut nager vigoureusement pour regagner ma barque, et, au retour, je ramai moi-même sans désemparer pour me réchauffer, après mon bain prolongé.

En revenant à l'hôtel, je vis une noce, descendant de l'église. Point de costumes originaux. La mariée semblait habillée à Pontoise. Et sa couronne d'orangers était artificielle, alors que les bosquets du voisinage lui eussent fait une si belle et odorante parure. Ces gens-là, décidément, ne comprennent rien à la vraie poésie.

Digitized by Google

Le marié, en redingote et chapeau rond, fumait glorieusement un de ces longs et minces cigares Vevey, noirs, forts et empestés, que fournit la régie italienne. L'odeur du tabac, au lieu de celle de l'oranger, oh! civilisation, voilà de tes coups!

Je m'en allais, regrettant cette complète absence de poésie et de couleur locale, lorsqu'on me fit remarquer un détail qui m'avait échappé et qui est fort caractéristique.

Depuis l'église jusqu'à la maison nuptiale, on sème des roses effeuillées sur le passage des nouveaux époux, si la médisance n'a pas à gloser sur le compte de la jeune mariée; tandis que ce sont des haricots qu'on jette par poignées, si elle a eu l'imprudence d'effeuiller avant l'heure sa couronne virginale. Pareille mésaventure advint récemment au mariage du fils d'un des principaux hôteliers de Capri. Il en fut furieux et prétendit dénoncer à la justice tous les semeurs de haricots. Ce fut un bel éclat de rire dans l'île. — Je dois dire à la louange du couple que je croisai, que je vis d'abondantes roses sous ses pas. D'ailleurs, la mariée se nommait Raphaelle. Avec un nom si angélique, et quand on a pour patron l'archange vainqueur de Satan, peut-on avoir succombé?

Le soir, on dansait la tarentelle à la casa des jeunes époux et, naturellement, j'y fus.

C'est décidément une danse originale. Elle n'a presque pas de règle, chacun se fait une façon personnelle et danse d'instinct, suivant son caractère.

Raphaelle dansa avec un colonel américain, ancien sudiste qui, après la guerre, roula longtemps par le monde, pour venir s'échouer à Capri, où il s'établit à demeure. La jeune fille dansa gentiment, avec grâce, mais visiblement gênée par sa chaussure. Le colonel, qui a pris du ventre, avait une danse lourde et ventripotente. Il ébranlait le parquet de ses sauts, qui n'avaient rien de la verve capriote, mais où l'on trouvait de vagues rappels de la gigue et du Yankee doodle-doodle.

Voici le marié qui danse, nerveux, agité, et toujours

Digitized by Google

fumant. Le cigare est, à Capri, l'enseigne des jours solennels. Cela vaut autant que chez nous le champagne traditionnel. Aussi le brave homme fuma, tout le temps, avec conviction et sans désemparer.

Il n'y eut jamais que quatre danseurs en deux couples, mais se relayant constamment. Tantôt c'étaient toutes femmes. Voilà maintenant trois hommes et une femme. Les deux hommes qui se font vis-à-vis sont le frère de la mariée et son père, des pêcheurs « à filets ». Tous deux sont en camisole blanche, pantalon de coutil et les pieds nus. Ils exécutent un pas furibond. Courbés en deux, souples, agiles, et bondissant soudain, avec des gestes presque menaçants, on dirait des fauves s'ébattant en leurs jeux dangereux.

Deux ou trois jeunes filles dansent avec une grâce naïve et des attitudes charmantes. L'une surtout, Philomèle, les cheveux noirs abondants et moitié défaits, un type grec d'une beauté pure classique, nous ravit tous. Un de nos amis, le peintre hongrois, amant passionné de l'antique, était surtout enthousiasmé et retrouvait dans sa danse les gestes et les attitudes retracés sur les vases grecs et pompéiens.

— Eh ! signor Barbarossa, lui dit tout à coup le vieux pêcheur « perché non ballate », pourquoi ne dansez-vous pas ! Mon ami a une barbe d'un blond assez intense, ce qui lui vaut le nom de « signor Barbarossa ». Moi-même je fus invité, sans plus, à m'élancer à mon tour. Nous nous récusâmes à regret et au grand étonnement de ces braves gens, qui s'ébahirent naïvement qu'à notre âge nous ne dansions pas encore la tarentelle.

A ma rentrée, la nuit était venue, nuit douce et superbe. Accoudé à ma fenêtre, je la regardai longuement.

La mer était noire et lourde, avec des reflets indécis, tremblant par plaques à sa surface. Le ciel était sans nuages et sans lune, tout étoilé, brillant de constellations et de lointains soleils. A l'horizon, des masses sombres et irrégulières. Ce sont les rochers de Sorrente et la côte napolitaine qui se détachent en noir sur l'indécise lueur du firmament. Près de moi, les montagnes de Capri dressent leurs hautes croupes.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

Voilà que la surface du golfe s'anime et bientôt est piquée de petits feux tremblotants. Ce sont les gens de l'île et de Sorrente qui vont pêcher au falot. Leurs barques, silencieuses, glissent, les unes par groupes; et je vois les points brillants se déplacer et décrire entre eux des zigzags capricieux; d'autres, solitaires, longent les rochers de la côte et semblent s'y accrocher comme des vers luisants piqués dans un buisson sombre.

Voilà le phare de Sorrente, feu tournant rouge qui tantôt s'efface, puis soudain luit et envoie sur les eaux un long faisceau de clartés. Plus loin, voyez cette flamme courte et large, d'un rouge sombre, qui paraît par intervalles au sommet d'un mont noir. C'est le Vésuve. Son cratère brûlant jette ses lueurs sur la fumée qui s'en échappe constamment.

Voici des feux bizarres en gerbes irrégulières, tantôt rouges, tantôt violettes, près de Portici. Je les regarde longtemps sans en démêler la cause. — Mon hôte, enfin, m'apprend que c'est un feu d'artifice tiré sur la plage, en l'honneur de saint Louis de Gonzague, dont c'est aujourd'hui la fête. J'en aperçois d'ici les fusées lontaines.

Enfin, tout à gauche, l'horizon s'allume de mille petits points scintillants, qui courent le long du golfe en une ligne immense. — C'est Naples. — Ses feux en rangs pressés s'étagent par gradins et se perdent peu à peu, en s'éparpillant, dans les profondeurs noires des collines qui l'entourent. Au-dessus de la ville, la grande Ourse déploie son char superbe. Partout les étoiles étincellent, plus brillantes, dans cet air pur et fluide, que dans notre air humide du Nord. Au sommet des collines de Capri, Jupiter flamboie, et ses rayons se réfléchissent dans les flots calmes avec une large lueur diffuse. De ma fenêtre ouverte j'entends la mer se jouer, sur les rochers du rivage, avec un chant monotone. Sa frange blanchâtre reluit vaguement à l'indécise clarté du ciel plein d'étoiles.

Le lendemain était le jour que je m'étais fixé pour mon départ. Quelques heures avant, je revis plusieurs des

Digitized by Google

danseuses de tarentelle de la veille. Elles travaillaient à la route; car, je le constate avant de partir, l'esprit du siècle l'a emporté. On répare la route tant mise à mal par l'ouragan, et on l'inaugurera laïquement. — Ce sont des jeunes filles qu'on emploie aux travaux de terrassement ; elles vont, avec une corbeille ronde, chercher le gravier éboulé dans les plantations et le rapportent sur la tête, avec des attitudes de cariatide. Cette habitude qu'elles ont de porter sur la tête redresse tellement tout le haut du corps, qu'elles ont toujours une démarche droite, ferme, de fière allure; mais le rude travail au soleil les fane, je crains, rapidement.

Tandis que je les regardais travailler, j'en vis passer d'autres portant, sur la tête toujours, un lourd sac de farine. On ne cultive pas le blé dans l'île. Toute la farine s'importe, et ce sont des femmes qui, la prenant au port, montent, pieds nus, la pente raide qui serpente jusque Capri. Il y a une demi-heure d'ascension par une route ravinée et semée de cailloux. — Chaque sac pèse de 50 à 60 kilogrammes; pour le porter jusqu'au haut de ce calvaire, — car c'en est un vraiment pour ces pauvres femmes, — elles reçoivent 30 centimes ! Cela fait réellement mal au cœur; j'en vis une surtout, une vieille, aux cheveux grisonnant déjà, le visage couvert de sueur, sous le soleil encore ardent, ahanant, respirant lourdement; sur ses traits se lisait une angoisse muette. Elle avançait à pas lents, inégaux, et s'appuyant aux murs qui bordent la route. Quelle misère, hélas ! Et cela à la face de ce ciel riant, de cette terre si riche, si généreuse. — Si elle a une âme même vagissante et confuse, cette féconde et puissante nature, notre Mère impassible, comme elle doit protester et s'indigner devant pareil esclavage des plus nobles de ses enfants !

EM. CAUDERLIER.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES.

L'ENSEIGNEMENT DE LA CUISINE DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES.

On s'occupe beaucoup d'enseignement en ce moment. L'enquête pédagogique a appelé l'attention sur les programmes des écoles primaires et l'on ne s'est pas fait faute, de part et d'autre, de représenter ces programmes comme atteignant l'idéal à poursuivre en pareille matière. Certes, il y a eu d'évidents progrès accomplis sous ce rapport. La concurrence ardente qui s'est établie entre les écoles officielles et les écoles libres a provoqué une émulation salutaire, et, toute réserve posée quant aux résultats de l'enseignement, de l'enseignement libre surtout, on peut dire que l'on a réalisé une avance marquée sur ce qui existait autrefois. Pourtant, il importe de ne pas se payer d'illusions. Si la concurrence a été féconde à certains égards, elle n'a pas laissé de présenter aussi ses inconvénients. Par esprit de parti, pour ne pas discréditer les écoles auxquelles on était dévoué, on a parfois craint de signaler des lacunes, de présenter des critiques fondées dont il eût été utile de tenir compte. Nous nous permettrons de ne pas verser dans ce que nous considérons comme un travers et de présenter quelques considérations sur un oubli du programme officiel en ce qui concerne les écoles de filles.

S'il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est assurément l'importance que doit posséder l'éducation proprement dite dans ces écoles. Il faut, nul ne le conteste, donner aux jeunes filles une instruction forte et solide, il faut orner leur esprit et leur cœur de façon à en faire pour l'avenir les véritables compagnes de l'homme auquel elles seront unies ; mais il faut aussi songer qu'elles auront un ménage à tenir, des enfants à élever, et que la femme la plus savante n'est pas toujours ni la meilleure des mères, ni la ménagère la plus accomplie. Fait-on tout ce que l'on

Digitized by Google

doit pour concilier cette double mission de l'enseignement féminin ? On apprend les travaux manuels, la couture, le tricot à toutes les élèves des écoles de filles, mais on se borne là, on s'arrête trop tôt dans une voie où l'on est entré en la proclamant excellente. Une femme, une jeune fille ne doit pas seulement savoir coudre et tricoter, elle doit aussi savoir laver, repasser, cuisiner ; en un mot, tenir un ménage. Et nous ajouterons que nulle part cette obligation n'est plus absolue que dans un pays industriel comme le nôtre, où la plupart des hommes travaillent au dehors et où ménage bien tenu signifie ordre, économie, concorde et bonheur domestique.

Pour peu que l'on ait quelque expérience de la façon de vivre des classes laborieuses, on reconnaît bien vite combien ce que nous disons est exact. L'ouvrier rentre de son travail après une longue journée de labeur, qu'y trouve-t-il le plus souvent ? Son logis en désordre, son repas mal préparé, ses effets négligés. Les ressources qu'il apporte ont beau s'augmenter, cette situation ne s'améliore pas. La ménagère manque d'ordre, elle ne sait pas s'en tirer avec son budget minime, et le mari, excédé de cette situation, voyant les dettes s'accumuler, cède parfois aux conseils de la colère et quitte le foyer pour aller s'abrutir dans un cabaret, heureux encore quand il ne l'abandonne pas tout à fait et ne s'en va pas s'installer dans une auberge, afin de s'arracher à un intérieur qui n'a pour lui qu'ennuis et misère. A coup sûr, il est des exceptions à cette situation déplorable, il en est même beaucoup. Mais ces exceptions sont des exceptions, et la règle générale n'en subsiste pas moins avec toutes ses conséquences.

Un pareil état de choses, au surplus, existe ailleurs que chez nous. On le retrouve partout où se rencontrent de grandes agglomérations ouvrières, en Angleterre notamment. Seulement, on s'y est préoccupé de chercher un remède, on l'a trouvé et l'on approche du moment où le mal sera combattu sur toute la ligne, c'est-à-dire vaincu dans un avenir qui ne saurait être éloigné.

Il y a plus de cinq ans déjà que le vice-président actuel du Comité d'éducation, M. Mundella, se joignant à d'autres membres distingués du Parlement, a fait ressortir l'importance extrême qui s'attache à la connaissance approfondie des notions ménagères. D'accord avec le *Chairman* de la Chambre des communes, il proclamait que l'état plus ou moins perfectionné de l'art culinaire dans les classes populaires est un signe du degré de civilisation d'un pays. Aussi n'a-t-il cessé de patronner une institution qui a

Digitized by Google

déjà fourni et qui continue à fournir les preuves de sa haute utilité : la *National training school for cookery* (école normale nationale de cuisine), installée dans une des dépendances des bâtiments de l'Exposition de 1851, Exhibition road, South Kensington, à Londres. Tout donne même lieu de croire qu'avant peu cette institution sera adoptée par le gouvernement anglais et ses élèves chargés de cours dans toutes les écoles officielles. Pour le moment, elle possède cinquante succursales avec quatre-vingt-quatorze classes, disséminées dans toute l'Angleterre, et elle a fourni des professeurs à plus de vingt établissements des *School-Boards*. En outre, elle est protégée par l'honorable corporation des cuisiniers de Londres, à qui ses statuts interdisent d'apprendre l'art culinaire à aucune femme, mais qui tourne très habilement et très heureusement la difficulté en créant des bourses et même des prix de cuisine dans les écoles placées sous sa tutelle et qui se propose de rendre ces bourses et ces prix communs aux garçons et aux jeunes filles.

Le but de l'institution est d'apprendre à fournir économiquement aux travailleurs une nourriture saine qui leur permette de restaurer leur forces et les rende aptes à soutenir leur tâche, car la mauvaise nourriture est une source constante de maladies. Chercher à réformer les femmes faites du peuple est inutile, et c'est vers les enfants qu'il faut se tourner pour accomplir la réforme souhaitée. De là les efforts faits, avec un espoir croissant de succès, pour la généralisation des cours de cuisine dans toutes écoles de filles.

Dans l'école d'Exhibition road seule, 2,112 élèves ont suivi les cours de la dernière année scolaire, close le 31 mars 1881, et 18 diplômes de maîtresses ont été délivrés. Il y a d'abord un cours de nettoyage de vaisselle, puis un cours de démonstration ou théorie, puis encore un cours de cuisine générale et, pour couronner les études, un cours de haute cuisine. Tous ces cours peuvent être suivis séparément et l'on donne même des leçons uniques. Bien plus, on vend des recettes au dehors, ainsi que les mets préparés, et nous voyons, par le rapport de la surintendante, Mrs Edith Clarke, que ces ventes forment un élément précieux du budget de l'institution, puisqu'elles ont rapporté, les premières, 2,931 fr. 25 c. et les secondes, 23,278 fr. 75 c. Enfin, l'institution envoie en province, avec tout le matériel nécessaire, des professeurs dans les établissements qui désirent organiser des cours passagers de cuisine. Ajoutons que

Digitized by Google

des femmes appartenant à la plus haute aristocratie anglaise, dont trois princesses du sang, figurent parmi les dames patronnesses de l'école, dont le comité a pour président le duc de Westminster, pour vice-président l'archevêque d'York, le marquis de Lorne, lord Derby, lord Granville, lord Spencer, etc. Quant aux diplômées, elles parviennent aisément à se placer dans les maisons bourgeoises, si elles ne se lancent pas, à leur tour, dans l'enseignement, et, des deux façons, elles parviennent à se créer une position très satisfaisante.

Après avoir ainsi exposé le but et l'organisation de cette excellente institution, avons-nous besoin d'insister sur les avantages considérables qu'il y aurait à lui donner un pendant en Belgique? La chose, du reste, serait plus facile qu'on ne le pense, et nous possédons quelques établissements auxquels bien peu de modifications seraient suffisantes pour les mettre en mesure de rendre, dans cet ordre d'idées, les plus signalés services.

Pour ne parler que par expérience personnelle, nous citerons, entre autres, l'école ménagère d'une des principales communes du Borinage, de Boussu. Les élèves y sont reçues au sortir des écoles primaires et elles apprennent, outre les ouvrages de main proprement dits, à rincer la vaisselle, à préparer la soupe, à pétrir et cuire le pain, à cuire les viandes et les légumes. Divisées en sections, elles s'occupent tour à tour des travaux de couture et des travaux de ménage sous la surveillance de deux maîtresses. Des cours de français et de calcul, des conférences sur l'hygiène et la politesse sont également organisés. Admirablement tenus, d'ailleurs, dans tous ses détails, cette école ménagère est vraiment un modèle du genre. Rien ne s'y perd, les élèves doivent utiliser tous les restes et l'on arrive ainsi, sans jamais sortir de la plus stricte économie, à assurer une alimentation saine et abondante — ces mots ne sont plus ici une ironie comme dans tant de prospectus de pensions — aux pourvus de l'hospice de vieillards près duquel l'école est installée. On pourrait donc, sans crainte, confier à chacune des jeunes filles qui en sort la direction d'un ménage d'ouvriers et même de bourgeois, et l'on commence à en sentir dans la commune l'influence bienfaisante, qui ne fera que s'accentuer. Ce n'est pas exagérer que de dire que les créateurs de cette école, et particulièrement M. François Cavenaile, l'intelligent et dévoué échevin de l'instruction publique de Boussu, ont formé pour leurs concitoyens et même pour tous les environs une pépinière précieuse de ménagères accomplies.

Digitized by Google

Au demeurant, l'école ménagère de Boussu possède déjà une légitime réputation. M. le Ministre de l'instruction publique l'a fait étudier et inspecter, il lui a accordé des encouragements; les inspecteurs principaux Sosset et Gilmet lui ont rendu hommage dans leurs rapports. Pourquoi ne servirait-elle pas de pivot, avec d'autres institutions similaires, à l'organisation de l'enseignement culinaire dans notre pays? Car, qu'on le remarque, il est bien plus aisé d'adjoindre des cours de cuisine à la plupart des écoles de filles que de fonder des écoles ménagères, ne fût-ce que dans chaque canton. De pareils établissements ne sauraient, en effet, être installés dans toutes les communes, petites et grandes; ils exigeraient des ressources spéciales, des dépenses trop considérables. Au contraire, si l'on se bornait à en adjoindre aux écoles moyennes, puis à envoyer leurs meilleures élèves dans les écoles primaires une ou deux fois par semaine, on arriverait sans grands frais au résultat souhaité. La préparation économique et convenable des aliments deviendrait un des articles du programme de ces écoles primaires de filles et bientôt on constaterait une amélioration sensible du bien-être de l'ouvrier; on aurait, presque sans effort, opéré une réforme immense au point de vue moral et matériel.

A vouloir trop obtenir, on risque de rester les mains vides. Nous publions les détails et les réflexions qui précèdent en souhaitant que l'on suive ici l'exemple des Anglais, gens toujours si pratiques et si sensés. Ne cherchons pas à monter avec grand fracas des institutions qui seraient frappées d'un vice originel, améliorons ce que nous avons en profitant de l'expérience acquise ailleurs, et faisons de nos écoles ménagères la base des cours nouveaux dont la création s'impose. Mais n'allons pas non plus marcher dans ce sens avec une désespérante lenteur. En 1877, M. l'inspecteur provincial Germain, aujourd'hui directeur général de l'enseignement primaire, démontrait avec autant de conviction que de chaleur l'importance de l'économie domestique dans l'éducation de la femme. Cinq ans se sont passés depuis lors. Espérons que nous n'attendrons pas cinq ans encore une mesure que nul ne peut combattre et qui serait d'une exécution tout à la fois si aisée et si peu coûteuse. Ce n'est pas être trop exigeant que de demander que nous avancions, sous ce rapport, du même pas que l'Angleterre.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

LA SITUATION ACTUELLE DE L'IRLANDE

ET LES MESURES DE M. GLADSTONE.

Les troubles qui agitent actuellement l'Irlande proviennent de différentes causes qui toutes remontent à une même origine : la longue oppression qu'elle a subie de la part de l'Angleterre. Depuis la conquête, tous les gouvernants anglais ont eu pour politique d'affaiblir l'Irlande, de la rendre pauvre, afin de n'avoir jamais à redouter en elle une rivale. Ils y ont réussi ; mais le mal qu'ils ont fait se tourne contre eux et la situation, tendue au dernier point en ce moment, menace de se dénouer d'une façon violente, également préjudiciable peut-être aux intérêts des deux pays.

Le premier des maux de l'Irlande consiste dans un mauvais régime de la propriété. Tocqueville dit quelque part qu'il n'y a rien de tel pour asseoir la paix publique qu'un bon système de propriété, parce qu'il crée une phalange de conservateurs que le moindre bouleversement effarouche et qui tient avant tout à un bon ordre établi. Or, cette classe fait complètement défaut en Irlande ; il y a antagonisme invétéré, haineux, général, entre les maîtres du sol et ceux qui n'en sont que les fermiers. Contrairement à ce qui existe en Angleterre, l'aristocratie irlandaise n'est pas une aristocratie nationale ; à part un très petit nombre d'exceptions, tous les grands propriétaires doivent leurs titres aux confiscations opérées à différentes époques. Une première aristocratie féodale s'établit sous Henri II et le droit d'aînesse fut introduit en Irlande, au mépris de la coutume nationale dite *Gavelkind*, qui partageait le bien des parents d'une manière

Digitized by Google

égale entre les enfants. Plus tard, sous Élisabeth, Jacques Ier et surtout sous Cromwell, la race indigène dut céder la place aux colons, aux soldats anglais et protestants qui la traitèrent en îlote. Cette race repoussée était sauvage, inculte; elle n'inspira aucun intérêt à des vainqueurs que la rudesse des temps rendait d'ailleurs peu accommodants et peu sensibles. La différence de religion vint encore augmenter les animosités nées de l'usurpation; les points de contact s'affaiblirent et, l'abîme s'élargissant à mesure, Anglais et Irlandais, divisés d'intérêts et de croyances, devinrent de plus en plus étrangers les uns aux autres.

Au point de vue anglais, l'Irlande n'a été et n'est encore qu'une terre conquise dont toutes les conditions de bien-être et de développement doivent rester fatalement soumises au bon vouloir du maître. Tandis qu'en Angleterre on voit le grand seigneur se faire pardonner son omnipotence par la plus vive sollicitude pour les fermiers parmi lesquels il réside, qu'il soutient de ses conseils et de sa bienveillance, dont il soigne la demeure et le comfort, auxquels il fournit généreusement tous les engins, fruits de l'invention mécanique moderne, pour le perfectionnement de leurs travaux, tandis qu'en un mot il favorise de tout son pouvoir les efforts de ses tenanciers et fusionne ostensiblement ses intérêts avec les leurs, on constate en Irlande une manière d'agir toute différente. Le grand propriétaire n'habite point ses terres; il réside en Angleterre ou voyage sur le continent et souvent sa vie entière s'écoule sans qu'il ait une seule fois posé le pied sur ses domaines d'Irlande. Il sait bien qu'il possède par delà le canal Saint-George une propriété d'autant de milliers d'hectares, mais rien ne l'y attire, aucun lien ne le rattache à ce pays et à ses habitants, que leur nationalité et leur religion lui rendent également étrangers et hostiles. Il se borne à toucher ses rentes, mais ici même, afin d'éviter tout embarras, voici le fâcheux système qui s'est établi.

Le taux de son revenu étant une fois fixé, le propriétaire remet le soin de le faire rentrer à un agent d'affaires, un spéculateur résidant le plus souvent à Londres, qui se charge

Digitized by Google

de tout à ses risques et périls. Cet industriel s'en remet lui-même à des intermédiaires, sorte d'intendants subalternes connus sous le nom de *middlemen*, et ceux-ci, habitant en Irlande, administrent à leur gré les terres qui leur sont confiées. Ils les divisent comme il leur plaît et en fixent arbitrairement les fermages. Agents et middlemen n'ont en vue, on le devine, que de s'enrichir personnellement aux dépens du cultivateur irlandais que rien ne protège contre leurs exactions. On peut dire que, suivant l'expression consacrée, ils lui sucent le sang jusqu'à la moelle. Le pauvre paysan, obligé de payer une rente écrasante, n'ayant pour toute ressource qu'un lopin de terre de deux ou trois hectares dont le produit ne suffit même pas à le nourrir lui et sa famille, est tombé dans une misère sans exemple. Ceux qui ont parcouru l'Irlande, surtout dans ses parties méridionale et occidentale, où le sol est peu fertile, en rapportent des tableaux effrayants. Point de maisons : de simples cabanes faites avec de la paille et de la boue; point de vêtements : quelques haillons recouvrant seuls le haut du corps; pour toute nourriture, des pommes de terre distribuées sordidement une ou deux fois le jour; voilà la condition du fermier irlandais. La misère des pauvres de nos villes, cette misère que nous sommes accoutumés à considérer comme le dernier degré de l'infortune et de l'abaissement, est une sorte de richesse comparée au dénuement de ces malheureuses populations. Et ce qui rend la situation pire encore, c'est qu'elle semble irrémédiable. Tandis que le moindre fermier anglais se sert de machines ingénieuses, destinées à épargner son temps et ses forces, la bêche et la hotte sont encore les seuls outils de son frère d'Irlande. Celui-ci est trop pauvre pour oser seulement songer à se procurer ces engins utiles, et d'ailleurs la défiance que lui inspire le middleman, la crainte de voir élever ses fermages font de lui un adversaire déclaré de toute innovation. D'autre part, son seigneur est trop loin de lui pour voir ses souffrances, trop indifférent pour y compâtir, trop soucieux de ses propres intérêts pour consacrer une part quelconque de son revenu à des améliorations que

Digitized by Google

l'ignorance ou l'hostilité native feraient le plus souvent échouer. Rien d'ailleurs ne serait moins sûr que des placements de ce genre; les explosions de mauvais gré les menaceraient sans cesse, et le propriétaire qui touche exactement sa rente et la dépense tranquillement à l'étranger, ne se soucie guère d'exposer ses capitaux pour des gens qui pillent ses fermes, mutilent ses bestiaux et assassinent ses mandataires. Il résulte de là, c'est-à-dire de l'éloignement persistant et de l'indifférence du Lord, que l'argent produit par l'Irlande en sort pour n'y plus rentrer. Dans d'autres pays, le capital, se dépensant sur place, enrichit la contrée et les habitants; la condition anormale de l'Irlande, sous ce rapport, est très désavantageuse.

La terre d'Irlande est donc, ainsi que nous venons de le voir, partagée en vastes domaines transmissibles par droit d'aînesse, tout comme en Angleterre. Mais ces propriétés sont subdivisées en une multitude de petits fermages (le grand nombre ne compte pas trois hectares), dont aucun ne suffit à nourrir le cultivateur. Et comme le commerce et l'industrie ont été de tout temps interdits aux Irlandais, comme la vie rurale est devenue leur seule ressource, que la population s'accroît et que la terre, soumise sans relâche à une culture toujours la même, va en s'épuisant, la misère s'étend sur l'Irlande comme une lèpre inguérissable. Il faut excepter de ce tableau les deux provinces du Leinster et de l'Ulster. La première, où se trouve Dublin, est le foyer de l'occupation anglaise; la présence du vice-roi, de la foule des fonctionnaires du gouvernement y amène l'aisance et même le luxe. L'Ulster situé au nord et dont Belfast est la ville principale, est une sorte de colonie écossaise; c'est là que se sont établis les premiers colons de cette nation et particulièrement les presbytériens, amenés par Jacques Ier. Ces deux provinces sont riches à la fois par la culture et par le commerce, toutes deux jouissant des immunités que la confraternité de race et de religion leur fait accorder sans peine. Le reste de l'Irlande, c'est-à-dire le Munster et le Connaught, est occupé par les Irlandais catholiques, dont le nombre s'ac-

Digitized by Google

croît dans une proportion exubérante. La population totale de l'Irlande qui, en 1750, ne se montait qu'à deux millions, en comptait huit millions cent ans après. Or, la moitié seulement des terres de ces deux provinces est susceptible de culture; l'autre moitié contient des lacs, des marais et des espaces stériles. La pomme de terre, unique nourriture du pauvre, manque souvent, soit que la maladie l'atteigne, soit qu'une saison humide en arrête le développement, de sorte que la famine vient fréquemment joindre ses angoisses aux autres souffrances de l'Irlandais. Par suite aussi, la rente n'est plus payée; le propriétaire, à défaut d'autre moyen de représailles, vend ce que possède le cultivateur, démolit sa pauvre hutte et le chasse, lui et sa famille, sur le grand chemin. Ces familles ainsi dénuées n'ont d'autres ressources que la mendicité ou la violence, et voilà l'Irlande couverte de mendiants et de voleurs.

Il y a donc dans ce pays disproportion complète entre la production de la terre et le nombre d'habitants qu'elle doit nourrir. Ce qu'il faudrait pour remédier à cet état de choses, ce serait la création d'une classe mixte placée entre les paysans et les grands propriétaires, une classe d'industriels et de commerçants telle qu'elle existe en Angleterre. Mais pour créer cette classe moyenne, la première condition est le capital, et le capital a fui de l'Irlande. Les indigènes sont trop pauvres pour rien faire par eux-mêmes, et les Anglais craignent d'exposer leurs fonds en pays ennemi. Il existe d'ailleurs une antipathie de race qui empêche toute tendance à s'entr'aider. Pour l'Anglais, l'Irlandais n'est qu'un paysan révolté dont il méprise le caractère léger et l'ignorance; et puis l'Irlandais est aussi *le papiste*, c'est-à-dire le serviteur de Rome, l'esclave de la superstition et de l'erreur, la personnification d'un danger politique permanent. De son côté, l'Irlandais ne voit dans l'Anglais qu'un spoliateur et un hérétique.

Dans ce dilemme, l'émigration s'est offerte naturellement comme un moyen d'enlever au pays son trop-plein et de rétablir l'équilibre. C'est en 1846 qu'on y eut recours pour la

Digitized by Google

première fois. A cette époque, la maladie de la pomme de terre avait tué la récolte, l'avoine manqua aussi et une famine épouvantable commença à régner. Elle dura plusieurs années. Le gouvernement et les grands propriétaires, il faut le dire à leur honneur, firent les plus grands efforts pour remédier au mal; des grains furent apportés d'Angleterre, on organisa des ateliers nationaux où 500,000 individus trouvèrent un asile; le paiement des rentes, des impôts, des créances hypothécaires fut suspendu : rien n'y fit. Le recensement de 1851 constata que plus d'un million d'hommes avait été enlevé par la misère et par la faim. L'émigration, souvent préconisée auparavant, mais à laquelle les Irlandais s'étaient toujours refusés, commença dès 1847. Il semblait qu'elle fût le seul moyen de sortir d'une situation aussi désespérée. Puisque le sol ne produisait plus assez pour nourrir les habitants, que faire, sinon chercher des ressources sous d'autres cieux? En sept années, 1,500,000 Irlandais passèrent la mer pour aller se fixer en Amérique. Cette solution, qui rétablissait l'équilibre entre la production et la population, fut considérée comme un soulagement providentiel. Le gouvernement anglais la crut définitive, et voulant, pour la compléter, régulariser une bonne fois les conditions de la propriété, il décida la vente forcée de toutes les terres obérées par des créances hypothécaires. Cette mesure, toute spoliatrice qu'elle paraisse au premier abord, était justement motivée par l'inextricable confusion de droits qui régnait entre les propriétaires et les tenanciers. Des hypothèques datant du temps de Cromwell chargeaient la plupart des terres, et leurs propriétaires ne l'étaient plus que de nom. Du reste, un grand nombre de ceux-ci se voyaient ruinés par la famine de 1846; leurs revenus étaient nuls et la taxe des pauvres, devenue exorbitante, achevait de les écraser. Les grands maux appellent les grands remèdes, et bien que celui-ci lésât un grand nombre d'intérêts et fît disparaître certains prestiges, comme, en définitive, il éclaircissait la situation et faisait voir nettement où l'on en était, il fut accepté sans trop de peine. Les propriétés vendues furent

Digitized by Google

subdivisées et, par suite, devinrent accessibles aux fortunes médiocres ; on put un moment espérer voir la fin des difficultés de l'Irlande.

Toutefois, cette accalmie dura peu. L'émigration en masse, inspirée par un élan de désespoir, se ralentit dès que le danger ne fut plus aussi immédiat. L'Irlandais n'a pas, comme l'Anglais, cet esprit d'affaire et d'aventure qui, sans détacher l'homme de sa patrie, lui fait trouver le bonheur partout où ses intérêts fructifient, partout où sa fantaisie rencontre un aliment; il est, avant tout, profondément attaché à son sol. Le malaise reparut donc bientôt et les brèches faites à la population commencèrent à se réparer. Il est assez curieux, disons-le en passant, de voir certain écrivain aristocratique anglais émettre cette opinion que l'extrême accroissement de la population en Irlande est dû à l'influence catholique. Les prêtres, dit-il, poussent à la propagation, afin de se créer le plus d'adhérents possible.

La classe moyenne, dont je parlais tout à l'heure, manque à l'Irlande non seulement pour la mener au bien, mais aussi pour la diriger dans le mal. On s'en convainc en voyant la manière dont elle s'y prend pour protester contre les abus qui l'étouffent. La révolte, vivante au fond de tous les cœurs, ne sait comment s'exprimer d'une façon rationnelle. L'homme lésé en est encore réduit, en ce pays, aux moyens rudimentaires des sociétés : il tue ceux dont il a à se plaindre, pille leurs propriétés et détruit leurs moissons. Et ce qui aggrave la situation, c'est qu'un jugement faussé par l'infortune aveugle l'individu sur la portée de ses actions. Pour l'Irlandais, un crime agraire n'est pas un crime : c'est un acte de légitime défense. Il établit une différence capitale entre ce qu'il nomme un *sale crime* (dirty crime), c'est-à-dire un vol, et une violation de la loi agricole. Il n'est pas rare d'entendre répondre à cette question : « Avez-vous déjà subi une condamnation? » par : « Oui, monsieur, mais, Dieu merci, ce n'était pour rien de déshonorant. » Tel homme que rien au monde ne déciderait à prendre la bourse de son prochain, n'hésite pas à attaquer une ferme à main armée ou, caché

Digitized by Google

derrière un buisson, à envoyer une balle à son propriétaire.

L'instruction, qui pourrait apporter quelque remède moral en relevant le peuple de son ignorance, est très mal réglée en Irlande. Jusque dans ces derniers temps, il n'existait pour ainsi dire pas d'intermédiaire entre les petites écoles du premier âge et l'enseignement universitaire. A présent, cette lacune commence à se remplir; quelques collèges ont été créés et il est à espérer que l'éducation en commun des enfants protestants et catholiques amènera une bienfaisante fusion entre les deux races.

En fait de littérature et de culture de l'esprit, l'Irlande est couverte de publications à un sou qui répandent jusque dans les plus pauvres cabanes l'excitation à la haine de l'Angleterre. Le *Psalter of Nationality*, de Thomas Davis, le *Nugent's Almanach*, le *Irish World*, publié à New-York par les fenians et très répandu en Irlande, sont des productions extrêmement violentes, qui toutes prêchent l'affranchissement. Duffy, l'écrivain populaire par excellence, déclare ouvertement que les Irlandais ne feront jamais la paix avec l'Angleterre tant que celle-ci ne leur aura pas rendu, en tant que nation libre, les droits qu'elle leur a honteusement arrachés. Sur 153 journaux paraissant en Irlande, 59 ne sont remplis que d'excitations politiques et tous, tant journaux qu'almanachs, s'unissent pour dénigrer et rabaisser l'esprit du protestantisme.

Dans un ordre de composition plus relevé, la tendance est la même. La littérature irlandaise est sans exception tournée vers les idées politiques. « L'Irlande aspire à devenir une nation. C'est à la rendre telle que doivent viser les efforts de ses enfants, et surtout de ses jeunes enfants. » Tel est le refrain de la poésie et du roman irlandais modernes.

On conçoit combien les passions doivent prendre de violence dans un pays où les aspirations les plus légitimes se voient systématiquement refoulées. Ainsi, en dépit de toutes proclamations d'égalité, il est notoire que les catholiques qui veulent parvenir sont de toutes parts évincés par les protestants. Dans les administrations communales, les emplois

Digitized by Google

de confiance, ceux surtout qui touchent aux institutions de bienfaisance, leur sont invariablement refusés. Il en est de même des fonctions de la magistrature. Je citerai deux exemples de la partialité du gouvernement dans sa conduite envers les indigènes. Le comté de Tipperary possède 203,000 catholiques et 13,000 protestants. Sur 227 magistrats, 173 sont protestants et 50 seulement sont choisis parmi les catholiques. La même disproportion existe dans le Tyrone. Ce comté est composé de 120,000 catholiques et de 80,000 protestants. Sur 129 magistrats, 2 seulement sont catholiques. Que se passe-t-il alors? Trouvant toutes les voies fermées, les plus remuants se jettent dans l'agitation politique et c'est ainsi que, soutenus par les suffrages de la masse turbulente, quelques-uns se frayent la route jusqu'au Parlement.

Si nous passons maintenant à l'examen de la justice irlandaise, nous verrons que cette force qui, partout ailleurs, forme la base de la société et la sauvegarde des citoyens, n'offre ici aucune garantie et ne jouit d'aucun prestige. On sait que l'Angleterre ne possède point de code; sa législation juridique repose sur des coutumes et des traditions. Toutefois, l'équité, l'impartialité, l'indulgence, le bon vouloir, en un mot, des juges anglais sont notoires et suppléent efficacement, dans l'application, au défaut de lois raisonnées. Les mêmes règlements régissent l'Irlande; mais il y manque précisément ce bon vouloir qui, seul, peut faire équilibre entre les droits et les intérêts.

Le premier degré de répression appartient à des juges de paix, qu'il faut bien se garder d'assimiler aux fonctionnaires portant le même titre chez nous. Les juges de paix anglais ne sont point des magistrats ayant fait des études spéciales et possédant un diplôme légal; ils se composent tout simplement de grands propriétaires riches, ayant le droit de condamner à l'amende et à la prison. C'est un reste du temps féodal avec sa basse et moyenne justice.

Or, ces personnages, pour la plupart étrangers à l'Irlande, sont *à priori* très mal disposés envers ceux qu'ils ont à juger.

Digitized by Google

Ils contemplent de loin, fort au-dessous d'eux, une population ignorante qui les hait par instinct de race et de foi et qu'ils méprisent pour les mêmes causes. Excités par les embarras qu'elle leur attire, la connaissant mal et dédaignant de la mieux connaître, ils refusent toute compassion aux torts dont elle se plaint. Leurs jugements, influencés par la prévention, sont généralement entachés d'une sévérité exagérée qui enlève aux Irlandais toute espèce de confiance dans l'action de la justice. Comme, d'autre part, ces malheureux savent que rien n'est fait pour eux, qu'au rebours de ce qui se passe en Angleterre, où les institutions de charité abondent, la sollicitude et la prévoyance pour les pauvres font défaut en Irlande, que les fonds résultant des amendes exorbitantes dont on les frappe arbitrairement pour les moindres délits ne sont pas employés, à soulager les misères publiques, mais servent soit à établir des prisons fastueuses, soit à payer grassement un clergé étranger, hostile, qui souvent même néglige de résider; un tel ordre de choses les aigrit, les met en défiance, et ils préfèrent beaucoup se faire justice à leur manière que d'avoir recours à une institution sans garantie d'équité.

Lorsqu'il s'agit de juger des délits graves, des crimes agraires ou politiques, par exemple, les affaires se traitent devant un jury, aux assises qui se tiennent tous les trois mois (quarter sessions). Ici, les choses se présentent en sens inverse. Le jury est par nature porté à favoriser les indigènes, dans lesquels il voit des compatriotes et des coreligionnaires, et dont il partage généralement les sentiments et les aspirations. Si de l'autre côté on agit avec trop de dureté, ici on montre trop d'indulgence. D'abord, ainsi que je l'ai déjà dit, les violations de la loi au point de vue de la propriété ne sont pas considérées par l'Irlandais comme déshonorantes; ensuite, la partialité des juges fait le reste.

Presque toujours, dans ces sortes de questions, le jury irlandais juge contre la couronne. Il se passe dans ces tribunaux des faits de nature à bouleverser toutes les notions d'équité. Souvent, les témoins se refusent à comparaître, et

Digitized by Google

lors même que le coupable est accablé par l'évidence, que son identité est établie, qu'il est trouvé nanti de preuves indiscutables ou même qu'il est pris sur le fait, le jury n'hésite pas, dans la plupart des cas, à prononcer son acquittement. Ainsi un grand nombre de faits restent impunis ; il faut ajouter que dans la coutume anglaise il n'existe pas de ministère public et que, dans un pays où la population est du parti des coupables, les juges en sont réduits à promettre des récompenses pour la révélation des crimes.

Cette façon d'administrer et d'accepter la justice a des conséquences morales très graves. La confusion du juste et de l'injuste démoralise les consciences et, par conséquent, sape par la base l'édifice social. Aussi le rapport du comité spécial de la Chambre des lords, d'où j'ai tiré ces renseignements, conclut-il à la suspension momentanée du jury pour l'Irlande. Mais une décision en ce sens soulèverait des difficultés dont je ne puis ici détailler la discussion, et ce n'est pas un des dilemmes les moins épineux qu'ait en ce moment à résoudre le gouvernement britannique.

Les griefs de l'Irlande sont de deux natures : économiques et politiques. Elle réclame de l'Angleterre l'annulation de ses dettes arriérées, la restitution du sol en indemnisant les propriétaires dépossédés par une suite d'annuités, puis enfin des lois et un Parlement indépendant. M. Parnell s'est fait le héraut de ces réclamations en faveur du *Home rule*, c'est-à-dire de la liberté de se gouverner soi-même, et voici comment l'Angleterre essaye d'y répondre :

Rendre à l'Irlande un parlement national, reconnaître son indépendance politique, ce serait abandonner les protestants de l'Ulster aux représailles et aux rancunes et laisser s'élever à ses côtés une puissance ennemie qui deviendrait sans doute le centre des efforts du catholicisme et, par suite, un danger permanent. L'Angleterre ne saurait donc y penser. La prudence, l'amour-propre et l'intérêt se réunissent également pour l'empêcher de prêter l'oreille aux revendications d'une conquête qui lui a déjà tant coûté.

Mais en ce qui concerne le côté économique, c'est une

Digitized by Google

autre affaire. Il est de l'intérêt bien entendu de l'Angleterre de chercher sincèrement à satisfaire des aspirations dont la légitimité s'impose. La loi agraire décrétée et appliquée par M. Gladstone depuis sept mois est la plus récente de ces tentatives d'apaisement. Voici exactement l'état de la question et en quoi la loi consiste.

Suivant les anciennes coutumes irlandaises, la propriété de la terre était indivise entre les landlords et les tenanciers. Or, les changements, les confiscations, toutes les vicissitudes, en un mot, qu'a subies le sol de l'Irlande depuis la conquête n'ont pu déraciner de l'esprit des indigènes le souvenir de cette tradition nationale. Il est évident que la plupart d'entre eux ne peuvent établir la filiation régulière de leurs titres personnels, la propriété a souffert trop de transformations pour cela; mais ils ont un sentiment intime, un instinct si fort de leur droit, cette conviction s'est implantée d'une façon si impérissable parmi eux, que le Parlement anglais se voit forcé d'en tenir compte et de reconnaître que ses longs efforts pour l'anéantir ont été inutiles. C'est ce qui ressort à l'évidence de la création même de la loi agraire actuelle; elle est une atteinte manifeste à l'indépendance des propriétaires.

Ce droit de co-propriété que les Irlandais revendiquent se nomme le *tenant right*. La domination anglaise l'avait partout aboli, mais, en dépit de tous obstacles, il s'est maintenu dans l'Ulster, où force a été de le reconnaître officiellement dès 1870. Cette première concession fut immédiatement suivie d'une extrême agitation dans le reste de l'Irlande, et le Parlement se vit obligé d'étendre à toute la contrée la reconnaissance du *tenant right* par la *compensation for disturbance bill*, qui parut en 1880. Depuis ce moment, la condition des propriétaires est devenue intolérable. On sait ce qu'amènent les concessions arrachées par la force. On croit, en cédant un point, faire taire les réclamations et obtenir la paix; on ne fait souvent, au contraire, que donner des armes aux prétentions et, par une apparente faiblesse, encourager les agitateurs à de nouvelles demandes. Les Irlandais, fortifiés dans leurs exigences, se livrèrent à toutes sortes d'excès contre les

Digitized by Google

landlords. Ceux-ci n'osant plus parcourir leurs domaines sans risquer d'être assassinés, s'adressèrent au gouvernement pour le prier de les protéger, mais n'en recevant que des réponses peu précises, ils s'unirent pour se défendre. Il en résulta une véritable anarchie. Les journaliers se refusèrent à travailler pour les landlords ou ne le firent qu'au prix de gages exorbitants. Les tenanciers ne payèrent point leurs rentes et organisèrent une véritable terreur rurale. Tous ceux qui consentaient à payer leurs fermages ou à rendre un service quelconque aux landlords se virent harcelés sans merci, furent soumis à une variété de tracasseries et de brutalités insupportables. Ce genre de persécution est connu sous le nom de *boycottage*.

Il était donc grand temps de prendre des mesures conciliatrices si l'on voulait éviter de tomber dans un chaos social rappelant les temps de la barbarie. La loi agraire de M. Gladstone reconnaît et confirme le droit de co-propriété des tenanciers; ceux-ci ne sont plus exposés à se voir brusquement chassés de la terre qu'ils cultivent; lorsque l'un ou l'autre a à se plaindre, il est libre, tenancier de vendre, landlord de racheter sa part de propriété; les griefs réciproques et les mesures à prendre sont soumis à l'examen et à l'arbitrage des tribunaux. D'un autre côté, une commission déléguée par le Parlement fixe le taux de la rente d'après le produit de la terre et d'après le principe que le fermier doit pouvoir vivre et prospérer (*live and thrive*). Ainsi, plus de fermages exagérés, plus d'exactions de la part d'intermédiaires cupides, plus de renvois barbares et, pour les propriétaires, une perception mieux assurée de leurs revenus et, par suite, plus d'ordre et de repos dans le pays.

Le Parlement, sentant toute la portée de ses concessions, se crut, en revanche, en droit d'exiger l'obéissance et le respect que méritait son indulgence; à son *suaviter in modo* il voulut ajouter le *fortiter in re* et, en même temps que la loi rurale, promulgua le *coercion act*, sorte de loi martiale par laquelle il s'arrogeait le pouvoir d'arrêter et d'emprisonner sans autre forme de procès tous ceux qui lui portaient ombrage par

Digitized by Google

leurs discours ou leurs actes politiques ; c'est en raison de la loi de coercition que MM. Parnell, O'Kelly et bien d'autres ont été récemment incarcérés.

Ce mélange de force et de douceur sur lequel M. Gladstone comptait pour pacifier les esprits a manqué complètement son but. Les Irlandais se sont insurgés contre le *coercion act*, et les concessions de la loi agraire ne leur ont pas suffi. Depuis la mise en vigueur de ces nouvelles mesures, les crimes agraires ont redoublé en nombre et en brutalité. Jusqu'ici, les Irlandais avaient la réputation de ménager au moins les femmes, et c'était une sentence poétique généralement répandue que *women could pass defenceless through Ireland, though covered with jewels and golden store ;* mais il n'en est plus ainsi et les femmes et les sœurs des personnages impopulaires ne sont pas plus qu'eux à l'abri de la violence ou de l'assassinat.

Le président des assises du Munster disait à l'ouverture de la session, en décembre 1881 : « La vie en Irlande n'offre plus aucune sécurité ; elle perd tout son prix, tant elle est pénible. Le droit est méprisé, la propriété est précaire, et un esprit de désordre et d'illégalité, qui se traduit par les plus insolents défis à la loi et à l'autorité, se répand de plus en plus. » Le juge d'Armagh ajoutait à la même époque : « Si le mépris de la légalité continue à régner, la société retombera dans le chaos où elle était il y a dix siècles. »

En présence de ces difficultés menaçantes, M. Gladstone vient de poser un acte de grand courage moral. Il n'a pas craint d'avouer ouvertement qu'il a fait fausse route, et tandis que j'écrivais ces lignes, l'acte de coercition était rapporté, une amnistie annoncée, de nouvelles concessions favorables ajoutées à la loi agraire et, enfin, M. Parnell et ses amis reprenaient leur liberté.

Savoir reconnaître qu'on s'est trompé est chose blessante pour l'amour-propre et on l'obtient rarement des hommes dans la conduite ordinaire de la vie ; mais revenir sur ses pas à propos d'actes politiques importants, lorsqu'on occupe une position exceptionnelle, lorsque, comme M. Gladstone,

Digitized by Google

on est au faîte d'un Olympe dont les décrets changent le sort des nations, il y a là une magnanimité bien remarquable et qui suffirait pour le faire placer unanimement au premier rang parmi les grandes âmes de notre temps, si les grandes âmes n'étaient malheureusement exposées à être jugées par la masse des caractères médiocres.

Déjà la presse quotidienne et périodique se déchaîne et ceux qui ont le plus violemment critiqué la loi agraire et le *coercion act* sont les premiers à traiter la conduite du gouvernement anglais de politique vacillante, de politique craintive et sans portée. Il y a d'ailleurs, en Irlande, contre toute mesure venant d'Angleterre, une hostilité systématique que les actes les plus généreux ne sauraient détruire. A côté des mécontents agricoles se trouvent les agitateurs politiques qu'une sécession complète d'avec l'Angleterre pourrait seule contenter. Ceux-ci considèrent l'union comme le grand obstacle au relèvement de l'industrie indigène. « On dit que l'agitation de l'Irlande fait fuir le capital anglais ! » s'écriait dernièrement le maire d'une petite ville. « Plaise au ciel qu'il s'enfuie pour toujours ! Nous aurons alors le repos et la prospérité ! » — Et l'évêque de Meath, de son côté : « Le pays d'Irlande appartient au peuple d'Irlande. Exclure le plus humble des citoyens de sa part dans l'héritage commun, serait non seulement une injustice envers cet homme, mais une résistance impie aux intentions bienveillantes de son créateur. »

Comment se terminera le conflit entre les deux nations? Il n'existe entre elles aucun point sur lequel on puisse s'appuyer pour édifier des relations équitables ; la haine de l'Irlande est enracinée jusqu'à l'aveuglement, et le langage de la presse anglaise montre crûment que l'intérêt personnel est le seul mobile de l'Angleterre dans sa conduite envers un peuple qu'elle méprise. Il est extrêmement rare de trouver un mot exprimant un sentiment généreux ou seulement impartial à l'égard de l'Irlande chez les publicistes anglais actuels. Leur langage est celui du maître envers l'esclave. M. Gladstone est décidé à tenter les mesures conciliatrices pour amener la

Digitized by Google

paix, mais il est douteux qu'il soit compris. Tous les avantages qu'a obtenus l'Irlande dans ces dernières années sont autant de victoires dues à son agitation; jusqu'ici, l'Angleterre a toujours cédé et il est peu probable que l'île sœur, comme on la nomme si improprement, renonce à un moyen d'action qui lui réussit si bien. D'ailleurs, les concessions économiques ne suffisent plus; les exigences politiques prennent le dessus et veulent être satisfaites.

Et comme les meilleures intentions sont parfois accompagnées d'imprudence, on remarquera aussi que les mesures adoptées par M. Gladstone contiennent le germe d'une grande difficulté sociale qui soulèvera probablement contre leur auteur les esprits conservateurs de tous les pays ; je veux parler de l'immixtion arbitraire du pouvoir dans les transactions entre propriétaires et tenanciers. Elle a été signalée déjà par la presse française et anglaise comme relevant du plus pur socialisme, et il est certain qu'à ce point de vue elle pose un précédent très dangereux. La preuve en est dans l'excitation qu'elle a immédiatement produite en Angleterre. La classe rurale, dont la condition dans ce pays est si favorable comparativement à celle de l'Irlande, s'est vivement émue de ces nouveaux principes, et des symptômes d'agitation contre la propriété se sont produits, sur la portée desquels il est impossible de se méprendre. Il y a donc lieu de craindre que, l'aristocratie anglaise menacée, de loin, il est vrai, dans ses droits, et l'aristocratie irlandaise, très lésée actuellement dans ses intérêts pécuniaires, prenant leur part dans le mécontentement de tous, nous ne voyions céder devant une défection générale l'homme d'État qu'une générosité d'âme trop peu calculée a entraîné au delà des bornes ordinaires de la politique humaine.

L'Irlande conquerra-t-elle son autonomie? Je le crois. Elle y arrivera parce que les questions de race, de langue et de foi constituent dans l'ordre politique cette puissance invincible qu'on appelle la force des choses, à laquelle rien ne résiste. Elle obtiendra son parlement national et plus tard... qui sait? Mais, en attendant, son avenir est gros

Digitized by Google

d'orages. Pour qu'un arbre prospère, il faut qu'il soit traité par des mains habiles et, dans le *struggle for life* qui se prépare, quelqu'un serait-il assez hardi pour prétendre que l'Irlande possède actuellement les hommes propres à faire fructifier la liberté?

ELISE LAGRANGE.

Le 8 mai 1882.

Note. Les journaux m'apprennent à l'instant le meurtre de lord Cavendish. Cet événement terrible confirme les prévisions que je viens d'émettre sur les conséquences de la haine irlandaise et le peu de chance de succès des tentatives de conciliation.

Digitized by Google

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS DE SUÈDE.

I. Aspect général. — II. La Suède sous les Bernadotte.
III. Le chant d'étudiants à l'université d'Upsal.

I. — Aspect général.

Située à l'extrême nord de l'Europe et séparée par la mer des grandes nations civilisées, la Suède a été, jusqu'à ces derniers temps, peu visitée, surtout peu étudiée par les étrangers. On peut dire que, pour la grande masse du public européen, la Suède est à peu près inconnue dans tout ce qui concerne son organisation intérieure, ses mœurs, ses ressources et sa vie. La Norvège est un peu plus connue ; du moins elle est visitée davantage; chaque année, de nombreux touristes, principalement anglais et américains, visitent cette partie de la péninsule scandinave; mais les plaisirs de la chasse ou de la pêche, abondantes toutes deux dans ce pays, sont généralement le but de leur excursion.

La Suède s'étend de 55° 20' 18" de latitude sud à 69° 3' 21" de latitude nord. Sa plus grande longueur est de 1,600 kilomètres environ, sa plus grande largeur, de 350. Le royaume-uni occupe une étendue de 761,013 kilomètres carrés. C'est donc, après la Russie, l'Etat européen le plus grand en superficie. Il n'en est malheureusement pas ainsi de sa population, et si l'on considère la densité de celle-ci par rapport à l'étendue du territoire, la Suède et la Norvège occupent l'avant-dernier et le dernier rang dans la liste des États européens, avec 10 et 6 habitants par kilomètre

Digitized by Google

carré respectivement. La Belgique, l'Etat européen où la population est la plus dense, en contient 188 par kilomètre carré.

La Suède est divisée en trois régions : la Suède proprement dite : Svealand, au milieu de la Suède actuelle; le Götaland (Gothie) au sud, et le Norrland au nord. Sa division administrative comprend 24 län (départements ou provinces) et 12 stift (diocèses), nommés d'après le nom de la ville où réside l'évêque.

La Suède n'est pas un pays montagneux; généralement plat, le point le plus élevé se trouve en Laponie et s'appelle la Sulitelma (1,897 mètres); de plus, il y a en Jemtland et en Herfeädalen des montagnes assez hautes pour que la neige demeure toujours sur leur sommet, telles que le mont Areskutan (1,472 mètres), en Jemtland, et le mont Städjan (1,176 mètres), en Dalécarlie. Ce sont les plus hautes.

La hauteur absolue de 8/100 de la superficie de la Suède est de 600 mètres, et ces hauteurs se trouvent surtout dans le Norrland et en Dalécarlie. Les côtes du golfe de Bothnie n'atteignent pas 240 mètres. De toute la superficie du royaume, un tiers au moins n'a pas 90 mètres de hauteur. C'est, naturellement, dans les contrées les moins élevées que se trouve la population la plus dense.

Après la Finlande, la Suède est le pays de l'Europe où se rencontrent le plus de lacs. Ils occupent une superficie de 37,367 kilomètres carrés, c'est-à-dire de 8.4 p. c. de tout le pays. Le lac Vener, en Suède, ne le cède en étendue qu'aux lacs Ladoga et Onega, en Russie; les autres grands lacs sont le Vetter, le Mälar, qui vient se jeter dans la mer à Stockholm, et le Hjelmar. Leurs eaux sont en général potables et le Vetter, dont la profondeur est très grande, est renommé pour sa pureté.

Les fleuves, assez nombreux, qui arrosent la Suède se jettent presque tous dans le golfe de Bothnie. On peut citer l'Agerman-Elf, le plus grand et le plus beau de tous, et le Dal-Elf, qui marque la division entre le Norrland et la Suède méridionale. Dans le Cattegat se jette le Götha-Elf, qui amène

Digitized by Google

les eaux du lac Vener et forme la chute merveilleuse du Trollhättan (33 mètres de hauteur). Il y a, de plus, une foule de torrents dont on pourrait tirer meilleur parti qu'on ne le fait actuellement et qui ne servent guère qu'à faire fonctionner quelques rares moulins. Ces cours d'eau, malheureusement, à cause de leurs nombreuses chutes, ne sont pas navigables ; on a toutefois canalisé le Götha-Elf et rendu ainsi un grand service au commerce et à l'industrie.

Voltaire a dit quelque part qu'en Suède, il y avait neuf mois d'hiver blanc et trois mois d'hiver vert. C'est une boutade que l'on peut pardonner au célèbre auteur de *Candide*. Mais, pour être exact, il faut reconnaître que, eu égard à la situation septentrionale de la Suède, son climat, comme celui de la Norvège, est très doux, ce que l'on attribue aux eaux tièdes du Golfström, qui baigne les côtes de la Norvège. Mais un pays dont l'étendue du sud au nord est aussi vaste que celle de la Suède présente naturellement de grandes variations dans sa température : ainsi la différence entre le Norrland et Stockholm est d'environ 5 degrés, celle entre le Norrland et la Suède méridionale, de 6 à 7 degrés centigrades.

Pendant l'hiver, le pays est ordinairement couvert de neiges, excepté dans la partie sud ; les lacs gèlent, les chemins se couvrent d'une couche de neige durcie et forment de bonnes voies de communication pour le transport des bois et des produits des mines. L'hiver de 1881-82 a été particulièrement doux ; nous sommes arrivés dans ce pays au milieu du mois de février, et ni en Danemark, ni à Malmo et dans toute la Suède méridionale, nous n'avons aperçu les premiers signes d'un hiver sérieux. Stockholm, à notre arrivée, était encore couvert de neiges, les lacs environnants étaient gelés ; mais neiges et glaces disparurent bientôt et Stockholm a joui, cette année, d'un printemps inespéré et inattendu. Mais cette douceur exceptionnelle de la température est loin d'être favorable au commerce du pays, en empêchant le transport des grands approvisionnements de bois.

Si en Laponie la température descend parfois à 40 degrés

Digitized by Google

(mercure gelé), à Stockholm, elle ne descend ordinairement pas au-dessous de 20 à 25 degrés. En revanche, l'été est très chaud et très clair en Laponie, quoique court, et, de plus, on peut à peine dire que la nuit existe dans cette saison ; aussi le blé et la pomme de terre y poussent-ils très bien. L'été est également très chaud à Stockholm, mais il y a, dans les environs de cette ville, nombre de lieux de promenade, nombre de villas qui en rendent le séjour véritablement agréable. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

II. — La Suède sous les Bernadotte.

En 1397, par l'union de Calmar, les trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège se trouvèrent réunis sous le même sceptre. Mais cette union des trois peuples scandinaves, profondément hostiles l'un à l'autre, se rompit bientôt dans le sang des discordes civiles. Gustave Wasa, le héros de la Suède, fut élu roi en 1523, et la couronne déclarée héréditaire dans sa famille. Charles XIII, son dernier descendant, n'ayant pas d'enfants et ayant perdu un successeur présomptif précédemment désigné, adopta, en 1810, le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo.

La nouvelle de la désignation du prince de Ponte-Corvo à la succession du trône de Suède arriva à Paris le 3 septembre 1810[1]. Cet événement causa naturellement une grande sensation, car tout le monde s'attendait à voir le prince d'Augustenbourg succéder à son frère, et le roi lui-même y avait songé très sérieusement. Le choix du prince de Ponte-Corvo et l'approbation donnée par l'empereur Napoléon à cette adoption devaient indisposer la Russie, qui ne pouvait voir dans le choix d'un ancien maréchal français qu'un pacte entre le futur souverain de la Suède et son

[1] Le maréchal Bernadotte avait épousé Mlle Clary, de Marseille, belle-sœur de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne. Oscar Ier, roi de Suède, s'allia une fois de plus aux Bonaparte par son mariage avec Joséphine, fille du prince Eugène, duc de Leuchtenberg. Le roi actuel, Oscar II, a épousé la fille de Guillaume, duc de Nassau.

Digitized by Google

peuple, en vue de reconquérir les provinces perdues dans la dernière guerre[1]. Le mécontentement du cabinet russe, la jalousie des anciens collègues de Bernadotte, les criailleries des autres membres de la famille impériale n'arrêtèrent pas Napoléon, qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour empêcher l'élection du prince de Ponte-Corvo. Ce mot, il ne le dit pas. Ce fut au contraire sa volonté seule qui enleva l'élection, car Bernadotte ne fut élu qu'à la faible majorité de sept voix. Peut-être était-ce l'espoir « de jouer un joli tour à l'Angleterre en plaçant un maréchal français sur le trône du Gustave-Adolphe », comme il le dit lui-même, qui détermina Napoléon à agir ainsi. Telle est, du moins, l'opinion émise par le prince de Metternich dans ses mémoires, récemment parus à Paris. D'autres historiens ont soutenu le contraire et prétendu que l'intérêt vrai de la France, aux yeux de l'empereur, c'était de favoriser l'élection du roi de Danemark — le plus dévoué de ses alliés, depuis l'agression de l'Angleterre — qui, par l'union des trois couronnes de Danemark, de Suède et de Norvège, aurait plus facilement tenu tête à l'Angleterre et à la Russie. Quoi qu'il en soit, l'hostilité qui ne tarda pas à éclater entre le prince royal et l'empereur valut à la Suède l'appui des grandes puissances[2].

[1] Les îles d'Aland, dans la Baltique, et le reste de la Finlande, qui n'avait pas été déjà cédé par le traité d'Abo en 1743. Cette cession, que la Suède ressentit vivement, fut consacrée par le traité de Frederickshavn en 1809.

[2] Que le prince royal de Suède ait eu des vues personnelles sur le trône de France, cela est indéniable. Si les opérations dans les campagnes de 1813 et 1814 n'avaient pas fourni la preuve matérielle de ses projets, certaines paroles qu'il a prononcées suffiraient, à elles seules, pour constituer un aveu. Lorsqu'il vit, à Zerbst, les égards particuliers que des soldats suédois témoignaient à des prisonniers de guerre français, il dit, comme on le raconte, aux assistants : C'est inconcevable avec quelle tendresse les soldats suédois soignent les prisonniers français ! Quel instinct ! Et dans une autre circonstance — c'était après la bataille de Grossbeeren — lorsqu'un aide de camp du général prussien Bulow apporta la nouvelle de la victoire au prince royal, qui chevauchait sur la route en compagnie du général Pozzo de Borgo, remplissant alors auprès de lui les fonctions de commissaire de la Russie, Bernadotte s'écria avec feu : La France au plus digne ! Grands dieux, répliqua Pozzo, la France est à moi. (*Autobiographie du prince de Metternich*, tome Ier, page 167.)

Digitized by Google

Charles XIV, Jean (Bernadotte), succéda, en 1818, à Charles XIII et mourut en 1844, à l'âge de quatre-vingts ans passés. Quand il monta sur le trône, les espérances des libéraux se tournèrent vers lui. La société suédoise se composait alors de quatre ordres distincts : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie (les manufacturiers et les membres des corporations domiciliés dans les villes) et les paysans. Ces deux derniers ordres demandaient une revision de la Constitution. Issu lui-même d'une révolution, le roi Charles-Jean voyait parfaitement les vices d'une organisation aussi compliquée que celle qui existait alors, mais il n'oubliait pas non plus qu'il devait le trône à l'initiative de la noblesse suédoise et que cette noblesse, toute meurtrie qu'elle eût été par la révolution de 1809, était encore assez puissante pour imposer ses conditions à un prince qui n'avait en réalité encore aucune racine profonde dans le pays. De leur côté, les libéraux n'étaient pas assez forts pour attaquer sérieusement le parti conservateur. Cependant, à partir de 1830, l'opposition devint plus vive et, en 1840, les quatre ordres eux-mêmes se montrèrent favorables à l'un des projets de réforme — qui cependant ne fut pas voté.

Comprenant qu'ils n'avaient rien à espérer de Charles-Jean, les libéraux se tournèrent vers Oscar Ier, qui succéda à son père en 1844. Ce ne fut cependant qu'en 1866, sous le règne de Charles XV, qu'une nouvelle loi sur la représentation nationale vint donner satisfaction au parti libéral. Nous en reparlerons plus tard. Charles XV mourut en 1872, le 18 septembre, et sa perte fut vivement ressentie d'un bout à l'autre de la Suède, où il était connu comme le « bon roi Charles ».

Ses meilleurs amis étaient parmi les pauvres et les humbles. Sa simplicité, son bon cœur et sa franchise lui avaient gagné tous les cœurs. Sa mort fut un deuil national. Son frère, Oscar II, lui a succédé. Aux grandes qualités du souverain et de l'homme d'État, il joint celles d'un véritable érudit, d'un musicien distingué et d'un poète de talent. Par son tact exquis, par son extrême affabilité, il attire tout le

Digitized by Google

monde. En un mot, on peut dire que la dynastie actuelle a jeté des racines profondes dans le cœur de la Suède, et cela, joint à l'esprit monarchique qui distingue le Suédois, promet de longues années de bonheur et de prospérité à ce pays.

En somme, depuis presque trois quarts de siècle, la Suède est le seul pays de l'Europe — on peut dire du monde — qui ait joui des bienfaits de la paix. Son histoire intérieure et extérieure, pendant cette longue période, se résume en trois faits : l'annexion de la Norvège — de son propre consentement — par le traité de Kiel en 1814 ; une démonstration militaire pendant la guerre entre la Prusse et le Danemark, en 1849, et enfin la nouvelle loi sur la représentation nationale du 22 juin 1866. Ces trois faits, et les traités de commerce que la Suède a conclus pendant cet intervalle avec les différentes nations du monde, constituent l'histoire de la Suède de 1815 à 1882. Heureux les peuples qui n'en ont pas d'autre !

III. — Le chant d'étudiants a l'université d'Upsal.

Upsala est une des villes les plus intéressantes de la Suède, non seulement à cause de sa grande antiquité, mais aussi parce que, depuis des siècles, elle a été un grand centre d'enseignement ; c'est, dans toute l'acception du mot, une ville d'étudiants. Son université, dont la fondation remonte à 1477, a été réformée et réorganisée par Gustave-Adolphe, en 1613. C'est la plus considérable du Nord ; tous les ans, quatorze à quinze cents jeunes gens y affluent de toutes les parties du pays. Pour y être admis, l'étudiant doit passer un examen devant une des écoles supérieures (*elementar scholor*). Les études de médecine y durent environ six ou sept ans, les études de droit ou de philosophie de quatre à cinq. Nul, en Suède, ne peut devenir prêtre, avocat ou médecin s'il n'a été diplômé à Upsala ou à Lund, les deux grandes universités du pays. Le recteur est, comme chez nous, choisi chaque année parmi le corps professoral. Les étudiants sont divisés

Digitized by Google

en nations, selon la province d'où ils viennent, et chaque nation a sa bibliothèque et son club où les membres peuvent se réunir.

Pendant tout le temps qu'ils passent à Upsala, les étudiants mènent la joyeuse vie des universités allemandes : seulement, ici le duel est défendu.

La ville en elle-même est assez curieuse. La bibliothèque d'Upsala est naturellement riche et intéressante. On y trouve environ 200,000 volumes, et parmi eux, une bible avec des notes marginales de Luther et de Melanchton, le Codex argentinus, un exemplaire des quatre Évangiles écrit en lettres d'argent. La cathédrale n'a rien de bien remarquable; mais Gustave Wasa y est enterré, et le voyageur y entre pour aller s'incliner devant la tombe de ce paysan héroïque.

Upsala, ville universitaire, doit être vue le jour d'une fête universitaire. Ce qui y frappe surtout l'étranger, ce sont les magnifiques chœurs que chantent les étudiants. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur l'organisation de ces sociétés chorales, qui jouissent à l'étranger d'un renom si justement mérité.

L'Union chorale des étudiants d'Upsal forme un élément tout particulier dans le développement de la Suède moderne, grâce à l'influence qu'elle a été insensiblement amenée à exercer et à la nature même de ses productions. Aussi ne laisse-t-elle pas d'avoir une certaine importance pour la nation entière.

Tout d'abord, il faut rappeler que le chant et la musique en général sont enseignés dans toutes les écoles de la Suède, de sorte que les notions élémentaires en sont déjà acquises et que les voix ont déjà reçu leur premier développement avant que les jeunes gens entrent à l'université. De plus, il nous sera permis de faire remarquer que les bonnes voix ne sont pas rares, en Suède, à cause des circonstances favorables dues au climat, à la langue et aussi aux dispositions lyriques de la nation; mais ce n'est pas le lieu de nous arrêter davantage sur ce point.

Toujours est-il que, lorsque les jeunes gens arrivent à

Digitized by Google

Upsal, un très grand nombre d'entre eux savent déjà chanter, tandis que les autres, grâce à l'habitude qu'ils ont acquise aussi à l'école de jouer d'un instrument, entrent dans la société de musique instrumentale de l'Université, qui porte le nom de « Chapelle académique » et est dirigée par un professeur spécial. C'est sur ce fonds de dispositions naturelles cultivées de bonne heure que se forme et se développe le *chant d'étudiants*.

La vie en commun des étudiants, en Suède comme en Angleterre, imprime à ce chant un caractère particulier. En effet, tous les étudiants sont répartis, comme nous l'avons vu, en « nations » (il y en a 13 à Upsal) qui ont chacune leur bannière et leur société chorale. Ces sociétés particulières ont formé la souche d'où est sortie l'*Union générale de chant*, tout comme les « nations » réunies forment le « corps des étudiants », qui a adopté comme signe extérieur, il y a plus de trente ans, la casquette blanche portant la cocarde aux couleurs nationales. Lorsque le corps des étudiants se présente comme tel en public, il est toujours précédé de sa propre bannière, de celle des nations et de celle de son Union chorale.

Les occasions où les étudiants paraissent ainsi en corps sont nombreuses. Ils célèbrent régulièrement tous les ans certains souvenirs chers à la patrie, comme l'anniversaire de la naissance de Gustave Wasa, l'union de la Suède et de la Norvège, les anniversaires de la mort de Gustave-Adolphe et de Charles XII; ils saluent et accueillent les étrangers éminents ou les personnages considérables de passage dans la ville universitaire; ils apportent leurs hommages aux professeurs sortant de charge; ils célèbrent, le 30 avril et le 1er mai — parfois même malgré la neige et la tempête — le retour du printemps. Ils contribuent en particulier à rehausser l'éclat des fêtes universitaires ou nationales, telles que celles qui ont eu lieu pour l'érection de la statue de Charles XII à Stockholm, pour le couronnement du roi Oscar II, pour le 400e anniversaire de la fondation de l'université d'Upsal et, tout récemment, pour le retour de la « Vega ».

Digitized by Google

Mais l'Union chorale d'Upsal ne se borne pas à se produire dans ces circonstances solennelles. Elle a souvent mis son incontestable talent au service de la charité, et le succès a toujours couronné ses efforts. Elle s'est fait plus d'une fois entendre à l'étranger, et ceux qui étaient à Paris lors de l'Exposition universelle de 1867 se souviennent encore de l'éclatant succès que remporta alors l'Union.

Les exercices de chant de l'Union sont dirigés par un chef qu'elle élit elle-même. Les trois cents chanteurs dont se compose ordinairement l'association sont répartis en quatre groupes : les basses sont, en général, les plus remarquables; les ténors, peu nombreux, mais doués souvent d'une voix magnifique par son timbre et sa fraîcheur. Aussi n'est-il pas rare de voir les premiers artistes de la Suède sortir de l'Union ; ils se considèrent comme appartenant toujours au corps dont ils ont fait partie pendant le temps qu'ils ont passé à l'Université, et ils se plaisent à revenir mêler leurs voix à celles de leurs anciens camarades. Ce n'est d'ailleurs pas seulement le cas pour les artistes, mais aussi pour tous ceux qui ont une fois fait partie de l'association, et quels que soient la carrière qu'ils aient embrassée, et le lieu où ils l'exercent, ils conservent partout et toujours leur vieil amour des chants de leur adolescence ; dès qu'un appel leur est adressé, en faveur d'une entreprise quelconque, de charité surtout, il en est peu qui hésitent à venir se ranger sous une bannière qui leur est chère. C'est ce qui explique pourquoi l'Union semble parfois être bien plus nombreuse qu'elle ne l'est en réalité. Quoi qu'il en soit, cette Union forme un lien solide qui réunit jusqu'à la mort d'anciens compagnons d'études, en affermissant pendant la vie une amitié commencée sur les bancs de l'école.

Parmi les compositeurs dont s'honore la Suède, beaucoup sont sortis du sein de l'Union ou ont été professeurs à l'Université. Ainsi, Hæffner, Nordblom et Josephson ont été directeurs de musique à l'Université. Le célèbre historien Geijer a été professeur à l'Université, et Wennerberg, qui, dans d'immortels duos pleins d'humour, a si bien su retracer

Digitized by Google

la vie d'étudiant à Upsal, n'a cessé, même lorsqu'il était homme d'Etat, d'enrichir le répertoire de l'Union chorale, déjà si considérable, grâce à lui. De même, des hommes tout à fait en dehors de la vie universitaire ont consacré plusieurs de leurs compositions au chant d'étudiants, comme Ivar Hallström et Soderman, mort trop jeune malheureusement, et le prince Gustave, frère du roi actuel, qui a donné à l'Union quelques-unes de ses marches les plus caractéristiques et les plus belles.

Disons, pour terminer, quelques mots du genre des chants exécutés ordinairement par l'Union chorale. Au premier rang, nous placerons les chansons populaires, qui permettent d'apprécier le caractère du peuple et l'essence même du chant. Le ton en est sévère et mélancolique au fond, sans cependant inspirer d'abattement, car, à côté d'accents profonds et sombres, se retrouvent des notes légères et joyeuses. Le sérieux se révèle encore dans les chants pathétiques, qui prennent quelquefois aussi le ton grave et solennel du psaume protestant, sans pourtant en garder la lenteur rythmique. Avec une allure plus vive, tantôt en conservant l'élément pathétique, tantôt plus animées et plus dégagées, apparaissent les nombreuses marches qui, grâce au profond amour de la patrie, qui les inspire, sont devenues peu à peu de véritables airs nationaux que l'on aime à répéter dans tout le pays. Mais le patriotisme, qui a toujours eu la première place dans le cœur des étudiants suédois, a reçu une expression grandiose dans les hymnes propres à la Suède, genre créé par Hæffner et Geijer, et développé par Tullberg, qui fut le chef de l'Union chorale vers 1838; Gunnar Wennerberg sut le porter à son plus haut degré de grandeur, dans des chœurs d'un incontestable génie. On y retrouve à la fois le caractère sévère de la chanson populaire, le sentiment religieux du psaume, le pathétique de l'hymne et l'entraînement de la marche, fondus dans un ensemble harmonieux qui donne une forme originale et nationale à ces chants qui retracent les pages d'un passé glorieux.

Ces chants, d'un caractère sérieux et grave, forment un

Digitized by Google

contraste frappant avec deux autres genres également en honneur parmi les étudiants : les sérénades, chantées ordinairement par de simples quatuors, et les chansons à boire, dans lesquelles excellait le plus grand poète populaire de la Suède, Bellman.

Nous nous permettrons de donner, pour terminer cet article, la traduction de quelques-uns des chants les plus célèbres dans le répertoire des étudiants d'Upsal.

1. Notre Pays (*Vart Land*). Paroles de J.-L. Runeberg, né en 1804, mort en 1877. Musique de J.-A. Josephson, né en 1818.

Notre pays, notre pays, notre patrie! — Sonnez bien haut, ô mots chers à nos cœurs ! — Il n'est pas de cime élevée vers le ciel, — Pas de vallée, pas de rivage baigné par les flots — Qui soit plus aimé que notre pays du Nord — Que la terre de nos aïeux !

Nous aimons le mugissement de nos fleuves — Et de nos torrents le cours impétueux — Le morne murmure de la sombre forêt, — Notre nuit étoilée, notre brillant été — Tout, tout ce qu'ici, comme vue ou comme chant, — A ému notre cœur une fois...

2. Le Printemps (*Varsang*). Paroles de C.-F. Dahlgren, né en 1791, mort en 1844. Musique de E.-J. Arrhen von Kapfelman, mort en 1851.

Le printemps est venu. De guirlandes — Les prés se parent. Le Ciel est bleu — Les saules portent des franges d'or — Les mottes de gazon bercent les petits génies de la lumière, — Les ruisseaux murmurent, — Les vents soufflent — Les ondes étincellent — Les oiseaux gazouillent — L'anémone s'incline dans le bocage. — Haut dans les airs, les alouettes chantent ! — Voici le printemps, vive le printemps !

3. Les adieux au départ du bateau a vapeur (*Angbatssang*). Paroles et musique de O. Lindblad, mort en 1864.

En route, capitaine! — Nous vous saluons du monde des accords — Amis qui du rivage — Nous dites en agitant la main : — Adieu, adieu, heureuse traversée! — Voyez comme les ondes contre la proue se mutinent ! — Ecoutez comme le vent mugit dans la voile! — Je m'envole loin de ma bien-aimée — Mais son image, je la porte en mon cœur — Peut-être verse-t-elle des larmes d'amour — Ah ! j'en comprends bien le sens ! — Fidè-

Digitized by Google

lement, comme la vague qui baise le rivage — Je veux l'aimer, oui, c'est ainsi que je l'aimerai toujours !

4. Danse du Neck (*Neckens-Polka*). Paroles de A. Afzelius, mort en 1871. — Chanson populaire, arrangée par O. Lindblad et reproduite par Ambroise Thomas, dans son opéra de *Hamlet*.

Au fond de la mer, sur des rochers de diamant — le Neck se repose dans la salle de verdure — Les compagnes de la Nuit étendent le sombre dais — Sur les forêts, les monts et les vallées — Le soir est revêtu majestueusement de sa noire parure — Au près, comme au loin, pas un murmure, pas un son — Ne trouble le calme régnant alentour — lorsque le roi de la mer sort de son château d'or.

Les filles d'Œgir doucement — Le bercent sur la mer limpide, — Les accents de sa harpe vont tristement — Chercher au loin une vague pour mourir. — Bien que ses regards fixent le ciel ténébreux — Pas une étoile n'annonce encore la reine de la nuit — Freya orne sa chevelure d'or — et le Neck chante ainsi sa poésie sur la harpe :

Où t'arrêtes-tu, ô le plus brillant des astres, — A l'heure du livide crépuscule? — Toi qui, jadis, une des vierges de la terre, — Fus ma fiancée au fond de l'abîme — Et qui, lorsque ton cœur s'embrasait sous ma douce étreinte — Pressais, si belle et si chaste, tes séduisants appas — Contre mon sein dans les fraîches ondes — Et la harpe restait muette sur les flots.

On nous permettra enfin de citer pour terminer les deux célèbres hymnes à la patrie de Wennerberg et de Hallström. Voici celui de Wennerberg :

5. Hymne a la patrie. Paroles et musique de G. Wennerberg.

Entends-nous, Svea (Suède), notre mère à tous; — Fais-nous lutter pour ton bien jusqu'à la mort! — Jamais nous ne te trahirons. — Reçois-en notre serment, toujours inébranlable. — A outrance nous défendrons — Le pays libre, qui encore est le nôtre — Chaque parcelle de l'héritage — Que tu laissas dans nos sagas et dans nos chants.— Mais si par la ruse, la félonie ou la discorde tu es menacée, — Nous nous confions en l'Éternel, — Comme jadis nos pères : — C'est un rempart que notre Dieu ; — Si l'on nous fait injure, — Son bras puissant nous tiendra lieu — Et de fort, et d'armure. Il est beau alors, il est beau — D'être vainqueur dans le combat, — Mais plus beau encore, — O mère, de mourir pour toi.

Digitized by Google

Voici celui de Hallström :

6. HYMNE A LA PATRIE, tiré de l'opéra de Vikings.

Salut à toi, Nord bien-aimé, — Notre patrie. — Jamais à notre cœur tu n'apparus plus beau — Dans ton éclat que lorsqu'au loin sur les flots — En souvenir nous ne voyions que toi ! — Salut à tes îles verdoyantes, salut à tes détroits ! — Salut à tes pins sur ton sol couvert de monts ! — Salut à tes nuits d'hiver — Avec leurs trésors étoilés ! — Salut, haut Nord. — Salut, patrie [1] !

H. LOUMYER.

[1] Nous devons la traduction de ces chants à M. Ferdinand Schultess, professeur à l'école supérieure de guerre à Stockholm.

Digitized by Google

LE FEU[1].

VII

Le grand jour arriva. On était à la mi-juillet; le temps était superbe. Dès midi, le docteur fit atteler Bayard au phaéton, dans lequel il prit place avec Marmouset sur le siège de devant; Adrienne et son cousin s'assirent sur la banquette de derrière. La jeune fille était ravissante dans sa robe de soie noire simple et de bon goût, qui dessinait sa taille gracieuse et svelte; elle portait un petit chapeau de paille garni d'un étroit ruban rouge, dont l'éclat sobre se mariait admirablement avec ses cheveux bruns et son teint animé. Assis à ses côtés, beaucoup mieux portant depuis quelques jours, Olivier avait peine à la reconnaître, non pas qu'il la trouvât plus belle, mais elle l'était autrement, avec un caractère de distinction élégante qui lui paraissait une révélation. Elle semblait toute au plaisir de la fête, et quand elle le regardait en souriant, le beau regard de ces yeux limpides qui venaient se refléter dans les siens, comme des yeux d'enfant, le faisait tressaillir.

On partit au petit trot régulier de Bayard, et, par la route blanche qui ondulait à travers les prairies, on gagna le pont d'Andenne. De l'autre côté de la Meuse défilaient tour à tour Rieudotte, Andenelle, accroupi au pied du Pelémont, Andenne enfin, mollement couchée dans un nid de verdure, entre la crête buissonneuse du Calvaire, les rochers blancs de Faux et la croupe boisée du Stud.

A la coupure du chemin de fer, on prit, sur la droite, la route de Bierwart, qui montait en zigzag le long du ruisseau

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1882.

Digitized by Google

de Velaine, tantôt à travers bois, tantôt au bord de collines chauves effritées par les pluies. Bientôt l'on eut dépassé la haute cheminée des usines du Tramaka, et dans un dernier tournant, Andenne apparut tout au loin, dans le fond, dans son verdoyant entonnoir de montagnes, puis elle disparut et l'on atteignit le haut plateau de Hesbaye, où Bayard put allonger à l'aise son trot cadencé. Vers deux heures, à la sortie du bois de Bierwart, on arrivait au croisement de la route de Namur à Hannut. Là, on fit halte un instant pour laisser souffler Bayard; puis le phaéton se mit à descendre vers la Méhaigne, le long de la route de Hannut, à travers l'immense plaine plantureuse de la Hesbaye, en laissant sur la droite les toits d'ardoise de Waret-l'Évêque et les grandes drèves de Lamontzée.

On se sentait en pays riche : châteaux, maisons de campagne, grosses fermes à l'aspect seigneurial se succédaient sans interruption. Enfin, Burdinne apparut, encombré de monde, tout en fête. Le docteur poussa son cheval à travers la porte de la grille d'une grande maison blanche à volets verts placée le long de la route, au milieu d'un bouquet d'arbres magnifiques, et vint arrêter la voiture, par une volte savante, en face d'un perron donnant sur le jardin.

Les roues grinçaient encore sur le gravier du chemin que déjà deux jeunes filles, charmantes dans leurs robes claires, descendaient le perron en courant et se jetaient au cou d'Adrienne. Armand Longpré les suivait, accompagné de ses parents, beaux vieillards encore verts dont la figure souriante respirait la plus franche bonté.

On entra; plusieurs invités étaient réunis dans le salon. Les présentations faites, on offrit une collation et l'on se mit à causer. Adrienne semblait joyeuse; avec ses deux amies, blondes toutes deux comme leur frère, elle formait un groupe charmant, où pétillaient la jeunesse et la gaîté. Olivier ne pouvait se lasser d'admirer l'aisance avec laquelle sa cousine se tenait, marchait, causait dans ce milieu un peu mondain. Était-ce bien la jeune paysanne qu'il avait vue si souvent traire les vaches et vaquer en jupons courts aux mille occupations de la ferme?

Digitized by Google

Tout à coup, Armand entra brusquement dans le salon, botté, éperonné, la cravache à la main.

— Le carrousel, s'écria-t-il, on va commencer le carrousel!

Puis il disparut.

Le carrousel! Tout le monde courut au balcon. Sur la route se pressait la foule, le long d'une vaste piste sablée; une mer de têtes ondoyait autour des barrières. Dans la piste, les cavaliers se pressaient; leurs chevaux piaffaient, des chevaux colosses, terribles, l'œil en feu, rongeant leur frein, se cabrant, ruant, aussi différents des haridelles de courses que le lion du désert diffère de celui des ménageries. Les croupes noires, brunes, grises ou rouges miroitaient sous l'ardent soleil; on voyait les muscles nourris vibrer sous la peau, et les sabots creusaient la terre avec un bruit sourd, continu, formidable.

La course de bagues allait avoir lieu; sur une estrade en planches, de l'autre côté de la route, se tenaient les musiciens, dont les instruments de cuivre ajoutaient leurs aveuglants reflets jaunes à cette orgie de couleurs chaudes.

A leurs pieds, près du jury, se dressait le porte-bagues peint en bleu cru, et les commissaires de la fête, en brassard blanc, couraient à cheval à travers les groupes, affairés, cramoisis de sueur.

Olivier laissait errer ses regards sur cette étourdissante cohue, quand tout à coup, sous le balcon, surgit Armand Longpré.

Il montait Lucifer, son fidèle étalon noir, dont les muscles d'ébène luisaient au soleil. Lui-même, vêtu de gris, avec ses grandes bottes aux éperons brillants, la taille serrée dans sa veste de chasse, le feutre rabattu sur les yeux, sa moustache blonde au vent, avait réellement une allure martiale et superbe.

En passant sous le balcon, il salua gaîment les dames du bout de sa lance et partit au galop dans une trombe de poussière, pour rejoindre les concurrents à l'autre extrémité de la piste.

Digitized by Google

Le carrousel commença. Du bout de la carrière on voyait un point noir se détacher, puis un autre, puis un autre encore; un peloton de poussière blanche les enveloppait bientôt, le peloton s'avançait avec un bruit de tonnerre, grandissait, s'entr'ouvrait; un centaure apparaissait tout à coup; le sol grondait sous les sabots pressés et le cavalier passait comme la foudre, la lance à la hauteur de l'œil, penché sur le côté...

— Armand, voici Armand qui arrive!

Il arrivait en effet, de toute la vitesse de Lucifer; un coup sec retentit sur le porte-bagues et le jeune homme releva sa lance en poussant un cri de triomphe. Une bague s'y balançait!

Un hourra frénétique accueillit cette première victoire.

— Bravo, bravo! Vive Armand! criait-on du balcon.

Transportée, Adrienne se pencha à son tour.

— Bravo! répéta-t-elle en frappant des mains. Et se retournant vers Olivier :

— N'est-ce pas qu'il est bien adroit, M. Armand? lui dit-elle étourdiment.

Mais Olivier lui répondit par un si singulier sourire qu'elle en demeura tout interdite.

C'est qu'il souffrait horriblement depuis quelque temps. Lui-même n'y comprenait rien. Au fond, que lui importait cet Armand Longpré? N'était-il pas un admirable cavalier, un loyal et courageux garçon?... Sans doute, mais Adrienne, Adrienne!... Il se sentait frémir jusqu'au fond de son être et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Incapable de se contenir plus longtemps, il quitta le balcon et alla s'asseoir au fond du salon, sur un sofa.

Cependant la musique faisait rage, les acclamations se mêlaient aux huées; au milieu du brouhaha de la foule, on entendait des voix perçantes crier : Hardi, Brillant! hue, Mouria! courage, Lucifer, mi bia coursier!

Mais les grondements de la foule n'étaient rien auprès de la tempête qui bouleversait l'âme d'Olivier. Non, jamais il n'avait ressenti une pareille souffrance! Les morsures de la

Digitized by Google

flamme même ne lui rappelaient rien de semblable. Et de sa place, du fond du salon sombre, il voyait les jeunes filles se pencher au balcon dans l'encadrement clair de la grande fenêtre, il les entendait crier et rire.

Et Adrienne!... Adrienne!... Comment donc cette fine nature pouvait-elle s'intéresser à ces paysanneries grossières, à ces parades de foire?... Il la prenait en horreur; il la détestait.

Tout à coup la porte s'ouvrit, Armand Longpré entra, gris de poussière, le teint animé par la sueur, les traits élargis par la joie du triomphe, beau comme un jeune dieu. Il s'approcha des dames en agitant les insignes d'honneur qu'il avait conquis et les présenta en souriant à Adrienne. Elle sourit à son tour, prit les insignes et les attacha sur la poitrine du vainqueur.

Livide, dans son coin, Olivier dévorait les jeunes gens de ses regards fiévreux. A les voir ainsi, debout, l'un en face de l'autre, on eût dit deux fiancés!... Sans doute, oui!... Eh bien, quoi? Qu'est-ce que cela lui faisait, à lui, l'étudiant en droit qui ne comptait plus ses échecs, le triste gandin perdu de dettes? Qu'est-ce que cela lui faisait, si ce jeune paysan, robuste et sain comme un cœur de chêne, riche et honoré, épousait sa cousine, la fermière des Échavées? N'était-ce pas dans l'ordre, et qu'avait-il à dire?... Misérable, misérable! Qu'avais-tu fait de ta vie? Si tu l'avais voulu, pourtant, ce trésor eût été à toi!...

Olivier sortit en chancelant et s'en alla se jeter sur un banc du jardin.

VIII

Le soir venait, le soleil rasait les campagnes, envoyant des ombres plus longues et des rayons plus roses. Depuis longtemps le jeune homme était assis dans le jardin, sans forces, anéanti, quand une main se posa doucement sur son épaule, et la voix d'Adrienne résonna à son oreille.

Digitized by Google

— Eh bien, mon cousin, que faites-vous donc là. On vous cherche partout. Êtes-vous malade?

— Non, dit-il en se redressant avec effort; un peu de fatigue, le soleil, la foule!

Sa voix était altérée comme aux premiers jours de sa convalescence; il y avait longtemps qu'Adrienne n'avait plus entendu ce timbre étrange. Elle eut peur et le regarda d'un air songeur et triste.

— Venez, dit-elle d'un ton caressant, en lui prenant le bras; nous allons sortir et nous promener un peu. Vous verrez une fête de village. C'est très curieux, n'est-ce pas, le carrousel? Et le bal! oh! le bal, c'est là ce qui vaut la peine d'être vu!

Elle le ramena vers le perron, où se pressait déjà la jeunesse impatiente. Quant aux parents, ils restaient encore attablés, sablant une bouteille de vieux bourgogne.

On sortit, et l'on descendit sur la place, où l'on se dispersa par groupes.

Adrienne avait gardé le bras d'Olivier.

Le soleil était couché, le crépuscule tombait.

La foule bruyante se pressait sur la place autour des quelques baraques de saltimbanques, et les maisons de bal commençaient à s'éclairer. Devant l'église, des lanternes vénitiennes attachées aux arbres piquaient la verdure sombre de leurs clartés rouges, vertes ou bleues, autour d'un grand carré semé de sable blanc, et les ménétriers, juchés sur des tonneaux, préludaient aux quadrilles et aux polkas.

Au milieu de cette cohue, Adrienne et Olivier se promenaient en silence; vainement la jeune fille essayait-elle de lier la conversation; son cousin ne desserrait pas les lèvres, ne répondant que par des signes de tête ou des haussements d'épaules.

Consternée de son mutisme, Adrienne le conduisit hors de la foule et vint s'asseoir près de lui sur un banc placé sous les arbres, à l'angle de la place.

— Voulez-vous quelque chose, Olivier? lui demanda-t-elle. Qu'avez-vous donc? Êtes-vous malade? Voulez-vous que j'appelle mon père?

Digitized by Google

Il ne répondait pas et le silence devenait embarrassant, quand tout à coup Armand Longpré parut avec un groupe de jeunes filles et de jeunes gens.

— Ah! je vous découvre enfin, mademoiselle Adrienne, dit-il de sa voix mâle. Voulez-vous m'accorder un quadrille? on va commencer.

— Allez toujours, répondit-elle; nous verrons tantôt, je suis un peu fatiguée.

— Vous vous défatiguerez en dansant, reprit-il en riant. Le quadrille est prêt, on n'attend plus que nous. Venez donc!

Elle regarda Olivier.

— Mais c'est que mon cousin..., commença-t-elle.

Olivier lui coupa la parole.

— Je n'ai besoin de personne, dit-il d'une voix tranchante. M. Longpré a raison. Allez danser, ma cousine!

Adrienne se leva brusquement, un peu pâle, les lèvres tremblantes, prit le bras d'Armand et se perdit avec lui dans la foule.

Olivier les suivit d'un regard de feu; ses dents grinçaient. Ne dirait-on pas qu'elle avait pitié de lui, à présent, pitié de ses jambes vacillantes, de sa poitrine affaiblie. Ah! il ne lui en fallait point, de ces pitiés de petite fille!

Longtemps il resta ainsi, seul, perdu dans l'ombre, suivant, avec des yeux brillants de fièvre, la foule qui s'agitait là-bas en cadence, dans la lumière mystérieuse des lanternes vénitiennes, au rythme aigre et perçant de l'orchestre champêtre. Une haine violente, effroyable, débordait dans son cœur et faisait trembler ses lèvres blanches d'écume; haine pour Adrienne, pour Armand, pour son oncle, haine pour tous, haine surtout pour lui, pour lui, misérable, qui avait gaspillé sottement sa vie aux quatre vents du ciel... Ah! lui aussi il avait dansé, valsé, aimé!... Mais quelle différence! Ici, c'était la joie bruyante des gens forts qui ont travaillé d'ahan et qui peuvent porter la tête haute; sa joie à lui, c'était la joie malsaine de l'orgie, la bêtise, la paresse des énervés. Les femmes qui dansaient là-bas, c'étaient de vaillantes filles, aujourd'hui fiancées, demain compagnes hon-

Digitized by Google

nêtes et dévouées; ses femmes à lui, c'étaient des catines sans cœur, sans pudeur, vautrées dans toutes les fanges!

Et, tout à coup son regard tomba sur l'anneau sanglant qui se dessinait au-dessus de son poignet droit, carcan de feu, stigmate ineffaçable d'un passé avili!... Un sanglot de désespoir souleva sa poitrine.

— Tiens, Olivier! dit soudain près de lui une voix joyeuse. Olivier, le ressuscité!

— Pardieu! c'est vrai! ajouta une autre.

— Olivier! pas possible! cria une troisième.

Et quatre ou cinq jeunes gens l'entourèrent brusquement, à grand bruit. Il les reconnut du premier coup d'œil; c'étaient des étudiants comme lui, camarades d'un jour, revenus au pays pour la fête, grands buveurs et grands viveurs, qu'il avait trop souvent rencontrés dans les brasseries et les soupers fins.

Campés autour de lui, ils le regardaient, en riant, comme une bête curieuse, gesticulant, parlant tous à la fois.

— Qu'est-ce qu'on fait là?

— Un revenant!

— Nous qui te croyions mort!

— Rôti par les deux bouts!

— Ah! nous t'avons pleuré!

— Nous avons fait cent fois ton oraison funèbre!

— Et la blonde Irma!

— Et la petite Zulma!

— Mon cher, elle me disait encore, il n'y a pas deux jours : Ah! vous ne savez pas vous amuser, vous autres! Ce pauvre chien d'Olivier, en voilà un qui savait conduire la danse!

— Et sabler le champagne!

— Et casser les assiettes!

— Et inventer des drôleries!

Il se leva d'un bond, exaspéré.

— Taisez-vous! s'écria-t-il d'une voix terrible.

Puis, tout à coup, passant la main sur son front d'un air

Digitized by Google

égaré, il éclata de rire, d'un rire sarcastique et bizarre, qui sonnait faux.

— Irma, Zulma, reprit-il, laissez-moi donc tranquille! On dirait vraiment qu'il n'y a que ça sur le pavé de Bruxelles! Toutes les femmes se valent, pardieu! et le plus sûr est d'en changer le plus souvent possible!

— Bravo! tu as raison, dit l'un des jeunes gens.

— Laissons Zulma!

— Au diable, Irma!

— Parlons des petites danseuses espagnoles de l'Alcazar!

— C'est ça! parlons des danseuses!

— Et vive la joie!

— Et maintenant, mes amis, un verre de champagne pour fêter la résurrection de notre ami!

— Un verre de champagne!

Et, bras dessus, bras dessous, ils entraînèrent Olivier en chantant et firent irruption dans une salle de bal, bousculant tout le monde, hurlant sur tous les tons : Vive Olivier! hip, hip, hourra pour Olivier!

Les bouchons de champagne sautèrent.

— A la santé d'Olivier!

Il tendit son verre.

— A la santé des belles filles! s'écria-t-il, et portant le verre à ses lèvres, il le vida d'un trait.

Ce fut comme un coup de massue. Un fleuve de feu passa dans sa cervelle encore faible, ses oreilles tintèrent. En un instant, il se trouva transfiguré; son geste, sa voix, ses allures d'autrefois reparurent. Ce n'était plus le convalescent timide des Échavées; c'était le vieil Olivier, le fougueux impresario des parties de débauche, le polichinelle rose de la mi-carême.

On trinqua, on but, on rit. Les yeux s'allumèrent, les langues s'emportèrent, et les anciennes gaudrioles, les histoires épicées vinrent éclater sur toutes les lèvres, au milieu du tapage du bal.

Tout à coup, une main vigoureuse s'abattit sur le bras d'Olivier.

Digitized by Google

— Malheureux, tu vas te tuer ! dit une voix à son oreille.

Et le visage sévère du docteur Séverin surgit au milieu de la bande joyeuse. Olivier demeura hébété, le verre en main. Derrière son oncle, à travers les vapeurs de l'ivresse, il venait d'apercevoir une rangée de têtes curieuses qui le toisaient d'un air railleur, et dans ce groupe aux regards hostiles, à côté d'Armand Longpré, la pâle figure d'Adrienne.

Leurs regards se croisèrent, mais celui d'Adrienne exprimait à la fois une si cuisante douleur, une si méprisante pitié, que le jeune homme baissa les yeux.

— Messieurs, dit le docteur d'un ton calme en se tournant vers les amis d'Olivier, permettez que je vous enlève mon neveu ; il est encore un peu souffrant et nous avons un long chemin à faire avant de rentrer chez nous.

Le jeune homme se laissa entraîner sans résistance; toute sa surexcitation était tombée d'un coup devant le flamboyant et dédaigneux regard d'Adrienne.

Ils regagnèrent la maison de M. Longpré. Dans la cour, le phaéton attelé les attendait, immobile et sombre au milieu du cercle rouge que les lanternes allumées traçaient sur le gravier. Près du cheval, se tenait Marmouset dans sa pose la plus tragique.

On se serra les mains et l'on monta en voiture.

— Viens ici, dit le docteur à sa fille en la faisant asseoir à ses côtés ; Marmouset tiendra compagnie à l'autre.

Quand ils furent installés, il rassembla les rênes et, se penchant vers Adrienne :

— Indécrottable, ton cousin, dit-il à mi-voix. Hop, Bayard ! en avant !

Le phaéton s'ébranla.

La nuit était claire et sans lune. Çà et là, comme des lucioles, les voitures attardées couraient sur la route. Le village de Burdinne s'effaçait au lointain dans une buée de lumière pâle, et par les fenêtres allumées des salles de bal, le son de la musique arrivait par bouffées qui allaient en s'éteignant.

Le voyage fut triste, le docteur parlait à peine, Adrienne

Digitized by Google

lui répondait par des monosyllabes. Placé derrière elle, Olivier devinait plutôt qu'il ne voyait sa silhouette élégante qui se dessinait vaguement sur la lueur rouge des lanternes; elle semblait affaissée, se laissant aller à tous les cahots de la voiture; pas une seule fois elle ne tourna la tête en arrière. Marmouset lui-même, assis à côté du jeune homme, n'avait pas l'air de se douter qu'il fût là, et lui, si loquace d'ordinaire, si bruyant, si expansif, se contentait maintenant de tirer silencieusement de sa pipe bouffées sur bouffées. Dans cette voiture qui l'emportait au grand trot, auprès de ces trois personnes qui le tenaient de si près, Olivier se sentait seul; et le froid glacial de l'abandon, le sinistre froid de la mort s'insinuait dans ses veines en longs frissons pleins d'angoisse.

Aux vapeurs de l'ivresse succédaient des hallucinations étranges. Emporté vers Andenne par le roulement cadencé de la voiture, Olivier s'imaginait glisser vers un abîme; le sol lui manquait; avec une vitesse prodigieuse, il se sentait plonger à travers des espaces mornes, sans lumière. Son oncle et sa cousine étaient là pourtant, il leur tendait la main, il s'accrochait à la robe d'Adrienne, mais elle laissait tomber sur lui ce même triste et hautain regard et s'éloignait au bras de son père dans les profondeurs ténébreuses. Alors il voulait se cramponner à Marmouset, mais le vieillard le repoussait d'un air méprisant avec un petit rire aigu de crécelle, en tirant de sa pipe d'énormes bouffées. Et seul, dans la nuit, les bras en avant, la tête baissée, Olivier roulait.

Un cahot de la voiture le réveilla. Effectivement, il se tenait accroché des deux mains au bras de Marmouset; et si le vieux serviteur ne le repoussait pas, du moins il le regardait avec un singulier regard de pitié dédaigneuse et narquoise.

La voiture courait toujours dans les ténèbres, balayant les accotements de l'aire lumineuse de ses deux lanternes. On descendait rapidement vers la Meuse, et dans le lointain quelques points clairs piquaient déjà la noirceur de la vallée.

Digitized by Google

Vers minuit, les roues du phaéton rebondirent sur le pavé de la cour des Échavées; le cheval s'arrêta et un grand silence succéda brusquement au roulement monotone qui bour donnait depuis deux heures dans les oreilles d'Olivier.

Sur la porte, la vieille Gertrude arrivait avec une lampe.

Ils rentrèrent et se retirèrent, chacun de son côté, froidement.

IX

Le lendemain, Olivier se leva, la tête un peu lourde, mais les idées claires. Quand il descendit, sa résolution était prise et bien prise : aborder son oncle et lui annoncer qu'il allait partir sur-le-champ.

Mais la salle basse était vide. Dans la cour, la vieille Gertrude transportait des bottes de paille.

— Mon oncle?

— Le docteur est déjà sorti et ne rentrera que le soir.

— Adrienne?

— Mlle Adrienne est allée à Couthuin.

Olivier erra quelque temps le long des étables et des écuries vides, prit un livre, le laissa, et finalement se dirigea vers le verger et gagna le bois. Nerveux, agacé, impatient de lui-même, il avait besoin de marcher, de se distraire.

Le temps était très chaud, d'une chaleur d'orage; de gros nuages blancs roulaient çà et là dans le ciel bleu pâle.

Le jeune homme prit le petit sentier bien connu qui remontait à travers bois le long du vallon des Échavées, jusqu'aux grands peupliers de Sur-le-Mez. Dans le fond, le ruisseau gazouillait, bondissant de roc en roc, par cascades sans nombre, tantôt recouvert par les frondes dentelées des fougères et le fouillis des rejets de chênes, tantôt étalant ses moires brillantes sous les arceaux de la futaie. Une fraîcheur humide tombait des hautes ramures; il faisait bon marcher.

Digitized by Google

Plongé dans ses pensées, le jeune homme se laissait guider par les méandres du sentier.

Insensiblement celui-ci s'écartait du ruisseau et commençait à remonter la côte, escaladant les pentes, rampant sous les coulées de noisetiers, serpentant dans les fondrières noires encombrées de fougères énormes, se hissant à travers les sapinières rousses, où l'on glissait sur les aiguilles polies.

Après une heure de marche, le jeune homme, fatigué, s'assit au bord d'une clairière, au milieu des broussailles et des hautes herbes odorantes. La chaleur devenait accablante, il pouvait être midi. De gros pelotons de nuages blancs à reflets ambrés se groupaient au zénith et donnaient à tout le paysage une vigueur âpre, un coloris violent et sauvage.

Au-dessous du jeune homme, les halliers, les sapins, les futaies s'écroulaient pêle-mêle vers les profondeurs du ruisseau dont on entendait encore par intervalle le babil assourdi. Au loin, par-dessus les amoncellements de ramures, dans l'intervalle des troncs noueux des chênes, on entrevoyait les croupes moutonnantes du Condroz, la cime rousse du Pelémont, les grands bois de Haillot, le clocher aigu d'Ohey et le hêtre de Solière, ce roi superbe de la vieille forêt, dont le dôme centenaire domine toute la contrée, depuis le Hoyoux jusqu'au Samson.

Olivier laissait errer ses regards sur ce large horizon de montagnes. Intérieurement il leur disait adieu. Adieu à ces nobles coteaux de velours vert, à ces petits villages blancs, couchés dans leur lit d'émeraude, à cette belle vallée de Meuse assoupie dans la chaude lumière de juillet; adieu à ces deux mois enchantés, les plus beaux qu'il eût vécu, adieu à cette oasis rafraîchissante, jetée dans le désert de sa destinée... Qu'allait-il faire?... Retomber dans la boue? L'amertume de la veille lui brûlait encore les lèvres... Travailler? Mais à quoi?... Toujours la même, la terrible, la désespérante question! Cependant il avait fait un choix : il tâcherait de trouver une place de commis, d'employé aux écri-

Digitized by Google

tures. Candidat en droit, c'est déjà un titre, cela! Il gagnerait toujours assez pour vivre. Du reste, la vie ne lui disait plus rien; il était triste, écrasé sous le juste mépris des seuls êtres qu'il aimât sur la terre. Ah! pourquoi les flammes l'avaient-elles épargné! Échapper à l'enfer, entrevoir le paradis, et puis...

Tout à coup il tressaillit. Au tournant du sentier, Adrienne venait de paraître; elle marchait vite, d'un pas pressé, la tête penchée.

En le voyant, elle poussa un cri et s'arrêta en pâlissant. Il se leva tout aussi pâle, aussi décontenancé qu'elle, cherchant en vain une parole.

Adrienne retrouva la première son sang-froid.

— Ne restez pas ici, mon cousin, dit-elle, nous allons avoir un orage!

Sa voix était glacée; ni l'amitié, ni la sympathie ne venaient en réchauffer le timbre; tout au plus y sentait-on un peu de cette pitié banale qu'on a pour les faibles et les enfants.

— Vous croyez? balbutia-t-il.

— Certes, voyez!

Elle montra le ciel, où les nuées se rassemblaient en prenant des teintes de plomb.

— Venez vite, reprit-elle. Nous n'avons que le temps.

Elle passa devant lui, rapide, courant le long du sentier en pente.

Il la suivit. A peine étaient-ils rentrés sous le couvert, que le tonnerre gronda dans le lointain.

— Vite! vite! répétait-elle, glissant le long des sapinières, bondissant au-dessus des racines, fendant les halliers, la tête courbée, les mains en avant, avec un froissement de feuilles.

Il la suivait toujours, mais elle le distançait peu à peu; ses jambes faibles ne pouvaient franchir sans peine les obstacles sans nombre de ce sentier de montagne; il trébuchait, il haletait.

Alors, comme prise de pitié, Adrienne s'arrêta près d'un éboulement du sentier et l'attendit.

Digitized by Google

Il la rejoignit tout en nage.

— Je ne puis vous suivre, dit-il d'une voix entrecoupée. Allez toujours, je connais le chemin.

— Et l'orage! répondit-elle. Non, non, je ne veux pas vous laisser seul ici.

Elle le prit par la main et l'aida à franchir la pente ravinée. Le contact de cette petite main ferme et fraîche fit passer un frisson dans ses veines et lui rendit un peu de vigueur ; il lui sembla que les doigts de la jeune fille, croisés sur les siens, tremblaient.

Ils continuèrent à descendre. A mesure qu'on se rapprochait des fonds, la chaleur devenait plus lourde, plus insupportable, plus énervante. Aucun souffle d'air ne circulait plus dans ces hautes ramures sombres à reflets de bronze ; les oiseaux mêmes se tenaient silencieux.

Soudain, le ciel s'obscurcit d'une manière effrayante, un violent coup de tonnerre ébranla la montagne, et de larges gouttes de pluie vinrent fouetter les futaies.

— Nous sommes pris, dit Adrienne en regardant autour d'elle.

Ils étaient à mi-côte. Sur leur gauche, à dix pieds en contre-bas, le ruisseau des Échavées gazouillait dans les ronces et les fougères ; sur leur droite se relevait un pan de colline creusé par la base et couronné d'épais taillis de chênes.

— Mettons-nous là, dit-elle.

Ils s'assirent sur un quartier de roc, adossés à la paroi de la colline, les pieds dans la mousse, le front protégé par la saillie que formaient les racines enchevêtrées des chênes qui les surplombaient.

A peine se trouvaient-ils installés dans cette espèce de niche que l'orage se déchaîna avec toute sa furie. Une rafale énorme passa sur la forêt, les cimes des arbres se courbèrent en craquant avec un gémissement lugubre, un large éclair creusa de sa lueur blafarde les dessous du feuillage et une grêle formidable s'écroula comme une avalanche.

En quelques instants, ce bois si tranquille et si charmant

Digitized by Google

se trouva changé en chaos. Les branches volaient au hasard, les grêlons rebondissaient sur les troncs avec un bruit sec, et roulaient avec les feuilles hachées sur la déclivité du sentier, tantôt sombre comme la nuit, tantôt luisant comme un serpent d'acier sous la lueur de la foudre.

Le tonnerre grondait sans relâche, secouant les chênes jusque dans leurs racines, ébranlant jusque dans ses entrailles la masse rocheuse de la montagne. Mais à ce grondement terrible, un autre grondement répondit bientôt, plus sourd, plus mystérieux. Les eaux arrivaient! Le sentier devenait un ruisseau, le ruisseau un torrent, les cascatelles des cataractes où l'onde jaunâtre, furieuse, affolée, se tordait en inondant de son écume jusqu'aux buissons qui dominaient les berges. Elle montait sans cesse avec une rapidité effrayante. En deux minutes, elle déborda dans le sentier, et de larges flaques d'écume vinrent baigner les pieds d'Adrienne et d'Olivier.

Ah! le ruisseau des Échavées, le petit ruisseau babillard et limpide, avait aussi ses heures de colère! Il s'étendait maintenant sur toute la largeur du vallon, submergeant rives et chemins, colossal, irrésistible, comme aux jours d'autrefois, quand ses vagues puissantes avaient fouillé cette terre, soulevé ces rocs, creusé ce lit profond où, tout à l'heure, il gazouillait encore comme un petit oiseau.

Soudain, un éclair éblouissant fendit les ténèbres avec un coup sec, et le tronc d'un chêne vola en éclats à quelque cent pas de là.

Adrienne poussa un cri d'épouvante et se jeta contre la poitrine d'Olivier en cachant son visage.

Il la retint serrée contre lui. Dans la brusquerie du mouvement de la jeune fille, ses cheveux s'étaient dénoués et ruisselaient sur ses épaules. Olivier sentit une chaleur ardente lui monter au front. La moiteur de ce beau corps humide qui se collait contre lui, le caressant contact de ces beaux cheveux bruns qui s'enroulaient comme une caresse autour de ses doigts lui firent perdre son sang-froid. Enivré, éperdu, il enferma tout à coup le corps d'Adrienne dans ses

Digitized by Google

deux bras et, posant ses lèvres brûlantes sur le cou de la jeune fille :

— Adrienne, je t'aime ! murmura-t-il.

Elle se dégagea d'un bond ; il voulut la retenir, mais elle était déjà sur le sentier. Sans détourner la tête, sans écouter ses cris désespérés, elle descendait rapidement, les cheveux épars sur son dos, les pieds dans l'eau jaune, qui battait ses chevilles.

Alors, oublieux de sa faiblesse, de sa fatigue, il se précipita à sa poursuite, au risque de se noyer dans le torrent qui mugissait à ses pieds.

Heureusement que l'orage s'éloignait maintenant ; une pluie fine avait remplacé la grêle, le tonnerre s'éteignait dans le lointain, le ciel s'éclaircissait. Mais quel lugubre changement tout le long du chemin ! Le sentier raviné, bouleversé, semé de branches brisées ; le ruisseau écumant, débordé, sali par les fanges ; le jardin, le pauvre cher jardin des belles journées de vacances, le jardin où Olivier avait senti la vie renaître en lui, où il avait passé tant de douces heures depuis deux mois, le jardin disparu, englouti sous une boue jaunâtre, tachée d'écume. La tempête avait passé là, comme elle avait passé sur leurs cœurs.

Ils traversèrent l'un derrière l'autre le verger ruisselant, couvert de feuilles et de fruits hachés, et atteignirent la ferme comme la pluie finissait. Adrienne monta droit à sa chambre, sans écouter les lamentations de Marmouset qui rentrait avec ses chevaux trempés, et Olivier regagna tristement la sienne.

X

Cette fois, tout était fini ! Il ferma la porte à double tour, changea de vêtements, prépara sa valise et vint s'accouder à la fenêtre.

Un soleil radieux brillait dans la vallée ; les hauteurs boisées du Condroz étincelaient, humides, d'un vert vibrant,

Digitized by Google

comme vernissées. Mais, dans le fond, l'orage avait laissé partout ses traces néfastes. Les grains étaient couchés, les chemins trempés d'eau, la Meuse gonflée et jaune, les arbres effeuillés, ébranchés, à demi renversés.

Un train passa rapide et s'éloigna en sifflant du côté d'Andenne. Olivier tressaillit; dans quelques minutes, il se serait éloigné aussi, et sans retour!

Alors il boucla sa valise, jeta sur la Meuse un long regard d'adieu et se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit sans bruit.

Sa valise à la main, il traversa le palier et s'arrêta un instant devant la porte d'Adrienne. Il lui sembla entendre un bruit de sanglots. Le cœur lui battit à rompre la poitrine, il déposa sa valise et écouta. Plus de doute! Adrienne pleurait. Un élan irrésistible l'emporta, il ouvrit la porte d'une main ferme et il entra.

Adrienne était assise près de la fenêtre, la tête dans les mains.

Au bruit qu'il fit en entrant, elle se retourna et leva vers lui, d'un air épouvanté, ses beaux yeux noyés de larmes. Mais il était déjà à ses genoux, il lui avait saisi les mains, il les tenait dans les siennes avec une sorte de frénésie.

— Pardon! s'écria-t-il. Adrienne, Adrienne, écoutez-moi, mon secret m'étouffe. Je vais partir, écoutez-moi; dans quelques instants j'aurai quitté cette maison, pour toujours... Laissez-moi vous dire... Je vous aime, Adrienne. Je vous aime depuis deux mois. Hier seulement je l'ai bien compris... Hier, j'étais fou, voyez-vous. Ah! ces amis, je les déteste; cette vie de débauches, je la hais; mais j'étais fou, j'étais jaloux d'Armand Longpré!... Ah! il peut vous aimer, lui, à la face du ciel; il n'a pas failli; mais moi, moi!... Je m'en vais. Vous avez été mon bon ange, Adrienne; c'est vous qui m'avez appris qu'il y a quelque chose de meilleur que l'existence avilie que je menais; vous m'avez révélé la pureté, la beauté, le travail, l'amour, tout ce que j'ignorais, tout ce qu'il y a de bon et de grand dans la vie. Soyez bénie!... Je suis fou de vous parler ainsi, j'aurais dû partir sans vous voir; mais je ne pouvais pas; non, je ne pouvais pas... Je

Digitized by Google

voulais vous dire la vérité. Je ne veux pas que vous me méprisiez... Oh ! Adrienne, Adrienne, ne repoussez pas ma dernière prière, laissez-moi emporter avec moi la pensée que vous ne me méprisez pas !

Il pleurait ; ses larmes coulaient brûlantes sur les mains de la jeune fille ; il pleurait, et c'était la première fois depuis la mort de sa mère, il y avait trois ans ! Tout son cœur débordait à la fin et là, agenouillé aux pieds d'Adrienne, il ressemblait à ces pauvres pèlerins venus à travers la poussière des longs voyages pour saluer la madone et qui, près de partir, lui disent un éternel adieu.

A mesure qu'Olivier parlait, le visage d'Adrienne se transfigurait ; une paix sereine descendait sur son front ; elle le regardait avec une douceur triste.

— Olivier, lui dit-elle enfin, d'une voix grave et douce, Olivier, vous vous trompez, je ne vous méprise pas. Vous m'aimez, dites-vous ; je le crois, moi aussi je vous aime.

Il tressaillit et leva sur elle des yeux effarés ; mais elle supporta ce regard sans faiblir, et lui fermant la bouche avec la main, comme à ce premier matin de sa convalescence.

— Oui, je vous aime, reprit-elle, et longtemps avant que vous m'aimiez ; je vous aime depuis le temps où mon père vous représentait à nous, comme un héros de roman, comme un ange déchu. Je vous ai aimé par la pitié ; plus tard, en vous voyant ici, si faible et si souffrant, je vous ai aimé plus encore. Je vous ai aimé sans savoir ce que c'était que cet amour, et plus je vous ai vu, plus ce sentiment s'est fortifié dans mon cœur. Mais j'avais peur de vous, peur de votre passé... Hier, ah ! tenez ! hier, c'est vous qui m'avez fait souffrir. Peut-être, en effet, M. Longpré désire-t-il m'épouser, et j'avoue que cette pensée ne me semblait point déplaisante il y a quelques mois... Depuis lors... hier encore !... Ah ! quand j'ai vu votre conduite, tous mes rêves se sont écroulés... Je me suis trompée ; je vous crois, puisque vous vous êtes trompé vous-même. Mais le coup que j'ai ressenti en vous voyant retomber si bas, ah ! ce coup-là m'a révélé combien

Digitized by Google

je vous aimais... A quoi bon le cacher? Je vous aime, Olivier ; mais pour que je puisse avouer cet amour, pour qu'il ne soit pas un supplice, une honte pour moi, il faut, il faut... Vous le savez bien ! Me le promettez-vous?

Il se leva. Une joie sans bornes illuminait ses traits amaigris.

— Adrienne, dit-il d'un ton solennel, par le souvenir sacré de ma mère, je vous promets de me rendre digne de vous. Quoi qu'il arrive, mon cœur, ma vie sont à vous. Je partirai ce soir, je travaillerai et je ne reviendrai que le jour où il vous plaira de me dire : Revenez !

— C'est bien, dit-elle; tenez votre promesse, Olivier, et je tiendrai la mienne.

Elle lui tendit la main ; il la prit, la baisa longuement et sortit de la chambre.

Adrienne demeura un instant immobile, les yeux fixés sur la porte ; puis tout à coup elle fondit en larmes ; mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie. Son âme fière, droite et pure avait horriblement souffert depuis quelque temps en se sentant envahir par cet amour pour un homme qu'elle considérait comme dégradé, et si parfois un rayon d'espérance était venu la consoler, l'aventure d'hier l'avait frappée au cœur. Bouleversée, révoltée par la scène de l'orage, elle voyait maintenant qu'elle s'était trompée, elle sentait encore sur ses mains la trace brûlante des larmes d'Olivier, et son cœur battait d'un noble orgueil. Il n'était pas tombé tout à fait, puisqu'il avait pleuré ! Avec plus d'expérience de la vie, Adrienne se fût défiée peut-être ; mais son âme candide était incapable de concevoir de semblables pensées. Elle croyait, elle avait la foi.

Ses réflexions l'absorbaient tellement qu'elle n'entendit pas son père rentrer aux Échavées ni monter l'escalier. Il ouvrit la porte et s'approcha vivement, le visage rayonnant de joie.

— Bonjour, petite, dit-il.

— Bonjour, père, répondit-elle en lui sautant au cou, heureuse de cette joie qui correspondait à la sienne. As-tu échappé à l'orage?

Digitized by Google

— J'étais à couvert, devine chez qui?

— Je ne sais.

— Chez Longpré.

— Ah! dit-elle et son front se rembrunit.

— Oui, je l'avais rencontré dans la campagne de Burdinne et il m'a retenu à dîner chez lui.

Il la regarda un instant en souriant d'un air narquois. — Nous avons parlé de toi, reprit-il.

— De moi! dit-elle avec inquiétude.

— Oui, de toi, petite, et d'Armand... Mais comme te voilà pâle!

En effet, elle était pâle, blanche comme de la cire. Elle ne s'attendait pas à ce coup-là, si rapide, si brusque! Elle était prise au dépourvu. Elle se raidit cependant et s'efforça de sourire.

— Et qu'avez-vous dit de moi et... d'Armand?

— Nous avons dit que vous feriez un joli couple de fiancés, et le père Longpré m'a prié de te demander ta main pour son fils... Eh bien! Qu'as-tu? Tu pleures! Mais qu'as-tu donc?... Nous serions-nous trompés? Armand?... Mais non, ce n'est pas possible, vous paraissiez si bien d'accord!

— Mon père, dit-elle avec un violent effort en refoulant ses larmes, je n'épouserai pas Armand.

— Et pourquoi?

— Parce que je ne l'aime pas.

Le docteur bondit; l'irritation le gagnait. Du diable s'il s'était attendu à pareille chose!

Avoir passé la moitié de la journée à arranger un gentil mariage, être revenu à bride abattue, pendant deux lieues, la tête pleine de merveilleux projets, et recevoir un pareil accueil! Adrienne perdait-elle la tête?

— Tu ne l'aimes pas, répondit-il d'un ton bourru; mais hier, hier, cependant... Nous avons cru, tout le monde a cru, Armand lui-même...

— Vous vous êtes trompés.

— Voilà un entêtement! Et d'où vient ce changement? car c'est un changement. Quelle lubie a traversé ta cer-

Digitized by Google

velle?... Comment! Voilà six mois qu'Armand te fait la cour, ou à peu près; cela est visible! Voilà un garçon honorable, riche, bien tourné, sain de corps et d'esprit, et tu le refuses!

Sa voix s'élevait en parlant; une sourde colère couvait en lui, et ses yeux clairs de médecin semblaient fouiller jusqu'au fond de l'âme d'Adrienne.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-il en la prenant brusquement par le bras.

— Rien, je ne veux pas me marier.

Il frappa du pied avec impatience, lâcha le bras d'Adrienne, fit un tour dans la chambre et, revenant brusquement vers la jeune fille, il lui reprit les deux mains à la fois.

— Adrienne, dit-il, tu me caches quelque chose.

Il l'examinait d'un air sombre, les sourcils froncés, les lèvres serrées, comme s'il recherchait quelque cause mystérieuse; tout à coup, il tressaillit.

— Olivier? gronda-t-il.

Elle chancela sous le coup; ses larmes jaillirent.

— Ah! s'écria le docteur, est-ce que ce drôle aurait osé!... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Ce n'est pas vrai?

Il la secouait avec violence, lui serrant les mains à les broyer : — Mais réponds donc! Réponds-moi! Ce gandin, ce viveur, ce débauché se serait fait aimer de toi? De toi, mon enfant, mon bien, ma vie?... Adrienne?... Tu ne réponds rien... Ah! maudit soit le jour où je l'ai reçu chez moi, sous mon toit! Il a fait mourir sa mère, maintenant, il veut me prendre mon enfant! Malédiction sur lui!... Mais c'est impossible!... Je rêve! Ce n'est pas vrai!

Alors, avec un élan héroïque, rassemblant tout son courage, elle se redressa fièrement devant lui, belle d'audace et de désespoir.

— C'est vrai, dit-elle.

— Ah!

Il demeura sans voix, sans regard, comme frappé de la foudre, les traits creusés, vieilli de dix ans.

Digitized by Google

Mais, de ses petites mains tremblantes, elle lui caressait les bras.

— Mon père, dit-elle, écoutez-moi, ne vous emportez pas ainsi... On ne vous prendra pas votre enfant. Je suis votre fille et je vous aime, mais ne me forcez pas à dire un mensonge. Je ne veux pas mentir, j'aime Olivier...

Il fit un geste de fureur.

— Écoutez-moi, reprit-elle ; je l'aime, c'est vrai ; mais je ne serai jamais à lui s'il n'est digne de vous et de moi. Pourquoi le maudissez-vous? Il va partir. Ce soir même, il s'éloignera, il me l'a juré ; il ne reviendra que le jour où vous le rappellerez. Ne le maudissez pas! Il a bien changé, ne le savez-vous pas vous-même?

— On l'a bien vu hier soir! ricana le docteur avec ironie.

— Hier soir, il était fou, jaloux de M. Longpré, malade, que sais-je?... Ne le condamnez pas ainsi. Ayez pitié de lui, pitié de moi! Laissez-lui le temps de se réhabiliter. Fixez-lui un délai quelconque. Vous pouvez compter sur moi, je le répète ; je ne le verrai, je ne l'épouserai que le jour où vous le trouverez digne de vous.

— Enfant! grommela-t-il, tu raisonnes comme ceux qui ne connaissent pas le monde. Les hommes de la trempe de celui-là ne changent pas.

— Mettez-le à l'épreuve.

— A l'épreuve! Et que feras-tu si elle tourne contre nous?

— Je ne me marierai pas.

Le docteur demeura silencieux; les paroles de sa fille l'ébranlaient. Olivier n'était peut-être pas aussi mauvais qu'il l'avait pensé. Il se rappelait la conversation qu'ils avaient eue le dimanche du labourage.

Comme il restait muet, elle lui entoura le cou de ses deux bras et posant sa jeune tête sur la barbe grise du vieillard, levant vers lui son regard suppliant.

— Mon père! murmura-t-elle.

Il baissa les yeux vers elle ; ce beau regard clair de jeune fille le fit faiblir.

Digitized by Google

— Fais venir Olivier, dit-il.

Demeuré seul, le docteur se mit à se promener à grands pas dans la chambre, plongé dans ses réflexions. C'était un homme de résolution prompte, sa pensée nette jugeait vite d'une situation. Quand Olivier arriva, la décision de son oncle était prise.

Pâle comme un accusé devant son juge, le jeune homme demeurait sur le seuil de la porte, le cœur serré par une inexprimable angoisse. Ne s'agissait-il pas du sort de sa vie tout entière?

— Approche, dit le docteur.

Il entra, et, longuement, l'oncle Séverin le regarda avec des yeux remplis d'une amère tendresse.

— Olivier, reprit-il d'une voix grave, tu aimes Adrienne?

Le jeune homme s'inclina sans pouvoir prononcer un mot.

— Elle t'aime aussi, continua le docteur. En te la donnant pour femme, tu sais quel trésor je te donnerais.

Il parlait par phrases brèves, saccadées, interrompues par des silences, comme s'il cherchait et pesait toutes ses paroles.

— Ce trésor, reprit-il, il faut t'en rendre digne... Tu vas partir, dans une heure, par le dernier train... Tu iras à Bruxelles et tu reprendras tes études... Te voilà rétabli maintenant; tu peux travailler, travaille!... De l'argent, tu en auras, ne t'inquiète donc que d'une chose, du travail... Prends tes grades, sois un homme, et quand tu auras conquis ton diplôme de docteur en droit, reviens... Mais pas avant... Plus de folies surtout, d'aucune espèce... Le travail seul!... Tu m'as compris. Acceptes-tu mes conditions?

Le docteur lui tendait les mains; Olivier les saisit avec un sanglot convulsif.

— O mon oncle! mon oncle! balbutia-t-il, que vous êtes bon!

— Je suis juste, dit simplement le docteur en se dégageant doucement. Tu as ma parole, j'ai la tienne; souviens-toi que la main d'Adrienne est à ce prix!... Et maintenant, préparons-nous au départ.

Digitized by Google

Il sortit et descendit donner ordre à Marmouset d'atteler le phaéton.

Il était triste, mais calme. Sans doute ce n'était pas sans une profonde douleur qu'il voyait s'évanouir les beaux rêves de mariage qu'il avait caressés pour Adrienne. Et ce pauvre Armand! quel coup ce refus n'allait-il pas lui porter! Mais enfin, le jeune homme avait de la raison; il faudrait bien qu'il en prît son parti. Du reste, rien n'était encore perdu. Adrienne et Olivier s'aimaient, il n'en pouvait douter; il ne pouvait douter surtout de la sincérité de sa fille, il la connaissait trop bien pour cela. Qu'aurait-il pu décider? Briser sa résistance, c'était faire deux malheureux; c'était exaspérer l'amour dans le cœur d'Adrienne, l'y ancrer si profondément que, plus tard, rien n'eût pu l'en détacher; c'était aussi, s'il était vrai qu'Olivier fût sincère, écraser l'étincelle d'honneur qui couvait encore au fond de cet esprit malade, c'était le rejeter dans la bohème, le perdre pour jamais. Responsabilité redoutable! Ne valait-il pas mieux tenter l'expérience. Peut-être la pensée d'Adrienne allait-elle relever le jeune homme. S'il n'en était pas ainsi, eh bien! le temps, l'évidence de la dégradation d'Olivier affranchiraient le cœur de la jeune fille! En somme, tout à sauver et rien à perdre.

Dix minutes plus tard, Bayard piaffait dans la cour, attelé au phaéton. Marmouset, Gertrude, Marjosèphe, tout le monde était réuni pour assister au départ d'Olivier. Pendant ces quatre mois, les braves serviteurs avaient appris à aimer ce jeune homme qu'ils avaient vu passer le seuil avec la sueur de l'agonie sur les tempes, et qu'ils revoyaient maintenant au moment du départ, un peu pâle, un peu maigre encore, mais alerte et plein de vie. Ils avaient assisté à sa longue convalescence, ils l'avaient soigné, ils l'avaient toujours trouvé affable et bon.

Aussi tous le voyaient partir le cœur serré. Le pauvre Marmouset oubliait la scène d'hier soir; sa mèche grise remuait sur son front chauve et dans le coin de ses vieux yeux de quatre-vingts ans, deux larmes tremblaient. Ger-

Digitized by Google

trude se frottait les paupières avec son tablier ; Marjosèphe regardait le monsieur avec une petite mine attristée; tous, jusqu'au moindre valet d'écurie, se sentaient émus.

Olivier leur serra la main, leur distribua quelques souvenirs et se dirigea vers Adrienne. Droite et fière dans sa robe noire, elle se détachait sur le crépuscule.

Le jeune homme s'arrêta devant elle, la couvant d'un long regard d'adoration.

— Embrasse ta cousine, dit brusquement le docteur.

Il la saisit follement dans ses bras et déposa sur ce beau front pur qui s'inclinait sur sa poitrine, un baiser, sceau de l'amour et de l'éternelle fidélité.

Le docteur Séverin le poussa dans la voiture, monta sur le siège, prit les rênes et, faisant claquer son fouet :

— Hue ! Bayard ! s'écria-t-il d'une voix forte.

Le pavé étincela sous les sabots du cheval, qui partit au grand trot le long de la route d'Andenne.

Sur le seuil de la cour, près du grand marronnier, Adrienne était restée debout, suivant des yeux la voiture qui s'effaçait dans les brumes rosées du crépuscule.

— Il reviendra ! dit-elle avec un beau sourire.

XI

Il est revenu, en effet, il est revenu deux ans plus tard, couvert des lauriers universitaires, après avoir franchi brillamment les deux étapes de ses examens ; il est revenu et il a épousé Adrienne. Ils se sont établis à Huy, où Olivier compte exercer sa profession ; tous les dimanches, ils peuvent se rendre aux Échavées, auprès du docteur Séverin, et se promener longuement aux environs.

Au mois de juillet de cette année, Olivier a voulu revoir la place où, pendant un orage, l'aveu de son amour lui avait échappé.

Ils s'assirent au même endroit, sur la même pierre, sous la même saillie de racines de chêne entrelacées, auprès du

Digitized by Google

même ruisseau, aujourd'hui si tranquille, alors si chargé d'écume.

Et, tout le passé lui revenant à la mémoire, Olivier se pencha vers sa femme et l'embrassa.

— C'est toi qui m'as changé, dit-il; j'étais un vagabond, un bohème, tu as fait de moi un homme.

Elle sourit et, désignant du doigt le cercle rougeâtre qu'il avait au bras droit :

— Moi, et ceci, répondit-elle.

L'amour est comme le feu ; ils brûlent, mais ils purifient.

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE.

KRAUSE & SPENCER.

Pierre Véron protestait au nom du bon sens, il y a quelque temps, contre les extravagances du public, toujours prêt à s'engouer des plus audacieux en matière littéraire, artistique ou financière.

« De quelque côté qu'on regarde, disait-il, on voit partout des *étonneurs*. Est-ce que la logique ne prendra pas bientôt sa revanche, au pays de Voltaire, contre ce ridicule fétichisme? »

Pierre Véron a raison. Mais sa revue est incomplète. La philosophie a aussi ses *étonneurs*, surtout de nos jours, grâce à l'affaiblissement de la critique contemporaine[1].

Le modèle du genre est Hegel. Son règne fut aussi glorieux qu'éphémère. Toute l'Allemagne, un moment, ne jurait que par Hegel; mais à la génération suivante, on n'en parlait plus. Son imitateur en France eut le même succès. Qui ne se rappelle Proudhon proclamant devant la foule stupéfaite que la propriété est le vol, que le droit est la force, que Dieu est le mal! Mais que reste-t-il de cette prodigieuse révélation? Des mots sonores et creux.

I

Parmi les étonneurs contemporains, dans le domaine de la philosophie, je citerai seulement Arthur Schopenhauer, Auguste Comte et Herbert Spencer.

[1] E. Caro. *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1882.

Digitized by Google

Darwin est plutôt un savant et un charmeur qu'un philosophe. C'est un observateur habile, modeste et circonspect qui demandait simplement, dans son premier ouvrage, la permission d'introduire une hypothèse sur l'origine des espèces. Ce n'est pas sa faute si ses disciples ont manqué de réserve et si l'hypothèse s'est transformée subitement en dogmatisme.

Dans l'état actuel de nos connaissances, en présence des difficultés presque insurmontables que présente le problème de l'apparition des êtres vivants sur la terre, l'hypothèse de la transformation des espèces a certes sa raison d'être. La tradition biblique, qui assimile Dieu à un artiste pétrissant la matière, n'a aucune valeur scientifique. La génération spontanée, discréditée par ses alliances, combattue de nos jours par l'expérimentation, n'a pas été discutée encore, au point de vue philosophique, dans ses rapports avec la conception de la nature vivante. L'hypothèse de l'évolution, reprise et développée par Darwin, semble plus favorable à l'esprit d'observation et aux études comparées.

Mais n'est-il pas téméraire de l'admettre à titre définitif, comme une vérité certaine, et de l'étendre jusqu'à l'homme, sans tenir aucun compte des données les plus incontestables de la psychologie expérimentale, ni des principes les plus évidents de la philosophie? A mon avis, il y a dans cette question une foule de malentendus sur lesquels il faudrait s'expliquer, avant de rien affirmer.

Qu'est-ce que l'évolution et quel est son domaine? S'applique-t-elle à l'espèce comme à l'individu ? Qu'est-ce qu'une espèce et quel est son mode d'existence? Une espèce peut-elle avoir sa cause dans une autre espèce? Qu'est-ce que la cause, comment diffère-t-elle de la succession et de la condition ? Un être peut-il avoir sa cause dans un être plus imparfait? Un être peut-il acquérir des propriétés nouvelles, étrangères à son espèce, et les transmettre à ses descendants? Un être qui n'a point de nerfs, ou qui n'a point de vertèbres, ou qui n'a point de conscience peut-il jamais devenir un animal, un vertébré, un être conscient ? Un être qui manque

Digitized by Google

de raison peut-il la conquérir à l'aide des circonstances extérieures? N'est-ce pas violer à la fois les règles de l'observation et les maximes du sens commun que de parler de vie morale, de liberté, de responsabilité et de criminalité à propos des animaux?

Je m'arrête, car les difficultés s'accumulent à mesure qu'on approfondit la question de la transformation de la brute en être conscient et raisonnable. J'ai touché à ces points dans mes ouvrages, je n'insiste pas pour le moment. Tout ce que je demande, c'est que les darwinistes ne perdent pas de vue que leur doctrine a un côté psychologique et philosophique. Dédaigner les principes est facile, mais ce n'est pas ainsi qu'on termine un débat.

Parlons de *Schopenhauer*. C'est un type bien original, composé de dialectique subtile et de grossière ironie. Schopenhauer est un étonneur qui fut longtemps incompris. Il se flattait d'accaparer les applaudissements des lettrés par ses insultes et par ses paradoxes. Il soutenait que le monde est sa représentation et n'existe que dans sa pensée, que sa volonté s'objective dans son corps et que toute force naturelle est volonté, que la volonté, après s'être développée d'une manière aveugle dans la nature inorganique, dans le règne végétal et dans le règne animal, arrive dans le cerveau humain à la conscience d'elle-même et que, aussitôt qu'elle s'est reconnue, elle s'aperçoit que le monde, qui est son œuvre, est une œuvre de folie. Cette même volonté, qui a construit sans le savoir le cerveau humain, où elle apprend ce qu'elle est elle-même, fait alors des raisonnements à perte de vue pour bien se rendre compte de son aveuglement et pour tâcher d'échapper aux conséquences de ses sottises. Elle voit que le monde qu'elle a fait est fait tout de travers, que la vie dont elle est le principe est une chose abominable et que ce qu'elle a de mieux à faire, maintenant qu'elle voit clair, c'est de se nier elle-même.

Comment faire pour se nier soi-même? Car, enfin, il ne suffit pas de se repentir ou de se moquer du monde. Ce qui est fait est fait, le railleur vit comme les autres, et vivre c'est

Digitized by Google

souffrir : la douleur seule est positive. Comment donc sortir de cette mauvaise farce qu'on appelle la vie ? Par le suicide, direz-vous. Erreur ! vous ignorez donc que la volonté est indestructible, que pour se tuer il faut vouloir, que celui qui se tue veut encore vivre, mais ne veut plus souffrir. C'est la volonté de vivre qu'il faut anéantir. Le suicide n'y peut rien. D'ailleurs, l'âme est composée de deux parcelles, d'une parcelle de volonté qu'on tient du père, et d'une parcelle d'intelligence qu'on tient de la mère. A la mort, ces deux parcelles se séparent, et la volonté abandonnée à elle-même finit par rencontrer une intelligence physique pour constituer une nouvelle âme. Alors tout est à recommencer : la volonté s'objective dans un corps, elle renaît à la vie, la vie est une douleur, etc. Non, tout bien considéré, il n'y a qu'un moyen de renoncer à la tendance de vivre, c'est de fuir le piège de l'amour, moyen perfide, inventé par la nature pour maintenir l'espèce et perpétuer le règne de la volonté ; c'est de mortifier le corps par l'ascétisme et de supprimer la génération par la chasteté. Le célibat universel, voilà le vrai remède aux misères de l'existence, voilà le salut de l'humanité.

On dit que Schopenhauer s'attendait à être canonisé après sa mort pour avoir si bien débrouillé l'énigme de la création. Ce qui est certain, c'est qu'il a bien mérité du Bouddha, dont il fut un fervent disciple, et que sa doctrine aura un durable succès auprès des amis de la franche gaîté.

Cela n'empêche pas que Schopenhauer a fait école. Le *pessimisme* est dans le courant, il est un des affluents de l'athéisme contemporain. Mais ses partisans ne paraissent pas avoir une conviction bien profonde. Le plus célèbre de tous, Edouard de Hartmann, est tombé dans les embûches de l'amour et s'est marié comme le plus vulgaire optimiste. C'est sans doute pour propager la doctrine.

II

Auguste Comte, notre second étonneur, est moins original que Schopenhauer, mais il eut la chance d'être compris

Digitized by Google

de son vivant et même d'être adoré par ses fidèles. Je parle sérieusement. Par contre, il fut si bien compris par le plus intelligent de ses disciples qu'il fut renié avant d'être mis en terre, et que sa doctrine, le *positivisme*, fut dépouillée de presque toutes ses excentricités : il n'en resta que la méthode d'observation, aussi vieille qu'Aristote, et quelques formules étriquées sur la division des sciences et sur la marche de l'humanité.

Il en résulte qu'Auguste Comte n'est plus connu des positivistes, et c'est dommage. Je l'avais signalé, en 1867, à l'admiration de ses contemporains, au moment où ses croyances sociales et religieuses commençaient à gagner les hautes écoles en Belgique. Je m'étais donné la peine de le lire pour en parler en connaissance de cause, ce qui est plus méritoire qu'on ne pense. J'avais mentionné sa « Classification positive des dix-huit fonctions intérieures du cerveau ou le Tableau systématique de l'âme », où il professe ouvertement le matérialisme phrénologique à la manière de Broussais, son maître, et avoue piteusement que l'observation du cerveau pour l'étude de l'âme et de ses facultés n'est qu'un artifice oratoire, ce qui renverse la base de toute sa doctrine. J'avais cité son organisation du corps social, composé de trois pouvoirs : le pouvoir matériel, qui est dévolu aux industriels, le pouvoir intellectuel, qui appartient aux philosophes, et le pouvoir moral, qui réside dans les femmes, organisation qui rappelle le régime de castes, décrit par Platon, sauf le pouvoir moral, qui apparaît pour la première fois. J'avais ajouté que Comte avait solennellement supprimé le *droit* et la *cause*, déclarant que ces notions métaphysiques étaient, l'une, immorale et anarchique, l'autre, irrationnelle et sophistique : voilà donc une société sans droit, où personne n'est citoyen, où chacun est fonctionnaire. J'avais parlé des manifestes politiques du réformateur, saluant tour à tour, avec le même enthousiasme, la proclamation de la république et la proclamation de l'empire, affichant hautement ses sympathies pour la dictature et pour la centralisation, ses antipathies pour la liberté et pour le régime parlementaire, écrivant au czar, qu'il a tou-

Digitized by Google

jours combattu l'égalité et la souveraineté du peuple, et s'attendant à tout instant à l'avènement officiel du positivisme. J'avais célébré, enfin, comme il convient, la religion positiviste, le culte de l'humanité, sans Dieu et sans immortalité, où l'homme et la femme s'adorent mutuellement, en attendant que le Dieu et ses adorateurs soient incorporés dans le Grand-Être.

Je crois qu'il est utile de rappeler ces choses. Le positivisme est dans le courant de l'opinion publique. Comte est appelé un puissant génie et un grand réformateur. Je me permets de croire qu'un autre nom lui conviendrait mieux.

On me dira : Les opinions de Comte n'ont aucune valeur, mais sa méthode est excellente; c'est par la méthode que Comte a innové et qu'il est digne d'admiration.

Quelle est sa *méthode*? L'observation externe, faite au moyen de nos sens. Quel est l'objet de cette méthode? Les phénomènes de la nature. Voilà pourquoi, d'après Comte, les phénomènes de la nature sont la seule chose *positive* que l'on puisse affirmer, et les sens la seule source de nos connaissances scientifiques.

Ceux qui se figurent que cela est nouveau ne connaissent pas l'histoire; ceux qui pensent que Comte a été fidèle à sa méthode n'ont pas lu ses ouvrages; ceux qui estiment que l'observation externe est toute la méthode n'ont pas étudié la philosophie.

Comte est aussi ignorant et aussi exclusif en fait de méthodologie qu'en fait de doctrine. Il préconise l'observation externe, et il convient que l'étude de l'âme ne peut se faire que par observation interne, et il construit une société idéale et une religion idéale, *à priori*, en dehors des données de l'expérience; il ne veut que des phénomènes et il proclame partout des principes dans ses théories morales et politiques; il n'admet que le relatif et il met l'absolu dans l'État. Comte tombe constamment dans toutes les contradictions inhérentes au sensualisme de tous les temps. Sa méthode est celle des sensualistes. Il est facile de dire que l'homme n'a que des sens et ne connaît que des phénomènes, mais il est impossible

Digitized by Google

de formuler ce jugement sans penser, et il est impossible de penser sans faire usage des idées de la raison. Comment constater un phénomène externe sans faire un retour sur soi et sans appliquer aux sensations les principes de cause et de substance qui dépassent l'observation? Cela est élémentaire pour ceux qui ne se contentent pas de puiser leurs connaissances philosophiques dans les traités de Cabanis ou de Broussais.

J'ai fait un discours aussi, en 1868, pour continuer la critique du positivisme, sur l'*Observation, son rôle et ses limites dans la science*. C'est là que j'ai montré en quoi consiste la méthode, quelles sont ses parties, et quelle est la place de l'observation dans l'ensemble des procédés de l'esprit. Le fait est que l'observation est interne ou externe, qu'à l'observation externe succède la généralisation, sous forme d'induction ou d'analogie, qu'à l'observation interne succède la dialectique, dans le sens platonicien du mot, comme discussion des éléments rationnels de la pensée, et que l'ensemble de ces instruments scientifiques constitue l'analyse, qui procède par intuition; à l'analyse s'oppose ensuite la synthèse, qui procède par déduction. Toutes ces notions sont justifiées par des exemples empruntés aux divers domaines de la science. La concordance de l'analyse et de la synthèse amène la certitude. Quand on se rend compte de cette variété de procédés, on voit combien profonde est l'erreur de ceux qui prennent l'observation externe pour toute la méthode.

Une des plus grossières méprises de Comte à cet égard est sa prétention de faire entrer les mathématiques dans le cadre des sciences expérimentales. Là cependant il était sur son terrain. Il connaissait les mathématiques et ne connaissait pas autre chose. J'ai montré dans ma *Logique*, sans contestation possible, que les mathématiques sont une science philosophique et consistent dans la dialectique de la quantité, considérée en elle-même et dans ses diverses applications à l'espace, au temps et au mouvement.

Digitized by Google

III

Herbert Spencer se rattache au positivisme, il le continue et le modifie en quelques points. Comte était mathématicien, Spencer est ingénieur ; tous deux se sont imaginé qu'ils étaient appelés à régénérer la philosophie sans étude préalable des questions philosophiques.

Spencer n'est certes pas un esprit ordinaire. Son savoir est étendu et profond dans le domaine des sciences naturelles ; c'est là qu'il déploie un incomparable talent d'analyse et de généralisation, qui a séduit les partisans des théories nouvelles. En matière d'histoire, ses hypothèses sont souvent ingénieuses, quoique trop empruntées aux mœurs des sauvages, qu'on n'a pas le droit d'assimiler aux hommes primitifs. Mais, au point de vue de la philosophie pure, ses lacunes et ses défauts sont plus nombreux que ses mérites. Il n'a qu'une notion très incomplète de la méthode ; il ne possède nullement les premiers principes de la science ; il ne présente enfin que des théories insuffisantes, souvent incohérentes et rétrogrades, en matière de sciences morales et politiques.

Son travail sur l'*Éducation* intellectuelle, morale et physique est une réminiscence de Pestalozzi, développée mal à propos dans un esprit utilitaire. Ses études sur l'*Esthétique* n'offrent rien de sérieux et sont indignes de notre époque. Sa *Morale évolutionniste* ne dépasse pas l'utilitarisme et fait abstraction des concepts fondamentaux de la vie morale : le sentiment du devoir y apparaît comme un phénomène transitoire. Son essai sur le *Progrès* n'est qu'une ébauche de l'idée de l'évolution et fait abstraction de la liberté, de la perfectibilité et de la destinée de l'homme. La loi du progrès, dit-il, est la transformation de l'homogène en hétérogène, et la cause du progrès est la multiplication des changements amenés par tout changement ; cette cause nous est inconnue et se trouve placée en conséquence sous la protection de la religion. Avis aux progressistes.

Digitized by Google

Ses *Premiers principes* roulent sur l'espace, le temps, la matière, le mouvement, la force et l'évolution. Le temps et l'espace sont à peine effleurés par l'auteur : ce sont des conceptions abstraites des relations de séquence et des relations de coexistence, qui correspondent à quelque réalité relative dont on ignore la cause. La matière est ce qui résiste. Son contenu se compose de forces. Le mouvement est la synthèse de l'espace, du temps et de la matière. Telles sont les données de la philosophie.

Ces objets sont *connaissables ;* ils ne sont pas, pour Spencer, au nombre des sept énigmes du monde, dont parle Du Bois-Reymond. Mais il en est d'autres dont il parle tout autant et qu'il déclare néanmoins *inconnaissables*. Telles sont les idées dernières de la religion et de la science.

Nous touchons ici au côté le plus étonnant et le plus vulnérable du système de Spencer : il s'agit de la séparation entre le domaine du connaissable et le domaine de l'inconnaissable, entre la science et la religion. L'idée n'est pas neuve, elle appartient à Comte et aux sensualistes de tous les temps, qui sont d'accord sur ce point avec les amis de l'orthodoxie ; mais la formule est nouvelle. L'auteur reprend à son profit la critique de l'infini par Locke, la critique de l'absolu par Hamilton et par Mansel, et en tire cette conséquence naturelle, en sa qualité d'Anglais, qu'il faut abandonner aux Églises l'exploitation de tout ce qui dépasse les limites de l'observation. Spencer dirait volontiers avec le P. Malebranche : En matière de philosophie, il faut voir évidemment ; en matière de religion, il faut croire aveuglément. J'ai discuté cette étrange abdication de la raison dans ma Logique et dans la préface de la nouvelle édition de mon *Introduction à la Philosophie*.

Comment peut-on affirmer sans contradiction qu'il existe hors de la pensée quelque chose qu'il est impossible de penser? Comment signaler un objet sans le connaître de quelque façon? Comment donner un nom à l'inintelligible? Voici les motifs les plus sérieux sur lesquels on s'appuie : Nous ne connaissons pas l'infini, parce que nous sommes finis; nous

Digitized by Google

ne connaissons pas l'absolu, parce que nous sommes relatifs. Comme si ceux qui s'expriment ainsi ne distinguaient pas entre le fini et l'infini, entre le relatif et l'absolu ! Comme si l'on pouvait distinguer les choses sans les connaître ! Comme si la seule conséquence légitime qu'on puisse tirer des limites et des conditions de notre pensée n'était pas celle-ci : donc il y a aussi des limites et des conditions à la connaissance que nous avons de l'infini et de l'absolu ! Les philosophes ont-ils jamais prétendu qu'ils avaient l'omniscience ? Non, ils se contentent de dire que l'homme peut par la raison connaître les principes, aussi bien qu'il connaît les phénomènes de la nature par les sens.

Dans son livre des Principes, Spencer fait de la dialectique sans le savoir. Il fait usage de la raison pure, il affirme *à priori*, sous forme de jugements universels et apodictiques, quoiqu'il méconnaisse la portée de la raison et qu'il se flatte de recourir seulement à la méthode expérimentale. Il ignore que l'observation a des limites et se figure que ses formules sont puisées à la source de l'expérience quand il peut citer quelques faits qui les confirment.

Arrivons à ses *Principes de Psychologie*, qui sont la base de sa doctrine et qui expliquent suffisamment ses défaillances et ses contradictions.

M. Guillaume De Greef nous a donné récemment un excellent résumé de cet ouvrage, qu'il considère comme une œuvre de génie. Il profite de l'occasion pour faire, dans sa préface, la critique de l'enseignement philosophique de Bruxelles. Quoiqu'on puisse se défier du jugement d'un auteur qui ne parle qu'avec mépris du gouvernement libéral et qui trouve que notre Code pénal, imbu de théories métaphysiques, épuise la mesure du burlesque et parfois de l'odieux, j'estime cependant que la critique vaut une réponse. L'attaque ne paraît pas bien vigoureuse, il est vrai, et se borne à dire « Psychologie métaphysique qui ne tient aucun compte de la biologie », mais cela signifie évidemment que je ne suis pas « dans le courant », que j'ai cessé d'être à la hauteur de la « science contemporaine », ce qui est un motif

Digitized by Google

péremptoire de condamnation. M. De Greef n'est pas le premier qui articule ce reproche. Il est utile peut-être pour ma réputation, pour l'institution à laquelle j'appartiens, pour l'école même que je représente, que je m'explique une fois de plus sur ce point.

IV

L'école de Krause est encore inconnue en Angleterre, quoiqu'on ait célébré l'année dernière le centenaire de son fondateur. Spencer n'en a probablement jamais entendu parler, et cependant je puis affirmer qu'il est impossible aujourd'hui de résoudre aucun problème philosophique sans discuter les opinions si nettes, si profondes et si neuves de Krause. Cet éminent penseur a repris à nouveau tout le travail de la pensée à la recherche de la vérité; il a rectifié et complété la *Critique* de Kant, en déterminant exactement les fonctions des diverses facultés de l'esprit, en fixant la nature et les limites de chaque ordre de connaissances, en précisant la notion, les conditions et la division de la science. Personne n'a décrit comme lui l'analyse et la synthèse, ni scruté les diverses espèces de connaissances qui donnent naissance à l'histoire, à la philosophie, à la philosophie de l'histoire et à la métaphysique. Si Spencer ne s'était pas arrêté à la logique formelle, s'il avait étudié la théorie de la connaissance, de la science et de la méthode, comme doit le faire celui qui se propose de construire un système scientifique, il aurait reconnu ce qu'il y a d'étroit dans sa classification des sciences, ce qu'il y a de faux dans sa prétention de faire de la philosophie avec les seules données de l'expérience, ce qu'il y a d'incomplet même dans la plus belle de ses études, dans celle de l'évolution.

La philosophie de l'histoire repose sur les lois de la vie. Il faut donc apprendre aux modernes contempteurs de la philosophie que c'est Krause qui a créé la *biologie* comme science, et que la biologie ne se borne pas à la physiologie.

Digitized by Google

Ce n'est pas le corps seul qui est vivant, c'est l'âme, c'est la terre, c'est l'humanité, c'est Dieu. Si l'on ne veut pas lire les œuvres de Krause, pour s'en convaincre, qu'on prenne la peine au moins, avant de critiquer, de jeter les yeux sur la Philosophie de l'histoire d'Altmeyer ou sur ma *Psychologie*. Les lois fondamentales de la vie, identiques aux lois de toute organisation, sont l'unité, la variété et l'harmonie, c'est-à-dire l'unité indivise, qui prédomine dans l'embryon, puis la différentiation et le développement successif des organes, qui prédominent dans l'enfance, dans l'adolescence et dans la jeunesse, enfin le juste équilibre des parties, l'union parfaite de tout avec tout, qui caractérise l'âge de la maturité. Le passage de l'homogène à l'hétérogène que Spencer, après d'autres, célèbre comme la loi du progrès, n'est qu'un cas particulier des lois de la vie. L'homogène, c'est l'indéterminé, qui se trouve à la fois dans le moi, comme point de départ, et en Dieu, comme principe de la science. Quand on possède la théorie de la connaissance, on peut se frayer par là une voie pour la notion de Dieu, comme être pur et simple, comme être indéterminé. Dieu n'est pas plus inconnaissable que l'homogène dans la théorie de l'évolution.

La doctrine de Krause embrasse tous les objets de la pensée, le moi, l'univers et Dieu, comme doctrine de conciliation entre les extrêmes. C'est là le signe d'une doctrine harmonique et complète, qui donne satisfaction à tous les besoins de la pensée et respecte tous les intérêts de la société humaine.

Le *moi* est à la fois esprit et corps, sans cesser d'être un, et se trouve ainsi rattaché au système général du monde : le moi, c'est l'unité indivise, c'est l'homogène, qui se manifeste, sous deux faces distinctes et opposées, dans l'*esprit* et dans le *corps*, intimement unis dans l'homme : variété dans l'unité. Ce qui caractérise l'esprit, c'est la concentration, c'est la vie en soi et pour soi, c'est la spontanéité, la volonté, la liberté; ce qui caractérise le corps et la matière en général, c'est l'expansion ou l'étendue, c'est l'inertie, c'est la conti-

Digitized by Google

nuité, c'est l'enchaînement ou la liaison nécessaire de tout avec tout. Krause est le premier qui ait appliqué à l'esprit et au corps ces deux catégories du propre et de l'entièreté, qui expliquent à la fois leurs qualités, leurs forces, leurs tendances et leurs rapports. L'esprit et le corps sont ainsi des substances complémentaires, destinées à s'unir, et non des substances qui s'excluent, comme dans le cartésianisme. Par là sont définitivement écartés le matérialisme et l'idéalisme ; par là se trouve, en même temps, réformé le spiritualisme étroit des cartésiens et des éclectiques. Ceux qui ne connaissent pas les œuvres de Krause ou de ses disciples se figurent que toute doctrine spiritualiste dédaigne l'anthropologie physiologique et méprise la matière. Il faut donc leur apprendre que Krause est un des premiers qui aient assigné une place à la physiologie dans l'étude philosophique de l'homme et traité scientifiquement des rapports complexes existant entre l'âme et le corps. Les philosophes et les savants modernes ont encore beaucoup à apprendre sous ce rapport. Une branche de l'anthropologie qui commence à se développer de nos jours, c'est la *psycho-physique*. Au risque d'étonner mes lecteurs, je leur dirai de nouveau que la base de cette branche nouvelle se trouve dans la psychologie de Krause, et que les auteurs qui s'en occupent avec le plus de soin ne sont pas encore parvenus à reconnaître le fondement des phénomènes qu'ils constatent. Il en est question dans ma psychologie. Jusqu'ici, je n'ai découvert aucune vérité mise à nu par les écoles contemporaines, qui ne puisse être incorporée dans le vaste système de Krause.

La *phénoménologie* de Herbart et le devenir de Hegel trouvent leur place dans l'étude de la vie, mais y reçoivent aussi leur complément. Les faits d'*inconscience*, développés par Hartmann, s'expliquent par les deux degrés de l'intimité de l'esprit. Les difficultés que soulèvent les notions de temps et d'espace, de faculté et de force, de substance et de vie, de cause et de liberté se résolvent de la façon la plus simple par l'analyse psychologique. Beaucoup d'écrivains encore mettent la philosophie en opposition avec la *science*, se figurant,

Digitized by Google

sans doute, que la philosophie est antiscientifique : ils ignorent que personne n'a mieux que Krause fixé le rang de la philosophie dans le système général de la science, ni mieux respecté les conditions de la science et de la méthode, dans la construction du système de la philosophie.

La *cosmologie* de Krause porte le même caractère que son anthropologie. Le moi, comme corps, se lie au monde physique, comme esprit au monde spirituel, comme homme à l'humanité. L'univers se compose de trois ordres de choses déterminés : la Nature, la Raison et l'humanité. Chacun de ces ordres est un, infini, absolu dans les limites de son genre. L'infinité de l'univers dans le temps et dans l'espace, l'éternité de la matière, la permanence de la force et du mouvement ne font pas doute dans cette conception. L'analyse conduit à ces grandes vérités, la synthèse les confirme. Krause est d'accord, sur tous ces points, avec les savants et les astronomes de notre époque, tandis que Spencer fait des réserves, faute de connaître les premiers principes de la science et de la religion. Mais ce qui distingue la cosmologie de Krause de celle de la plupart des écoles contemporaines, c'est que l'univers ne s'y confond pas avec la Nature, avec l'ordre physique des choses. Il y a pour nous un monde moral aussi bien qu'un monde matériel ; ils sont entre eux, comme l'esprit et le corps dans l'homme, à la fois distincts et unis. Leur union s'exprime dans le genre humain, dans l'humanité universelle, occupant tous les globes habitables de l'espace. Élevé à ces hauteurs, on comprend sans peine la question de la vie future, on se dégage des erreurs de la théologie et l'on se conforme aux enseignements de l'astronomie. Spencer s'en rapporte à la foi pour la solution du problème de la destinée humaine.

Les sciences morales et politiques, l'éducation, l'esthétique, la moralité, le droit, l'Etat, la société, la religion, sont traitées par Krause avec la même ampleur, la même méthode, le même souffle libéral que la psychologie et la cosmologie. C'est lui qui a inspiré Frœbel, comme le savent aujourd'hui tous les pédadogues en Allemagne, et Frœbel ne

Digitized by Google

passe pas encore pour un esprit arriéré ou chimérique. C'est lui qui a conçu l'art comme une partie intégrante de la destination de l'homme, et non comme un frivole amusement qui doit occuper les loisirs de l'esprit. C'est lui qui a compris le bien comme objet fondamental de la volonté, qui a tracé les commandements de l'humanité pour toutes les générations futures, qui a voulu fonder la Ligue de la vertu (*Tugendbund*) et qui a associé les Loges, les Ateliers de Frères, à cette œuvre de régénération morale. C'est lui qui le premier a exactement défini le droit, qui en a fait la fonction spéciale de l'Etat et en a déduit les vrais rapports qui doivent exister dans la société idéale entre l'Etat et les autres manifestations de l'activité humaine, comme le savent tous ceux qui se livrent à l'étude du droit naturel dans les universités des deux mondes. C'est lui, enfin, qui a nettement déterminé la religion, dans les limites de la raison, comme intimité de l'homme avec Dieu et qui, sous ce rapport comme sous tous les autres, a pleinement donné satisfaction aux besoins légitimes de l'esprit et du cœur, sans jamais compromettre les droits de la raison, ni la liberté de la conscience.

Si l'on compare maintenant les travaux de Krause à ceux de nos modernes moralistes, politiciens et socialistes, au point de vue des principes, abstraction faite des questions historiques, on voit aussitôt que, d'un côté, tout est précis, méthodique, lié, conforme, à la fois, à la raison et aux saines traditions de l'humanité, appuyé sur une notion complète et élevée de la nature humaine, et que, de l'autre, tout est confus, incohérent, contraire aux aspirations de la raison et conforme seulement aux tendances de la sensibilité, qui est commune à l'homme et aux animaux. La morale de l'évolution cherche l'origine du sens moral dans les sentiments sociaux de quelques espèces du règne animal et n'apprécie les actes qu'au point de vue des conséquences qu'ils produisent. Les conceptions politiques de Comte et les *Principes de sociologie* de Spencer sont des constructions fantaisistes qui n'ont aucune base dans la notion du droit, ni aucun rapport avec les fins de la nature humaine. Spencer s'abandonne à

Digitized by Google

des considérations sans fin sur l'homme primitif et sur la genèse des superstitions, qui n'ont rien de commun avec la philosophie sociale. Son principal titre est d'avoir conçu la société comme un organisme. Encore cet organisme ne correspond-il pas à celui de la vraie nature de l'homme.

Parlerai-je enfin de la métaphysique de Krause? A quoi bon? Les novateurs n'ont pas la prétention d'en édifier une, ni même de connaître celle des autres; au contraire, ils dédaignent de parti pris toute métaphysique. Quelle singulière notion ils doivent se former de cette partie de la philosophie! Métaphysicien est presque une injure. Et cependant l'histoire atteste que tous les héros de la science, dans les temps anciens et modernes, étaient des métaphysiciens, des penseurs qui se préoccupaient de l'origine et de la fin des choses et qui prenaient au sérieux ces questions d'enfant : Qu'est-ce que l'homme, où est-il, d'où vient-il, où va-t-il? Est-ce que l'enfant serait métaphysicien aussi? Je ne sais, mais il est certain que, pour abolir la métaphysique, il faudrait commencer par changer l'esprit humain. Quoi qu'il en soit, je me permettrai de dire aux positivistes que Krause est le premier qui, depuis Spinoza, ait exposé la métaphysique comme science, à la manière des géomètres, avec toutes les ressources des procédés de l'analyse et de la synthèse. Et ce qui doit être bien surprenant, pour ceux qui n'ont jamais ouvert un livre de métaphysique, c'est qu'en partant de l'intuition précise de l'Être et en déterminant rigoureusement ce que l'Être est en lui-même et dans son contenu, Krause est parvenu à déduire d'un seul et même principe tous les principes particuliers qui servent de base aux sciences particulières, y compris le principe de la quantité, sur lequel s'élèvent les mathématiques.

C'est grâce à la métaphysique que la science est *une* dans toute son étendue et peut s'organiser comme corps de doctrines. La science est un *organisme.* Tout est organisé en Dieu et dans le monde. La philosophie de Krause est la doctrine de l'organisation. C'est aujourd'hui seulement que l'on commence à apprécier la valeur du principe d'organisation.

Digitized by Google

Krause n'a pas suivi ce mouvement de la pensée moderne, il l'a devancé, il l'a provoqué, et sa doctrine seule satisfait au besoin d'organisation de notre époque. La société ne pourra s'organiser qu'en marchant vers l'idéal décrit par Krause. Voilà le but de l'évolution sociale et voilà la signification du progrès : il y a progrès quand la réalité se rapproche de l'idéal, il y a décadence quand elle s'en éloigne. Le progrès n'est pas seulement l'évolution, il est le « devenir mieux » ou l'évolution dirigée vers l'idéal. Cette direction est volontaire chez les êtres raisonnables réunis en société et, de plus, elle est libre, quand l'homme arrive à la pleine conscience de lui-même. Le progrès n'est donc pas fatal pour l'homme, comme l'explique Spencer. Pour marcher sûrement en avant, il faut désormais connaître l'idéal de l'humanité.

On peut juger maintenant de la valeur du reproche adressé à l'école de Krause de n'être pas dans le courant de la pensée moderne. La réponse est simple : Il y a courant et courant, il y a évolution en avant, en arrière et à côté, il y a progrès, recul et aberration. La question est de savoir quel est le bon courant. Pierre Véron nous a montré des courants littéraires, artistiques et financiers qui sont déplorables et qui néanmoins séduisent beaucoup de gens. L'histoire signale des courants en politique qui sont plus funestes encore. La France est souvent victime des courants de l'opinion publique dans les grands centres et a manqué périr dans un de ces courants. La Belgiqne a échappé, en 1848, à un courant formidable, grâce à la prévoyance de ses hommes d'État et à la sagesse du peuple. La philosophie aussi a des courants de ce genre. Socrate n'était pas dans le courant créé par les sophistes et a dû réagir contre leur enseignement pour fonder la plus admirable école qu'il y ait au monde. Descartes n'était pas dans le courant de la scolastique et a dû se défendre à la fois contre la théologie et contre les tendances sensualistes suscitées en Angleterre. Kant n'était pas dans le courant du dogmatisme quand il commença la critique de l'esprit humain, ni Cousin dans le courant du sensualisme importé en France quand il enseigna la théorie de

Digitized by Google

la raison impersonnelle. Est-ce à dire qu'ils avaient tort? Le sensualisme a repris faveur après Kant et Cousin, nous sommes aujourd'hui dans un nouveau courant de matérialisme, de positivisme et d'athéisme, soutenu par les gens du monde et favorisé par l'absence ou l'insuffisance de culture philosophique. Est-ce un bien ou un mal ? Tout cela a certainement sa raison d'être et peut avoir des conséquences diverses. Si, d'un côté, beaucoup de jeunes esprits vont à la dérive et se laissent submerger par le flot montant de l'erreur, d'un autre côté, la philosophie, arrêtée dans son essor, est obligée de raffermir sa base, au profit tout au moins des générations futures. La vérité, en tous cas, sortira triomphante de la lutte. Le neuf peut être pris pour le vrai par les ignorants, et l'aberration pour le progrès, mais le temps met chaque chose à sa place.

Les esprits élevés s'affligent de la persistance et de l'intensité du mouvement sensualiste dans les doctrines contemporaines, mais ils auraient tort de s'en effrayer. Leur devoir est de le combattre. C'est le sort même de la philosophie qui est engagé dans le débat et, à mon avis, la cause de la philosophie, sainement comprise, est inséparable de celle du libéralisme et de la civilisation. Le matérialisme n'est pas seulement une erreur grossière, c'est une théorie malsaine, qui ne voit aucune différence entre l'homme et la bête, qui ne reconnaît ni la liberté, ni la responsabilité, ni le devoir, ni le droit, ni la vie future, qui dénature tout ce qu'il y a de noble et de divin dans la vie. Si l'on connaissait l'histoire du matérialisme, il n'y aurait plus de matérialistes. Un matérialiste qui vante la liberté est un non-sens. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble, à juger de l'arbre par ses fruits, que l'enseignement de l'Université de Bruxelles n'a pas été sans exercer quelque influence sur les destinées de la Belgique. Le parti clérical est invincible contre l'athéisme, mais que peut-il contre une doctrine qui, tout en s'appuyant sur la raison pure, est plus religieuse que la sienne? Tout l'avenir de la société dépend de l'éducation qu'on donne aux enfants; or, élever, qu'on ne l'oublie pas, c'est dégager

Digitized by Google

l'esprit de l'influence prépondérante des choses sensibles et l'entraîner dans la région supérieure de la vie rationnelle. A qui doit-on la thèse de l'instruction primaire obligatoire, fondée sur le principe même du droit ? Récemment encore, l'honorable recteur de l'Université appelait mes *Éléments de morale universelle* à l'usage des écoles laïques, quoique empreints de spiritualisme, un manuel d'affranchissement. C'est là le vrai sens d'un enseignement qui éveille les forces propres de l'esprit et qui lui montre qu'il peut de lui-même, sans le secours d'aucune autorité extérieure, résoudre tous les grand problèmes de la destinée humaine. Où sont donc les doctrines contemporaines auxquelles on puisse rendre le même témoignage ? Je ne crains pas de dire que si les novateurs réussissaient dans leurs revendications en Belgique, on ferait dans nos universités de la philosophie, abstraction faite de la cause première, — de la psychologie, abstraction faite de l'âme, — de la sociologie, abstraction faite du droit; on substituerait partout l'étude des phénomènes à l'étude des principes, l'histoire des mœurs au devoir, l'histoire des législations au droit naturel et l'histoire des cultes à la science de la religion. Que sortirait-il de là ? Des hommes sans principes et sans idéal. Ce serait une évolution encore, mais une évolution en arrière.

V

Faisons maintenant, en guise de contrôle, le bilan de la *Psychologie* de Spencer. Le Résumé de M. De Greef rendra ma tâche plus facile.

L'ouvrage se divise en huit parties. Rien n'indique les motifs de cette division. C'est la méthode de l'auteur.

La *première partie* traite des *données* de la psychologie. Ces données sont le système nerveux, sa structure, ses fonctions et les phénomènes de l'æstho-physiologie, qu'on appelle aujourd'hui Psycho-physique. Ce ne sont pas là des données de la psychologie, mais les limites entre les deux

Digitized by Google

parties de la nature humaine. Peu importe. Spencer a raison d'insister sur ce point, qui ne peut plus être passé sous silence. J'en ai moi-même fait ressortir l'importance dès la première édition de ma *Psychologie*, en 1862, et j'en ai déduit des conséquences dont Spencer ne parle pas, en ce qui concerne les rapports de l'âme avec le corps et avec l'ensemble des êtres finis.

Dans un dernier chapitre, Spencer étudie le *but* de la psychologie. Il reconnaît à la psychologie un objet distinct, il admet la méthode d'observation interne ou l'introspection, comme il dit, et diffère par là de Comte; mais il ne s'arrête pas assez sur ce point, il n'analyse pas le sens intime dans ses manifestations, dans ses degrés et dans ses applications, il ne trouve pas dans la psychologie le point de départ de la science, ce qui aurait pu le sauver des mystères de l'inconnaissable. Bref, cette étude s'annonce comme étant très superficielle. La psychologie a pour objet spécial, d'après l'auteur, non pas la connexion entre les phénomènes internes, ni la connexion entre les phénomènes externes, mais la connexion entre ces deux connexions. Cela paraît profond, mais en réalité cela est inexact et prétentieux. La psychologie a un objet plus simple et plus vaste, elle est la science de l'esprit, de sa nature, de ses propriétés, de ses facultés, aussi bien que de ses phénomènes, et un grand nombre de ces phénomènes, notamment ceux qui concernent la vie rationnelle, n'ont aucune connexion avec le monde extérieur. La connexion dont on fait état appartient uniquement à la psycho-physique.

La *deuxième partie* s'occupe de la substance de l'esprit, de sa composition, des sensations et des états de conscience : ce sont les *inductions* de la psychologie. Étrange amalgame! Il ne semble pas que la substance soit un phénomène et, dès lors, l'affirmation de l'esprit comme substance n'est-elle pas en opposition déjà avec ce qui précède? Sans doute, mais la substance n'est pas non plus substance pour Spencer, c'est un symbole, un symbole aussi impénétrable que l'absolu et l'infini.

Digitized by Google

Nous voilà bien avancés ! Il est évident que Spencer reconnaît la dualité de la nature humaine et qu'il repousse, en conséquence, le matérialisme, ce qui n'est pas du goût des purs de son école. C'est fort bien. Mais il n'aime pas à s'expliquer sur la nature de l'esprit et de la matière. Ce sont des mystères; la pensée dans son évolution rencontre partout, en bas et en haut, la ténébreuse région de l'inconnaissable.

Quoi de plus simple cependant que de constater par voie d'observation, sans le secours de la métaphysique, les différences profondes qui existent entre les esprits et les corps ? Les phénomènes, les attributs, l'activité, les lois, tout varie. Ne faut-il pas en conclure que les substances aussi sont autres ? Il n'y a là aucune difficulté pour qui sait définir les termes et interroger la conscience. Qu'est-ce que la *substance ?* C'est ce qui existe en soi, ce qui a une existence propre, indépendante, je ne dis pas isolée. A ce titre, l'esprit est sûrement une substance et j'ajoute qu'aucun être au monde ne possède les caractères de la substance au même degré que l'esprit. La moindre analyse psychologique atteste que l'esprit vit en soi et pour soi, agit de soi, reste soi dans toutes ses relations avec ses semblables, avec la nature, avec Dieu, et garde même son autonomie vis-à-vis des lois de la raison.

Tout cela est élémentaire pour ceux dont l'intelligence n'est pas obscurcie par des préjugés. Une psychologie conduite avec méthode ne laisse subsister aucun doute sur ces problèmes.

Continuons. L'esprit se compose de deux éléments, les *états de conscience* et leurs *rapports*. Les états de conscience sont les *émotions*, qui viennent du centre, et les *sensations*, qui viennent de la périphérie.

Voilà tout ce que Spencer a pu découvrir dans la composition de l'esprit. Ne lui parlez pas de propriétés, de facultés, de forces et de tendances, ne lui demandez pas ce qu'il faut faire de la pensée, du sentiment et de la volonté, il vous répondra : États de conscience. L'esprit est un composé d'états de conscience, dont les éléments principaux sont les

Digitized by Google

sensations. Et si vous insistez, il vous répondra que les sensations sont les matériaux d'où sort l'intelligence, que les sensations sont la substance dont l'intelligence est la forme. Serait-ce donc faire tort à la pensée de l'auteur que de dire que la substance de l'esprit, que tantôt il ne pouvait définir, n'est pas autre chose que la série continue des états de conscience? La doctrine de Spencer serait donc une pure phénoménologie de l'esprit, analogue au sensualisme de l'abbé de Condillac et au réalisme de Herbart. Spencer fait du neuf avec du vieux, sans jamais tenir compte des objections qu'on a cent fois dirigées contre ces vieilleries. Si un pareil procédé de discussion peut satisfaire les novateurs, ils ne sont vraiment pas difficiles.

La *troisième partie* est la synthèse générale.

Nouvel exemple de la méthode de l'auteur. Une synthèse générale n'est pas ici à sa place. Est-ce bien une synthèse? Non, c'est une analyse, c'est l'analyse spéciale d'une partie des phénomènes de la vie. A cela près, nous sommes d'accord.

Qu'est-ce que la *vie*? C'est l'ajustement continu de rapports internes à des rapports externes, répond Spencer. La formule est neuve, mais l'idée est aussi vieille que le sensualisme. Si l'esprit ne peut se nourrir que de sensations, il faut bien qu'il reste en contact avec le monde extérieur et qu'il s'adapte à son milieu. La vie est donc une correspondance, une adaptation constante entre l'interne et l'externe. Cette correspondance s'étend dans l'espace et dans le temps, lorsque les sens supérieurs apparaissent et que le langage se développe ; elle croît en spécialité, en généralité et en complexité, à mesure que les sciences et les arts progressent.

L'auteur s'efforce de justifier sa définition ; mais, faute de connaître les éléments de la philosophie et la face supérieure de la vie humaine, il ne voit pas ce qui y manque. Il se figure qu'avec des sensations et des abstractions on peut construire l'art et la science et que la vie des êtres raisonnables se borne à la vie des sens. La valeur de la vie rationnelle lui échappe absolument.

Digitized by Google

Dans ma psychologie, qui n'est pas métaphysique, après avoir traité de l'intimité et de ses manifestations, du changement et du temps, de la faculté et de l'activité, j'ai appelé la vie une *activité intime* et je l'ai définie : la propriété d'un être qui, comme cause intime et temporelle, réalise une série continue d'états possibles par lesquels l'être se forme, se développe et marche vers l'accomplissement de sa destinée. La définition est conforme à l'observation et peut s'appliquer même à la métaphysique, pourvu qu'on tienne compte de la différence qui existe entre le fini et l'infini ; elle montre quels sont les caractères de l'activité vitale et comment elle diffère d'une activité purement physique ou chimique ; elle indique que le fond, la forme, la source et le but de la vie sont les phénomènes, le temps, la nature et la destinée des êtres ; elle signale, enfin, que la vie est une évolution, l'évolution de la puissance à l'acte, le changement des états possibles en états réels, le mouvement de l'homogène vers l'hétérogène, si l'on veut.

Je n'ai pas dit que la vie est une correspondance entre l'interne et l'externe, parce que je distingue entre le fini et l'infini et que je sais qu'il n'y a pas d'externe pour l'infini. Je n'exclus pas la vie de Dieu, comme le fait Spencer, sans s'en douter peut-être. Les êtres finis sont à la fois spontanés et réceptifs, et la réceptivité annonce qu'ils ne se suffisent pas à eux-mêmes, qu'ils sont toujours soumis à des influences et à des conditions extérieures pour leur existence et pour leur développement. Spencer n'a vu que ce côté de la question, le côté conditionnel de la vie des êtres finis, et encore ne l'a-t-il vu qu'à moitié. L'esprit humain est doué d'une réceptivité universelle, tandis que les animaux n'ont qu'une réceptivité restreinte. L'homme correspond avec le monde matériel, grâce à la sensibilité nerveuse, mais il correspond aussi avec le monde supérieur des idées et de l'idéal, des principes et des causes, grâce à la raison. La raison est l'organe du divin, la source de nos connaissances supérieures, la base de la vie rationnelle, qui a pour objet la réalisation du bien, du beau, du vrai, du juste, du parfait. Spencer

Digitized by Google

oublie la raison, voilà pourquoi la définition de sa vie ne sort pas des données banales du sensualisme.

La vie des animaux n'est, en effet, qu'une adaptation instinctive, rarement intelligente, de leurs facultés et de leurs forces au milieu extérieur dans lequel ils se meuvent. Mais à qui fera-t-on croire que l'homme est réduit à ce misérable rôle? Est-ce que nos pensées, nos sentiments et nos résolutions sont donc déterminés fatalement par le choc des sensations que nous envoient les corps qui nous entourent? Est-ce qu'un être capable de se concentrer en lui-même ne peut pas se dégager de toute influence extérieure et se développer à son gré, en bien ou en mal, dans tous les milieux? Les enfants élevés dans une même famille arrivent-ils toujours au même degré de culture intellectuelle et morale? Les populations qui occupent aujourd'hui les pays habités par les nations illustres de l'antiquité ressemblent-elles à leurs ancêtres ou à leurs prédécesseurs? L'homme n'est-il qu'un enfant de la terre? N'est-il pas avant tout un citoyen du monde et un coopérateur de la Providence pour l'accomplissement des fins de la création? Le but de l'éducation, enfin, n'est-il pas de donner à l'esprit la conscience de sa liberté, de sa perfectibilité, de sa destinée éternelle, de l'attirer au-dessus du cercle de la réalité vulgaire dans la région éclatante de l'idéal, de lui apprendre que partout il peut remplir son devoir et pratiquer la justice, indépendamment des circonstances, que partout il peut se consacrer au culte de l'art et de la science? L'esprit ainsi cultivé est désormais affranchi de la désolante tyrannie des milieux qui ne convient qu'aux êtres inférieurs, qui ne s'applique à l'homme que pendant son enfance et pour une partie de ses relations.

Quatrième partie : Synthèse spéciale. Nous abordons, enfin, la psychologie.

L'intelligence consiste, dit l'auteur, dans la conformité de l'ordre interne avec l'ordre externe. Est-ce une propriété de la matière ou une faculté de l'esprit? On se le demande, mais on ne trouve pas de réponse. Il y a des chapitres sur le développement et sur les lois de l'intelligence; on espère y

Digitized by Google

rencontrer quelque chose ; vain espoir, il n'y a rien que le système nerveux et ses mouvements et ses actions réflexes.

L'*instinct* est une action réflexe composée : c'est une propriété inhérente à l'appareil nervoso-musculaire, qui est l'agent spécial de la vie psychique. La *mémoire* est un instinct plus compliqué, dont l'action est moins automatique ; elle concerne cette classe de faits qui sont en train de devenir organiques, elle disparaît quand leur organisation est achevée. De l'inctinct à la *raison* il y a gradation. Des impressions complexes et confuses produisent une certaine confusion, accompagnée d'hésitation, dans les mouvements jusqu'à ce que l'impression la plus forte ait prévalu : c'est là une action rationnelle. Les connaissances rationnelles résultent d'une excitation naissante, produite par les attributs d'un objet qui ne sont pas actuellement perçus. Toutes nos connaissances sont donc évidemment déterminées par l'accumulation des expériences. A l'expérience individuelle il faut ajouter les expériences séculaires accomplies par les générations antérieures, qui laissent leur trace dans le cerveau. La loi d'hérédité est l'explication scientifique de ce que les métaphysiciens appellent les formes préexistantes de la pensée. Le cerveau de l'enfant n'est pas une table rase, c'est un héritage. Il en est du *sentiment* comme de la connaissance. La *volonté* provient, comme la raison, de la complexité des états de conscience et de leur manque de précision : lorsque plusieurs mouvements se combattent, il se produit un nouvel état de conscience qui, dès qu'il aboutit à l'action, détermine une volition. La volonté est le passage d'un phénomène de mouvement idéal à la réalité. Mais que penser du *libre arbitre* ? Cette question n'en est pas une, dit Spencer ; chacun a la liberté de faire ou de ne pas faire ce qu'il désire, mais le désir n'est pas libre. Toute action est déterminée par les connexions psychiques que l'expérience a engendrées dans la vie individuelle ou dans la vie des ancêtres. L'illusion du libre arbitre a deux causes. On se figure que le *moi* est quelque chose de plus que l'état de conscience composé qui

Digitized by Google

existe au moment d'agir, et que c'est ce moi qui se détermine à l'action; c'est une erreur; le moi n'est qu'un groupe d'états psychiques, et l'impulsion vient de ce groupe. On se figure aussi que les actes d'autrui sont sans *loi*, parce qu'ils paraissent irréguliers; c'est encore une erreur; l'irrégularité apparente n'est qu'un résultat nécessaire de la complexité des états psychiques. Tous les changements, physiques ou psychiques, sont soumis à des lois, et s'il y a des lois, il ne peut rien exister de tel que le libre arbitre.

Franchement, cette genèse des facultés de l'esprit, qui fait de l'intelligence et du sentiment des propriétés du système nerveux, de la mémoire un instinct, de l'instinct une action réflexe, de la raison et de la volonté des états de conscience plus complexes, est au-dessous de toute critique. Qu'on ouvre ma *Psychologie*, on y trouvera non seulement une étude sérieuse de chacune des facultés de l'esprit, mais une réponse péremptoire aux étonnantes arguties inventées par les sensualistes pour tenter de rattacher les qualités de l'âme pensante aux affections de la matière nerveuse. Spencer est réfuté d'avance. A tout prendre, je préfère encore les essais d'interprétation de Condillac.

Deux points cependant méritent d'être notés, la négation de la liberté humaine et la théorie de la raison.

S'il y a un fait indéniable, c'est que l'homme a la conscience de sa *liberté*, que cette conviction s'affermit avec l'âge, que la société la consacre, que la responsabilité n'a pas d'autre soutien que la liberté, que la moralité s'efface et que la répression cesse dès que les actes ne sont plus libres. Rien n'est plus facile à expliquer pour les doctrines spiritualistes. Les corps ne sont pas libres, ils n'ont pas de volonté, ils ne résistent pas à leurs lois, tout est fatal dans le monde de la matière. Les animaux non plus ne sont pas libres, ils ont bien la volonté, mais ils ne peuvent pas se concentrer en eux-mêmes, ni, par conséquent, agir avec discernement; ils obéissent à leur instinct. L'esprit humain est libre, parce qu'il a une volonté consciente. Le sens commun a établi de tout temps, en tous lieux, cette différence radicale entre

Digitized by Google

l'esprit et la matière, entre l'homme et l'animal. Comment se fait-il alors que certains auteurs viennent contester ce fait absolument évident, attesté par la conscience du genre humain, et que parmi ces auteurs on remarque au premier rang ceux qui vivent dans les sociétés les plus libres et dont les convictions politiques s'accordent le mieux avec le respect de la liberté humaine? On parle d'esprit de système à propos de spiritualisme. Mais, je le demande à mon tour, où a-t-on jamais vu l'esprit de système plus nettement accusé que dans l'exemple qui est sous nos yeux? Entre la liberté et le sensualisme, il faut choisir : si l'homme n'a que des sens et ne peut que réagir contre des sensations, il n'y a aucune place pour la liberté. Or, la liberté est un fait, et le sensualisme est une hypothèse. Qu'est-ce que les novateurs vont choisir? Eux qui adorent les faits et qui sont enthousiastes de liberté, ils sacrifient le fait, ils répudient la liberté ; eux qui abhorrent les hypothèses et les systèmes, ils se prononcent sans hésiter en faveur de l'hypothèse la plus creuse et du système le plus étroit! Ils ont décidé, une fois pour toutes, que l'homme n'est qu'une brute, ils sont condamnés à subir les conséquences de leur opinion, quelque éclatantes que soient les dépositions de la conscience et de la science contre leur doctrine. La conscience, répondent-ils tranquillement, illusion ; la science qui dépasse la sensation, métaphysique. Et c'est tout.

Les arguments invoqués par Spencer ne sont pas neufs. Le *moi* d'abord n'est qu'une série d'états de conscience, une phénoménologie, comme je l'avais pressenti. Il faut donc retirer le mot de substance généreusement accordé à l'esprit par l'auteur. Ce mot est désormais un non-sens. Un agrégat de phénomènes n'est pas une substance. Je remarque de nouveau à ce sujet que Krause est le premier qui ait reconnu au moi un double mode d'existence, l'un immuable et éternel, l'autre variable et temporel. La série des phénomènes, que Spencer représente comme étant tout le moi, n'est qu'une face subordonnée du moi. Le moi est au-dessus de ses états de conscience, il les domine et les réalise dans la vie par sa

Digitized by Google

volonté. C'est là la racine de la liberté, que Spencer n'aperçoit pas. J'ai précisément fait ressortir ce point dans ma *Psychologie*. Approfondissez la science du moi, et vous comprendrez la liberté. Le libre arbitre ensuite est contraire à l'idée de *loi*. Spencer n'admet pas de caprice dans la vie de l'esprit, pas plus que dans les nerfs; tout est déterminé, tout est continu, tout est comme il doit être dans tout l'univers; aucune différence, sous ce rapport entre l'interne et l'externe. Nier les oscillations et les déviations de la volonté dénote un cœur honnête, je le veux bien, mais ne montre pas une intelligence ouverte aux faits, ni un psychologue expérimenté. C'est toujours la connaissance des faits psychiques qui fait défaut à l'auteur. Qu'il lise donc la démonstration de la liberté par la mécanique, communiquée à l'Académie, le 4 février 1882, par M. Delbœuf, professeur à l'Université de Liège, il sera convaincu. Quant au dilemme de la liberté ou de la loi, y a-t-on bien réfléchi? Comment! voilà un auteur qui s'occupe avec autorité de sciences morales et politiques, et il ne sait pas encore distinguer entre les lois de la nature et les lois de la raison, et il confond la nécessité physique, qui exclut la liberté, avec la nécessité morale, qui l'implique! Que faire alors des droits et des devoirs de l'homme?

Spencer ne connaît pas la *raison* comme faculté distincte de l'entendement. Il a encore cela de commun avec les sensualistes. La raison est cependant le trait caractéristique de l'esprit humain, le signe de son élévation et de son universalité. La raison est exactement le sens métaphysique qui nous ouvre le monde des choses supra-sensibles, le monde des idées et de l'idéal. La signification de la vie et le côté divin des choses manquent aux êtres qui sont privés de raison. C'est pourquoi Dieu est un inconnu pour Spencer et la métaphysique un mystère. Il prend la raison pour l'esprit tout entier avec ses accroissements graduels amenés par l'activité de l'individu et les traditions de la race. La raison pour lui n'est pas, elle devient. Il confond la raison, qui est une et la même chez tous, avec la conscience de la raison,

Digitized by Google

qui se développe avec l'âge. Sur ce point, il fait cause commune avec la théologie, qui proclame l'impuissance de la raison humaine. Je n'ai cessé de le dire, depuis que j'enseigne, le rationalisme, qui fait la pensée libre, assure la dignité de l'homme. Les novateurs, qui assimilent l'homme à la bête, ne comprennent rien à ces questions. Le trait particulier de la théorie de Spencer, c'est que la source des progrès de la raison réside dans l'hérédité. Les notions acquises par nos ancêtres ont enrichi leur cerveau, et le fruit de leurs efforts intellectuels se transmet de génération en génération, comme les maladies qui affectent la constitution physique. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *hérédité psychologique*. Le mot est entré dans la circulation depuis les travaux de M. Ribot. L'hérédité psychologique remplace les idées innées de la psychologie spiritualiste. Le transformisme devait aboutir à cette conséquence. Comment expliquer, en effet, l'immense supériorité de l'homme sur l'animal, étant donnée l'identité de leur organisation physique et mentale, si l'on n'introduit pas l'hérédité comme facteur nouveau dans la vie humaine?

Rien de précis, jusqu'ici, dans l'hypothèse de l'hérédité psychologique. S'agit-il de cette espèce de génération spirituelle imaginée par Fr. Huet, d'après laquelle l'âme du fils serait formée par l'âme du père? Evidemment non. Il s'agit donc simplement de la transmission héréditaire des qualités et des défauts physiques des parents aux enfants. C'est à la physiologie à déterminer ce fait, à le circonscrire et à rechercher si la génération introduit quelque modification notable dans la constitution du cerveau. Mais maintenant quel rapport ce fait a-t-il avec la psychologie? Est-ce le cerveau qui pense, qui sent et qui veut, est-ce le cerveau qui a conscience de lui-même, ou est-ce l'âme? Il faut qu'on s'explique. Pour moi, une chose est certaine, c'est que l'esprit et le corps sont à la fois profondément distincts et intimement unis dans l'homme et qu'en conséquence ils s'influencent mutuellement : le physique agit sur le moral, et le moral sur le physique, l'observation le constate. Je suis donc prêt à

Digitized by Google

accorder qu'un cerveau bien conformé est la condition physiologique des manifestations régulières de l'intelligence. C'est ce que j'ai toujours admis et c'est tout ce que je puis admettre dans le prétendu principe de l'hérédité psychologique.

Il n'y a rien de commun entre les modifications nerveuses et les idées de la raison. Le cerveau reçoit des sensations, mais ne reçoit pas et ne transmet pas d'idées. Il n'y a apparemment dans le cerveau rien d'infini ni d'absolu, rien d'éternel ni d'idéal, rien qui ressemble au bien, au beau, au vrai, au juste, rien même qui soit un et identique. La matière circule, dit Flammarion, les molécules qui composent le tissu nerveux sont emportées par le tourbillon vital; comment donc garderaient-elles l'empreinte d'une idée ou seulement le souvenir d'une sensation? Si Spencer se figure que son hypothèse va effacer les grands travaux de Platon, de Descartes, de Leibnitz, de Kant, de Cousin, de Krause sur les idées innées, sur les formes de l'esprit, sur les catégories de la raison, il se trompe. Locke et ses successeurs ont essayé de tirer les idées de la sensation, ils n'ont pas réussi. Nous avons discuté ce point dans la *logique* en tenant compte des observations de Stuart Mill : nous attendons encore les contradicteurs.

Spencer a l'air de croire que le cerveau remplace l'esprit. Il sait bien cependant qu'avec un corps plein de vigueur et un cerveau parfaitement équilibré, l'esprit peut rester inculte. L'esprit se développe lui-même, en profitant d'abord des conditions plus ou moins favorables qui lui sont fournies par les dispositions organiques et par le milieu où il vit, en présidant ensuite à son éducation personnelle. Les travaux des ancêtres sont des matériaux dont on peut user, quand on les étudie, pour l'avancement des générations nouvelles, mais ne sont pas un dépôt que chacun trouve dans son cerveau. Les connaissances, les talents, le génie ne sont pas héréditaires, pas plus que la moralité, le mérite et la vertu. L'esprit n'acquiert rien que par ses propres efforts. Chacun est maître de son activité, chacun est l'arbitre de sa destinée,

Digitized by Google

chacun est responsable de ses actes. L'hérédité est un principe physiologique, parce que tout est enchaîné et continu dans la vie de la matière; mais elle n'est pas un principe psychologique ni un principe moral, parce que tout est spontané, volontaire et libre dans la vie de l'esprit. Dans le domaine de la vie rationnelle, fondé sur les idées du bien, du beau, du vrai, du juste, du parfait, il ne s'agit pas de savoir ce qui a été fait avant nous, mais ce qui doit se faire; il ne s'agit pas d'exemples légués par les ancêtres, mais de devoirs à accomplir. Introduire l'hérédité dans ce domaine, c'est renverser tous les principes de l'ordre moral. Pourquoi donc repoussons-nous avec indignation la théorie fataliste de la transmission du péché et de la réversibilité des mérites? Voilà de nouveau Spencer et ses adhérents convaincus de fournir des armes à la théologie orthodoxe! Beau progrès, en vérité!

De deux choses l'une, ou l'homme est perfectible et l'animal ne l'est pas, ou la perfectibilité appartient à tous deux. Dans le premier cas, il existe une différence radicale entre les deux espèces d'êtres vivants pourvus d'un système nerveux cérébral, et les progrès de la civilisation s'expliquent complètement par la nature même de l'homme, sans adjonction de l'hypothèse de l'hérédité psychologique. Dans le second cas, l'hérédité doit profiter aux deux espèces et, en conséquence, l'introduction de cette hypothèse ne peut combler la distance que l'observation signale entre la vie humaine et la vie des animaux. Comment se fait-il que l'animal n'ait jamais tiré aucun avantage pour lui-même de l'expérience accumulée dans le cerveau de ses ancêtres pendant des milliers d'années? Comment se fait-il, par contre, que l'enfant d'une classe ou d'une race inférieure, qui ne compte pas de savants parmi ses ascendants, arrive aussi rapidement, grâce à l'éducation, au degré supérieur de culture que l'enfant des classes bourgeoises dans les mêmes conditions pédagogiques? Les faits qui se sont produits en grand nombre aux États-Unis d'Amérique, depuis l'abolition de l'esclavage, sont décisifs à cet égard.

Digitized by Google

La *cinquième partie* est intitulée: Synthèse physique.

Il s'agit de la genèse des systèmes nerveux simples et composés, avec essai d'explication de l'origine des sentiments et des idées, provenant d'excitations nerveuses qui ne sont pas suivies de mouvements.

Ce sujet appartient à la physiologie. L'hypothèse qui l'accompagne rentre dans la réfutation générale du matérialisme. L'analyse des notions de matière et d'esprit suffit pour l'écarter. La matière ne pense pas, parce qu'elle s'étend de point en point dans l'espace. La pensée est un acte de concentration intérieure, un mode de l'intimité.

La *sixième partie* est l'analyse spéciale.

Cette analyse a ceci de particulier que l'auteur procède d'un manière synthétique et qu'elle a pour objet une partie de la logique, la théorie du raisonnement.

Nous y voyons, entre autres, avec un sentiment naturel de stupéfaction, que la logique est la science des corrélations universelles objectives, que le syllogisme ne consiste pas en certains rapports entre nos pensées, mais en un rapport entre les choses, que ses termes, en certains cas, sont nécessairement au nombre de quatre, etc.

Jetons un voile sur cette partie et passons. Il était clair pour moi, dès le commencement, que Spencer n'a pas sérieusement étudié la logique.

La *septième partie* est l'analyse générale.

Ici, Spencer combat les métaphysiciens, c'est-à-dire les idéalistes, comme Berkeley, les sceptiques, comme Hume, et les criticistes, comme Kant. Il affirme contre eux l'existence objective du monde extérieur sous la forme du temps et de l'espace et décore cette thèse du nom de *réalisme*. C'est la thèse des philosophes de l'école écossaise, c'est la thèse du sens commun. Nous sommes d'accord sur le résultat de cette discussion. Mais ce n'était pas la peine de tant insister sur l'inconnaissable et de faire la guerre à la métaphysique pour se faire métaphysicien à son tour et reconnaître la légitimité d'une partie de la connaissance humaine. La métaphysique n'est pas l'idéalisme. Si Spencer avait des notions plus

Digitized by Google

exactes, il serait arrivé à ses fins d'une manière plus sûre et plus complète. Sa critique est mêlée d'erreurs. L'idéalisme ne se trompe pas en affirmant que nous ne percevons directement que nos sensations, que nous n'atteignons les objets dans l'espace que d'une manière indirecte, par voie de jugement et de raisonnement ; mais il se trompe en disant que nous ne pouvons avoir confiance dans les idées de cause et de substance que nous appliquons à nos sensations pour les interpréter et pour conclure à l'existence d'un monde extérieur. C'est par la théorie de la raison seulement qu'on peut réfuter cette doctrine.

S'appuyant sur l'hypothèse de l'hérédité psychologique, Spencer essaye d'un compromis entre l'empirisme et les éléments *à priori* de la raison. Il soutient que ces éléments sont *à priori* pour l'individu et *à posteriori* pour la série entière des générations antérieures, c'est-à-dire qu'ils sont primitivement le produit de l'expérience et qu'ils ont fini par s'incorporer dans la substance du cerveau. Cette solution montre l'embarras de l'auteur, qui sent bien qu'il est impossible d'asseoir sur des données expérimentales un jugement universel et apodictique ; mais elle ne sauve pas l'empirisme. Avec du fini on ne fait pas l'infini, avec du contingent on ne fait pas le nécessaire, avec des phénomènes on ne construit pas d'axiomes. Tâchez donc d'expliquer comment les idées d'infini et d'absolu, d'unité et d'identité peuvent être incorporées dans un organe limité et relatif, composé et variable.

La *huitième partie* enfin embrasse une série de corollaires concernant les facultés qui prennent part aux phénomènes sociaux. C'est la psychologie spéciale.

Les facultés se divisent de nouveau en sentiments et connaissances ou rapports entre les sensations.

Jolie définition de la connaissance ! Tout le monde a cru jusqu'ici que la connaissance exprime un rapport entre un sujet et un objet, entre la pensée et la réalité, quelle qu'elle soit, phénomène ou principe. Il paraît que c'est une erreur : la connaissance n'exige pas de pensée et n'indique qu'un

Digitized by Google

rapport entre des sensations. C'est la sensation apparemment qui est à la fois le sujet et l'objet de la connaissance : la sensation se connaît elle-même, et l'homme ne peut connaître que ce qui tombe sous les sens.

Les connaissances se divisent ensuite en présentatives, représentatives, présentatives-représentatives et re-représentatives. Les premières sont des impressions sensibles présentées à la conscience. Les secondes sont des sensations représentées ou des idées, par exemple, des souvenirs. Les troisièmes sont des perceptions. Les dernières sont les plus élevées, elles indiquent que la conscience est occupée par la pensée de rapports généraux entre les sensations.

Voilà ce qu'on appelle une division de la connaissance humaine ! Les *idées* sont des souvenirs de sensations ! Pourquoi pas des images ? L'imagination n'a donc rien à faire dans la formation de nos connaissances même sensibles ? Quelques mots seulement sur l'imagination dans la psychologie de Spencer. La *perception* semble être une fonction de non-sens ! Pourquoi pas une fonction de l'entendement ? Pas un mot sur l'entendement, le facteur commun de toutes nos connaissances ! La pensée enfin, pour tout connaître, établit des rapports généraux entre les sensations ! Et vous croyez qu'il suffit d'éprouver des sensations pour concevoir des rapports généraux entre elles ? Vous pensez qu'on peut faire abstraction de la *raison?* Pourquoi donc ne voyons-nous aucune trace de travaux scientifiques dans la vie des animaux ?

Les sentiments se divisent de la même façon. Toutes nos émotions ont leur origine dans la sensation. Les sentiments supérieurs qui distinguent l'homme ne sont qu'un résultat indirect des excitations nerveuses. Tels sont, dit Spencer, le sentiment de la propriété et l'amour de la justice. Tels doivent être aussi nos sentiments moraux. Un homme sacrifie sa vie au devoir : réaction du centre nerveux contre une excitation du dehors. Il faut convenir que ce centre nerveux se comporte comme une personne bien intelligente ou bien extravagante ! Il réagit contre une chose qu'il ne perçoit pas

Digitized by Google

et renonce à tout ce qui l'intéresse pour obéir à ce besoin de réaction ! Ce que c'est que la vie ! Spencer a bien raison de dire que tout est mystère.

Les conceptions se développent à mesure qu'elles s'éloignent de l'action réflexe. Les émotions ont leur langage ou leur contre-coup dans le système musculaire.

La sociabilité et la sympathie sont des fonctions qui s'étendent avec la faculté de représentation. Elles supposent la vie en troupe et s'appliquent à l'homme et à l'animal. Mais la race humaine n'est pas seulement sociable, elle est également prédatrice. L'évolution de la sympathie est tenue en échec par la lutte pour l'existence.

Il y a, en conséquence, des sentiments égoïstes, des sentiments altruistes et des sentiments égo-altruistes. A cette dernière classe appartiennent les sentiments religieux, qui sont l'origine de la conscience du juste et de l'injuste. Ces sentiments se fixent en nous par la prédominance du régime industriel sur le régime prédateur.

Cette dernière division est empruntée à Comte. L'auteur fait de louables efforts pour expliquer comment des sentiments désintéressés peuvent naître dans un esprit qui n'est alimenté que par des sensations. Ces efforts sont vains : la sensation est individuelle, et la morale de la sensation ne peut donner que l'égoïsme. Si l'homme n'était qu'un animal vivant en troupe, le « régime prédateur » durerait encore. Hobbes est plus logique que Spencer.

Restent les sentiments esthétiques. Ils ont la même origine que les jeux. Ils proviennent de facultés qui, faute d'une activité réelle, tendent à une action idéale. Pour ceux qui veulent se payer d'un mot, l'activité idéale de la sensibilité est une charmante expression. Elle a le tort seulement de trop ressembler à un rêve.

Telle est l'analyse substantielle des deux volumes qui contiennent les principes de psychologie de Spencer. Les principes sont rares. Les hypothèses sont nombreuses. Le fond scientifique de l'œuvre se réduit à peu de chose et concerne la physiologie plutôt que la psychologie. Si c'est là la phi-

Digitized by Google

losophie de l'avenir, elle nous donne une triste notion de la nature et de la destinée de l'homme. Elle enferme l'esprit dans le cercle des choses sensibles; elle le dépouille de la raison et de la liberté. Quelle influence peut-elle exercer sur le perfectionnement de l'individu et sur le progrès social?

G. TIBERGHIEN.

Digitized by Google

EN CAMPINE.

La hutte construite en torchis,
Du brouillard lourd qui la dérobe,
Émerge ses contours, blanchis
Des premières lueurs de l'aube.

Tout autour, la bruyère en fleurs,
Où des sapins dressent leur cône,
Relève ses mornes couleurs
De marbrures de sable jaune.

Le poulailler se tait encor ;
Dans son trou la chèvre sommeille ;
L'orient, magique décor,
Élargit sa bande vermeille.

Le soleil, rouge, surgissant,
Arbore ses premières gloires ;
Un souffle d'air rafraîchissant
Du ciel fait ondoyer les moires,

Et, déchiquetant la vapeur
Qui des fonds monte, froide et blanche,
Vient dessécher le lac trompeur
Que la nuit dans la plaine épanche;

Dans le sable fin du sentier
Le pied d'un enfant se dessine ;
Au loin le coteau forestier
Figure une immense fascine;

Digitized by Google

Un susurrement continu
Sort des buissons grêles et rares ;
Au milieu du pré glauque et nu,
Un frisson ride l'eau des mares :

C'est le jour. Sur ses gonds rouillés,
La porte de la hutte crie,
Et, lentement, les yeux brouillés
Par une vague rêverie,

Le paysan vient — en haillons —
Contempler la terre qu'il aime,
Et dont les grisâtres sillons
Gardent une part de lui-même.

Le dos à son mur vacillant,
Debout, sans changer d'attitude,
Dans le grand silence troublant
De sa sévère solitude,

Il songe aux beaux jours à venir,
Aux travaux que la saison règle,
A son champ qu'il a vu jaunir
Sous les ondes molles du seigle.

Il songe à ses fils grandissant,
Hâlés, les cheveux en broussailles,
Dont le babil réjouissant
L'émeut parfois dans les entrailles ;

A ses fils blonds et bien bâtis
Qui vont, sans qu'il le leur commande,
L'aîné menant les plus petits,
Traquer les lapins dans la lande.

Il songe à sa femme qui va,
Pieds nus, pour sa chèvre laitière,
Que toute jeune elle éleva,
Couper au loin de la litière,

Digitized by Google

Et qui traîne son lourd fardeau,
(Car il n'a pas de chien encore),
Sans s'inquiéter de sa peau
Que le soleil tanne et colore.

Il songe au crépuscule brun
Répandant sa moiteur calmante ;
Au repas du soir en commun
Autour de l'écuelle fumante ;

Au bon sommeil, de son chevet
Écartant le souci farouche,
Et lui transformant en duvet
Le triste grabat de sa couche ;

A la causerie entre amis,
Le dimanche, quand rien ne presse,
Lorsque par groupes — et bien mis —
On rentre en fumant de la messe.

Il songe aux horizons bistrés,
A la nuée épaisse et noire,
Aux sables toujours altérés,
A la sueur qu'il leur faut boire,

A la rudesse des hauteurs
Dont il défriche les bruyères,
La narine ouverte aux senteurs
Qui s'exhalent des sapinières ;

Aux éléments capricieux ;
A cette obscure Providence
Qu'on lui dit régner dans les cieux ;
A la disette, à l'abondance.

Il songe... Mais, joyeux et clair,
Un rayon d'or, dans sa cabane,
Striant l'opacité de l'air
Entre claironner la diane.

Digitized by Google

Alors, de son rêve pensif
Secouant l'ivresse naissante,
Il s'en va s'atteler, passif,
A sa besogne abrutissante,

Jusqu'à l'heure où tout se confond
Dans les plis des nocturnes voiles,
Et que s'ouvrent au ciel profond
Les yeux clignotants des étoiles.

Heureux pourtant, car, humble et doux,
Et riche de ce qu'il ignore,
Il n'a point au cœur, comme nous,
L'âcre ambition qui dévore ;

Et dans son horizon étroit,
Où sa candeur respire à l'aise,
A l'abri de son pauvre toit
Où sa lassitude s'apaise,

Il a ce bonheur enfantin
Dont l'âme du simple est saisie,
Et parfois aussi — le matin —
Son quart d'heure de poésie.

FÉLIX FRENAY.

Août 1881.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La science moderne est évolutionniste. *Natura non fit saltum*, pourrait être sa devise. Depuis Lamarck, pour ne pas remonter à Aristote; depuis Newton, pour ne pas remonter à Ptolémée, elle a marché d'un pas sûr et rapide « en plaine roulant ». Laplace applique l'idée d'évolution au système du monde, Lyell, aux formations géologiques du globe, et bientôt Darwin l'étend à la vie organique et Herbert Spencer aux phénomènes de l'esprit, et elle arrive, dans un large transformisme, à embrasser tous les êtres dans une morale universelle.

La belle-sœur de sir Charles Lyell vient de publier deux volumes de ses lettres et journaux, où l'on peut suivre toute sa vie. C'est une sorte d'autobiographie, faite sans y penser, au jour le jour; on y voit l'homme, qu'il y avait dans le savant, préparé par la naissance, par la fortune, par une jeunesse de liberté dans le New-Forest, par la facilité des études, des voyages et des hautes relations, à ses travaux de naturaliste, à une carrière sans obstacle; puis, n'ayant à épargner rien, ni argent, ni excursions, pour tout voir par lui-même, recueillir les éléments d'une science à laquelle on travaillait déjà beaucoup, en discuter les documents sur place, et publier en 1830, le 1er volume des *Principes de géologie*, qui le met aussitôt au premier rang. Toute sa vie fut de même. Son dernier livre: *L'Antiquité de l'homme*, 1863, fut un succès dans les deux mondes, et il put s'endormir doucement, en février 1875, après une vie de seigneur, grandement remplie, vouée à la science.

Avec une largeur d'esprit sans préjugé, une ardeur de savoir sans réserve, une loyauté de recherche sans réticence, Lyell était né trop tôt (1797) pour pouvoir abandonner facilement ses idées premières. Il mit dix ans à comprendre Schmerling et à admettre l'homme fossile, et il fit noblement amende honorable au savant, au « philosophe belge », comme il l'appelle. Il lui en coûta beaucoup plus de suivre Darwin. C'est à son corps défendant qu'il subit l'évolution et il ne s'y rallia guère ouvertement. On suit dans sa correspondance avec Herschell, avec Hooker, avec Darwin lui-même, cette lutte du savant contre un nouveau pas de la science, les subtilités qu'il invoque pour se croire plus utile même que les plus jeunes adhérents qui ne doutent point, ses attaches au charme des théories de sa jeunesse, sa défaite sourde, inavouée, sous le coup de lumière de Darwin.

Darwin vient de mourir à son tour[1]. Il a été inhumé en grande

[1] Cette Chronique est en retard; elle était destinée à la précédente livraison. L'abondance des matières en a fait ajourner la publication.

Digitized by Google

pompe à Westminster, près de Newton. On ne pouvait marquer mieux la portée de ses travaux. Darwin a donné à l'étude des espèces un principe aussi général que Newton à la science des astres. Depuis 1831, où, à l'âge de 22 ans, il partit pour faire le tour du monde, depuis 1837, où il lut à la Société géologique de Londres un mémoire où ses idées scientifiques sont en germe, jusqu'à 1881, où à l'âge de 72 ans, il publiait son traité de l'action des vers sur la formation de la terre végétale, on peut dire qu'il a créé un monde scientifique. L'*Origine des espèces*, — la *Descendance de l'homme*, — la *Sélection*, — l'*Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, *etc*, — chaque livre est une création, une conquête, et sa grande hypothèse devient chaque jour plus probable, plus acceptée, plus générale.

La variabilité des espèces avait, comme tout progrès, effrayé les mêmes hommes qui s'étaient crus perdus, et avec eux le monde, par l'invention de l'imprimerie et par les observations de Galilée. Ce fut bien pis quand on voulut reprendre la doctrine de Lamard, que les prédécesseurs de Darwin avaient émise sans l'appuyer de démonstrations scientifiques.

En effet, si la cellule est née avec la propriété de produire les espèces, pourquoi ne pourrait-elle pas avoir été produite à son tour ? M. Pasteur, qui vient d'entrer à l'Académie française, s'est fait une réputation universelle, non pour avoir combattu la génération spontanée, mais par les découvertes utiles qu'il a faites pour la réfuter. Ses raisonnements et ses hypothèses n'étaient pas toujours de bonne qualité ; mais ses études microscopiques, sa théorie sur la fermentation, ses observations et ses expériences sur les infiniment petits des animaux et des végétaux, les applications inattendues de ses recherches révélaient le génie, qui sert la science, même en combattant ses progrès.

Le livre aurait tout l'intérêt d'un roman, qui raconterait comment ce savant, en étudiant la fermentation, arrive à l'attribuer à des organismes vivants — végétaux ou animaux, cryptogames ou animalcules — ayant la faculté, dans des conditions données, de se reproduire par myriades, avec une rapidité terrifiante. Qu'une plaie soit exposée à l'air et que ces microbes s'en emparent pour ainsi dire comme d'un œuf ; qu'un miasme pénètre dans l'estomac et y trouve où germer; aussitôt la fermentation s'établit, la putréfaction se déclare, une myriade microscopique dévore tout, en se reproduisant. Les épidémies qui ravagent les vers à soie ou les vignobles, font couler le vin ou aigrir la bière, ruinent les fermes par le choléra des poules ou le charbon des moutons, n'ont pas d'autre cause que la prolification infinie de ces infiniment petits. Et pourquoi pas aussi les épidémies des hommes ?

Dès lors, étudier cet invisible agent de vie, qui devient un agent de mort, le cultiver pour en tirer parti, chercher les moyens qui

Digitized by Google

favorisent sa vertigineuse fécondité, peuvent l'utiliser ou y couper court, devint l'idée fixe du savant. La découverte de Jenner était une indication trop précieuse pour être négligée, et le voilà — après avoir sauvé l'industrie de Lyon, éclairé l'industrie du vin, de la bière et du vinaigre, — vaccinant, avec de nouveaux, d'étranges cow-pox, empruntés à ses étables de microbes, vaccinant des poules et des moutons, y réussissant et annonçant qu'il espère aussi dominer les épidémies humaines, comme le choléra et même la rage.

Son premier mobile était de combattre la génération spontanée en prouvant qu'il existe dans l'air d'infinies quantités de germes qui la rendent inutile, et c'est par réaction contre une hypothèse scientifique avancée qu'il a fait avancer la science, rendu d'étonnants services à la richesse publique et à l'humanité.

On rapporte que Darwin ne vit pas sans une certaine terreur l'annonce d'une traduction française de son *Origine des Espèces* (1859); il croyait l'exportation de ses idées prématurée et l'aurait ajournée volontiers. Peut-être aussi tremblait-il d'en voir la traduction aux mains d'une femme, car c'était une femme qui l'avait entreprise. Le succès donna doublement raison à Mlle Clémence Royer, car son livre valut, en France, au savant anglais, une première réputation et à sa science la naturalisation. L'introduction de Mlle Royer, qui osait tirer les conséquences logiques du système en l'appliquant aux races humaines, devançait Darwin et annonçait, douze ans d'avance, sa *Descendance de l'homme*. La même publiciste réclame aujourd'hui l'honneur d'avoir conçu, en même temps qu'Herbert Spencer, l'idée d'appliquer l'évolution au domaine moral, en comprenant dans la loi morale, comme dans la loi physique, tous les êtres.

Si la nature organique évolue à travers les espèces depuis la cellule jusqu'à l'être pensant, pourquoi la nature inorganique n'évoluerait-elle pas de l'atome ou de la molécule jusqu'à la cellule? De là l'idée de la génération spontanée. Mais aussi pourquoi y aurait-il une solution de continuité morale, une sorte d'abîme de dédain entre les êtres et l'homme? « La marche des êtres vers le bien suprême », dit Mlle Royer dans un premier volume de son Éthique, publié pour prendre date et intitulé : *le Bien et la Loi morale* (Paris, Guillaumin). Et tel est, en effet, le concept de son Éthique. « C'est là vraiment — dit M. Ch. Fauvety, en étudiant ce livre dans le *Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques* — que se trouve le point lumineux. Cette introduction de tous les êtres dans le domaine de la morale, que nous devons au transformisme, est peut-être la plus belle conquête intellectuelle des temps modernes. »

De l'unité des forces physiques à l'unité morale de la vie, l'évolution devait aboutir à cette démocratie des êtres. Notons que

Digitized by Google

M. Fauvety est spiritualiste et déiste. Il soutient les droits de la raison, la part de la liberté, la conception du progrès. Il place le « bien suprême » dans l'élévation progressive de la nature, par des organismes de plus en plus conscients, vers la plénitude de l'existence, dans une solidarité universelle. Mais il croit que la conciliation des systèmes, que Mlle Royer demande à une métaphysique évolutionniste, se fera par la science et la philosophie, sans qu'il « soit utile de poser la double hypothèse métaphysique de l'atome et de la substance ». Plus croyant et moins positiviste que Mlle Royer et qu'Herbert Spencer, il est plus opposé à la vieille méthode métaphysique. Il rend justice à ses systèmes dans le passé, il les croit stériles pour le présent, impossibles pour l'avenir. « Non pas que l'homme puisse se passer d'une conception générale du monde et de la vie, dit-il, mais la science de nos jours peut y suffire et doit nous la fournir sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à un *à priori* métaphysique ou théologique indéniable et qui ne contient que ce qu'on y a mis. »

Darwin a consacré une étude à la physiologie de l'enfance. Science nouvelle s'il en fut, qui réjouirait Frœbel et qui donnera à l'œuvre de son instinct et de son cœur une consécration positive. Je n'ai pas vu qu'en fêtant, le 21 avril, le centième anniversaire du continuateur de Pestalozzi, de ce charmant et touchant bienfaiteur de l'humanité au sortir du berceau, on ait songé à le rattacher à cette école, qui le confirme scientifiquement.

Frœbel était à peine né lorsque le père d'un physiologiste français, qu'on peut compter parmi les précurseurs de l'hypothèse de la génération spontanée, Tiedemann, observait son fils dès le berceau et notait ses remarques. Mais son mémoire était resté inédit jusqu'en 1863, où il parut dans le *Journal de l'instruction publique*. Bientôt après, M. Taine et Darwin consignaient des observations pareilles dans la *Revue philosophique*, janvier 1876, et dans la *Revue scientifique*, juillet 1877. La bibliothèque pédagogique de Groninghe vient de réunir ces deux articles dans un petit livre, traduit en néerlandais. Au même moment, M. Bernard Perez mettait la dernière main à un livre sur le même sujet : *Les trois premières années de l'enfance, étude de psychologie élémentaire*, (Paris 1879. Deuxième édition, 1882, Germer-Baillière). L'auteur marquait dans son titre le caractère de ses observations : ce n'est pas de la physiologie qu'il a voulu faire ; il ajoute à la psychologie expérimentale moderne un chapitre : la psychologie des nourrissons. Ce livre fut aussitôt suivi d'un autre qui en applique les observations : *L'éducation dès le berceau, essai de pédagogie expérimentale*, Paris 1880. Ces deux livres demanderaient toute une étude. Dès le premier, l'auteur avait insisté sur l'importance capitale du milieu éducateur de l'enfant. Le second est consacré à cette éducation. La méthode Frœbel y trouve des

Digitized by Google

confirmations inattendues. Mais l'auteur en connaît les abus ; dans la plupart des jardins d'enfants on incline « à enrégimenter plutôt qu'à harmoniser les facultés », et il ne peut trop recommander « que tout y paraisse subordonné à la libre initiative de l'enfant ».

Il faudrait s'arrêter à chacune de ces constatations où l'on voit se révéler l'être dans cette adorable croissance première. C'est charmant et c'est merveilleux ! C'est surtout, chaque jour, une affirmation de la personnalité humaine, qu'on ne peut contrarier sans danger, violenter sans attentat, tromper sans « un crime de lèse-innocence » . « Avec la justice et la bonté, on fait à peu près tout ce qu'on veut d'un enfant. »

Une confirmation qu'on ne se serait pas attendu à trouver si près du berceau, est celle de l'enseignement laïque. Après avoir approfondi l'éducation morale des sens, l'auteur arrive à la culture des émotions intellectuelles, étudie le parti qu'on peut tirer de la curiosité, les moyens de développer l'habitude de la vérité, et il est amené à constater chez l'enfant un côté de son caractère qu'il résume d'un mot : « le sens naturaliste ». Qu'on ne s'y trompe pas : l'enfant peut dramatiser, faire mouvoir et vivre ses jouets ; il ne prend pas les choses pour des êtres, n'a aucun penchant au merveilleux, aucun instinct métaphysique ; le mystère de la vie ne l'inquiète pas ; il parle de la mort comme de sa dînette, de Dieu comme de son père ; tout ce qu'on peut dire de contraire à cette observation n'est qu'un « puéril jeu de métaphores sentimentales ». — « Quelle n'est donc pas l'imprudence des parents qui se croient tenus de lui apprendre ce dont il ne se soucie pas », ce qu'il ne peut que répéter sans le comprendre ? La « manière grotesque » dont il interprète ces leçons devrait en faire comprendre l'inanité et le danger. Et l'auteur conclut : « Si vous avez dans le cœur, plus que sur les lèvres, une véritable religion, vous suivrez le conseil de Rousseau. »

L'hygiène morale est ici créée sur tous les points par cette application de la psychologie moderne à une science bien nommée : la pédagogie expérimentale.

Ces deux livres devraient être dans les mains de toutes les mères intelligentes.

Darwin a observé chez l'enfant la faculté de s'exprimer d'abord par des cris et des gestes en partie involontaires, puis par des intonations marquées, enfin « par des mots vagues inventés par lui-même ».

Les notes de M. Taine ont pour objet spécial l'*acquisition du langage chez les enfants*. « C'est un génie original, » dit-il ; nous ne faisons que l'aider à saisir les idées générales et que lui suggérer nos termes ; sans cela, il les inventerait lui-même. Malgré l'abondance de mots que nous lui offrons, il en invente encore. M. Taine

Digitized by Google

cite des exemples de ce travail de création, qui concordent avec ceux de Darwin, et voilà une nouvelle génération spontanée, celle des idées et du langage, observée par la méthode nouvelle.

Je voudrais m'y arrêter, mais d'autres livres sollicitent notre attention; je ne puis que les signaler de même : voici *la Conquête de la Belgique par Jules-César*, de M. Victor Gantier. Rien n'est plus facile que de s'éprendre de ce livre d'après le tableau patriotique qu'il nous présente. Rien n'est plus difficile que de le juger, surtout s'il faut entrer avec l'auteur, qui s'y risque résolument, dans la science géographique et admettre ou discuter les solutions qu'il en donne.

Il eût été prudent peut-être de séparer ici deux genres qui se gênent. Si chaque lieu désigné exige une dissertation, le récit traîne; si le récit supprime le débat et tranche sans preuve, la vérité est compromise et les savants protestent, comme l'a fait M. Wauters à l'Académie. J'aurais préféré que l'auteur se déclarât incompétent sur les points en litige, en indiquât, en note, les solutions les plus plausibles, laissât ces procès en suspens : *adhuc sub judice,* et se bornât à un récit où il n'y eût rien à contester. Il eût fait œuvre de style et d'histoire, en laissant à d'autres la science ethnographique et géographique. Ces réserves de la science faites, l'œuvre est bonne; le récit est animé, le style vivant; les lecteurs, les professeurs et les élèves, sauf correction de certains points, pourront utiliser cette histoire, dramatique et, ce qui ne nuit pas, patriotique.

La bibliothèque Gilon approche de son centième volume. Ce sera une occasion de fêter une œuvre de philanthropie dont peu de personnes connaissent l'étendue, car M. Gilon ne s'est pas borné à ces petits livres. Notons dans sa collection des nouvelles de M. Émile Greyson, dont on connaît les qualités faciles et aimables; de nouveaux contes traduits de M. Geiregat—le succès des premiers a été décisif; — des notes de voyages, fines et observées, de M. Em. Desoer : *le Salzkammergut;* — les *Souvenirs d'un émigrant*, traduits du russe.

La maison Parent vient d'ajouter à sa bibliothèque : un petit livre de science aimable, artistiquement mise en scène, où M. Max Dereuil fait de l'eau : *Un grand artiste; — les Explorations d'un jeune naturaliste*, par M. Francotte, dont le sous-titre suffit à faire l'éloge, car c'est une *étude élémentaire de la nature par l'observation directe.*

C'est le huitième volume d'une publication qui du premier coup s'est placée en pleine utilité, en plein succès, par des œuvres de science à la portée de tous et de littérature pour les enfants.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA CIVILISATION EN CHINE.

On peut dire que la Chine n'a été ouverte aux étrangers que par le traité anglo-chinois de Nankin, en 1842. Sans doute, la Russie avait déjà conclu des traités avec le Céleste Empire dès 1687, puis en 1727 et en 1728 ; mais ces actes, bien que portant le titre de traités de paix, ne visaient que des objets spéciaux essentiels à la Russie seule, tels que la délimitation des frontières entre les deux pays, le droit d'approvisionner à Pékin, une fois tous les trois ans, la mission ecclésiastique russe établie en cette capitale, et une convention relative à l'extradition des criminels. Quelques intrépides voyageurs avaient auparavant réussi à pénétrer dans le pays au péril de leurs jours, mais le traité de 1842 fut le premier qui stipula d'une manière formelle que cinq ports seraient ouverts au commerce étranger, que des consuls y seraient établis, que l'île de Hong-Kong appartiendrait à perpétuité à la couronne d'Angleterre, etc. Celui de Tientsin du 26 juin 1858, ratifié à Pékin le 24 octobre 1860, déclare que l'ambassadeur de la reine pourra résider à Pékin : de nouveaux ports sont ouverts. D'autres traités suivirent, — entre autres, le traité avec la Belgique signé à Pékin le 2 novembre 1865, — qui stipulèrent pour les sujets des diverses puissances contractantes des garanties de plus en plus sérieuses de sécurité et de liberté commerciale.

Digitized by Google

Jusqu'à ces traités, la Chine avait vécu isolée, comme en dehors du monde ; elle avait eu à subir des guerres civiles longues et pénibles, des révolutions de palais et des changements violents de dynastie, mais nulle armée étrangère n'avait foulé son territoire [1].

En 1860, la France et l'Angleterre décidèrent qu'une expédition en Chine était indispensable. Au point de vue militaire, ce ne fut qu'une promenade coûteuse. Elle coûta 48 millions de francs que le vaincu paya. Les troupes chinoises, armées d'arcs et de flèches ou de vieux fusils à pierre, n'opposèrent aux envahisseurs aucune résistance sérieuse. Elles en étaient encore aux images effrayantes de dragons peints sur leurs étendards. Les hautes murailles de Pékin restèrent intactes ; on ouvrit les portes aux barbares. Cependant, comme il fallait affirmer l'expédition par quelque action mémorable, dont on ne trouvait pas le prétexte, on alla tirer des coups de canon contre le palais d'été et livrer ses richesses au pillage. Les Chinois assistèrent avec stupeur à ce triste spectacle. Le palais de Yuen-Min-Yuen avait été construit par les jésuites dans le goût des palais français ou italiens de l'époque de Louis XIV. C'est à cette action héroïque que le célèbre Cousin de Montauban gagna son titre de Palikao, d'après le petit pont de ce nom qui existe encore près de Pékin. Le sentiment qui prévalut après cet exploit fut tel, qu'aujourd'hui encore Anglais et Français s'en rejettent réciproquement la responsabilité. Les conséquences de cette affaire furent multiples et heureuses pour la Chine. Elle apprit ainsi qu'il y avait de par le monde des hommes mieux armés que les siens, qui ne craignaient point les braves dont jusque-là elle estimait si haut la valeur, qu'il fallait compter avec ces diables rouges, qu'il fallait surtout qu'ils ne revinssent pas en Chine, et elle se mit à acheter des fusils, des canons, des canonnières, des navires de guerre. On construisit des arsenaux et on travailla avec succès à

[1] L'expédition anglaise de 1842 n'alla pas plus loin que les ports du Sud.

Digitized by Google

copier les inventions meurtrières de l'étranger. Dans l'ordre économique, les Chinois créèrent des fabriques, des sociétés anonymes et des compagnies de navigation. Ils comprirent, un jour, l'avantage de pouvoir communiquer rapidement d'un point à un autre, et le télégraphe fut introduit.

En outre, ils se mirent à nous haïr un peu plus, à chercher par tous moyens à contrarier nos intérêts et à annihiler, dans la limite du possible, la force de nos traités. De là une situation politique fort pénible pour les représentants des puissances à Pékin. C'est le rocher de Sysiphe ou la toile de Pénélope.

Cependant la Chine a deux ennemis voisins qui lui donnent par intermittence de grands soucis : la Russie et le Japon. Elle vient de sortir heureusement d'une très sérieuse difficulté avec la première, au prix de quelques millions de roubles ; on sait ce qu'il a failli en coûter à l'ambassadeur chinois pour avoir été trop conciliant dans les négociations de Saint-Pétersbourg. Aujourd'hui, elle a la paix de ce côté; mais elle ne se voit pas sans douleur entamée sur sa frontière de l'Ouest, et il serait assez dans le caractère de sa politique, comme de toutes les politiques en général, qu'elle essayât au premier jour de récupérer par ruse ou par violence ce qu'on lui a pris. Le gouvernement maintient, dit-on, dans ces régions, une force armée considérable qui n'a devant elle, au delà de la frontière, qu'une faible garnison russe.

Du côté du Japon, les craintes sont plus vives. Cet État, je dirais volontiers nouveau, est arrivé par une révolution inattendue au degré d'apparente civilisation des États européens. Par un décret, les 34 ou 35 millions de Japonais se sont vus obligés un beau jour de renoncer à leurs mœurs séculaires, de prendre les coutumes des étrangers et de s'accommoder du mieux qu'ils pourraient à une représentation nationale, à un conseil d'État, à la discussion du budget, à l'établissement de cours et tribunaux, à la liberté de la presse, à l'égalité de tous devant la loi, au système décimal, au calendrier grégorien, enfin au costume européen. Les

Digitized by Google

armées du Japon ont été également réformées suivant le type des nôtres et munies d'armes sérieuses. Il résulte de tout cela que la Chine passe aux yeux des Japonais pour un État vieillot qui pâlit devant le soleil levant. Présomptueux comme tous les jeunes États favorisés de la fortune, le Japon n'a pas manqué de chercher noise à son antique voisine. Les prétextes ont été futiles, il va sans dire. Il s'agissait des îles Liou Keou, dont le rattachement politique n'était pas bien défini; comme si le Japon n'avait déjà pas assez des 3,000 îles qui composent ses États. Mais la Chine ne se soucie pas de voir discuter ses possessions et elle n'aime surtout pas l'immixtion dans ses affaires d'un ancien allié, revêtu aujourd'hui de la peau de ses ennemis, les Barbares. De là négociations, puis rupture des relations diplomatiques. Il se pourrait fort bien, comme d'aucuns le disent, que des puissances ne seraient pas mécontentes de voir surgir une guerre entre ces deux empires. Il y aurait bénéfice à intervenir. Pour qui seraient les chances d'une guerre de ce genre, c'est ce qu'il serait très difficile à dire. Sans crainte de se tromper, on peut assurer que ce serait une cause puissante d'affaiblissement pour les bélligérants. Il ne peut s'agir ici d'annexion ni de suprématie. Les deux pays vivent d'une vie indépendante, l'un de l'autre, et poursuivent chacun des buts différents.

La politique générale des deux mondes dans l'extrême Orient se scinde en deux parties distinctes : d'un côté, les puissances occidentales qui travaillent pour favoriser le commerce, pour étendre leurs débouchés et pour s'imposer par le progrès; de l'autre, la Russie et l'Amérique qui luttent pour la conquête et la domination. Chaque jour, les compétiteurs affirment davantage leurs intentions et dévoilent leurs desseins; en sorte qu'il demeure impossible pour les puissances occidentales de s'entendre avec eux sur les questions d'intérêt commun où elles unissent leur activité; un accord entre ces groupes ne saurait s'établir sur des bases qui n'auraient pas pour tendance précise de favoriser

Digitized by Google

les projets soit de l'empire moscovite, soit de la grande république.

De son port de Vladivostock, la Russie contemple la Corée, vaste État tributaire de la Chine, comme une terre qui serait plus heureusement russe que chinoise; mais quoique vivant dans la barbarie, les Coréens ne manifestent jusqu'à ce moment que le désir de rester en paix avec la cour de Pékin, auprès de laquelle ils entretiennent une sorte de légation, et de sortir le plus vite possible de leur misérable situation actuelle.

Les velléités d'annexion du Tonkin à la Cochinchine française, qui se sont produites dans ces derniers temps, n'ont pas laissé que d'émouvoir plus ou moins les gouvernants du Céleste Empire. Il y a là aussi des questions de voisinage et de protectorat qui ne seront pas résolues aussi aisément que plusieurs le supposent.

En résumé, la situation politique de la Chine est satisfaisante et, si elle n'était dévorée intérieurement par des chancres inguérissables, elle n'aurait qu'à s'en réjouir. Malheureusement, en matière économique et administrative, la Chine se trouve placée devant une montagne d'abus qu'on cherche en vain à supprimer.

Le pays est divisé en dix-huit provinces ayant chacune son administration propre, mais rattachées par des liens solides au gouvernement central. Elles encaissent les revenus, mais elles doivent verser au trésor de l'Empereur les sommes qu'on lui réclame. Il n'y a point de règles fixes à cet égard. Naturellement les prévisions budgétaires, l'assiette de l'impôt, l'administration des finances sont ici choses inconnues. Il n'y a qu'un pouvoir en Chine, c'est l'Empereur.

La minorité de l'Empereur autorise une régence. Le souverain précédent est mort au moment où il allait atteindre sa majorité; celui-ci est mineur et, d'après la loi bizarre de succession au trône qui fut imposée par l'Empereur défunt, son successeur sera le premier enfant mâle qu'il aura et en faveur duquel il abdiquera aussitôt. En sorte que la régence de l'empire semble devoir se continuer

Digitized by Google

au delà des limites assignées d'ordinaire à ce pouvoir intérimaire.

Le voyageur qui arrive à Pékin et qui y réside quelque peu dans le but d'étudier ce pays, est frappé de stupéfaction en présence d'un spectacle si extraordinaire et si différent de ce que l'imagination la plus active, ainsi que la lecture des meilleurs ouvrages sur la Chine, peuvent lui avoir fait rêver. Les missionnaires ont écrit beaucoup sur ce pays, et le grand ouvrage des jésuites reste toujours une source d'informations utiles; mais, se plaçant à des points de vue spéciaux, ils n'ont considéré la Chine que comme une terre propice pour la diffusion de leur doctrine. S'ils ont donné des renseignements véridiques sur l'ensemble des institutions, des mœurs et coutumes, sur le système administratif et économique, leur but spécial reparaît bientôt et le lecteur est astreint à un travail constant pour discerner ce qui est histoire et ce qui est évangélisation. Cependant, ils occupent une si grande place dans l'histoire du progrès en Chine qu'on ne pourrait les passer sous silence, dans l'étude de ce pays.

Si important qu'ait été le rôle des missionnaires aux époques correspondant à celles de Louis XIII et de Louis XIV, il faut reconnaître cependant que les buts auxquels ils tendaient, je veux le croire, tels que civilisation du pays, instruction du peuple, influence du progrès européen, n'ont pas seulement été atteints, mais qu'au contraire ils n'ont pas laissé la moindre empreinte de leurs efforts et de leurs tentatives. Cela tient-il au caractère même du missionnaire, cela était-il prévu et voulu d'avance, ou bien le caractère chinois a-t-il le privilège de rester rebelle et sourd à toute sollicitation étrangère; c'est ce qui est difficile à expliquer, mais le fait de la nullité de ces essais de civilisation est incontestable. L'influence que des jésuites comme l'Italien Ricci, comme l'Allemand Schaal, comme le Belge Verbiest, ont exercée sur les empereurs Wanleih en 1601 et Kanghi en 1671, n'a été qu'une influence de palais sans nul profit pour la masse. On les voit créer des instituts astronomiques,

Digitized by Google

publier des ouvrages scientifiques, fondre même des canons, —le P. Verbiest en fondit quatre cent cinquante qu'il baptisa de noms de saints—, mais on ne trouve rien qui puisse faire admettre que leur rôle ait été autre chose qu'une affaire personnelle et d'intérêt privé. En lisant l'histoire de leur passage par la Chine, on est surpris de la discorde qui régnait parmi ces missionnaires de différents ordres, accourant de toutes parts pour exploiter la vigne du Seigneur. Les jésuites, premiers occupants, ont employé tous les moyens pour dégoûter les autres de les suivre. La cour de Rome est intervenue à diverses reprises pour tâcher de ramener le calme parmi ces religieux dont les disputes devenaient scandaleuses, mais les jésuites se moquèrent du pape lui-même. Un légat arriva à Pékin pour s'entendre avec l'empereur; les jésuites l'empêchèrent sous main d'obtenir une audience; enfin, lorsque, après plusieurs mois d'attente, on vint lui annoncer qu'il serait reçu tel jour, il tomba ce jour-là même si gravement malade que sa mission resta manquée. Les légats Tournon et Mezzabarba, qui lui succèdèrent, ne furent pas plus heureux : Tournon, qui avait été créé cardinal pour accroître son importance, mourut en prison à Macao, en 1710.

L'esprit si peu fanatique, si indifférent en matière religieuse du Chinois, est tout à l'avantage de celui qui veut le convertir, dans le sens des missionnaires. Qu'est-ce que cela fait au Chinois d'ajouter les croyances de la religion chrétienne au torrent de ses superstitions et de ses terreurs du surnaturel? Ce qu'il eût fallu, c'était précisément l'inverse, c'est-à-dire essayer de détruire cette fâcheuse tendance; mais on s'en est bien gardé. Aussi sommes-nous en présence d'un peuple qui n'a rien saisi de notre civilisation, de nos manières de voir, d'agir, de penser, ne concevant même pas qu'on puisse y prendre quelque chose, mais qui est resté ce qu'il était il y a mille ans, sans idée comparative du mieux, haïssant d'instinct ce qui lui est étranger, considérant l'Empereur comme un être céleste, estimant juste la plus horrible justice, se suicidant pour les motifs les plus futiles. On trouve fréquemment dans la gazette officielle de Pékin des

Digitized by Google

décrets impériaux ainsi conçus : « Un tel, ayant commis le crime abominable de parricide, sera mis à mort par la voie lente, c'est-à-dire coupé en morceaux; sa femme, quoique innocente, sera enfermée le reste de ses jours dans une garnison militaire et son fils mineur sera châtré et remis, quand il aura l'âge voulu, à un grand fonctionnaire de notre cour en qualité d'eunuque. » — « Une telle personne nous est signalée comme ayant soigné son mari, ou son père, ou sa mère pendant sa maladie avec un soin si pieux, qu'elle n'a pas changé de linge pendant tout ce temps, qu'elle a coupé elle-même de son corps une partie de chair pour la faire bouillir et manger par le malade dans la pensée de lui rendre la santé. En conséquence nous ordonnons que des honneurs particuliers lui soient rendus. » Ces horreurs, je le répète, s'étalent dans le moniteur de l'empire. Un des plus grands personnages de l'État, un censeur, vient de présenter un mémoire à l'Empereur établissant longuement, avec force arguments et remontrances, que les travaux des mines de charbon en cours d'exploitation à Kai-Ping excitent le dragon de l'intérieur de la terre et empêchent l'impératrice défunte, dite de l'Ouest, enterrée à 60 milles de là, de jouir du repos auquel elle a droit. Toutes ces insanités sont reproduites en traduction par les journaux anglais de Shanghaï sans commentaires. Ils n'en ont vraiment pas besoin. Cette barbarie révolte, et cependant au fond c'est un grand sentiment de pitié qui domine. Le peuple, l'innombrable peuple chinois de 500 millions d'êtres suivant les uns, de 300 millions suivant d'autres, est un peuple bon, honnête, poli, travailleur, sobre, intelligent et industrieux. Il est attaché à ses dieux et à sa famille; il pense à la mort qui doit le rendre heureux suivant ses mérites. Il a une patience et un respect sans borne vis-à-vis de l'autorité. Que dire des gouvernants qui ont charge d'un tel peuple? Que penser de ministres à portefeuille, comme on dirait chez nous, qui ignorent que la Belgique et l'Angleterre, par exemple, sont séparés par un bras de mer, qui croient que nous, Barbares, nous vivons sur les flots et, que nous sommes arrivés ici comme des naufragés, où nous

Digitized by Google

sommes heureux de trouver enfin la tranquillité et l'abondance !

Il convient d'envisager l'avenir d'une manière plus riante.

Je ne parlerai pas du commerce de la Chine, parce que cela rentre dans la catégorie de rapports spéciaux. En revanche, il est intéressant de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de l'industrie indigène. Sans entrer dans les développements que peut comporter cette matière, je me bornerai à en citer les principales branches, c'est-à-dire la soie, le thé, la cotonnade, l'industrie agricole en général, les porcelaines et les bois travaillés.

Tout, dans ce vieux pays, a une origine presque fabuleuse. On assigne à l'industrie de la soie une antiquité de quatre mille ans. Elle n'a cessé d'être dans la situation la plus prospère jusque l'an 1269 de notre ère, époque vers laquelle le coton indien fut introduit dans le pays. Dès lors, la soie subit une notable dépression, par suite du bon marché du nouveau textile. On évalue l'exportation annuelle de la soie à environ 10 millions de kilogrammes, représentant une valeur approximative de 200 millions de francs. On peut supposer que la production totale est près du double ; il n'y a si mince personnage qui ne soit vêtu de cette étoffe, et les tentures intérieures des maisons consistent en soieries brodées ou autres. Le palais seul consomme pour 10,000 francs de soie blanche, par mois. Les femmes compriment leurs affreux petits pieds estropiés dans des bandelettes de soie.

Le thé est un produit de consommation constante : c'est la boisson du pauvre et du riche ; on ne peut entrer dans une maison chinoise, boutique ou autre, sans être immédiatement servi d'une tasse de thé. Il s'en exporte pour une valeur plus grande encore que celle de la soie. Les Chinois sont pleins de légendes de toute sorte à l'égard de cette plante. Le vieux Lu-Yu, qui écrivait il y a un millier d'années son traité sur le thé, Tcha-Tching, dit qu'il n'y a que trois boissons : l'eau de riz pour apaiser la soif, le vin pour chasser la tristesse et le thé pour reposer le corps et réveiller les esprits. L'empereur Wen-ti, 157 avant J.-C., ayant rêvé

Digitized by Google

qu'un dieu avait changé la forme de son crâne, ce qui le faisait beaucoup souffrir, rencontra à l'improviste un prêtre de Bouddha qui lui indiqua une plante de montagne, nommée Ming, qu'il devait faire infuser et boire ensuite. Et l'empereur, ayant suivi ce conseil, fut guéri. — On le dit un antidote contre l'arsenic.

Dans l'industrie agricole il faut comprendre toutes les céréales, parmi lesquelles le riz occupe la première place. Avec du riz et du thé, le Chinois vit. Son pain est horrible ; c'est une pâte humide sans levain, tolérable seulement lorsqu'elle est rôtie par tranches. Il n'en mange guère d'ailleurs, et j'avoue n'en avoir jamais rencontré sur une table chinoise ; c'est le riz qui le remplace et il faut voir avec quelle dextérité ces fils de la race jaune le dépêchent à l'aide de leurs baguettes. Ce riz est beau, gros, savoureux, très blanc. L'expression : As-tu mangé ton riz ? est l'équivalent de notre : « Comment vous portez-vous ? » Mais il faut bien le dire, l'agriculture est ici en enfance, comme tout le reste. L'Empereur pratique, il est vrai, chaque année une petite cérémonie en l'honneur de l'agriculture, mais la moindre conférence sur les perfectionnements acquis vaudrait cent fois mieux. Les famines sont très fréquentes. Un district vient-il à être inondé, les récoltes pourrissent et le peuple meurt, tandis que dans le district voisin il y a belle récolte et abondance. On apprend le désastre en même temps que l'appel de secours, faute de moyens de communication. Ce qu'on nomme les routes impériales sont plutôt des termes géographiques que des chemins à usage des bêtes de trait ou des gens. Dans certains arrondissements, on a attribué les disettes à la culture de jour en jour plus considérable du pavot pour le commerce de l'opium. Le goût invétéré, la passion insurmontable du Chinois pour cette drogue, le haut prix de celui de l'Inde, qui est le meilleur, ont fait que le gouvernement du Céleste Empire, très conservateur, s'est mis à favoriser sous main la culture de cette plante, afin d'en arriver un jour à pouvoir s'affranchir du tribut des Indes, qui se chiffre annuellement par plus de 250 millions de

Digitized by Google

francs. Le fait est que les terrains consacrés aux céréales manquent dans certains districts, et que, au moindre accident, les populations restent affamées.

L'industrie de la porcelaine a atteint l'apogée de sa splendeur sous la XXIe dynastie, celle des Min, dont le dernier empereur, Tong-Tchên, mourut en 1627. Aujourd'hui, cet art est en pleine décadence ou, pour mieux dire, n'existe plus. C'est la cause de l'engouement des collectionneurs et du prix excessif qu'obtiennent les plus petits objets de cette époque. J'ignore ce que l'on peut payer ces vases et ces pots à Bruxelles ou à Paris, où on les expédie par ballots ; mais je puis assurer qu'à Pékin ils sont inabordables pour ceux qui n'ont pas la folie du bibelot. Les marchands se présentent à toute heure au domicile des personnes qu'ils savent amateurs et déballent leur pacotille. Ils maintiennent leurs exigences avec un entêtement qui indique chez eux la certitude d'un débouché avantageux quand même. De grands acheteurs arrivent annuellement d'Europe et font une razzia de tout ce qu'il y a de meilleur. Ceci ne peut réellement plus s'appeler de l'industrie, c'est du bric-à-brac.

Les bois travaillés continuent à jouir de quelque estime. Ningpo est le pays de provenance et on peut y commander ou y trouver de magnifiques pièces à un bon marché assez notable.

Quelques entreprises industrielles et commerciales ont été tentées dans des ports du Sud. Les Chinois ont compris très vite le mécanisme des sociétés par actions tel qu'il se pratique dans nos pays, et les résultats obtenus ont jusqu'à présent été satisfaisants. En général, un des premiers articles des statuts stipule que pour avoir droit à posséder des actions, il faut être Chinois. L'étranger est absolument écarté. Parmi les plus importantes de ces entreprises, il faut citer une compagnie de navigation, « the Chinese Merchants Steam navigation Company », qui, sans subvention directe du gouvernement, réussit à trafiquer avantageusement dans les ports du Sud. Il s'est fait également quelques essais en ce genre pour la manufacture des laines qui arrivent en abon-

Digitized by Google

dance de la Mongolie et du Nord. Cette industrie est nouvelle ; le Chinois ne porte pas de vêtements de laine. Les chefs de ces industries modernes savent parfaitement faire venir de l'étranger des machines à vapeur et des outils perfectionnés du dernier système. Mais ces tentatives sont clairsemées. Enfin, nous avons vu récemment un navire chinois, le « Meifoo », partir pour Londres avec un chargement complet et je ne serais pas surpris que cet essai de trafic direct à vapeur de la Chine avec l'Angleterre ait paru plus ou moins amer aux armateurs de la Métropole. Une société chinoise s'est elle-même transportée à Londres et y a établi un centre commercial permanent en relations d'affaires directes avec la mère-patrie. Ces symptômes sont significatifs.

Ce n'est plus l'Europe qui vient en Chine, c'est la Chine qui vient exploiter l'Europe. Sans doute, cela peut faire sourire et je ne pourrais dire moi-même que les temps d'un envahissement complet sont proches, mais il ne faut pas perdre de vue que cet immense pays est habité par un peuple dont j'ai signalé plus haut les grandes qualités, que le voyage, si long qu'il soit, n'effraye ni ne rebute, à condition de pouvoir revenir mourir et d'être enterré dans sa chère patrie. La Californie offre un exemple de cette immigration contre laquelle on prend des mesures tardives mais vaines ; le flot recule et revient comme une marée. Si l'on réfléchit à ce que coûte aujourd'hui la main-d'œuvre dans nos contrées, si l'on songe que pour les travaux les plus obscurs, depuis ceux des mines jusqu'à ceux si délicats de l'ébénisterie, de la fine menuiserie, les ouvriers ont des salaires décuples et centuples de ceux que peuvent rêver les fils du Céleste Empire, que les domestiques deviennent de jour en jour plus difficiles à trouver, à conserver, à contenter ; qu'en regard, le domestique chinois est un serviteur modèle, obéissant et soumis, devinant vos pensées, qu'il a les plus singulières aptitudes pour la cuisine, les chevaux, le jardinage, etc., on concevra aisément qu'il ne faudrait que vouloir pour voir ces braves gens accourir à Bruxelles, à Paris, où l'on vou-

Digitized by Google

drait enfin, et se mettre consciencieusement à tout travail qu'on leur assignerait. La Compagnie des Messageries Maritimes offre des conditions exceptionnellement favorables, soit la gratuité complète, soit la réduction de moitié ou de 30 p. c., pour le voyage de retour des domestiques indigènes.

L'étranger vient peu en Chine. Les traités lui interdisent le séjour à l'intérieur et les dix-neuf ports ouverts au commerce ne comptent qu'un nombre très restreint d'étrangers se livrant au commerce ; tous d'ailleurs se hâtent de retourner au pays d'origine, aussitôt qu'ils ont amassé une petite fortune. A Shanghaï, on ne compte qu'une douzaine de maisons de commerce proprement dites. C'est la banque ou la spéculation sur le change des monnaies qui est le type dominant de l'activité commerciale de ce port. Le reste est consacré aux douanes ou au service des consulats et des municipalités des concessions. On estime la population totale étrangère de Shanghaï à 2,500. Ce nombre insignifiant ne tend pas à augmenter. C'est cependant le plus grand centre ; les étrangers qui habitent les autres ports sont si clair-semés qu'ils ne peuvent guère entrer en ligne de compte. Je ne parle pas de Hong-Kong, qui est une possession anglaise. A Pékin, il y a deux commerçants européens, et encore ne sont-ils que tolérés. La difficulté de la langue chinoise me paraît entrer pour une bonne part dans ce fait d'abstention. Je n'ai rencontré dans mes voyages que deux ou trois fonctionnaires de l'État parlant le français, l'anglais ou l'allemand. Des ambassadeurs chinois en Europe, il n'y en a pas un, malgré ce qu'on a prétendu, qui puisse parler d'une façon intelligible la langue du pays où il est accrédité. Peut-être est-ce une tactique et un parti pris. Au Tsung li Yamen, ou ministère des affaires étrangères à Pékin, malgré les rapports journaliers qu'ils ont avec les représentants des puissances, les ministres ne parlent aucune langue européenne. En revanche, les gens de service apprennent celles-ci avec une facilité surprenante. Qu'en conclure ?

Il y a peu de chose à dire des grands travaux publics. J'ai

Digitized by Google

parlé des mines de charbon ouvertes récemment à Kaiping et qui sont exploitées avec un capital de 10 millions de francs. On est en droit d'espérer que, malgré tout, cette industrie prospérera. Elle est patronnée par le vice-roi du Chihli, Li-Hung-Chang, personnage des plus influents, des plus sagaces parmi les amis du progrès de tout l'empire. Le télégraphe électrique est une chose toute nouvelle pour la Chine ; il date de cette année. Les ministres chinois disent que cette invention est bonne pour les marchands, mais qu'eux-mêmes ne s'en servent jamais. On attend la création des chemins de fer; mais ce sera plus lent à venir, à en juger par les apparences.

Comte DE NOIDANS.

Digitized by Google

DES DIFFICULTÉS D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE.

I

Certes, nous n'entendons pas indiquer ici le remède à une situation sur laquelle on a pu discourir souvent et dont on peut discourir encore avec fruit; nous n'avons d'autre prétention que celle d'indiquer comment la Belgique, qui a donné à la France plusieurs écrivains de talent et bon nombre d'artistes de grande valeur, qui possède d'excellents critiques, des savants de premier ordre et des poètes délicats, n'a pas, à proprement parler, de littérature nationale. Nous parlons ici, bien entendu, de littérature française, en mettant hors de cause la langue flamande.

Malgré les avantages que nous pourrions retirer, au point de vue de l'art, à nous débarrasser de l'influence de la France en décrétant pour la Belgique entière l'usage de l'idiome flamand, il n'est venu à l'esprit de personne, en ce temps de paradoxe, de songer à acclimater dans nos provinces wallonnes et dans nos grandes villes si françaises l'emploi absolu de la langue flamande. Il pouvait appartenir à un Guillaume de Nassau, ne connaissant pas nos provinces, de poursuivre cette chimère; on sait ce qu'il lui en a coûté et quelles ont été les conséquences de son projet. Il faut donc faire notre deuil de ce qu'il ne nous est pas donné de posséder la meilleure des bases d'une littérature nationale, c'est-à-dire une langue nationale, et étudier les causes de notre infériorité littéraire, afin que, connaissant le mal, on puisse mieux l'éviter.

Digitized by Google

Avant d'aborder à fond notre sujet, nous avons à déclarer que, dans la question qui nous occupe, la valeur indéniable de quelques-uns de nos écrivains importe peu; de ce que nous avons des talents sérieux, irréprochables, ne donnant guère prise à la critique, on ne doit pas conclure à la facilité qu'il y aurait à créer une littérature nationale. Certes, nous connaissons des pages de drame et de comédie signées de noms belges où il y a du souffle, de la vigueur, où la pensée est élevée et le style châtié; nous connaissons aussi de belles poésies; mais nos éléments sont éparpillés et, partant, sans force; leur valeur est tout intrinsèque; en un mot, ils ne forment pas légion. J'insiste sur le mot: ce qui nous manque, ce ne sont pas les soldats, c'est un mouvement, ou, pour m'exprimer plus vulgairement, une entreprise, une campagne philosophique quelconque, conduite par un chef aventureux, et le malheur, c'est que notre bon sens même et notre situation politique ne sont pas propres à nous donner cet esprit d'aventure auquel la France doit ses plus grandes victoires, qu'elles aient été remportées par un Napoléon ou par un Victor Hugo. N'est-il pas vrai que notre tempéra ment prudent et réservé, notre façon sage d'envisager les choses sous leur véritable jour sont mal faits pour nous donner ces audaces, ces exagérations, je dirai même ces excès sans lesquels il n'est guère de grand art possible; car le lyrisme de Victor Hugo, ce lyrisme élevé, n'est qu'une exagération sublime que nous avons admirée après coup, mais que nous n'eussions pas risquée; et notre sagesse est si grande que, même, s'il se produit une littérature qui entre mieux dans notre tempérament, une littérature basée sur la raison, la science et le positivisme, nous n'avons pas l'audace de la créer. L'effort violent nous répugne, les hasards de l'entreprise nous rebutent; pour vaincre, il nous faudrait forcer les tons, et, pas plus que nous n'aurions osé nous aventurer les premiers dans les nuages du romantisme, pas plus ne nous appartenait-il de tomber dans les excès du naturalisme. Sans doute, je n'irai pas jusqu'à prétendre que notre caractère est absolument anti-génial, parce que, n'étant pas

Digitized by Google

fait d'extrêmes, il est pour les justes milieux ; mais on peut dire qu'il nous manque une des forces du génie, la flamme, et qu'en ne nous emballant jamais, — qu'on me pardonne le mot, — nous n'éprouvons ni l'échauffement, ni la fougue desquels pourraient naître des chefs-d'œuvre signés Shakespeare ou Hugo. Ce n'est pas rabaisser le génie que de lui prêter des exagérations. Nous avons tous nos préférences, selon nos nerfs et le milieu dans lequel nous avons grandi. Que, dans la polémique, on manifeste violemment ces préférences, rien de plus naturel ; mais si l'on envisage les choses de haut, en faisant abstraction de ses goûts personnels, on doit convenir que les excès que l'on constate chez les grands écrivains étaient légitimes, nécessaires, étant donné, du moins, l'état général des esprits au moment où quelques-uns d'entre eux se sont produits. Chez les natures d'élite, chez les puissants, il y a souvent un coté extrême ; la force implique presque toujours la violence ; chez les talents moyens, où tout est plus pondéré, les qualités, si brillantes qu'elles soient, sont inférieures ; ainsi le naturalisme poétique et charmant d'Alphonse Daudet occupe, dans l'histoire de la littérature contemporaine, une place inférieure au naturalisme brutal d'Émile Zola. L'éternel honneur de ces talents hardis est d'activer le mouvement, de donner l'essor à une foule de personnalités moins hautes à qui incombe la mission de polir les joyaux que le maître dédaigne ou ne peut ciseler, de répéter son signal, avec des variantes, des nuances, de faire vibrer enfin toutes les cordes du grand instrument de la pensée moderne. Mais ces personnalités se produisent surtout parce qu'elles naissent au lieu même où le mouvement est né, qu'elles sont stimulées, enhardies, par la voix du chef, qui révèle au monde une vérité nouvelle. En Belgique, nous n'avons rien de semblable. Nous ne ressentons que le contre-coup des événements littéraires et nous sommes trop loin de la source pour y tremper les lèvres, au bon moment. L'art que nous suivons est un art qui n'est pas le nôtre, il n'est sorti ni de nos mœurs, ni de notre air. Je le répète, ce qu'il nous faut, c'est une campagne ; nous avons des lieute-

Digitized by Google

nants, nous attendons encore le capitaine qui nous entraînera à sa suite dans quelque entreprise littéraire.

II

Il est nécessaire cependant de s'entendre sur ce qu'on appelle un mouvement. Il ne s'agit pas d'imposer une formule et de forcer les talents à suivre un modèle. — Est-il besoin de dire que, si quelques esprits se groupaient dans ce but, leurs efforts seraient stériles? — Seulement il se fait en tout temps dans les nations un sourd travail, vague d'abord, qui peu à peu s'accentue, grandit, se propage et reste néanmoins pendant de nombreuses années sans expression littéraire. Il arrive un moment où les esprits, animés de principes qui doivent se modifier avec les sociétés, se sentent à l'étroit dans une formule, cherchent à secouer le joug que les traditions ont mis sur leurs épaules et veulent élargir l'horizon de l'art et, partant, celui de la philosophie. Cependant, la révolution n'éclate jamais brusquement; avant la grande révolte générale, il y a des protestations partielles, ballons d'essai lancés par des penseurs qui ne se doutent pas quelquefois de la vérité dont ils sont inconsciemment les apôtres et du rôle qu'ils sont appelés à jouer. C'est ce qui a fait dire, avec raison, que personne n'avait *inventé* de littérature, que Chateaubriand faisait du romantisme avant Victor Hugo, auquel on accorde pourtant le titre de chef, et que Balzac, guidé par une force supérieure et mystérieuse, avait jeté les bases du réalisme trente ans avant les productions révolutionnaires d'Émile Zola. Mais Chateaubriand et Balzac n'étaient que les avant-coureurs de la révolution; ils préparaient les esprits, amenaient la transition; ils faisaient enfin la besogne que Jean-Jacques et Voltaire ont faite théoriquement, et qu'il était donné à Mirabeau d'exécuter pratiquement. Pour que la révolution littéraire fût complète et triomphante, il fallait qu'un Victor Hugo, qu'un Émile Zola exprimât et résumât la philosophie du mouvement artistique

Digitized by Google

naissant. Car toutes les écoles — puisque école il y a — ont leur philosophie propre, avec une idée mère et un but à atteindre qui sont les mêmes : la régénération de l'humanité.

Or, supposons un instant que demain, dans dix ans ou dans vingt ans, il se produise en Belgique un écrivain qui ait le don précieux d'une pénétration juste, jointe à une grande largeur d'idées, que cet écrivain lance une œuvre qui contienne en germe les désirs inexprimés, les tendances vagues, éparses dans les esprits; ce jour-là, la Belgique aurait son grand écrivain, que dis-je? elle aurait ses écrivains, une littérature n'étant jamais l'expression d'un seul. Quand Victor Hugo a défendu les théories du romantisme, des centaines d'artistes professaient *a parte* ces théories ou, du moins, ils en avaient l'intuition; par impuissance ou par timidité, souvent pour les deux causes, personne n'osait les exprimer; mais, dès que le maître eut parlé, la confiance encouragea les faibles; à l'abri sous les ailes de l'aigle, l'école romantique tout entière prenait son essor, chacun se dirigeant vers le même but, mais avec ses moyens propres. Le mot *école* est donc impropre pour désigner ces sortes de campagnes littéraires; peut-on appeler école un groupe d'écrivains variant de Hugo à Baudelaire et de Th. Gautier à Gust. Droz, pour cette simple raison qu'ils ont une philosophie commune? Et cette philosophie est bien large, d'ailleurs, les esprits y sont à l'aise; il n'est pas jusqu'aux sceptiques (Th. Gautier, par exemple) qui ne trouvent le moyen de rester fidèles au principe primordial du romantisme en professant des idées qui contrastent profondément avec celles du maître.

Il faudrait donc qu'en Belgique, quelqu'un levât l'étendard d'une religion littéraire quelconque et que cette religion fût, comme je l'ai dit plus haut, l'expression des idées qui seront celles de demain et qui, dès maintenant, sont en germe dans les esprits. Tous les autres points sont secondaires et de si minime importance, que la critique pourrait passer outre, si elle n'avait pour devoir de réfuter les erreurs courantes, sur-

Digitized by Google

tout quand ces erreurs sont partagées — comme c'est ici le cas — par des écrivains qui ne sont pas, en somme, les premiers venus et qui se font une singulière idée de ce que peut être une littérature nationale.

Et d'abord, qu'entend-on par littérature nationale? La question est complexe, plusieurs s'y sont fourvoyés déjà, et il n'est pas inutile de la poser de nouveau. Quand on prétend imposer à nos écrivains une action et des personnages belges, sous peine de les ranger en dehors de nos auteurs nationaux, on oublie que Racine, en mettant en scène des personnages romains, a fait d'excellente littérature française.

Une littérature est, avant tout, nationale par l'esprit particulier qu'elle dégage et par l'autorité de ses tendances philosophiques. Le document historique en lui-même est bien ingrat, surtout dans un pays comme le nôtre, qui, malgré tout ce qu'on a pu dire, n'a pas de nationalité nettement définie. Par patriotisme, quelques-uns de nos historiens se sont évertués à nous constituer une nationalité à part : M. P.-A.-J. Gérard, dans son ouvrage sur *le Socialisme gaulois et l'Individualisme germanique*, va plus loin encore en soutenant que les Belges ont une physionomie uniforme. Ce n'est pas la peine de renier les faits pour en arriver à une démonstration inutile : la divergence des races chez un peuple, loin de nuire à son développement artistique, lui est au contraire favorable. Rien n'est si opposé à un Normand, rusé, tout en dedans, ne se livrant pas, qu'un Gascon, exubérant, blagueur, emporté. Il y aurait même une page curieuse à écrire sur les causes qui font de Paris la capitale du monde, et l'observateur trouverait peut-être la raison de sa toute-puissance dans cette réunion de types divers qui s'y est faite de tout temps, comme si chaque pays envoyait là sa plus belle fleur pour former ce resplendissant bouquet, qui se renouvelle sans cesse et étonne le monde par la beauté, la richesse et la variété de ses couleurs. Au demeurant, les peuples doivent surtout le signe distinctif de leur race à des influences climatériques; ils peuvent rester Flamands et Wallons en devenant Belges; mais, pour en arriver à se constituer une natio-

Digitized by Google

nalité, il ne suffit pas qu'ils se réunissent sous un régime gouvernemental quelconque et qu'ils observent les mêmes lois. N'oublions pas que les Bretons, les Normands et les Provençaux ont une histoire commune, du moins depuis quelques cent ans; qu'ils ont participé aux mêmes faits glorieux, non ceux de la Gascogne ou de la Bretagne isolément, mais ceux de la France; qu'ils ont subi les mêmes émotions, traversé les mêmes crises et que, par ce fait qu'ils ont été mêlés aux mêmes événements, un lien puissant les lie les uns aux autres. De là le succès des romans et des drames historiques français qui trouvent naturellement un écho dans toutes les provinces et même au delà des frontières, parce que les événements de la France ont pesé sur le monde entier. Mais, dans notre jeune Belgique, les faits n'ont eu qu'une action pour ainsi dire locale, nos diverses tentatives d'union ont été toutes infructueuses; pour que l'union devînt complète, pour que le croisement de nos deux races se fît profondément, il eût fallu, après tant de troubles, après tant d'efforts héroïques, une longue période de paix. Aussi, malgré des opinions contraires, j'estime qu'un seul événement unit les Flamands aux Wallons : la conquête de notre indépendance. C'est là une belle page assurément, toute chaude, d'un bel entrain patriotique; mais elle a le défaut, quand on l'examine de près, de n'offrir que peu de ressources dramatiques. Il ne suffit pas qu'un peuple conquière sa liberté, il faut encore que sa révolution soit profitable à d'autres; au-dessus de la liberté d'un peuple, il y a la liberté des peuples, et la Belgique, en 1830, a travaillé uniquement pour elle, secondée, encouragée par les événements récents d'une grande nation voisine dont elle subissait alors l'influence politique et sociale, comme elle devait, aussitôt après, subir son influence artistique.

La preuve, d'ailleurs, que Flamands et Wallons ne forment qu'une très jeune famille, c'est que la peinture flamande, si glorieuse, si vivante, qui après tantôt cinq siècles, maintient aujourd'hui encore sa réputation intacte, est uniquement l'œuvre des Flamands et que les Wallons n'y ont con-

Digitized by Google

tribué que très tardivement. Cette vitalité de l'art pictural est ce qui caractérise le mieux l'ancien peuple des Flandres, ce peuple aux nerfs peu sensibles, à l'écorce dure, qui puisait ses jouissances artistiques dans la contemplation des choses extérieures et visibles, dans le plaisir des yeux, témoins les brillants cortèges de ses cours, qu'on a imités dans les autres provinces, mais avec moins d'éclat, le luxe architectural et pittoresque de ses maisons, son amour pour la peinture et pour la pompe des cérémonies religieuses, cérémonies qui exercent maintenant encore leur prestige et contribuent au maintien de ses croyances, quand les Wallons, plus positifs, les ont rejetées depuis longtemps. On a tort donc de se baser sur les nombreux hauts faits qui ont illustré les peuples de notre sol pour nous constituer une nationalité ; il a eu tort, le poète, en disant que Flamands et Wallons n'étaient que des prénoms; pour les Wallons, soit ; ils ont tout à acquérir, gloires politiques et gloires littéraires; leur passé historique est tout entier dans la banalité des revendications d'intérêts, et la figure romantique et fantastique d'un Sanglier des Ardennes ne suffit pas à leur donner un sujet littéraire bien fécond, pas plus que l'héroïsme d'une poignée de Franchimontois et quelques autres faits glorieux, dont on trouve l'équivalent dans l'histoire de bien des peuples effacés, ne peut leur permettre de se reposer sur les lauriers acquis; je veux bien qu'ayant moins de racines, les Wallons soient plus malléables, plus propres à devenir les agents d'un art belge nouveau ; mais, s'ils sont l'avenir, n'oublions pas que les Flamands sont le passé, qu'avant d'être Belges, ils étaient Flamands, et qu'ils ne peuvent rejeter ainsi, tout de suite, le nom sous lequel ils se sont illustrés.

On doit toujours en revenir à ceci, c'est que les peuples se transmettent de générations en générations quelque chose de la flamme des grands jours passés ; il n'est esprit si épais, dans les Flandres, qui ne relève la tête au nom de Van Artevelde ; parlez-lui donc de Chapuis, il ne vous comprendra pas ou, du moins, vous l'émotionnerez fort peu. En traitant des sujets historiques belges, flamands ou wallons, on n'éveillera

Digitized by Google

qu'un intérêt local; or, une littérature qui n'a pas d'échos retentissants, qui ne peut remuer, attendrir qu'une race particulière, est par avance une littérature mort-née. Il ne faut donc pas donner au document historique plus d'importance qu'il n'en peut comporter; que l'histoire serve de cadre, de prétexte à l'action, c'est là tout ce qu'on peut lui demander; les œuvres s'imposent surtout par leur caractère humain et non par leur cachet local, par l'exacte reproduction des mœurs et l'étude des passions et non par les faits de tel héros dont les actes peuvent appartenir à l'histoire, tout en étant absolument antidramatiques. A cette condition, mais à cette condition seule, c'est-à-dire en étudiant l'humanité chez un peuple et non un peuple dans l'humanité, on peut avoir recours au souvenir historique. Encore faut-il s'en méfier. Aujourd'hui, on veut que le livre soit le reflet de la vie courante, on est trop porté à mentir quand on doit interpréter et dramatiser des faits lointains et l'on n'a déjà, hélas! que trop menti. Si vous ne pouvez mettre l'histoire au théâtre ou dans le roman qu'à la condition de la dénaturer, comme cela s'est fait dans tous les drames et dans tous les romans français jusqu'à présent, abstenez-vous et laissez l'histoire à l'historien.

Peut-être les partisans de la littérature romantique et qui voudraient la perpétuer indéfiniment, ce qui est contre toutes les règles du progrès humain, ceux qui s'agenouillent devant Lamartine et Victor Hugo et ne trouvent intéressantes que les œuvres de ce fécond romancier qu'on appelle Dumas, ceux-là pourraient s'évertuer à nous démontrer, après beaucoup d'autres, d'ailleurs, que les romans et les poèmes historiques du romantisme ont contribué, tout en dénaturant les faits, à répandre dans le public le goût de l'histoire, ce qui est absolument faux, car il n'est guère probable que la lecture des *Trois Mousquetaires* ait jamais donné l'envie à personne d'étudier le siècle de Richelieu dans des ouvrages sérieux. D'autres, plus avisés, se borneraient à dire que les livres de Dumas, par exemple, s'ils n'inspirent pas le goût de l'histoire, donnent au moins

Digitized by Google

une teinte de connaissances à certaines gens. Cela pouvait être vrai il y a cinquante ans, quand la moyenne des personnes instruites était infiniment inférieure à la moyenne présente; depuis, l'instruction a fait de tels progrès et demain elle en fera de si grands encore, que l'on ne doit plus guère se préoccuper des gens à qui on ne peut inculquer la science qu'au moyen d'amusettes ou de boursouflures historiques. Et vraiment, cette instruction de surface est-elle aussi profitable qu'on a bien voulu le dire? C'est presque une banalité que de rappeler l'affolement dans lequel la littérature dite d'imagination à jeté les esprits, affolement qui s'est manifesté aussi bien dans le domaine de la sociologie, où l'on voulait voir tout en bleu, partant de travers, que dans celui de la morale, et qui a amené cette sorte de décadence au milieu de laquelle nous vivons. Heureusement, une réaction s'est produite et devait se produire au moment où l'humanité semble à la veille de subir une transformation qui sera l'avènement de ce nouveau monde dont on parle depuis si longtemps, s'érigeant sur les ruines, glorieuses d'ailleurs, du monde ancien.

Ceux-là seuls qui regardent sans voir ne s'aperçoivent pas combien les idées sont changées depuis dix ans. Voyez les jeunes gens, je parle des jeunes qui ont le goût de la philosophie et de la littérature, étudiez leurs idées et vous y verrez un symptôme sur la signification duquel on ne peut pas se tromper : mélange de scepticisme et de générosité, de doute et de confiance, formant un tout vague, comme notre société actuelle, mais se traduisant par un besoin de savoir, de connaître, de voir juste, duquel résulte un certain mépris pour tout ce qui est outré, sentimental, faux et inhumain. De même voyez les jeunes femmes, qui, elles, pourtant, sont plus insensibles aux sévérités de la littérature modernes et qui aiment le gracieux autant dans le livre que dans la toilette. Eh bien, vous remarquerez qu'elles partagent notre soif de vérité, et le ciel, qui s'est fait galant en cette occasion, leur a donné Alphonse Daudet pour les satisfaire. Mais que nous voilà loin de lord Byron et d'Anne Radcliffe, et de tous les auteurs à qui l'on doit ces belles romanesques qui, comme

Digitized by Google

le dit si bien Flaubert, « auraient voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage qui attendaient sous le trèfle des ogives, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche galopant sur un cheval noir » ! Que nous voilà loin aussi de d'Artagnan, personnage typique sur lequel on a brodé mille autres personnages et que l'on retrouve partout, même modernisé et vulgarisé sous les traits d'un Rocambole ! Le temps du rêve et du mensonge doré est décidément bien fini. Beaucoup le regretteront et nous ne leur en ferons pas un crime, mais qu'il soit permis à la génération nouvelle, qui prétend, elle aussi, faire sa tâche glorieuse de fonder sur les bases solides de la science l'édifice qu'elle veut construire.

III

On ne saurait assez le dire, si, par nos mœurs, notre langue et notre infériorité politique, nous subissons absolument le joug de la France, ce n'est pas en cherchant les petits côtés du grand caractère de notre puissant voisin, ce n'est pas en essayant de le rabaisser, ce n'est pas en étalant les défauts qui sont la conséquence obligée de ses qualités, ce n'est pas enfin par des phrases, comme on l'a fait trop souvent, que nous secouerons le joug et que nous combattrons l'influence de la France. Les faits s'imposent et il est bien téméraire d'émettre sur le compte d'une nation qui occupera dans l'histoire une place glorieuse, avant Rome et avant Athènes, ces jugements faux, injustes, dont quelques-uns de nos écrivains se sont fait l'écho. Seulement, s'il était vrai que Paris dût devenir une seconde Capoue et que partant il dût déchoir de son rang, s'il était vrai que le Français fût à la veille d'épuiser ses richesses intellectuelles et que, par le caractère même de son esprit, il fût inaccessible au positivisme moderne, s'il était vrai que le Nord fût appelé à imposer, à son tour, ses lois au monde, qui sait si la Belgique, par sa position topogra-

Digitized by Google

phique et ses ressources, n'est pas appelée à jeter quelque éclat dans un avenir plus ou moins éloigné ?

La guerre de 1870 est une date ; la mécanique stratégique a vaincu, pour la première fois et d'une façon concluante, l'esprit d'aventure et la fougue qui ont fait jusqu'à présent le meilleur de la gloire des Français. On peut tirer de ce fait des déductions philosophiques ; on a parlé de décadence, mais nous sommes trop près des événements pour les juger en toute sûreté ; en ceci on se base surtout sur des précédents historiques qui concluent tous, en quelque sorte, à l'impossibilité pour un peuple de se maintenir constamment à la tête du progrès, parce que le progrès change plus facilement que le tempérament d'un peuple et que tel qui a brillé à la tête d'une civilisation est condamné à s'effacer sous une autre. La France, pourtant, semble jusqu'à présent se plier très aisément au nouvel esprit qui envahit le monde, car n'est-ce pas elle qui, dans les arts, du moins, donne encore le ton aujourd'hui ?

Quoi qu'il en soit, nous sommes dans une époque de transition dont il faut tenir compte. Avant de se mettre au travail, on doit conseiller aux jeunes écrivains de bien scruter ce qui est devenu vieux, ce qui perd du prestige, ce qui détonne, et de bien sentir d'où vient le vent. Que de bonnes pages perdues, que d'écrits voués au néant parce qu'ils n'étaient que des réminiscences, souvent inconscientes, d'œuvres françaises ! Que de temps gaspillé par nos auteurs parce qu'ils n'étaient pas dans le mouvement !

Oui, c'est en cela surtout que nos jeunes littérateurs sont faibles — je sais qu'il y a des exceptions, — plus faibles relativement que leurs compatriotes industriels, qui, eux, on doit le dire, se tiennent au courant des tentatives qui se font ailleurs. Veut-on une preuve de l'ignorance de notre jeunesse littéraire ? Je ne la prendrai pas dans des écrits, ce serait trop facile, mais bien dans ses mœurs, mœurs copiées d'ailleurs et qui retardent de cinquante ans. Dans chaque ville universitaire il y a un groupe de jeunes gens qui rêvent de faire une œuvre artistique quand ils auront trente ans.

Digitized by Google

En attendant, ils vivent en bohème; toute leur ambition consiste à copier le héros de Mürger; tel joue Schaunard, tel autre Colline; tous sont fiers d'étaler aux yeux de l'épicier stupéfait leurs allures débraillées et leurs coudes usés. C'est là le chic suprême, le signe précurseur du talent, et bien des nouveaux venus s'y laissent prendre et copient à leur tour. Malheureusement les temps sont changés et, si l'on excuse chez celui qui est constamment renfermé dans ses idées, des façons originales et des distractions tenaces, la bravade pour la bravade n'est plus dans les goûts de la génération à qui l'avenir appartient. Il y a cinquante ans, lors du plein épanouissement des rêves humanitaires les plus éthérés, alors que l'on croyait fortement et que l'on était sans souci, que dans le théâtre et dans le roman, on ne lançait que tirades creuses peut-être, mais toutes de flamme, sans doute alors la bravade était-elle bien de mode. Mais depuis, cette confiance s'est fortement ébranlée, et les jeunes qui ressentent vivement ne sont pas sans partager cette inquiétude, ce malaise qui est dans l'air, ce doute affreux qui vous assaille quelquefois toute une journée durant, sans que vous puissiez le chasser. Qu'on aille donc à Paris, au quartier latin, étudier le bohème de 1882! On y verra, certes, des groupes d'étudiants parcourir les brasseries en se suivant à la queue leu leu, mais ceux-là ne seront pas les forts de demain. S'il y a quelque part au quartier latin des garçons d'avenir, bohèmes peut-être par la misère et par le courage avec lequel ils la supportent, soyez sûrs que leur mise est décente et que, tout en s'amusant bien à leurs heures, mais de façon intelligente, ils travaillent beaucoup et savent qu'ils doivent travailler, parce qu'on ne demande plus à un écrivain d'être seulement styliste et phraseur, mais encore quelque peu philosophe; ils ont derrière eux un travail scientifique énorme, qui s'accroît chaque jour, et ils doivent le connaître pour ne rien ignorer de la marche et du développement actuel des esprits. Et même nous en sommes arrivés à ce point que l'œuvre de Mürger, cette belle fleur de jeunesse et d'insouciance, nous produit aujourd'hui une impression

Digitized by Google

toute différente de celle qu'il nous procurait naguère ; le temps a quelque peu donné à ce rire nerveux une contraction douloureuse, et la profonde amertume qu'il y a entre les lignes de plus d'un chapitre, dans la préface surtout, est plus frappante ; elle nous indique la raison pour laquelle Mürger, en gaspillant sa jeunesse aux hasards d'une vie trop aventureuse, n'a écrit qu'un livre, qu'il a refait plusieurs fois, sans doute, mais de plus en plus mal, et nous donne à supposer qu'il n'en eût jamais écrit un seul s'il n'avait eu l'heureuse idée de tirer parti même de son impuissance en écrivant les hauts faits de ce cénacle où l'on discutait plus les propriétaires que la littérature. De même, parmi nos bohèmes français actuels, remettant sans cesse au lendemain la comédie qu'ils n'écriront jamais, s'en trouvera-t-il un qui, dégoûté de tout et se sentant le cerveau vidé, écrira peut-être quelque jour l'histoire saisissante de son impuissance, qu'il pourra intituler : *Comment on ne devient pas écrivain !*

Mais, à côté de ces déclassés de l'art, nous avons en Belgique deux autres catégories de jeunes gens, l'une consciencieuse et sage, mais faible, naïve, ignorante, qui recherche dans des concours littéraires de petites villes des récompenses qui sont comme une approbation malfaisante de leur médiocrité. D'autres, mieux au courant des principes philosophiques modernes, se font jour peu à peu. Celui qui s'occupe attentivement de toutes les publications qui paraissent en Belgique a dû remarquer qu'il point à l'horizon une armée de jeunes écrivains qui aura peut-être quelque jour son chef autorisé, celui qui donnera le ton et indiquera la voie.

IV

En mettant au jour les difficultés d'une littérature nationale, difficultés dont il serait mauvais de déguiser la vérité, nous n'avons certes pas l'intention de décourager personne. Nous voudrions, au contraire, que notre jeune Belgique

Digitized by Google

conquît sa place et qu'elle parvînt à se faire écouter au dehors. Si elle y réussit, ce sera en se pénétrant bien du rôle que la littérature est appelée à jouer, en étudiant avec attention l'état actuel des esprits, non seulement de ceux qui l'entourent, mais encore de ceux qui sont à la tête du mouvement actuel. Si la France est aujourd'hui au sommet, je dis que c'est la France surtout qu'il faut étudier, afin de se mettre au pas avec elle et d'espérer ainsi la devancer, tout en tenant compte évidemment de ce qui se fait ailleurs, de ce qui s'est fait chez nous hier et de ce qui s'y fait aujourd'hui. Et si nous avons conseillé tantôt, en plaçant par-dessus tout la vérité, de se défier du roman historique où l'on est porté à dénaturer l'histoire, nous sommes convaincu que l'histoire n'y perdra rien. Nous aurons quand même nos historiens-artistes qui feront œuvre de savants, mais de savants souples, délicats, et s'attacheront, comme Mérimée, Flaubert et De Coster, dans l'*Ulenspiegel*, l'ont fait, à ressusciter quelque page d'histoire, quelque civilisation disparue avec une vigueur de pinceau, un relief, une chaleur de rendu, une fidélité d'expressions plus propres à nous donner la couleur exacte de ces temps lointains que la rhétorique puissante d'un Chateaubriand qui emprunte plus à son imagination qu'aux faits le sujet de ses œuvres. Si nous avons insisté sur la liberté qu'il faut laisser aux écrivains de traiter n'importe quel peuple de préférence au peuple belge, c'est que l'artiste doit avant tout se laisser aller à ce qu'il ressent profondément, et qu'il contribuera autant à la gloire de son pays en évoquant des souvenirs historiques étrangers, qu'il aura fortement pénétrés, qu'en nous révélant les mœurs d'un peuple indigène dont les bizarreries et l'originalité auront particulièrement séduit sa plume. Mais ce seront là des travaux de délicats, la modernité appartient au groupe principal, celui sur lequel nous comptons pour nous doter d'une littérature nationale.

Et qu'on ne parle pas de l'indifférence du public, ni de la presse, bien que cette dernière eût pu contribuer plus effica-

Digitized by Google

cement qu'elle ne l'a fait au développement des lettres belges en s'occupant davantage des besoins littéraires. La vérité est que l'on a souvent trompé le public et qu'il n'y a pas chez nous de mouvement assez puissant pour maintenir en haleine la critique et le public. On lit beaucoup en Belgique et proportionnellement peut-être autant qu'en France ; seulement, si les œuvres françaises accaparent toutes les faveurs, c'est que naturellement elles ont une étiquette et que le lecteur sait par avance, par le nom de l'auteur, en voyant un livre nouveau, dans quel domaine intellectuel il va pénétrer. Il peut donc suivre ses préférences sans courir grand risque d'être désabusé; selon qu'il lira M. Daudet ou M. Bellot, il sait quelles impressions ces lectures lui procureront.

Enfin, deux petites causes encore, très importantes cependant, font notre infériorité littéraire. En premier lieu, il y a cette vie de café qui absorbe chez nous la jeunesse, parce que le café est accessible à tout le monde. En cela encore, nous sommes mal favorisés. A Paris, où les distractions sont hors de prix, la jeunesse pauvre doit se contenter des bibliothèques, des vastes jardins riants, de la promenade sur les quais où l'on va flairer les livres et où, en les feuilletant, on trouve parfois le joint si longtemps cherché.

Puis il faut citer également le manque de courage et de persévérance du nos jeunes littérateurs. Nous avons de ce fait des preuves nombreuses ; nous avons vu des concours de littérature réunir jusque trois cents concurrents ! Au contraire, a-t-on connaissance en Belgique de vingt, même de dix écrivains qui aient eu à supporter la misère pendant nombre d'années avant d' « arriver » ? Nous savons que l'abandon prématuré de la lutte est dû à des causes qui n'existent pas à Paris, où l'artiste débutant peut promener sans humiliation sa misère dans les rues, parce que personne ne s'en aperçoit et qu'il peut y parler haut, y juger les hommes et les choses en toute sincérité sans qu'on l'accuse de chantage. Comptez en Belgique ceux qui se sont frayé un chemin sans se laisser arrêter par des considérations puériles. Certes, ils ont contre eux les braves commerçants

Digitized by Google

absorbés par leurs affaires et qui n'ont pour l'art qu'une admiration relative. Ils pourront s'entendre appeler *bon à rien* par ceux qui jugent la valeur des hommes d'après leur plus ou moins d'habileté à multiplier la pièce de cent sous, à moins qu'ils ne se trouvent en présence de quelque réputation solidement établie, devant laquelle ils s'inclinent, dominés par le prestige du talent. Mais les jeunes gens n'ont pas à se préoccuper de ces petits mépris, naturels d'ailleurs, car on ne peut exiger la considération qu'après avoir donné des preuves de mérite. La situation des jeunes gens pleins d'une généreuse indignation, qui proclament fièrement leurs admirations, au risque de nuire au prestige d'une petite célébrité de terroir, est plus mauvaise. Ceux-là, on les vilipendera d'autant plus que la critique autorisée, si impartiale qu'elle soit, est en butte elle-même aux récriminations des gens qui se grisent entre eux et se cachent réciproquement leur médiocrité. Mais qu'importe encore ? On l'a dit, l'art est une maîtresse avec laquelle il ne faut pas craindre de se compromettre, pour laquelle il faut savoir sacrifier bien des choses, jusqu'à ce bien-être banal que les faibles préfèrent aux joies que donnent la conquête lente de l'autorité, la satisfaction d'accomplir chaque jour un progrès et de se dire que, pour celui qui met tout son être à vouloir, au bout de la misère on trouve le succès.

Le malheur est que nous sommes uniquement sensibles aux faits, mais aux faits brutaux, patents. Ouvrez l'histoire de la Belgique et voyez-y pourquoi nos pères se sont si souvent révoltés ; toujours c'était sous le coup d'une pression quelconque, pour sauvegarder le beau principe de la liberté, que les Belges ont toujours si fièrement revendiqué. Hélas ! sitôt le joug secoué, un autre joug s'imposait, celui des appétits matériels, que Balzac a si bien caractérisé en disant : *La matérialité la plus exquise est empreinte dans toutes les habitudes flamandes.* Je sais un peuple qui vit pour les idées surtout, pourvu qu'elles soient généreuses. Il passe ainsi avec de beaux rêves d'humanité dans la tête, et ces rêves l'accaparent si bien, qu'il s'est fait appeler *inconsé-*

Digitized by Google

quent, parce qu'il a oublié souvent de les réaliser. Mais quelle puissance chez l'homme qui saurait réunir les besoins de l'imagination avec ceux de la liberté !

Pour secouer le public, pour encourager les faibles, pour conquérir l'opinion, une lutte littéraire, ardente, vigoureuse est nécessaire. On oubliera volontiers qu'il y a des excès, pourvu que les convictions soient sincères, et s'il m'était permis de donner un conseil aux jeunes littérateurs, je leur dirais de se battre, afin qu'on s'attroupe, afin que chacun sache pour le triomphe de quelle noble cause on en est venu aux mains, afin que du choc de la lutte jaillisse l'étincelle, qui communiquera aux indifférents quelque chose de la belle passion des lettres.

F. Nautet.

Digitized by Google

AGÉNOR DE GASPARIN.

M. de Gasparin est de ceux pour qui la justice est lente à venir. Tandis que des plumes dévouées ont entrepris de dérober à l'oubli, de glorifier même plus d'une réputation moins solidement établie que la sienne, son astre à lui s'est soudainement voilé. Dans le canton de Vaud, à Genève, où son éloquence a retenti, où sa charité s'est faite ingénieuse, on lui a gardé un souvenir de naïve reconnaissance. En France, au contraire, dans le monde littéraire et la presse, ç'a été comme une conspiration du silence autour de son nom. Ce silence crée une sorte de devoir à ceux qui ont été à même de goûter le charme bienfaisant de ses écrits et d'apprécier la noble indépendance de son caractère. Il nous a donc semblé que l'étude de la vie et de l'œuvre de l'un des penseurs les plus originaux et les plus féconds de notre siècle offrirait peut-être, dans une certaine mesure, les surprises de l'inédit et la portée d'une leçon morale.

I

M. de Gasparin appartenait par sa famille à l'aristocratie de province. Cette famille, originaire de la Corse, avait, depuis le XVIe siècle, projeté de vigoureux rameaux dans le midi de la France. Le comte Agénor naquit en 1810, à Orange, petite ville poudreuse et ensoleillée de la Provence, qui a conservé quelques vagues souvenirs de son antique splendeur de cité romaine. Son père, un classique de l'agriculture, occupa sous la monarchie de Juillet les plus hauts emplois administratifs. Il fut successivement préfet de la Loire, de l'Isère et du Rhône, enfin pair de France et ministre

[1] Les écrits de M. de Gasperin ont été publiés alternativement à Paris et à Genève. Ils comprennent 47 volumes et brochures, dont une nouvelle édition, encore incomplète, a paru chez Calman-Lévy.

Digitized by Google

de l'intérieur. Le comte Agénor dut à ce père, avec un tempérament robuste, le développement précoce de cette faculté d'observation pénétrante qu'il accrut encore dans la suite. Il lui dut aussi la recherche du bonheur domestique, un attachement qui ne devait jamais s'éteindre aux joies du foyer, même à ses monotonies. Sa mère, qui avait les vertus républicaines et les meilleures tendresses, lui transmit un certain héroïsme[1] qu'il n'eut pas besoin d'affecter, à la différence de tant d'autres, mais dont l'expression se dégageait spontanément de sa personne, de ses démarches, de ses attitudes toujours viriles. La vie du penseur est donc en germe dans son adolescence, et il est nécessaire de s'y arrêter un peu pour bien saisir l'enchaînement, la parfaite harmonie des phases successives de cette existence. Ce qui frappe surtout en lui, c'est l'inflexible déroulement de cette destinée que l'on aperçoit du point de départ, et à laquelle il n'a jamais tenté de se soustraire. Le comte Adrien, homme de gouvernement, légua à ce fils, dont les facultés prirent dès l'enfance un vigoureux essor, la passion des affaires publiques, qu'une nuance presque imperceptible d'orgueil héréditaire devait entretenir en lui. Il avoue naïvement qu'il se plaisait, à l'âge où l'on est surtout préoccupé des chances d'une partie de billes, à aller entendre les orateurs parlementaires, à suivre les discussions des Chambres, et, dans l'intervalle de ses leçons, sinon pendant leur cours, à méditer longuement son Tacite, où sa jeune âme, déjà entreprise par de stoïques pensées, trouvait un élément inépuisable. « Ces maximes brèves et hautaines, dit-il, me charmaient. Mon jeune libéralisme s'en nourrissait avec passion; ma mémoire en était remplie. Mon Tacite souligné à chaque page, le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny et je ne sais quel livre où se trouvait reproduit le fameux numéro

[1] Pendant le choléra de 1831, Agénor et son frère achevaient leurs études à Paris. M. de Gasparin songeait à rappeler ses fils auprès de lui. La mère s'y opposa. « Ma mère, plus morte que vive, sut imposer silence à ses angoisses ; elle se condamna elle-même à subir les tortures de l'absence; elle ne voulut ni venir à nous, ni nous rappeler à elle. Quelle leçon leur donnerai-je ? Une leçon de timidité; il importe qu'ils soient des hommes ! » *La Famille*, t. Ier, p .239.

Digitized by Google

du *Vieux Cordelier* : suspect, suspect, voilà quelle était alors ma bibliothèque d'écolier. Rapprochement bizarre et dont je ne cherche pas à me rendre compte. »

C'est une bonne fortune que ces révélations qui nous ouvrent des aperçus sur l'homme, dès son adolescence, et facilitent l'intuition d'un développement graduel de son individualité. Je me représente volontiers M. de Gasparin dans une pose songeuse, accoudé sur une pile de livres, où se détachent les noms du chantre de *Stello* et de l'annaliste des fanges césariennes. Il est bien tel, pendant toute sa vie : un pied dans la région des rêves, de la poésie débordante, et l'autre dans les sentiers ténébreux, dans les réalités obscures où l'entraînaient une sensation de pitié inexprimable, un élan de fraternité évangélique dont il a été la victime résignée au dernier jour.

Élevé, dès sa première enfance, au sein de la nature libre, après s'être rassasié de courses vagabondes, d'excursions sans fin, tantôt gravissant les premiers versants alpestres, tantôt s'ébattant avec délices dans les grasses prairies du pays d'Orange, il passa subitement de la lumière crue des horizons illimités à la quasi-obscurité des parloirs, des salles d'étude; de la vie joyeuse, débridée, à la vie régulière, disciplinée, asservie à une méthode uniforme et brutale en son impassibilité. Plus tard, en repassant le souvenir de cette existence nouvelle, il se prenait à murmurer les vers du poète des *Rayons et des Ombres :*

Qui donc avait raison
Ou le morne collège, ou l'heureuse maison?
Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère :
L'écolier turbulent, ou l'enfant solitaire?

Et il concluait en faveur du dernier. Il avait tort sans doute. Le collège est une école d'autant plus précieuse qu'elle est moins plaisante d'aspect, qu'elle laisse la porte entr'ouverte aux mécomptes et aux infortunes de la vie. Pourtant, le blâme, tel qu'il le formulait, subsiste dans sa partie essentielle; l'internat, que M. de Gasparin poursuivait de ses malédictions, est aujourd'hui presque universellement condamné.

Digitized by Google

A l'époque où il écrivait, qui était celle de la plus grande faveur d'un casernement de l'adolescence, il fallait un certain courage, en tout cas une certaine indépendance pour déployer en ses protestations l'énergie que M. de Gasparin y a toujours mise; et si nous avons insisté sur ce trait, secondaire en somme, c'est qu'il montre, comme tant d'autres, l'unité et, en quelque sorte, une suite harmonieuse dans ses pensées et ses convictions.

D'ailleurs, cette répugnance qu'il avait pour l'éducation de l'enfant entièrement livrée à des mains mercenaires, M. de Gasparin ne pouvait pas ne pas la ressentir.

C'est que, chez lui, la famille avait déjà façonné, pétri une nature heureusement douée. Elle lui avait donné d'autres besoins, inculqué d'autres idées; ses perceptions d'enfant lui rappelaient sans cesse l'absence de contrainte, les vivacités folâtres, l'horreur du mensonge, la tendre affection des siens, le respect des serviteurs et les douces caresses prodiguées à l'animal favori. C'était comme une religion d'amour dont les mille aspects avaient frappé sa tendre intelligence. Et tout à coup, sous le régime claustral du lycée, il avait ou soupçonné, ou deviné les dissimulations, les hypocrisies, les mépris de caste plus insolents qu'ailleurs, les haines plus intenses, les brutalités plus cruelles.

Comment n'en aurait-il point porté longtemps en lui le ressouvenir douloureux?

En quittant le collège, le comte Agénor prit une inscription à l'École de droit. La haute position de son père devait lui faciliter l'accès des fonctions publiques. Il se voua tout entier à une carrière honorable, mais où ses facultés allaient se trouver à l'étroit, et où il rencontrait, par un chemin détourné, les mêmes entraves disciplinaires que le collège lui avait appris à haïr.

Chef de cabinet au ministère de l'intérieur, puis maître des requêtes, il se préparait lentement à un rôle moins effacé; il faisait provision de science politique autant que d'énergie. Ses brochures sur l'*Amortissement* et sur *Alger* sont aujourd'hui oubliées; elles empruntent leur intérêt à

Digitized by Google

des circonstances auxquelles elles ne pouvaient survivre.

Son livre : *Esclavage et Traite* (1833) eût mérité un meilleur sort. Ce qui en fait l'agrément, ou plutôt la solidité, c'est moins une éloquence dont M. de Gasparin devait d'ailleurs plus tard faire jaillir la source, qu'un esprit méthodique, qui ne s'arrête point aux détails superflus, une inexorabilité de logique qui est bien le privilège des fortes convictions.

On y découvre un sens politique qui s'affine parfois jusqu'à une divination prophétique; nous y trouvons un passage d'autant plus frappant qu'il répond assez bien, en dépit de l'éloignement des temps, à une de nos préoccupations les plus actuelles : « Il faut rendre obligatoire la fréquentation des écoles. C'est avec confiance que je présente ce moyen pour nos colonies, *car je le crois nécessaire à la métropole elle-même.* Le principe de la coercition manque à notre excellente loi du 28 juin 1833, et tant qu'il n'y aura pas été introduit, l'instruction primaire sera loin d'être aussi réelle dans le pays qu'elle le paraît dans les statistiques. On bâtira beaucoup d'écoles; on inscrira sur les registres une foule d'élèves ; mais ces élèves paraîtront à peine pendant quelques mois. . . . . .

« Il faut que l'instruction soit obligatoire pour ne pas être nulle. » (Page 167.)

Mais ce n'est pas la seule surprise que nous réservent les premiers écrits de M. de Gasparin. Les problèmes religieux le sollicitaient déjà à cette époque, mais sans qu'il y mît cette sorte d'acharnement exalté qu'une conviction plus ancrée lui inspira dans la suite. Son âme n'avait pu échapper aux ébranlements, si elle était inaccessible aux tiédeurs. Il y eut donc un instant où le croyant dut livrer de longs combats intérieurs, repousser l'assaut d'adversaires d'autant plus redoutables qu'ils trouvaient une complicité inavouée dans les élans fougueux de la jeunesse. Pourtant, le triomphe ne fut pas acheté trop cher. Ce triomphe, le milieu dans lequel M. de Gasparin se mouvait semble l'avoir préparé. Des traditions de famille, ses aspirations natives, enfin ses méditations raisonnées en firent un protestant.

Digitized by Google

« Et moi aussi, disait-il un jour à la Chambre, et moi aussi, j'ai hérité des croyances de ma famille... j'ai hérité, mais j'ai accepté, voilà la différence. » Il n'y avait rien que de louable dans cette façon d'établir et d'envisager l'alternative qui l'attendait au seuil de la vie publique, et dont il a tranché le nœud si vaillamment. Mais qu'on nous permette ici de soulever un coin du voile, de chercher, au delà de ces incertitudes que tous les penseurs ont éprouvées à l'heure décisive de leur carrière, une autre influence qui devait en hâter le terme, et ramener la confiance absolue dans un idéal religieux dont M. de Gasparin ne s'est jamais départi depuis lors. Cette influence, celle d'une femme aimante, intelligente et bonne, d'une femme qui a contribué grandement au lustre de leur commune existence, est trop bien démontrée; elle apparaît trop clairement à chaque page brûlante des livres de son époux, pour qu'on puisse un instant la mettre en doute. Le voulût-on, tout un passé serein de trente-quatre années de la plus pure des unions s'y oppose et proteste; les témoignages directs de l'homme de cœur ne sont pas moins explicites; il se plaisait à répéter que la vie intellectuelle, avec ses joies, ses renouvellements et son aiguillon de labeurs, avait commencé pour lui le jour de son mariage. Il aurait pu ajouter qu'en même temps était mort le doute qui l'avait tourmenté jusque-là. Que dire, en effet, et comment ne pas être frappé d'un respectueux étonnement devant cette union si parfaite, dont le premier gage fut une Bible, donnée par Mlle Valérie Boissier à son fiancé de la veille? Certes, débutant sous de tels auspices, avec une telle conformité de pensées et d'aspirations, elle devait rester intacte; au moins elle était à l'abri de plus d'un écueil que l'opposition des croyances suscite ou ne sait éviter, passée l'heure éphémère des enivrements.

C'est une gloire nullement méprisable pour M. de Gasparin que celle de ne pas s'être un instant affranchi des liens que la vie de famille lui avait créés, de les avoir resserrés, au contraire, et d'y avoir sacrifié sans regret les avantages politiques dont un talent très réel d'orateur lui assurait la

Digitized by Google

conquête. M. de Gasparin ne se reproche-t-il pas quelque part, avec un sérieux qui étonne et attendrit, les rares soirées qu'il dérobait à sa jeune femme, et qu'il consacrait à l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs compliqués de haut fonctionnaire ?

« Je me souviens, dit-il, non sans remords, du temps où, sottement absorbé par les occupations de chef de cabinet de l'intérieur, je ne savais pas trouver une heure pour une jeune femme exilée et solitaire dans les appartements du ministère[1]. »

Candeur rare, qui grossissait à plaisir les plus légers manquements à une foi jurée et qui fut pour beaucoup, sans doute, dans cette renonciation de l'homme public!

II

Les premiers écrits de M. de Gasparin avaient attiré sur lui l'attention du gouvernement de Louis-Philippe. Celui-ci, en présence d'une opposition compacte, qui s'organisait chaque jour davantage, au milieu des difficultés grandissantes que le régime nouveau avait ou bien engendrées, ou bien héritées du dernier règne, cherchait à recruter des partisans jeunes, ardents, qui eussent conquis l'oreille de la foule ou l'attention bienveillante des cercles politiques. M. de Gasparin, par son père, dont le nom s'était si honorablement distingué, par les emplois élevés que lui-même avait occupés, non sans éclat, convenait mieux que tout autre pour une tâche qui avait son revers, mais aussi son côté brillant, sa récompense assurée dans l'estime générale et les faveurs du pouvoir.

Que M. de Gasparin n'ait pas entrevu alors un avenir plein de riches promesses, que des idées ambitieuses ne l'aient pas hanté, nous n'oserions l'affirmer. Rien ne le détournait d'ailleurs de nourrir d'aussi justes espérances, et il n'eut pas de peine à écouter les suggestions officieuses qui ne lui firent pas défaut.

[1] *La Famille*, t. II, p. 43.

Digitized by Google

Il posa donc sa candidature en Corse, à Bastia, où sa famille avait, croyons-nous, conservé quelques relations et laissé des souvenirs vivaces. Il est un épisode de cette lutte électorale, dont il supporta allègrement le fardeau, qui peint assez exactement et sur le vif les mœurs à demi-sauvages de ce coin de terre, pour que nous le transcrivions en sa naïve étrangeté :

« Tandis que le jour de l'élection, Mme de Gasparin, émue, palpitante, redoutant plus une victoire qu'un échec, attendait seule dans son salon de Bastia le résultat du vote, un coup frappé à la porte vint l'arracher brusquement à ses pensées. Elle ouvre, et elle se trouve en face d'un homme de haute taille, orné d'une prodigieuse barbe noire! C'était un parent, un Gasparin descendu de la montagne. Il n'entre pas, et, debout sur le seuil, se contente de dire : — Soyez tranquille. » Puis, faisant le geste de mettre en joue : « Si on tue votre mari... *ne faremo una vendetta!* » (nous ferons une vendetta!) Agréable perspective pour une jeune femme![1] »

M. de Gasparin fut élu. Hâtons-nous de le déclarer, pour que le lecteur ne soit pas en droit de le conclure, le nouveau député n'était pas l'homme qu'il fallait pour représenter une petite circonscription corse à la Chambre. Assiéger de sollicitations intéressées les bureaux ministériels, négocier son vote ou à peu près, réclamer avec insistance le creusement d'un canal, le prolongement d'une route ou la suppression d'une barrière, c'étaient là autant de mesquineries qui lui répugnaient. Il voyait de trop haut pour s'y soumettre. Dès le premier jour, on l'entend s'écrier : « L'opinion publique, nous ne l'acceptons pas seulement, nous la faisons aussi à cette tribune. » Et il n'a pas varié un instant pendant toute la durée de son mandat. Il a sans cesse maintenu son indépendance ; il l'a prouvée à chacune de ses apparitions à la tribune. Aussi, lui qui avait été élu sous l'égide et l'œil favo-

[1] *Le comte de Gasparin, essai biographique*, par M. Th. Borel, auquel nous avons emprunté plus d'un détail utile, et où nous avons retrouvé, à travers la rédaction concise, élégante, un peu rigide de l'auteur, l'inspiration directe de Mme de Gasparin avec ses élans, ses indignations et l'expression ineffaçable de ses regrets.

Digitized by Google

rable du gouvernement, il se trouva bientôt, sans qu'il s'en aperçût, de l'opposition, tant il mit d'énergie dans ses revendications et ses plaintes, soit qu'il s'attaquât à cette corruption administrative dont le spectacle lui soulevait le cœur, soit qu'il essayât d'organiser un groupe parlementaire tenant le juste milieu entre les factions, gardant son franc parler en toutes circonstances, impassible devant les sollicitations des uns, les menaces à peine dissimulées des autres.

Parmi les questions sans cesse à l'ordre du jour pendant toute cette période gouvernementale, sans cesse agitées, débattues, jamais résolues, il en est deux qui s'emparent de lui, qui l'absorbent au point qu'il ne peut résister, qu'il se lève comme mû par un ressort au moindre à-propos, et que même, au milieu de l'inattention et de la malveillance, il court à la tribune décharger le trop-plein de son cœur.

La première de ces questions, celle de l'esclavage, lui inspire de belles paroles, de nobles indignations. A propos du droit de visite, dont on contestait l'efficacité, il eut de très fiers accents ; nous l'avons déjà vu préoccupé des moyens de soulager une race courbée sous les rigueurs du code noir; son livre : *Esclavage et Traite* n'a pas d'autre fin. Nous le retrouverons, vingt ans après, dans le grand débat américain, aussi profondément convaincu que jadis.

L'autre problème, le seul qui nous occupe présentement, est celui de la liberté religieuse. Si, à cet égard, M. de Gasparin n'avait pas encore donné de gages, c'est qu'il n'avait pas eu l'occasion d'affirmer sa foi protestante. Ajoutons que cette foi était jeune, qu'elle se compliquait chez lui, ou plutôt se fortifiait d'un désir d'expansion qui le tourmenta pendant toute sa vie, et qui se justifiait trop par la conscience même d'une autorité morale indiscutable pour qu'il n'en suivît pas la légitime inclination.

Cette liberté religieuse, il la voulait générale, parce qu'il était conséquent avec lui-même, il la voulait sans entraves, sans ces redoutables complications administratives dont on s'efforçait à dessein de l'envelopper. Ses discours fourmillent de plaintes attristées, de réclamations pressantes; tantôt,

Digitized by Google

c'est un prêtre catholique converti aux idées de la Réforme et qu'on veut empêcher de reprendre dans ce nouvel esprit ses prédications. A Dijon, une jeune fille, protestante, a été enlevée à sa famille, par de pieuses entremises ; une autre à Villefranche, une autre à Sommières. Ce ne sont qu'arrêtés de maires et quelquefois de préfets multipliant les formalités et rendant même impossibles les prêches et les autres réunions des dissidents. Ces détails, que M. de Gasparin donne tout au long, dans leur éloquence alors flagrante, aujourd'hui un peu affaiblie, nous ouvrent de singuliers jours sur l'étroitesse systématique de la politique gouvernementale de M. Guizot dans ces délicates questions de conscience et de culte.

Presque toujours, le garde des sceaux ayant répliqué, le dernier mot restait à M. de Gasparin avec le bénéfice de son attitude. Ici, involontairement, une comparaison nous sollicite, un rapprochement dont M. de Gasparin a lui-même fourni l'idée initiale, quand, à deux reprises, le nom de Camille Jordan est sorti de sa bouche.

Si ce nom de Jordan[1] est à peine aujourd'hui distinctement marqué dans quelques mémoires, c'est que l'ancien membre du Conseil des Cinq-Cents et de la Chambre de 1815 a éprouvé le sort généralement réservé aux précurseurs d'une vérité enfin triomphante.

Il eût fallu interroger les vieillards de 1830, leur demander ce qu'ils pensaient de l'ami si fidèle de Mme de Staël, pour se rendre compte de ces étonnements, de ces ferveurs que ses revendications, qu'avait entendues leur jeunesse, éveillaient encore en leur esprit. Oui, en 1797, au moment même où Wilberforce, toujours sur la brèche, présentait en vain à la Chambre des communes son bill d'abolition de la traite, qui devait être accepté quelques années après, Camille Jordan osait réclamer d'une assemblée en proie aux passions révolutionnaires la même tolérance, ou plutôt une bienveillance égale pour toutes les manifestations religieuses.

« Que la liberté que vous accordez à tous les cultes ne

[1] Voir les admirables articles de Sainte-Beuve, au tome XII des *Nouveaux Lundis*.

Digitized by Google

soit donc point l'effet d'une égale indifférence, ou encore moins l'effet d'un égal mépris, comme cette tolérance dont se parèrent longtemps de dangereux sophismes; mais qu'elle soit le fruit d'une sincère affection. Vous ne devez pas seulement les souffrir, vous devez les protéger, parce que tous entretiennent la morale, parce que tous sont utiles aux hommes. »

M. de Gasparin exprimait à peu près la même pensée en 1845; mais au lieu de se fonder, comme Jordan, sur des raisons philosophiques où l'esprit du XVIIIe siècle, tempéré et comme renouvelé par un retour à la foi, avait laissé son empreinte, il exigeait le respect absolu de cette liberté de croire ou de ne pas croire d'après les termes peu équivoques de la constitution de 1810, si fréquemment détournés de leur sens originel; et, tandis que, cinquante ans plus tôt, Camille Jordan avait récolté le ridicule[1], par une transformation et un progrès des temps dont nous pouvons, nous aussi, escompter le futur bénéfice, M. de Gasparin obtenait, sinon gain de cause entier, du moins une attention bienveillante à droite, et surtout les applaudissements enthousiastes de la gauche, heureuse de cet appoint inespéré et de cette fière affirmation de ses propres principes. Et quels transports ici, quelles rumeurs et quels murmures là-bas, quand, poussé à bout, le député de Bastia, sa voix devenant menaçante, s'écria :

« Songez-y, je vous le dis avec calme et sérieux, parce que j'exprime ici une conviction bien arrêtée, si l'on ne nous accorde pas cela, si l'on oppose de nouvelles entraves à l'exercice d'un droit nécessaire, eh bien, nous-mêmes nous prendrons sur nos dos la balle du colporteur, nous irons

[1] Comme il avait réclamé le rétablissement des cloches, « on le chansonne, dit Sainte-Beuve, on attache à son nom des sobriquets burlesques, des refrains et des carillons en manière de charivaris. Par exemple, il y eut le *Din din, din don*, vaudeville qui lui fut dédié. En voici le dernier couplet :

Tu vas donc, pour ta récompense,
Jordan-bourdon,
Te dire : Il n'est clocher en France
Ni clocheton,
D'où ne retentisse mon nom,
Din din, din din, din don, din don. »

Digitized by Google

vendre des Bibles, affronter vos procès et nous faire jeter en prison ! » (Séance du 6 avril 1846.)

Comme on le voit, la liberté religieuse, telle qu'il l'entendait, ce n'était pas seulement la vague tolérance d'un gouvernement qui louvoie, qui compose avec les circonstances, qui mène enfin difficilement sa barque entre les écueils et jette par-dessus bord les articles trop lourds, trop rigoureux de son programme; non, c'était un pied absolument égal, et quant aux privilèges, et quant au rang, prétention généreuse, mais presque irréalisable en ces jours de restauration apparente de la foi catholique.

En dépit de cette ferveur même, M. de Gasparin ne fit que de courtes apparitions à la tribune de 1843 à 1846. Pourtant, ces apparitions n'étaient pas stériles. Ne fût-ce que par cet art qu'il avait au suprême degré de déplacer habilement le débat, de faire de la liberté religieuse une pure question de droit constitutionnel et d'entraîner ainsi dans l'arène tout ce que la Chambre contenait de théoriciens, il a rendu un réel service à la cause libérale, souvent mal entendue à gauche, où les chicanes mesquines de la politique courante étaient cultivées avec plus de zèle et excitaient une bien autre émulation.

C'était donc un véritable orateur, toujours prêt à pénétrer dans le vif, en laissant de côté les généralités emphatiques, un peu tranchant dans son éloquence, quoique fort accueillant dans ses abords; mais dès que les principes étaient engagés, inexorable au point de traîner sur la sellette le gouvernement lui-même, de lui demander un compte sévère de ses démarches et de ses actes, de s'attirer parfois de vertes répliques, parfois des leçons, incorrigible en cela ou plutôt incorruptible. Et on peut lui rendre un éclatant hommage, même en n'approuvant pas sa ligne de conduite parlementaire, car, s'il s'est écarté des règles de prudence accoutumées, s'il a mal à propos soulevé de longs et pénibles débats, c'est uniquement guidé par cette passion du vrai, cette soif de l'honnête qui ont été le tourment de sa vie et qui ont déterminé toutes ses actions.

Après 1846, M. de Gasparin, qui avait renoncé à son

Digitized by Google

mandat de député corse, posa sa candidature à Paris. Il échoua, en dépit de son éloquence et de la fermeté de son programme.

Il ne dit pourtant pas adieu à la politique. Ses sympathies étaient acquises depuis longtemps à la jeune royauté; il s'affligeait sincèrement des obstacles qu'elle rencontrait sur sa route; l'opposition lui inspirait plus d'appréhension que de charme. Il oubliait sa propre attitude antérieure, et il se prenait à demander le groupement de toutes les forces nationales pour le maintien d'un régime qu'il avouait être dans le sens de ses secrètes inclinations. C'est que, voyant à une plus grande distance les événements qui se précipitaient déjà, les variations de l'opinion, si mobile en France, il ne s'apercevait plus des fautes et des ridicules d'une monarchie dont le chef s'obstinait à n'être que le premier des bourgeois. Ses instincts nobles et larges se donnaient carrière; il était conséquent avec lui-même, d'accord avec les faits, quand, appréciant les journées de février, il s'écriait : « 1848 a poignardé la liberté, et ce n'est pas le moindre de mes griefs contre lui[1]. »

M. de Gasparin était donc un libéral, mais, en lui, les traditions domestiques, peut-être une parcelle de préjugé héréditaire, enfin un attachement très réel au roi, à la famille royale et aux principes constitutionnels de 1830, rejetaient bien en arrière toute pensée favorable aux institutions républicaines ainsi qu'à l'avènement de la démocratie. Cette démocratie, il la jugeait au moins prématurée; il aimait presqu'à la confondre avec la révolution, et quel accent ce dernier mot avait sous sa plume, avec quelle indignation il le prononçait, comme il le plaçait à l'antipode de celui de libéralisme; il suffit d'ouvrir n'importe lequel de ses livres pour s'en assurer.

Vingt ans plus tard, il pouvait dire : « Va pour la république! » En 1848, il était encore partisan de la royauté parlementaire. Il lui fallut l'expérience prolongée de la tendance prédominante des esprits en France pour qu'il

[1] *Après la paix*, p. 130.

Digitized by Google

s'acclimatât à de nouvelles idées plus progressives et plus franchement dédaigneuses du passé.

Et cependant, il écrivait encore en 1871 :

« Je n'ai pas d'illusion sur le gouvernement de Louis-Philippe, je ne le considère pas comme un gouvernement parfait. Il l'était si peu pour moi, que je l'ai plus d'une fois combattu . . . . . .

« Nos ministres constitutionnels faisaient des fautes ; ils marchandaient les progrès et les libertés, c'est certain. Mais se figure-t-on que ce gouvernement représentatif ait eu ailleurs, en Angleterre, par exemple, des débuts plus brillants? Les Anglais de Guillaume III ont été plus patients et moins fous que les Français de Louis-Philippe[1]. »

Quand la catastrophe éclata au milieu de la stupeur générale, M. de Gasparin, qui avait décidément renoncé à tout rôle politique, voyageait en Orient ; il était au Caire, et son premier mot fut : Notre pays est perdu! Comme dans une vision instantanée, défilèrent devant lui les malheurs qui devaient s'accomplir douloureusement l'un après l'autre, jusqu'au coup d'État et à la restauration napoléonienne... M. de Gasparin se hâta de donner sa démission des fonctions de maître des requêtes au Conseil d'État. Au retour de son voyage, presque au débotté, on le vit se mêler activement à une tentative de réorganisation des Églises protestantes.

« J'arrive d'Orient, écrivait-il à Frédéric Monod, je n'ai rien lu, je n'ai vu personne; à peine ai-je eu le temps de jeter quelques idées sur le papier avant de me mettre en route pour Genève. Et cependant, je prends la plume; il faut se hâter : nous nous hâtons tant! »

Il redoutait la précipitation que les représentants de ces Églises apportaient dans une affaire aussi grave. A peine l'assemblée réunie, un dissentiment s'éleva entre ses membres, la majorité ne voulant d'aucune profession de foi individuelle à la base et dès le principe des travaux du synode.

MM. de Gasparin et Frédéric Monod, au contraire, entendaient éclairer les discussions de cette lumière vivifiante

[1] *La France*, t. II, p. 84.

Digitized by Google

qu'à leur sens, des convictions communes et inébranlables sur les points décisifs de la doctrine pouvaient seules faire jaillir. Devant le refus persistant du plus grand nombre, ils prirent le parti de se retirer et ils rédigèrent une lettre fort digne dans laquelle ils expliquaient les scrupules qui les déterminaient à une séparation aussi douloureuse [1].

III

M. de Gasparin se fixa en Suisse. Il allait désormais pouvoir se livrer à ses travaux favoris; sa résidence habituelle fut Valleyres, dans le canton de Vaud; mais il possédait un autre domaine, qu'il habitait alternativement avec celui-là, la terre du Rivage, près de Genève, où sa femme, née dans la cité calviniste, avait laissé des affections persistantes.

Quelles raisons avaient donc décidé M. de Gasparin à un renoncement si directement opposé à ses intérêts et à ceux de la cause qu'il soutenait, et à laquelle sa présence à Paris donnait de plus sérieux gages d'un prochain triomphe? Il a toujours refusé de justifier un choix que son libre arbitre l'autorisait sans doute à faire, mais que ses coreligionnaires ont eu le droit de regretter : par son éloignement ne perdaient-ils pas un orateur aux qualités brillantes, un ami sûr, enfin un nom déjà illustre qu'ils étaient fiers d'inscrire en tête de leurs revendications?

Qu'on nous permette d'emprunter ici le témoignage d'une personne dont la sincérité n'est assurément pas contestable, de la compagne de sa vie, de faire entendre quelques mots partis du cœur, une protestation respectable et une affirmation dont il faut, avant d'élever aucun grief, méditer la parfaite vraisemblance. « Jamais, sans la vie qu'il a librement choisie, il n'aurait écrit ses livres, qui sont sa grande œuvre, l'œuvre qui restera. Il ne les aurait pas écrits, car il ne les

[1] Nous tenons de la bouche de MM. Jalabert et Bonnet, tous deux membres de ce synode et dont la bienveillance nous a éclairé dans le développement de cette étude, les détails mêmes de cette scission que je ne puis consigner ici, pour garder les proportions et l'équilibre indispensables, mais qui confirment et cette intransigeance, et cette parfaite dignité de M. de Gasparin dans les questions qui intéressaient sa foi.

Digitized by Google

aurait pas pensés, il ne les aurait pas vécus. Sans cette vie, il n'aurait pas été le libérateur. Embrasé, consumé par la pensée, il lui fallait le plein air, la pleine campagne, la pleine liberté, l'intime bonheur à l'abri de toute invasion. Il savait cela et il le sentait[1]. »

Que ce soit donc une sorte de divination qui ait déterminé M. de Gasparin à se façonner une existence solitaire, enfouie dans de lointaines vallées ! Et puisque le moment est propice, essayons d'esquisser sa vie privée, qu'une tradition venue de là-bas nous représente comme une des plus conséquentes, des plus dévouées qui aient été.

Au début, une pensée nous arrête. C'est Jean-Jacques qui l'a dit : « Le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. » C'est donc nos propres sensations, l'émotion que nous avons ressentie à la lecture de ces livres : *la Famille*, *le Bonheur*, *les Droits du cœur*, que nous tenterons de rendre, et notre seul désir est de donner ici une simple image, forcément incolore, de cette existence de M. de Gasparin, telle que les témoignages les plus directs nous l'ont fait connaître.

A Valleyres, au Rivage, M. de Gasparin a goûté les multiples joies de l'amour partagé; là, il s'est adonné à ses pensées favorites, il a cédé à ses penchants natifs qui l'inclinaient vers les méditations utiles plutôt que vers les rêveries d'un déisme attendri.

Même dans cette absorption inévitable qui résulte de la possession entière du bonheur terrestre, il est resté actif, plein d'ardentes initiatives; jamais amolli, engourdi.

La famille qu'il s'était improvisée, — il n'avait pas d'enfants et avait virtuellement adopté ceux de son beau-frère, M. Edmond Boissier, le savant naturaliste — il la gouver-

[1] Nous devons cette communication et plusieurs autres, dont nous avons également utilisé les précieuses révélations, à la femme illustre dont M. de Gasparin avait fait sa compagne, et qui a conquis dans les lettres un nom égal à celui du publiciste. Il suffit de désigner ainsi l'auteur des *Horizons prochains*.

Digitized by Google

nait avec la tendresse la plus délicate et la plus prévenante. Il partageait ses journées entre le travail, les plaisirs du foyer et les méditations évangéliques. C'étaient, à ses yeux, autant de conditions du relèvement moral; les uns et les autres ne prennent-ils pas leur source dans les droites expansions du cœur?

Les heures laborieuses s'écoulaient vite, et il s'était arrangé une activité variée, charmante, dont je ne puis éviter la description, empruntée à l'un de ses livres et qui le fera plus sûrement apprécier dans son négligé de penseur à la tâche :

« Non seulement j'aime la vie en plein air, mais je m'arrange pour faire en plein air mes travaux de cabinet. Oh! l'étrange cabinet que celui où je me tiens, grâce à Dieu, une bonne partie de l'année! Installé sous une tonnelle, changeant de place pour éviter le soleil et tournant en vérité avec lui, chassant de la main les mille insectes qui viennent se poser sur mon papier, suivant de l'œil ceux qui se balancent dans un rayon, distrait par les événements du verger et du chemin, par cette voiture de foin qui passe, par ces bœufs qu'on va atteler et qui mugissent, par ces geais ou ces pies qui voltigent d'arbre en arbre, je n'en poursuis pas moins, veuillez le croire, l'accomplissement consciencieux de ma tâche. Mes notes sont là, autour de moi, retenues par le poids des petites pierres que je place sur chacune d'elles, car le vent souffle parfois un peu fort, il me tourmente, il y met de la malice et me force à courir après les précieux carrés de papier qu'il disperse un peu partout. N'importe, on met la main sur les vagabonds et l'on reprend son ouvrage. Mais on a aussi ses moments de paresse : j'aurais besoin de consulter tel volume, ledit volume se trouve là-haut, à la bibliothèque. Monterai-je? Je suis si bien ici! Et puis ce volume m'est-il réellement nécessaire? Allons, je m'en passerai; ma pensée n'en sera que plus spontanée; notre siècle abuse des lectures et des citations[1]. »

Sa grande joie, c'était, par un temps clair, le soleil luisant et rayonnant partout sur la campagne, de grouper autour de

[1] *La Famille*, t. II, p. 262.

Digitized by Google

lui quelques paysans, de leur parler de Dieu en une langue simple, expressive, avec des images empruntées à leur vie même de plébéiens et familières à leur esprit borné ; c'était de les rendre doucement songeurs, tandis qu'ils s'en retournaient, le soir, et que, en leur esprit, s'entre-choquaient ces pensées et ces mots redoutables que la théologie la plus naïve étale pompeusement. Il prenait, on le voit, le rôle apostolique par le côté le moins aride, le plus tendre ; il n'y mettait pour cela ni moins de ferveur, ni moins d'élan inspiré.

Après les heures de travail ou de prédication sans appareil aucun, il en avait d'autres consacrées aux siens, et c'étaient les plus nombreuses : tantôt une excursion alpestre, tantôt les détours vagabonds d'une causerie qui effleurait délicatement mille sujets divers et puis, parce qu'il aimait, lui-même le dit, les *bonnes bêtises*, si l'intérêt faiblissait, si la discussion se faisait épineuse et hors de propos à une table hospitalière et mondaine, il lançait un mot gaulois, d'une franche joyeuseté, qui éclatait comme une bombe. Alors, chacun de rire et de rentrer dans la voie plus avenante d'une conversation toujours substantielle, mais sans ce piment inopportun dont il détestait, pour sa part, l'étrange saveur. Le soir, quand la réunion était nombreuse, ou bien aux heures de solitude à deux, il lisait de beaux vers, une page immortelle [1].

Sa voix, qui avait tonné dans les assemblées, se faisait alors douce, mélodieuse, avec une nuance d'attendrissement qui est la sourdine des *sursum corda* du lyrisme. Puis, neuf heures sonnant, chacun se levait, et le croyant joignait les mains, remerciant son Dieu avec ferveur et simplicité.

M. de Gasparin s'était arrangé de la sorte une existence paradisiaque, sans égoïsme aucun, sa sollicitude s'étendant à tout ce qui l'entourait. Comme le vicaire de Wakefield, il aurait pu dire : « Quelques hommes regardent avec admiration les couleurs d'une tulipe ou l'aile d'un papillon; moi, j'étais par nature de ceux qui aiment à apercevoir des visages

[1] Victor Hugo était le poète préféré. M. de Gasparin retrouvait là les réminiscences d'une jeunesse quelque peu romantique.

Digitized by Google

épanouis [1].» Une seule figure désolée lui eût obscurci sa félicité. Il était bon, sans effort, par un ressort de sa nature qui le portait à la miséricorde et à la compassion. Cette bonté, qui illumine ses livres, qui en déborde les pages, n'a rien de commun avec la sérénité olympienne trop vantée de tel grand poète. C'est qu'elle se dédoublait en lui, ou plutôt qu'elle sortait tout entière d'une foi conséquente en la plus pure des doctrines morales.

Imaginez le vrai croyant, sincère et sans tiédeur, sans parti pris non plus, esprit large, quoique sévère, cœur épanoui. Il sera généreux, accueillant par devoir et par amour, l'amour, cette grande auréole du christianisme que d'indignes disciples s'efforcent de dérober aujourd'hui.

A les entendre, leur dieu est un dieu de haine; car ils n'ont que réprobation pour l'homme dont la personne devrait être l'objet d'une double sollicitude, en sa qualité de frère en ce monde et d'égaré qu'il faut ramener au troupeau. M. de Gasparin n'a jamais été de ceux-là qui ont l'anathème aux lèvres. Chez lui, la foi ne se hérissait pas des épines de ce rigorisme qui n'en est, d'après certains esprits, qu'un légitime accroissement.

« J'ai la conviction profonde, disait-il, que toutes nos découvertes là-haut se feront dans le sens de l'amour. »

Il expliquait, d'ailleurs sans détours, un sentiment honorable de déférence envers les adversaires de sa foi; il n'y voyait qu'une naturelle conséquence de l'inébranlable fermeté de celle-là.

« L'homme qui possède la vérité certaine par l'écriture infaillible, l'homme qui a mis le pied sur le roc, cet homme se sent un inépuisable fonds de largeur, d'ouverture aux discussions, de passion pour la lumière, de respect envers les contradictions. Un croyant ne peut être un ennemi de la liberté [2]. »

Il est bon de faire entendre parfois de tels accents et de

[1] As some men gaze with admiration at the colours of a tulip, or the wing of butterfly, so I was by nature an admirer of happy human faces.

[2] *Pensées de liberté.*

Digitized by Google

bien en étaler la noblesse ; l'étroitesse religieuse ne serait pas aussi triomphante qu'elle nous apparaît aujourd'hui, si elle avait trouvé beaucoup d'adversaires aussi courageux que M. de Gasparin ; celui-ci allait plus loin dans la voie de la tolérance quand il écrivait : « Ceux qui nient effroyablement marquent un bien plus grand amour du vrai que ceux qui vivotent misérablement sur un fonds de croyances transmises qu'ils ne veulent pas tirer au clair [1]. »

Et encore :

« La lèpre de notre temps, c'est le mensonge universel en matière de religion.

« On se fait marier par l'Église — à laquelle on ne croit pas.

« On fait baptiser ses enfants au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit — auxquels on ne croit pas.

« On entend la messe, à laquelle on ne croit pas.

« On se réjouit des progrès de la religion, à laquelle on ne croit pas.

« Enfin, l'on demande, *in extremis*, l'absolution à laquelle on ne croit pas.

« Et c'est muni de ce dernier mensonge qu'on se présente devant Dieu [2]. »

La leçon, venant d'un homme de foi sincère, a sa portée, et plus d'un tiède, d'un hésitant, qui ne sait pas rompre avec des traditions et des pratiques pour lesquelles il est plein de mépris, fera bien de la méditer chez nous.

Si on représentait à M. de Gasparin le nombre considérable d'adeptes du catholicisme, et qu'il l'emportait (c'était vrai alors) sur celui des réformés : « Soyez bouddhiste, s'écriait-il, il y en a trois cents millions ! »

Si l'on voulait qu'il fût de l'un ou l'autre clan, de l'une ou l'autre Église, il revendiquait le droit à la liberté.

« L'indépendance est ce qu'on redoute le plus ; elle crée la responsabilité. »

Il était donc pour l'Église libre, il le confesse hautement ; mais il n'était arrivé à cette conviction, il n'avait proclamé

[1] *Pensées de liberté*.
[2] *Id.* *id.*

Digitized by Google

le principe de la séparation du spirituel et du temporel qu'après de longues et fécondes études. En 1838, dans son livre : *Intérêts généraux du protestantisme français*, tout en réclamant l'affranchissement des consciences, il faisait quelques réserves qu'il n'est pas inutile de rappeler, que d'autres formulent encore aujourd'hui assez près de nous, tant est lent le progrès dans le domaine moral, mais qu'ils finiront, eux aussi, par sacrifier, nous en avons l'espoir, dans un prochain avenir.

Il avait été séduit à première vue par les avantages matériels qu'un tel compromis — et ce n'est pas un autre mot qu'il faut mettre ici — assurait à l'Église réformée, médiocre en ses moyens et peu en état d'entretenir ses ministres avec ses propres ressources. Mais bientôt son esprit droit sentit ce qu'il y avait de suffocant, d'avilissant même dans cette promiscuité, quelque fructueuse qu'elle fût. Plus tard, à maintes reprises, il manifesta une opinion aussi tranchée dans le sens d'un entier divorce qu'elle avait été auparavant hésitante et parfois favorable à de mutuelles concessions.

« Toute religion, disait-il alors, qui craint de périr si le budget de l'État venait à lui manquer, ne vaut pas ce qu'elle coûte [1]. »

Il y a bien des façons d'entendre la Bible, et dix-huit siècles de controverses sont là pour l'attester. Lui voulait la plus large interprétation. N'imaginez pas un puritain à la mine sombre, à l'air inspiré, aux traits tendus, à la lèvre amincie par les macérations. Il était ennemi de toute mutilation, surtout morale.

« Les philosophes et les théologiens nous disent : Être pieux, c'est aimer moins, penser moins, lire moins, agir moins, jouir moins, souffrir moins. L'Évangile nous dit : Être chrétien, c'est aimer mieux, penser mieux, agir mieux, jouir mieux, souffrir mieux [2]. »

De là sa notion des joies et des douleurs de la famille.

La famille, il l'aimait pour elle-même, pour ses rayonnements.

[1] *Pensées de liberté.*
[2] *Id.* *id.*

Digitized by Google

Il la voulait entière, en sa plus douce acception. C'est en poète qu'il a raconté ses grandeurs, ses instants délicieux, qu'il a excellemment mis en relief ses multiples aspects.

Son livre de *la Famille* a la solidité d'un bon traité de morale, sans en revêtir l'apparente monotonie et la grise uniformité. Il procède moins par voie de préceptes que par voie d'exemples. Ce sont, presque à chaque page, de petits tableaux intimes, des traits de mœurs délicatement esquissés, dans lesquels il ne manque pas d'opposer le bonheur du foyer, même en l'étroit réduit du pauvre, aux désenchantements qui attendent les sectateurs du socialisme logique, si ce dernier arrive jamais à la réalisation de ses doctrines. Il prêche contre celle-là une vigoureuse croisade en son *Ennemi de la famille;* il y montre, dans leur disgracieuse nudité, dans leur laideur, les théories communistes; il y signale les institutions qui favorisent leur propagation néfaste : la fabrique, le travail des femmes à l'atelier, ces agents destructeurs de la famille véritable. Il a des mots touchants pour les petits et les humbles. Le chrétien, qui a gardé comme un dépôt direct des prédications apostoliques et comme un souvenir de cette prédilection pour les disgraciés de ce monde, reparaît ici, sans que, toutefois, le lettré perde une occasion si belle d'être agréable, même en moralisant.

Les Anglais seuls excellent à varier ainsi les scènes, les points de vue, les détails dextrement choisis, les portraits jetés comme au hasard dans un récit touffu et délicatement tissé. M. de Gasparin a pris ses inspirations chez Bunyan, Goldsmith et Sterne. Mme Beecher-Stowe semble l'avoir préoccupé aussi avec ses esquisses humanitaires de mœurs américaines. Nous signalons le fait parce qu'il est rare et que nous aurons ailleurs l'occasion de noter un défaut contraire, une certaine sécheresse et une certaine aridité de forme du polémiste.

En somme, le livre laisse une impression bienfaisante. M. de Gasparin y a mis son âme exquise et toutes les bontés candides de son cœur.

Digitized by Google

Après avoir décrit les joies de la famille, si variées, si susceptibles de renouvellements incessants, il change de ton, et le voilà qui en narre les douleurs, les faces lugubres, les deuils inévitables. L'honnête époux, le fils respectueux qu'il a été font entendre ici la mélopée attendrissante des regrets. Car, s'il est de ceux qui, se résignant, puisent des consolations dans l'Évangile, il ne demande ni l'oubli, ni le rassérénement, ni surtout cette tranquillité qui s'appelle humble et que lui qualifiait d'égoïste.

« L'homme isolé est un Achille qu'on ne peut blesser qu'au talon; l'homme de famille n'a pas été plongé dans les eaux du Léthé. Ces eaux fatales, ces eaux de l'oubli ont conservé toute leur vertu; ils vont à elles, ceux qui craignent les blessures. Nous, gens de famille, nous aimons mieux souffrir qu'oublier . . . . . .

« La famille ne serait pas la chose grande et excellente qu'elle est, si elle ne nous apportait pas son contingent de douleurs. Et elle l'apporte; elle nous apporte des devoirs que nous n'aurions pas connus sans elle, des combats intérieurs que nous n'aurions pas soutenus, des angoisses auxquelles nous aurions échappé . . . . . .

« Eh bien, c'est la vie, cela, la vie telle que Dieu l'a faite, la vie à l'air libre, agitée, mais saine. C'est au milieu de ces crises qu'on s'humilie, qu'on rentre en soi-même, et qu'on grandit. C'est au travers de ces épreuves que les affections s'affermissent et s'épurent. C'est sous le poids de ces douleurs communes qu'on apprend à prier [1]. »

Ainsi, toute méditation le ramène à ce dernier terme : la foi.

La conclusion de ce livre est enfin formulée; l'auteur passe rapidement en revue les observations qu'il a recueillies, les conseils qu'il a prodigués, les résultats acquis. Mais il est chrétien; un acte d'humble soumission à la puissance divine clôt son œuvre. On retrouve ici la même apologie de l'Évangile, de ses préceptes féconds, de ses grandeurs, de ses sublimités. Ainsi, qu'on le veuille ou non, partout, quelque

[1] *La Famille*, t. II, pp. 180 et suiv.

Digitized by Google

route, quelque chemin détourné, quelque sentier pierreux que l'on suive, toujours, avec M. de Gasparin, on doit aboutir à ce qui est, d'après lui, la vraie lumière, au centre de ce carrefour où la croix se dresse, immuable, devant l'effort des siècles.

Nous n'avons pas à prendre parti, mais seulement, en rassemblant les traits d'une physionomie qui nous occupe, nous avons à rechercher dans leurs fins replis l'empreinte de la foi.

L'analyse est à peine ébauchée, et peut-être un scrupule nous eût arrêté si,—et tous ceux qui, en lisant, ont senti palpiter une âme sous la lettre figée, nous comprendront, — si nous n'avions été séduit par la rareté même du sujet qui nous était dévolu : un homme de religion épurée, n'ayant qu'un dogme, mais l'ayant dans le cœur autant que dans la mémoire, observant scrupuleusement les préceptes du Livre, sans restriction mentale, sans retranchement aucun. Ce Livre, objet de son culte intime et de ses méditations quotidiennes, M. de Gasparin en respirait surtout le délicat parfum d'amour.

« Nous sommes aimés, dit-il, c'est tout le dogme; nous devons aimer, c'est toute la morale. »

Il s'enivrait de la parole exaltée du Maître. Chaque fibre en lui, à ce contact, tressaillait longuement comme un écho répété. Il se pénétrait de ces doctrines simples, dégagées d'appareil syllogistique et naïves en leur enveloppe parfois grossière. Il s'enflammait subitement de la même ardeur de prosélytisme qui saisit les compagnons du Nazaréen; il devenait, pour un instant, le disciple incliné sous les langues de feu, et il se disposait à partir à la conquête des âmes. Hélas! qu'il eût regretté les entraves morales dont notre siècle a entouré le véritable apostolat, s'il avait senti la vanité des prédications humaines. Mais quoi! il vivait dans une tiède atmosphère de piété tendre. Il a exprimé en termes admirables quelles impulsions irrésistibles font que l'homme des champs se courbe sous cette grande voix que la nature fait retentir autour de lui, quelle sérénité l'envahit et l'invite

Digitized by Google

à murmurer le nom d'un être supérieur, aux mystérieux attributs, dont il ne se demandera pas la raison suffisante.

Dans un tel milieu, la tâche est aisée, et M. de Gasparin n'a pas manqué un seul jour de la remplir.

A Genève, quand il parlait à quelque réunion, devant le public ordinaire des conférences historiques ou théologiques que l'on donne là-bas, c'était plutôt l'orateur que le croyant qui triomphait. Mais ni celui-ci ne démordait de son orthodoxie, ni celui-là ne cherchait, aux dépens du second, de se tailler la part plus belle, quand il l'eût pu sans trahison.

A cette tribune, on le retrouvait simple, expressif en son langage, dominé par l'émouvante grandeur de son sujet, au point d'être ému jusqu'aux larmes, comme il apparaissait à ses amis, aux siens, le soir, quand il improvisait un commentaire sans cesse nouveau de quelque texte biblique, ou bien une simple prière, négligeant tout appareil d'invocation, toute formule emphatique.

Il a compris le service de Dieu à la façon des premiers chrétiens, dans des formes naïves, l'heure de la sanctification réunissant autour du foyer maîtres et serviteurs également recueillis.

« Prier chaque jour ensemble, c'est entrer dans des relations d'une nature plus élevée. Dès lors, il ne s'agit plus de gages seulement ; on est de la même famille, on sert le même Dieu, on s'entr'aidera dans la bonne et la mauvaise fortune[1]. »

Nous avons dit comme il était compatissant. La charité, n'est-ce pas une transformation de l'amour qui se déverse sur l'inconnu en guenilles, frappant à votre porte et étendant la main vers vous ?

Pour les siens, nous avons dit ses tendresses. Il en est une qu'on ne peut rendre, qui échappe aux regards, aux curiosités. Qu'on lise les chapitres de *la Famille*, les pages du *Bonheur*, où il a délicatement exprimé la puissance de la plus légitime des affections humaines. On y retrouve peut-être, mais comme un reflet seulement, la poésie ardente, le sens des intimités qu'il y mettait. Entre lui et celle qui a été

[1] *La Famille*, t. II, p. 355.

Digitized by Google

sa compagne de tous les instants, les âmes s'étaient confondues pour la vie entière ; il y avait eu échange ou plutôt mélange indissoluble des pensées, des sentiments et des aspirations.

IV

Sous le ciel uniformément bleu de l'Orient, l'homme du Nord se prend à soupirer après ses brumes, ses tempêtes et les surprises d'un climat plus changeant. Ici, devant cette douce monotonie d'une existence qui a coulé, harmonieuse, sans un seul orage intérieur, sans une seule brisure, on voudrait plus d'animation, d'agitation à la surface ; et, vienne à se présenter pour M. de Gasparin l'occasion de mettre en pratique toutes ces nobles maximes dont on l'a vu porter en lui le respect, on se réjouira presque de cette épreuve, quelque douloureuse qu'elle soit, qui va le contraindre à sortir de son platonisme de théoricien, de l'attitude passive à laquelle il avait été condamné jusque-là.

La guerre de 1870 a été cela, et pour l'homme, et pour le publiciste. Quand la menace imminente d'un conflit avec l'Allemagne vint jeter l'inquiétude, même la stupeur dans les esprits, il crut entendre une voix intérieure qui lui traçait un devoir impérieux de patriotisme. D'abord, il s'attendait à une explosion indignée qui allait jaillir de tous les points de la France et montrer à ses gouvernants que la nation n'était pas avec eux, qu'elle voulait la paix loyale.

Il écrivit une brochure à ce sujet ; il y faisait ressortir le caractère insensé de cette lutte qu'on voulait à tout prix dans les hautes régions de la politique et que le pays entier aurait dû désavouer avec éclat.

L'empire tombé, après Sedan, M. de Gasparin, dont la pensée se rencontrait avec celle du ministre Gladstone, publiait une autre brochure : *L'Alsace neutre*, dans laquelle il proposait l'érection de cette vieille province, jadis bourguignonne, puis allemande, en un État indépendant auquel on annexerait le Luxembourg ; malheureusement, le projet

Digitized by Google

n'était de nature à satisfaire ni les vainqueurs, dont les prétentions avaient augmenté depuis leurs récents triomphes, ni le gouvernement de la défense nationale, qui n'avait alors que de superbes refus pour les entremises officieuses, dès qu'on agitait la question des compensations territoriales ou seulement celle d'un morcellement quelconque du sol français.

Lui ne se découragea pas : « Je n'abandonne, pour ma part, dit-il, ni l'idée, ni l'espérance de la neutralisation. »

La reddition de Paris lui fit publier un dernier écrit : *Appel au patriotisme et au bon sens ;* il y faisait le procès à cette politique de guerre à outrance, « bruyante, vantarde, toujours satisfaite d'elle-même, toujours persuadée qu'elle sauve et relève le pays, toujours prête à prophétiser la victoire qu'elle a si habilement préparée ».

Mais, avant cela, il avait entrepris une œuvre de longue haleine, son livre de *la France,* qui devait soulever tant de colères, de rancunes, et rencontrer de si étranges jugements.

Le but de M. de Gasparin était, en présence de désastres aussi douloureux, de remonter aux causes d'une dégénérescence qui en expliquait assez l'étendue ; puis, le mal dévoilé, dénoncé, de montrer, au sein de la nation elle-même, les facteurs d'un relèvement auquel le penseur croyait et qu'il appelait de ses vœux les plus ardents.

Et comme pour mettre le sceau à cette œuvre, pour y ajouter un dernier chapitre plus palpitant, les hasards de la campagne allaient donner à son auteur le spectacle navrant de la défaite, soumettre son cœur compatissant à une plus rude épreuve et exiger de lui le sacrifice de cette vie qu'il pouvait longtemps encore employer utilement. Ce fut en février 1871. L'armée de l'Est se vit soudain refoulée sur les frontières de la Suisse. Elle inonda les cantons français, celui de Vaud notamment, de ses bataillons désorganisés où le découragement s'était glissé à la suite de tant de misères.

Mme de Gasparin a fait l'histoire de ces heures les plus sombres de la déroute et de cette apparition inattendue des Bourbaki — ainsi appelait-on les vaincus — sur les coteaux avoisinant Valleyres.

Digitized by Google

« Le mardi 1er mars, des bruits sinistres planaient dans l'air; un silence inexplicable enveloppait les mouvements de l'armée Bourbaki; on entendait un lointain roulement, des détonations de l'autre côté du Jura, comme si la foudre y eût promené ses grondements sourds, les corbeaux avaient tous disparu. Nous disions : « La table est mise pour eux sur quelque champ de bataille, là-bas derrière le rempart des montagnes. » Une neige épaisse couvrait le sol. Je fis atteler le traîneau et je fus avec mes amis chercher quelques nouvelles à Yverdon. Sur la route, un ou deux chasseurs à cheval français galopaient : cela sentait la débâcle. A Yverdon, nous apprîmes tout; la ville était pleine d'officiers, on attendait le corps d'armée. Nous nous hâtons de revenir. M. de Gasparin, à l'entrée de l'avenue, arrête les chevaux : « L'armée va déboucher sur nous, l'état-major d'un régiment de mobiles va nous arriver au manoir. » Vite, nous préparons tout, nous dînons à peine, afin de réserver les pièces de résistance pour les pauvres affamés. Vers neuf heures du soir, tandis que l'avalanche des soldats emplissait granges, dépendances, voilà nos mobiles, presque des enfants, éreintés, exténués, les dents longues, et heureux de trouver bon souper, bon gîte, cordial accueil, et nous, heureux de les abriter sous nos ailes. Ils étaient de Vermenton; je prends leur nom, afin d'écrire de suite à leurs familles; mon bien-aimé les escorte dans leurs quartiers; on avait mis partout des lits, le manoir était plein. . . . . .

« Le dimanche 6, des voitures d'ambulance, tachées de sang, entraient dans la cour du manoir, sous la direction du comte ***, la poitrine couverte de décorations, et d'un corps de chirurgiens, d'aides, d'infirmiers. Ils nous prirent une douzaine de typhoïques, au grand regret de ceux-ci. A mesure qu'on les installait dans leurs chariots, nous les armions chacun d'une bonne tranche de viande et d'un morceau de pain; je vois encore mon bien-aimé, les pieds dans la neige fondue, timide comme il l'était toujours quand il s'agissait de faire quelque don qui ressemblait à une aumône, passer furtivement d'une voiture à l'autre, y monter et mettre son offrande dans la main des pauvres partants.

Digitized by Google

Quelle tragédie, quelques jours plus tard, dans cette salle d'Orbe, sur cette estrade où M. de Gasparin venait de réciter des vers héroïques, où les derniers feux de son individualité poétique avaient rayonné, quelle tragédie de voir mourir l'un après l'autre, enveloppés dans leur manteau militaire, ces jeunes, ces braves officiers, ces pauvres soldats qu'il avait, lui, soignés jusqu'au bout, en même temps qu'il criait : Ne déshonorez pas la France! »

L'énergie de M. de Gasparin ne le trahit pas un instant à cette heure douloureuse. Il oubliait et son âge, et sa propre sécurité ; il multipliait les marques de son dévouement ; tout un mois s'écoula de la sorte. Mars vint, et avec mars les premiers germes printaniers. M. de Gasparin ressentit alors les atteintes d'un mal contagieux, contre lequel il devait lutter pendant dix semaines, avec des intervalles d'apaisement dont il profitait pour jouir encore de cette nature alpestre qu'il aimait en artiste, en poète. Installé au Rivage, vers la fin, il descendait chaque jour dans le parc, embaumé des senteurs de la sève montante. Le 13 mai, le jour même où il succomba, on le vit y faire une dernière promenade au bras de la compagne qui ne l'avait jamais quitté depuis trente-quatre années. La faiblesse croissante le contraignit bientôt à se retirer dans sa chambre et à s'y aliter. La mort vint, sans secousses violentes, le croyant puisant dans l'espoir des joies futures des pensées qui tempéraient l'amertume immense d'une séparation terrestre. La veille encore, M. de Gasparin crayonnait péniblement ces mots, qui sont la noble justification de son dernier écrit, *la France :* « J'ai fait mon devoir. Plus tard, on verra que j'ai dit vrai... Sera-ce trop tard? »

Nous avons tenté de rendre l'homme comme il nous a apparu, dans ses attitudes favorites. L'œuvre reste, dont il faut étudier la portée et les destinées littéraires.

MAURICE WILMOTTE.

Digitized by Google

GARIBALDI.

UNE PAGE DE SA VIE.

PREMIER TABLEAU.

LA PLACE DU CAPITOLE, A ROME.

3 JUILLET 1849, A MIDI.

Au fond, le Capitole, tendu de noir. Les députés sont rassemblés au haut du grand escalier; ils portent en sautoir l'écharpe rouge. — Un des secrétaire lit la Constitution. — Au bas de l'escalier, l'armée : Garibaldi à cheval, drapé dans son *puncho;* à côté de lui, son état-major en blouse rouge, aussi à cheval; sa femme en fait partie. — Plusieurs portent le bras en écharpe, ou ont un bandeau sur la tête. — Groupes de blessés. — Autour de l'armée, mêlé aux soldats et aux blessés, le peuple.

Quand la toile se lève, l'orchestre joue en sourdine la *Marseillaise,* en *mineur*. Le secrétaire achève la lecture de la Constitution.

SCÈNE I.

LE SECRÉTAIRE.

« La Constitution de la république romaine, dont vous venez « d'entendre la lecture, a été votée à l'unanimité le 1er juillet 1849. « Le président : Galetti, les vice-présidents : Saliceti, Alloca- « telli; les secrétaires : Pennacchi, Socchi, Fabretti et A. Zam- « bianchi. »

CRI GÉNÉRAL.

Vive la Constitution! vive l'Italie!

LE SECRÉTAIRE.

L'assemblée, sur la proposition du député Agostini, a décrété : « La Constitution sera gravée sur deux tables de marbre et déposée

Digitized by Google

au Capitole, comme un monument glorieux et en éternelle mémoire de la volonté unanime du peuple romain. »

Le président découvre les deux tables de marbre qui sont scellées aux murs du Capitole. Applaudissements, fanfares; les tambours battent au champ.

CRI GÉNÉRAL.

Vive la Constitution ! vive la liberté !

LE PRÉSIDENT GALETTI.

Rome est vaincue, citoyens, et sa Constitution tombe avec elle. Mais Rome, après des siècles de souffrances, a connu la liberté, a reconquis ses droits, a goûté une heure d'existence libre. La ville, bombardée, renonce à une résistance qui fut héroïque, qui est devenue inutile, qui serait fatale à ses monuments, orgueil du monde. Mais Rome est bombardée, non soumise; son peuple est victime, non esclave. En face même de la défaite, nous proclamons la charte de ses droits, nous promulguons le code de sa volonté souveraine. Romains, frères, vous avez montré, dans un sublime réveil, que vous êtes dignes de vos pères. On niait votre renaissance, vous l'avez écrite au front même de vos vainqueurs, forcés à admirer le courage d'un peuple que ses bourreaux disaient mort. Cette Constitution, enfantée dans les douleurs d'une triple invasion, d'un siège meurtrier, d'un bombardement fratricide, cette Constitution où nous avons mis toute notre âme régénérée, l'âme de la civilisation moderne, vous l'avez consacrée par une merveilleuse défense, vous l'avez baptisée d'un sang glorieux. Nos soldats improvisés ont mis en fuite le roi de Naples, ont contenu les hordes autrichiennes, ont tenu en échec l'armée française. Ils ont su vaincre comme Fabius, ils ont su mourir comme Scœvola. Quand vint le danger suprême, tous ils n'avaient, tous nous n'avions qu'un cri : mourir au poste; nous ensevelir sous les ruines de la patrie ! Mais les nobles débris d'un peuple renaissant se doivent à l'avenir; car l'avenir, c'est la justice, et l'Italie aura besoin encore de ses enfants, et bientôt l'Europe aura besoin d'une Italie libre. Les sénateurs romains mouraient sur leur chaise curule. Le peuple romain proclame du haut du Capitole l'invincibilité de ses droits, l'immortalité de sa cause.

Une trombe affreuse passe sur nos têtes; forcés de renoncer à la défense de la ville pliant sous les bombes, nous ne renonçons à aucun droit du peuple, dont l'âme ne plie jamais. Nous laissons envahir nos murailles, nous ne livrons ni notre honneur, ni nos

Digitized by Google

âmes, et nous gardons le front haut devant une défaite qui coûtera plus cher au vainqueur qu'à nous-mêmes. Car si la république romaine est frappée au front, du même coup la république française est frappée au cœur, et la liberté de Rome ne peut être abattue sans compromettre l'honneur de la France et la liberté du monde.

Ils le savaient bien, ces braves de tous les pays qui ont marché sous nos drapeaux. Honneur à ces Hongrois, à ces Russes, à ces Anglais, à ces Allemands, morts sur nos barricades! Honneur au vaillant Belge, le capitaine Leduc, tombé au Monte-Mario! Honneur à ces généreux Français, frappés d'une balle française, en défendant Rome! Honneur à tous! Sur les remparts de la ville éternelle, ils ont scellé l'éternelle solidarité des nations.

Oui, l'avenir est à nous! car nos vainqueurs ne pourront être libres sans réparer les brèches de notre liberté; car l'Europe n'aura pas de paix saine tant qu'un de ses peuples portera au flanc la lèpre du despotisme. Oui, l'avenir est à nous; car nous savons combattre et mourir; car nous avons remporté la victoire du martyre et notre courage a buriné dans l'histoire notre volonté d'être un peuple. Dieu et l'humanité ont recueilli notre sang en témoignage. Dieu et l'humanité veulent la liberté de Rome: Rome sera libre! (*Applaudissements. Fanfares.*)

LE SECRÉTAIRE.

L'assemblée décrète encore: « Les triumvirs: Armellini, Mazzini et Saffi, ont bien mérité de la patrie. » (*Applaudissements.*)

LE PRÉSIDENT.

Romains, vos représentants ont cessé la défense; ils n'ont pas renoncé à leur mandat. Nous n'avons pas capitulé, nous subissons la violence. Les conditions de la liberté nous ont été refusées, nous n'en acceptons pas d'autres. Que l'ennemi use du droit de la force! Nous représentons le droit de la justice et nous ne quitterons notre poste que contraints par les armes. L'assemblée s'est déclarée en permanence; elle attendra, impassible, que les soldats qui ont détruit nos remparts, bombardé nos monuments, chassent de leur siège les mandataires de nos droits. Supportez l'entrée des troupes ennemies avec le deuil silencieux de la dignité, avec l'impassibilité du martyre, avec la majesté du devoir accompli. Nous maintiendrons ainsi la souveraineté nationale sur sa chaise curule, et notre dernier mot sera une protestation contre la violence, une affirmation de vos droits, une proclamation de

Digitized by Google

votre imprescriptible liberté. Vive la liberté de Rome ! (*Applaudissements.*)

LE SECRÉTAIRE.

L'assemblée a décrété : « L'armée et son chef, le général Garibaldi, ont bien mérité de la patrie. Elle quittera Rome avant que les vainqueurs n'y pénètrent. »

CRI DU PEUPLE.

Vive l'armée !

LE PEUPLE ET L'ARMÉE.

Vive Garibaldi !

SCÈNE II.

GARIBALDI.

Soldats, le brave ne voit l'ennemi que pour le combattre : les défenseurs de Rome ne seront pas témoins de l'occupation de Rome. L'assemblée a compris votre héroïsme et n'a pas voulu vous imposer le seul devoir qui soit au-dessus de vos forces. Les soldats de l'indépendance quitteront la ville avant qu'aucun soldat de l'oppression puisse y pénétrer sans trouver la mort. L Italie résiste encore, Venise est libre et nous sommes en armes ! Marchons ! L'honneur de Rome et la liberté de l'Italie nous suivront partout. Qui leur garde un culte invincible me suive ! Je ne vous demande qu'un cœur plein de l'amour de la patrie ! Je n'ai à vous offrir que la faim, la soif, la pierre des rochers pour oreiller, les marches forcées, les charges à la baïonnette un contre cent pour seuls plaisirs, et, pour unique repos, la mort des braves. Que ceux à qui cela ne suffit point demeurent ! Quiconque aime la gloire et la liberté et ne désespère pas de l'Italie me suivra !

L'ARMÉE.

Tous ! tous ! En avant ! Vive Garibaldi !

LE PEUPLE ET L'ASSEMBLÉE.

Vive Garibaldi !

ANITA.

A Venise ! à Venise !

L'ARMÉE ET LE PEUPLE.

Vive Anita !

Digitized by Google

UGO BASSI.

Les défenseurs de l'Italie courent à de nouveaux dangers; il faut qu'un prêtre du Christ soit avec eux pour bénir, au moment de la mort, les martyrs de la patrie. Je vous suivrai.

L'ARMÉE ET LE PEUPLE.

Vive Ugo Bassi! le prêtre patriote! le vrai prêtre!

GARIBALDI.

Mon épouse! mon Père! mes enfants! Ah! tous les Italiens sont dignes de la patrie!

SCÈNE III.

LE VIEUX TADDÉO.

Allons! deux jeunes soldats de bonne volonté pour porter un vieux grognard en avant!

UN SOLDAT.

Blessé comme vous l'êtes!

TADDÉO.

Je guérirai en route.

UN SOLDAT.

Mais si l'on se bat?

TADDÉO.

Je vous surveillerai.

UN SOLDAT.

Si nous sommes battus?

TADDÉO.

Je mourrai au moins sur un champ de bataille.

QUELQUES SOLDATS.

Impossible! impossible!

TADDÉO.

Silence aux jeunes! Est-ce que vous resteriez en arrière, vous autres, pour une éclaboussure de mitraille? Étiez-vous à Rio-Grande, à la Boyada, à San-Antonio? Avez-vous, à treize, fait reculer cent cinquante cavaliers commandés par Moringue, la fouine? Avez-vous, à treize, été cernés par la flotte du Texas et échappé à ces loups de mer? Avez-vous été cernés par Rosaz,

Digitized by Google

l'hyène, et échappé à Rosaz et à ses trois mille hommes? Avez-vous été entourés par les bandes d'Oribe, le tigre, et battu le tigre? Avez-vous seulement tenu à Ozeppo, sur la terre italienne, et, manquant de vivres, percé, comme un boulet, l'armée autrichienne qui vous bloquait? Blancs-becs! j'ai suivi Garibaldi partout, je le suivrai encore.

GARIBALDI.

Qu'a donc à gronder mon vieux lion d'Amérique?

TADDÉO.

On veut nous séparer, général! On prend vos compagnons d'Amérique pour des traînards. Le prétexte est cette égratignure! Est-ce que nous nous sentions blessés quand vous criiez en avant? Que voulez-vous que je devienne, si je ne puis vous suivre? Je ne connais pas d'autre route. Ces enfants ne savent pas ce qui attache un vieux soldat à son général.

GARIBALDI.

Soldats, nous aurons moins besoin de bras jeunes et forts que d'âmes indomptables; ne laissons pas derrière nous ces grands exemples, ces vivants foyers de patriotisme!

L'ARMÉE.

Vive Taddéo! Vive Garibaldi!

TADDÉO.

Allons! en marche! et je fais fusiller quiconque désobéit aux ordres du général!

GARIBALDI.

O Italie, Italie! quel triomphateur couronné peut montrer un tel cortège de braves! O Rome, une pareille armée aurait pu te sauver! Elle te laisse au moins la gloire d'une héroïque défense et la conviction de ce que peut un peuple en armes. Hélas! faut-il te laisser pour toujours aux mains du vainqueur ramenant les prêtres du despotisme? Non! non! nous ne te disons pas un éternel adieu! Notre adieu, c'est le serment solennel de revenir à toi, au premier espoir; notre unique adieu, c'est le serment de mourir pour toi et de ne mourir qu'en léguant à nos fils l'héritage sacré de la délivrance! Jurons-le, tous!

L'ARMÉE.

Nous le jurons!

Digitized by Google

GARIBALDI.

Rome a le droit d'être libre, Rome veut être libre, jurons : Rome sera libre!

CRI GÉNÉRAL.

Vive Garibaldi! Vive l'Italie! En avant!

L'armée se met en marche au milieu des applaudissements et des ovations, mêlés de cris de douleur du peuple.

CRI GÉNÉRAL.

Vive Garibaldi! Vive l'armée romaine!

GARIBALDI.

Vive l'Italie!

L'orchestre entonne l'air du chant de guerre de Goffredo Mameli : Fratelli d'Italia.

SCÈNE IV.

LUIGI CARVAJO, *arrêtant Taddéo.*

Taddéo, si tu ne me vois pas au premier rang, ne m'accuse pas, je reste!

TADDÉO.

Luigi Carvajo sous cette cagoule! Un feu sinistre perce dans tes yeux; ce n'est ni la peur, ni le découragement qui te retiennent.

LUIGI.

Je reste pour déjouer et punir une trahison.

TADDÉO.

Si tu veux exposer ta vie pour protéger les faibles contre la trahison des lâches, contre la vengeance des despotes, que Dieu te guide!

LUIGI.

Je vous rejoindrai, ou je serai mort.

L'armée a défilé, on entend dans le lointain les derniers échos du chant de guerre, puis, de l'autre côté, un roulement de tambours.

GALETTI.

Rome est veuve, citoyens! Apprêtons-nous au dernier outrage. — Écoutez!... Un roulement lointain et sinistre répond à l'hymne

Digitized by Google

des patriotes. L'armée ennemie pénètre dans Rome : représentants de Rome, à nos postes!

Ils entrent au Capitole. Quelques moines et hommes du peuple se montrent sur la place. Luigi, les apercevant, va à l'un d'eux.

LUIGI, *à part.*

C'est lui! Je n'ai pas attendu longtemps. (*Au moine.*) Mon Père...

LE MOINE.

Au large! Que voulez-vous de moi?

LUIGI.

Antonelli et vengeance! Je suis sanfédiste et j'ai des révélations à vous faire; car c'est vous, n'est-ce pas, qui, lors de l'assaut nocturne du Vasullo, avez prévenu l'armée française à temps pour qu'elle se mît en défense et écrasât les révolutionnaires?

LE MOINE.

Eh bien?

LUIGI.

Plus tard, c'était la nuit du 21, quand les Français se présentèrent devant le bastion n° 2, comme pour en relever la garde, et enlevèrent la position par surprise, on dit qu'ils étaient sortis de terre; vous les conduisiez...

LE MOINE.

Qui t'a dit cela?

LUIGI.

J'étais là, mais je ne pus passer; je n'avais pas, comme vous, le prétexte d'aller confesser les blessés restés sous le feu de l'ennemi...

LE MOINE.

Le ciel inspire ses serviteurs, camarade.

LUIGI.

Et maintenant, connaissez-vous la retraite des principaux chefs que leurs blessures empêchent de fuir?

LE MOINE.

Oui.

Digitized by Google

LUIGI.

Et vous les livrerez au conseil de guerre français ?

LE MOINE.

N'attendons rien d'un conseil de guerre.

LUIGI.

Qui se chargera de notre vengeance?

LE MOINE.

Un triumvirat de cardinaux.

LUIGI.

Ah! — Et nous lui livrerons Armellini.

LE MOINE.

Armellini !

LUIGI.

Et Zambianchi?

LE MOINE.

Armellini! Zambianchi? Je les croyais en fuite...

LUIGI.

Et Luigi Carvajo ?

LE MOINE.

Il a suivi l'armée.

LUIGI.

Je connais leur retraite.

LE MOINE.

Dieu soit loué! ! Venez.

LUIGI.

Ce soir, à minuit, place Navone.

LE MOINE.

J'y serai, et que Dieu vous guide!

Pendant ce temps, le bruit des tambours s'est rapproché et l'Assemblée est entrée au Capitole. — La toile du fond se lève. On voit les députés sur leurs bancs, et le bureau au complet. L'avant-garde française paraît sur la place. En tête, deux cavaliers, pistolet au poing ; puis un piquet de cavalerie ayant au milieu un canon, les artilleurs tenant la mèche allumée. Au loin, le tambour-major.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE MOINE.

Vive nos libérateurs! Gloire aux vainqueurs de l'anarchie! — Chassez-moi cette canaille du Capitole! (*Aux autres spectateurs restés sur la place.*) Criez avec moi : Vive les sauveurs de Rome!

Le peuple se retire, muet.

UN HOMME DU PEUPLE.

Aucun Italien ne parlera ainsi.

LE MOINE.

Je suis Italien.

LUIGI, *à part.*

Oh! c'en est trop! Trahir et braver! (*Au même.*) Tu n'es qu'un moine.

LE MOINE.

Qui es-tu?

LUIGI.

Luigi Carvajo!

LE MOINE, *fuyant vers un officier français.*

Au secours! au secours! Vive la France!

LUIGI.

Chien! (*Il le pousse dans la coulisse, le frappe d'un poignard, rentre sur la scène et s'enfuit.*) Livre nos frères au triumvirat rouge, maintenant!

UN AUTRE MOINE.

Arrêtez-le! arrêtez-le... (*Il s'échappe, le peuple protège sa fuite.*)

CRIS DU DEHORS.

Vive l'Italie!

Pendant cette scène, les artilleurs arrivés sur la place ont braqué un canon vers le Capitole; un détachement de cavaliers a occupé les abords du palais et le reste de l'avant-garde a passé.

GALETTI.

Couvrons-nous, citoyens! Voici l'ennemi! Rome a cessé d'être libre! Vive Rome et l'Italie! Vive la liberté!

Des soldats français montent l'escalier du Capitole. On voit entrer la tête de l'armée. La toile tombe.

Digitized by Google

2me TABLEAU.

LA PLAGE DE MESOLA.

4 AOUT 1849.

Au fond, un petit village; à droite, une cabane de pêcheur. A gauche, la mer.

SCÈNE I.

LA POPULATION, *effrayée, arrive en tumulte en criant* :

Les Autrichiens ! les Autrichiens !

Un détachement d'Autrichiens entre. Le tambour bat. Le sergent lit une proclamation.

LE SERGENT.

Habitants de Mesola, écoutez :

« Au nom de l'Empereur, le général Gorzowski décrète : Des malfaiteurs conduits par le nommé Garibaldi infestent le pays. Quiconque donnera du pain, de l'eau ou un abri à ce brigand qui prend le nom de général, à l'aventurière, enceinte de six mois, qui le suit et qu'il appelle sa femme, au prêtre renégat Ugo Bassi, qu'il nomme le chapelain de son armée, et à la bande d'émeutiers et d'assassins qu'il traîne avec lui, sera considéré comme leur complice et passé par les armes. Mille écus romains à qui livrera, mort ou vif, le chef ou ses principaux acolytes ! Une bonne récompense pour la tête des autres ! »

Le tambour bat. Ils passent.

SCÈNE II.

GROUPE DE VILLAGEOIS.

VOIX DE PAYSANS.

Il n'est donc pas mort?

— Tu sais bien qu'il est invulnérable.

— On le disait pendu sur la brèche de Rome.

— N'ont-ils pas dit aussi qu'il avait demandé pardon à Dieu et à l'Empereur?

Digitized by Google

— Que ne dit-on pas pour le déshonorer?

— C'est ce qui l'honore.

— Voilà qu'ils mettent sa tête à prix! Comme s'il n'était pas imprenable. Il perce l'ennemi et disparaît.

— On assure qu'il a un charme qui le rend invisible quand il veut, invincible toujours.

— Sornettes! Ce qui le rend invincible, c'est son courage; ce qui le rend invisible, c'est la peur qu'il jette au cœur de l'ennemi.

— C'est un démon!

— En langage autrichien, cela veut dire un héros.

— Tu ne veux donc pas gagner les mille écus?

— Je les donnerais pour le sauver.

— S'il avait cessé d'être invulnérable?

— Et si je les avais.

— Quel temps, juste Dieu! Des chrétiens mettre aux enchères l'assassinat d'un chrétien!

— Ils sont enragés de ce qu'il leur échappe.

— Un bon patriote n'est qu'une bête féroce aux yeux des Autrichiens; un libéral n'est ni un chrétien, ni un homme aux yeux des prêtres; chacun sait cela.

— Eh bien! puisqu'il n'est pas mort... (*Tout bas*) vive Garibaldi!

Les paysans resserrent leurs rangs; ils vont répéter le même cri, lorsqu'un coup de canon se fait entendre. Effrayés, ils se taisent et se dispersent.

— Le canon! C'est sur la mer!

— L'ennemi est partout!

— Que la Madone protège les pauvres pêcheurs de Mesola!

UN PÊCHEUR, *regardant avec sa lunette du côté de la mer.*

Trois vaisseaux de guerre ennemis donnent la chasse à des barques de pêcheurs, pleines de soldats... Les chemises rouges font force de rames vers le rivage... Les boulets de canon ricochent et font joliment sauter les barques sur la mer, déjà houleuse.

UN AUTRE, *lui prenant la lunette et regardant.*

Quelle danse! Courage! courage! En voici une qui touche la rive et fait figue à la mitraille?

Digitized by Google

SCÈNE III.

TADDÉO ET QUELQUES GARIBALDIENS.

TADDÉO, *inspectant les lieux.*

Pas d'Autrichiens!... Nos fusils n'ont plus la parole, délions les langues : Vive l'Italie!

UN PAYSAN.

Plus bas! ou nous ne pourrons pas répondre : Vive Garibaldi!

UN AUTRE.

Les Autrichiens quittent à peine ce rivage; ils ont mis sa tête au prix de mille écus romains.

TADDÉO.

C'est chiche! nous les avons rossés pour plus gros que cela.

UN PÊCHEUR.

Une autre barque! une autre barque!

SCÈNE IV.

CICERVACCHIO, QUELQUES GARIBALDIENS ET DES PÊCHEURS.

CICERVACCHIO, *aux pêcheurs.*

Canailles! lâches!

LES PÊCHEURS.

Nous ne sommes pas habitués au canon, signor.

CICERVACCHIO.

Vous êtes des Italiens!

LES PÊCHEURS.

Nous ne sommes pas des soldats.

CICERVACCHIO.

Si vous étiez soldats, je vous ferais fusiller.

LES PÊCHEURS.

Grâce!

CICERVACCHIO.

Si Garibaldi est pris, je vous tue comme des Autrichiens.

UN PÊCHEUR.

Garibaldi est imprenable.

Digitized by Google

CICERVACCHIO.

Parce qu'il a du courage.

TADDÉO.

Il faut leur rendre cette justice, amis; ils ont failli nous perdre.

UN PAYSAN.

Qu'est-il donc arrivé?

TADDÉO.

Nous avions dû prendre la mer à Cesenatico; tant que la nuit nous protégea, les pêcheurs dont nous montions les barques firent bonne contenance; mais au jour, un navire autrichien parut, puis deux, puis trois, et leurs rangées de canons, luisantes au soleil, éblouirent si bien nos rameurs qu'ils perdirent le tête. Nous étions traqués là aussi : il y a des chiens de mer comme des chiens de terre. Alors, le général ordonne une diversion, crie : En avant! et veut passer sous le feu ennemi jusqu'à Maestra; mais ils ont bronché. Nos soldats n'étaient pas marins et le flot bondissait, comme de joie, au bruit du canon. Il fallut renoncer à la mer et prendre terre au plus près, pour sauver la vie à ces braves qui mouraient de peur.

LES PÊCHEURS.

Nous ne sommes pas soldats, soyez justes.

TADDÉO.

A une condition : Sauvez-vous par terre et par mer! Sauvez-vous vers Cesenatico, vers Rimini, vers Pesaro, loin, bien loin, plus loin encore, et faites grand bruit, criez partout que Garibaldi est pris par les croiseurs, que la flotte a coulé ses barques, que celles qui ont échappé se sont rejetées au midi. Semez ces bruits, criez ces nouvelles, déroutez l'ennemi, faites diversion, fuyez, courez, sauvez-vous, et vive l'Italie!

Ils sortent en courant.

LES PAYSANS.

Le canon! toujours le canon!

TADDÉO.

Ils battent l'eau. C'est plus facile que de nous battre.

LE PAYSAN.

Combien étiez-vous en mer?

Digitized by Google

TADDÉO.

Cent sur treize barques.

LE PAYSAN.

Tout le reste a donc été tué; vous étiez cinq mille.

TADDÉO.

Oui, en quittant Rome; mais nous avions deux meutes à nos trousses, les Français et les Autrichiens. Nous voulions gagner Lodi; mais tout d'abord les premiers nous rencontrent; nous leur échappons à la force des baïonnettes. A Foligno, les Autrichiens jappent sur nos talons; on les culbute, et, tous les jours, tous les instants, c'est à recommencer : il faut se débattre comme des lions mordus par des dogues; mais ce n'est pas sans leur laisser aux dents bien des lambeaux de chair italienne. Bientôt, il faut se résoudre à marcher de nuit et à chercher, le jour, sa nourriture dans les forêts. La fatigue nous fait plus de tort que l'ennemi. A Terni, nous avions trouvé un renfort avec le brave colonel anglais Forbes. Mais nous n'avions ni argent ni vivres. Bien des fois, le général restait assis, de longues heures, plongé dans un recueillement amer; bien des fois, sa noble femme dut relever le courage de nos soldats, qui n'avaient pas peur des balles, mais qui n'étaient pas aguerris contre la faim. Déjà à Todi, nous n'étions plus que trois mille. On se débarrasse des bagages inutiles, canons compris. A Orvieto, les Autrichiens campent, les Français arrivent; sans le général, nous étions perdus. Nous échappons à force d'audace, et la garnison de Cetona fuit à notre approche. Nous avions un quartier général; nous n'y tiendrions pas un jour si les Autrichiens osaient nous attaquer. Ils sont cinq cents contre un, et ils évitent le combat pour nous harceler sans cesse. Ils ont peur, mais ils nous épuisent. A toute heure, nouvelle alerte, nouvelle fatigue. Nous n'étions plus que quinze cents; mais nous touchions à la république de Saint-Marin. Des guides nous égarent; le général est séparé de son état-major; il redouble d'activité, nous ramène, et nous sommes en pays libre. N'importe! les Autrichiens ne respecteront pas un territoire neutre, et nous sommes réduits à capituler. On croit nous dicter des conditions humiliantes : le général recevra un passe-port pour l'Amérique, et nous rendrons nos armes. Plutôt combattre et mourir! En avant! telle est notre réponse. Dix mille hommes cernaient le pays; il fallut leur passer sur le corps. Garibaldi montre le chemin de Venise, Anita s'écrie : Vous êtes des braves! et

Digitized by Google

nous passons : Gorzowski en mourra de rage. Nous n'étions plus que deux cents. Le reste gisait, épuisé, dans les rues de la ville. On nous poursuit. Atteindrons-nous la mer avec assez d'avance pour nous embarquer? voilà la question. Nous nous embarquons à Cesenatico; sans la panique de nos rameurs, nous passions sous le nez des croiseurs autrichiens, et à l'heure qu'il est, nous serions sous le canon de la flotte de Venise.

CICERVACCHIO.

Nous voilà rejetés sur terre; mais, sur terre comme sur mer, nous crierons : Vive l'Italie!

UN PAYSAN.

Combien aviez-vous de barques à la mer?

TADDÉO.

Treize.

UN PAYSAN.

Je n'en vois que deux... trois peut-être. Encore une qui aborde!

SCÈNE V.

LIVRAGHI ET QUELQUES GARIBALDIENS.

LIVRAGHI.

Le général est-il débarqué?

TADDÉO.

Nous le croyions avec vous.

UN PAYSAN.

Le voilà! le voilà!

SCÈNE VI.

UGO BASSI, ANITA ET TADDÉO.

TADDÉO.

C'est sa femme et le brave barnabite Ugo Bassi.

UGO BASSI.

Le général est-il à terre?

TADDÉO.

Non!

Digitized by Google

ANITA.

Il ne débarquera que le dernier.

LE PAYSAN *qui tient la lunette.*

Je ne vois plus qu'une barque.

UGO BASSI.

Une seule!

ANITA.

Il sera passé à Maestra, sous le feu ennemi.

UGO BASSI, *à Anita.*

Vous devez avoir froid et faim.

ANITA.

Nous y penserons quand il sera avec nous.

UGO BASSI.

Vous souffrez, Madame ?

ANITA.

Et lui donc!

TADDÉO.

Reposez-vous.

ANITA.

Plus tard! Donnez-moi la lunette! Là-haut, je serai mieux.

UGO BASSI.

Vous chancelez... Vous ne pourriez aller jusque-là.

ANITA.

Taddéo me portera. (*Taddéo la porte.*)

UN PAYSAN.

C'est sa femme.

UN AUTRE.

La fière Américaine.

UGO BASSI.

Italienne de cœur.

CICERVACCHIO.

Un héros comme lui!

ANITA.

C'est lui! C'est lui dans la barque. Une chaloupe le poursuit à grande fusillade! En avant! En avant! pour défendre votre général. (*Elle veut courir, et chancelle.*)

UGO BASSI.

Les forces vous manquent.

Digitized by Google

ANITA.

Mais non le courage.

TADDÉO.

Alerte ! Des hommes de bonne volonté. Il faut couler cette chaloupe.

CICERVACCHIO, *prenant une carabine.*

Nous les canarderons comme des oies.

TADDÉO.

Pas tant de bruit pour si peu ! Le poignard suffit. A nous trois, nous coulerons cette canaille.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ANITA, *tombant dans les bras de Garibaldi.*

O mon Giuzeppe !

GARIBALDI, *la tenant dans ses bras.*

Amis ! Combien de barques au rivage?

UGO BASSI.

Cinq.

GARIBALDI.

Et les autres? — Ne cherchez pas en mer. Voyez aux côtes.

UGO BASSI.

Le canon gronde toujours et les boulets ricochent sur la mer jusque sur la plage.

GARIBALDI.

Une diversion dans le sud.

UGO BASSI.

Taddéo y a pensé.

GARIBALDI.

Des éclaireurs partout.

UGO BASSI.

Ils sont à leur poste.

GARIBALDI, *tenant toujours Anita et l'embrassant.*

Amie! amie ! que tu es pâle!

ANITA.

Ce n'est rien, tu es sauvé.

Digitized by Google

GARIBALDI.

Le danger ne t'a jamais vue pâlir, tu souffres. — De l'eau! du vin! Elle faiblit! — Du secours! un matelas! Anita! Anita! reprends courage, dans trois jours nous serons libres.

UN PAYSAN, *apportant un matelas.*

Transportons dans cette cabane la noble Anita.

GARIBALDI.

Écoute, amie : ton nom est partout connu.

LE PAYSAN.

Et béni partout en Italie, général.

LES PAYSANS.

Vive Garibaldi!

TADDÉO, *rentrant.*

Plus bas! ou nous n'oserons pas répondre : Vive l'Italie.

LES PAYSANS.

Qu'ils viennent; nous avons des fourches.

ANITA, *déposée sur le matelas.*

Restons ici; cela suffit; je pourrai me lever bientôt.

SCÈNE VIII.

CICERVACCHIO rentrant avec LIVRAGHI et un GARIBALDIEN.

CICERVACCHIO, *à Luigi.*

Il était défendu de tirer! Nous étions trois; qui es-tu, toi qui t'es mêlé de nos affaires.

LE GARIBALDIEN.

Je viens de Saint-Marin, j'ai vu des Autrichiens, et j'ai fait feu.

GARIBALDI.

De Saint-Marin! Que sont devenus nos soldats?

LE GARIBALDIEN.

Oh! quel désastre, général! L'épuisement était terrible; quand vous fûtes parti, il se changea en un désespoir sombre. L'archiduc Ernest nous fit cerner et désarmer : vous n'étiez plus là. Ces braves, vaincus, non par l'ennemi, mais par le besoin, pleuraient en embrassant une dernière fois leurs armes. Quelques-uns se sont donné la mort. Les autres, pouvant remuer à peine, offraient leur poitrine et criaient : Tuez-nous plutôt! Ils jurèrent de se retrouver au poste au premier signal.

Digitized by Google

GARIBALDI.

Ils sont libres?

LE GARIBALDIEN.

Pas tous. Huit cents ont voulu résister; ils ont été arrêtés et dirigés sur Mantoue. On dit qu'on va les incorporer dans l'armée autrichienne. Ils mourront plutôt que de servir l'ennemi de la patrie!

GARIBALDI.

O mes compagnons d'armes!

LE GARIBALDIEN.

Quant à moi, plutôt que de me rendre, je me suis caché; la nuit venue, je me suis jeté dans la montagne, et me voici.

GARIBALDI.

Quand l'Italie voudra honorer ses martyrs, il ne sera pas un pouce du sol qu'elle ne doive couvrir de lauriers et de larmes!

ANITA.

Nous ne sommes pas en sûreté ici. Partons!

GARIBALDI.

Tu ne pourras supporter la marche; je reste.

ANITA.

On me portera; songe à ta sûreté.

GARIBALDI.

Je songe à tes souffrances.

ANITA.

Je suis mieux. C'était la faim; la voilà apaisée; je pourrai marcher bientôt.

GARIBALDI.

Tu es pâle... et tu me trompes.

ANITA.

Regarde; une heure de repos et je marcherai; un effort et je... (*Elle s'évanouit.*)

GARIBALDI.

De l'eau! du vinaigre! Anita! mon Anita! reviens à toi! réponds... Oh! chère martyre!

ANITA.

Giuzeppe!

Digitized by Google

GARIBALDI.

Tu revis, tais-toi. Ne parle plus, ne souris pas; l'effort, c'est l'évanouissement, le sourire, c'est la... Hélas! hélas! Ce n'est pas l'émotion; tu connais le danger; ce n'est pas la faim, tu y es aguerrie. Qu'est-ce donc! Qu'est-ce donc, ô mon Dieu!

ANITA.

Partons.

GARIBALDI.

Quoi que ce soit, il faut des secours et du repos. Nous allons nous établir ici. On nous cherchera un médecin. Nous aurons un lit dans une ferme. Mais nous n'irons pas plus avant, et, s'il faut nous cacher, l'Italie aura bien une pierre où reposer la tête de l'épouse de Garibaldi!

SCÈNE IX.

UN GARIBALDIEN.

Les Autrichiens! les Autrichiens!

TADDÉO.

Je vais y voir.

GARIBALDI.

Transportons-la dans cette chaumière. Veillez sur elle, mon Père. Vous la soignerez, mes amis; et qu'ils essayent de la prendre!

TADDÉO, *rentrant.*

Ce n'est rien! cent hommes et un caporal fourvoyés à la recherche des fugitifs et glanant les vaincus. Des soldats? non, des croque-morts! non des aigles, des corbeaux! Restez, général, ce sera bientôt fini de cette besogne.

GARIBALDI.

Non! Anita ne peut être transportée. Je veux être là moi-même. A la baïonnette ou à la fourche, mes amis!

TADDÉO.

Nous larderons cette racaille!

GARIBALDI, *à Anita.*

Dors en paix, je défends ton repos. Chaque coup de fusil qui troublera ton sommeil sera payé cher. Mon Père, veillez sur elle.

ANITA.

Veille sur lui, mon Dieu!

Ils sortent.

Digitized by Google

SCÈNE X.

ANITA, *à Ugo Bassi.*

La mort! la mort est là, mon Père! Que va-t-il devenir? Je n'ose le lui avouer. Depuis hier, plus rien ne bat dans mon sein. La faim n'a pu tuer la mère, la faim a tué l'enfant. Ne le quittez pas, quand je ne serai plus. Parlez-lui souvent de moi, de nos batailles, de nos espérances, de ma lointaine patrie, de ma patrie nouvelle. L'Italie! voilà le seul mot, le seul amour qui puisse le consoler! Qu'il vive pour elle et se souvienne de moi! Que la bénédiction de tous les hommes libres s'étende, comme un baume, sur sa douleur! Il est digne d'être aimé de l'humanité tout entière!

UGO BASSI.

Rien n'est désespéré, ma fille. Mettez votre espoir en Dieu: il vous permettra de voir l'Italie délivrée et Rome libre.

ANITA.

Lui seul le verra. Je n'espère rien que pour lui! Ecoutez la fusillade! Il se bat comme un lion pour protéger une tombe... Bénissez-moi, mon Père, et consolez-le.

UGO BASSI.

Repose dans l'espérance et la foi, ma fille! Tu as vécu pour la justice, tu as souffert pour le bien, tu as combattu pour le droit, tu meurs pour la liberté : sois bénie! Tu es née avec un cœur digne d'un héros et tu as été l'ange gardien du héros de l'Italie. Par toi, Garibaldi a été plus grand et plus juste ; par toi, Garibaldi a mieux aimé sa patrie ; par toi, Garibaldi a mieux servi la liberté : sois bénie! Au nom du Dieu de justice et d'amour, sois bénie! (*Il pleure.*)

ANITA.

Pauvre Giuzeppe!

SCÈNE XI.

LES PAYSANS RENTRANT, PUIS GARIBALDI ET SA TROUPE.

LES PAYSANS.

Victoire! victoire!

GARIBALDI.

Anita! chère Anita!

ANITA.

Je me sens mieux! reprends ta marche...

Digitized by Google

GARIBALDI, *à Bassi.*

Comment est-elle?

UGO BASSI.

Restons ici.

GARIBALDI.

Tu as raison! (*A ses soldats.*) Mes amis, l'heure est venue de nous séparer; notre marche en commun nous compromet, nos fusils nous gênent, quittons l'uniforme et dispersez-vous; ne gardez que le poignard, il suffit à un homme pour se frayer un chemin. Je resterai ici, nous ne pouvons plus rien pour le pays, je me dois aux devoirs de la famille.

TOUS.

Nous resterons pour vous défendre, nous ne vous quitterons pas.

GARIBALDI.

Il le faut. Seuls, nous serons en sûreté jusqu'à ce que nous puissions prendre la route de Ravenne. Nous nous reverrons un jour; alors nous reprendrons la blouse rouge et le mousquet, et il ne manquera à l'appel que les morts.

ANITA, *à Ugo Bassi.*

Mon père.

UGO BASSI.

Je reste.

TADDÉO.

Oh! moi, du moins, laissez-moi mourir au pied du lit de souffrance d'Anita, comme j'ai prié à l'autel de ses fiançailles.

GARIBALDI.

Mon vieux compagnon, sois fort comme tu es brave. Va nous préparer un asile à Ravenne.

TADDÉO.

Hélas! hélas!

ANITA.

O mes amis! Adieu! Aimez toujours, aimez davantage votre général.

GARIBALDI.

J'ai dû abandonner mon armée sur tous les chemins. Vous, les plus fiers et les plus vaillants, vous me restiez. Anita souffre, et vous devez partir... Soyons des hommes; adieu!

Digitized by Google

BASSI, *les suivant.*

Amis, dispersez-vous en explorant les environs et prévenez-nous du danger. Que la noble Anita puisse mourir en paix!...

TOUS.

Mourir !

UGO BASSI.

Silence! Allez et ménagez-nous le temps de creuser sa tombe.

TADDÉO.

Anita! Anita ! Oh! je reviendrai.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

GARIBALDI.

Du secours ! Elle pâlit encore ! Anita ! mon Anita !

ANITA.

Dans mes bras, Giuseppe ! une dernière fois !

GARIBALDI.

Que dis-tu ? Que dit-elle ? O mon Dieu !

UGO BASSI.

Dieu est juste, général, et la mort est une loi de Dieu.

GARIBALDI.

La mort ! Non ! non ! reviens à toi ! Tu vivras pour moi, pour tes fils, pour l'Italie...

ANITA.

Hélas !

GARIBALDI.

Toi ! me quitter, dans la douleur, dans la défaite, dans le martyre! Non ! non ! non !

ANITA.

Ami, ne perdons pas le temps de nous dire adieu !

GARIBALDI.

Adieu ! Et je n'ai pas encore eu le temps de te dire combien je t'aime. Je t'ai enlevée à ta famille, à ton pays, à la paix du foyer; tu as accepté tous les dévouements, tous les sacrifices ! Tu m'aimais comme un ange et tu te battais comme un soldat ! Mon amour avait été d'abord de la passion, il s'accrut bientôt de toute mon admiration pour ton courage et devint un culte d'une religieuse profondeur. Ah! pardonne-moi? Que t'ai-je donné en

Digitized by Google

échange de ces trésors, en échange de cette bénédiction vivante qui sortait sans cesse de ton âme et grandissait la mienne? Je t'ai livrée à toutes les épreuves : les dangers, les privations, la calomnie, la souffrance, la mort! Pardonne-moi.

ANITA.

Tu es grand, je fus heureuse. Qui m'eût fait connaître une existence plus élevée? Qui m'eût fait goûter ainsi les plus saintes joies du devoir? J'ai servi l'humanité : sois en béni, je t'aime!

GARIBALDI.

Tu m'aimes et tu vas mourir.

ANITA.

Je meurs pour l'Italie, tu vivras pour elle!

GARIBALDI, *retombant dans le désespoir.*

Non! non! tu vivras! Me quitter ici, ce serait horrible! Justice, mon Dieu! Grâce pour elle, grâce pour moi! La mort ne me la prendra pas dans mes bras! Non! non! Ou qu'elle me frappe avant elle! Grâce! grâce! grâce!

ANITA.

Général, sois homme! Nous séparer, c'est pour nous deux un cruel sacrifice! Mais à nous deux, était-il rien qui fût au-dessus de nos forces, Giuzeppe?

GARIBALDI.

Pas cela! pas cela! pas cela!

ANITA.

Aidons-nous une dernière fois au devoir. J'ai besoin de tout mon courage aussi, pour te quitter, Giuzeppe! Sois fort, je t'aime, adieu.

GARIBALDI.

O mère de mes fils, héroïne dans la vie, sainte devant la mort!

ANITA.

Sois béni.

GARIBALDI.

Morte! morte! Oh! non! non! un instant encore! un mot! un sourire! un regard! un geste! Que je recueille ta grande âme dans un adieu suprême! Je ne demande que cela... Elle ouvre les yeux! elle palpite encore! Adieu, mon Anita, adieu, adieu! je t'aime.

ANITA.

Giuzeppe!

Digitized by Google

GARIBALDI.

Anita! (*Ils restent embrassés un instant.*) Ah! pourquoi faut-il que je te survive!

ANITA.

Pour l'Italie. (*Elle meurt.*)

GARIBALDI.

Grande âme, je te jure de déliver Rome!... Morte!

Il tombe sur elle et reste anéanti sur son cadavre.

UGO BASSI.

Reçois dans ton sein cette âme de martyre, ô Dieu de justice!

GARIBALDI.

Morte! (*Il sanglote.*)

UGO BASSI.

Elle a aimé, elle s'est dévouée, elle a souffert; elle laisse à la terre des exemples de sacrifices et de bienfaits; elle porte au ciel un cœur pur, une conscience riche de grandes œuvres! L'humanité la bénit, Dieu la glorifiera. Prions!

GARIBALDI.

Morte!

SCÈNE XIII.

TADDÉO.

Les ennemis! les ennemis!

UGO BASSI.

Morte! Taddéo!

TADDÉO.

O Dieux des cieux!

UGO BASSI.

L'ennemi, général, l'ennemi!

GARIBALDI.

Morte! morte!

SCÈNE XIV.

CICERVACCHIO.

L'ennemi! l'ennemi! l'ennemi!

TADDÉO, *à Garibaldi*

Mon général.

Digitized by Google

GARIBALDI

Laisse-moi ! Ne puis-je rester un instant en paix auprès d'un cadavre.

TADDÉO.

L'ennemi approche !

GARIBALDI.

Qu'il vienne ! Je n'ai plus rien à défendre ! L'Italie est vaincue, Anita est morte !

TADDÉO.

Général, un homme qui s'appelle Garibaldi ne se laisse pas prendre par des Autrichiens !

CICERVACCHIO.

L'occasion de se faire tuer pour la patrie ne manquera pas.

GARIBALDI.

Morte !

UGO BASSI.

Son dernier mot a été : Vivez pour l'Italie !

On entend des coups de fusil.

TADDÉO.

Bon nombre de nos compagnons se sont repliés jusqu'ici et se défendent ! Mon général, mon général, c'est toujours à vous de nous crier : En avant !

GARIBALDI.

Eh bien ! guerre et mort ! En avant ! (*Il embrasse Anita.*) Amie, que ton âme me suive encore : nous allons combattre ! (*Aux paysans.*) Amis, emportez cette dépouille précieuse dans la montagne et cachez sa tombe aux ennemis. — Nous, à Venise !

Il sort, la carabine au poing. — Ugo Bassi reste et enlève le cadavre avec les paysans.

UN PAYSAN.

Quelle fusillade ! Tout tremble ! Divine madone, ayez pitié de nous !

UGO BASSI.

Hâtons-nous. Ils ne respecteraient pas la mort.

Il sort avec deux paysans. Deux autres restent. La fusillade redouble ; on entend des cris de guerre.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

DES SOLDATS AUTRICHIENS, CICERVACCHIO et QUELQUES GARIBALDIENS PRISONNIERS.

UN SERGENT AUTRICHIEN.

Votre nom ?

CICERVACCHIO.

Un nom qui vous fait trembler : Cicervacchio !

UN SERGENT.

Tremblez à votre tour. Vous serez fusillé.

CICERVACCHIO.

Nous ne tremblons pas devant des balles autrichiennes.

UN CAPITAINE, *entrant.*

C'est le diable ! Il nous échappe encore. Qu'on fouille cette cabane !

Des soldats entrent dans la cabane où les paysans se tiennent cachés.

UN SOLDAT.

Où est-il ?

UN PAYSAN.

Qui ?

LE SOLDAT.

Garibaldi.

UN PAYSAN.

Il n'y a ici que de pauvres pêcheurs.

CICERVACCHIO.

Garibaldi ne se cache pas. Il s'est frayé un passage, le sabre à la main, à travers vos baïonnettes.

UN SOLDAT.

Je l'ai vu passer, tout rouge, tout flamboyant, avec son acolyte Lucifer.

LE CAPITAINE.

Et tu ne l'as pas tué, misérable !

LE SOLDAT.

J'ai fait feu, mais c'est lui qui tuait tout sur son passage ; il a fait un pacte avec l'enfer.

LE CAPITAINE.

On lui a donné asile ici : cent coups de bâton à ces drôles ; qu'on fusille le reste.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

DES SOLDATS amenant UGO BASSI et les DEUX PAYSANS.

UN SOLDAT.

Capitaine, nous avons trouvé ce moine et ces paysans fermant une tombe dans la montagne.

LE CAPITAINE.

Ce signalement, c'est Ugo Bassi.

UGO BASSI, *aux prisonniers.*

Mes frères, je vous aiderai à mourir.

LE CAPITAINE.

Qui enterriez-vous là? Allons-y voir.

UGO BASSI.

Ne profanez pas la tombe; vous n'y trouveriez qu'une femme.

LE CAPITAINE.

Il n'y avait qu'une femme avec vous. C'était la femme de Garibaldi.

UGO BASSI.

Anita est morte.

LE CAPITAINE.

Il ne nous a pas échappé tout entier!

UGO BASSI.

Il a échappé?

CICERVACCHIO.

Lui et Taddéo ont percé les rangs ennemis. Le reste est prisonnier.

LE CAPITAINE.

Vous payerez pour tous! (*A ses soldats.*) Fusillés!

UGO BASSI.

Amis! Je pourrai vous bénir et nous mourrons ensemble.

LE CAPITAINE.

J'ai ordre de vous conduire à Bologne, car vous êtes prêtre, et une sentence plus terrible est réservée aux renégats.

CICERVACCHIO.

Ils lui scalperont la tête, les infâmes.

UGO BASSI.

Je suis sous la garde de Dieu.

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Marchons !

Les prisonniers défilent, conduits par le peloton.

CICERVACCHIO, *en sortant.*

Notre mort est utile à l'Italie : Garibaldi est libre !

LES PRISONNIERS.

Notre vie pour la sienne : Vive Garibaldi !

LE CAPITAINE.

En joue !

CRIS DANS LA COULISSE.

Vive l'Italie !

LE CAPITAINE.

Feu !

On entend le feu de peloton. —La toile tombe.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LE DERBY D'EPSOM.

Dès l'aube, de tous les villages qui avoisinent Londres partent des voitures chargées de monde. Les chars-à-bancs, les tilburys, les grands breaks dans lesquels on s'entasse vingt ou trente, les calèches, les lourds omnibus, tout s'ébranle dans une direction unique : les *Epsom-downs*, sur lesquelles se concentrent, pour un jour, les préoccupations d'une nation entière.

On est à la fin de mai, et le soleil a respecté la jeune verdure des arbres. A perte de vue s'étendent les campagnes, pimpantes dans leur toilette printanière. Les colzas ondulent sous une flambée de lumière, comme une mer de cadmium. Dans l'herbe drue, enfouis jusqu'au poitrail, les bestiaux lèvent la tête par-dessus les haies d'aubépine, regardant passer, de leur grand œil vague, le défilé d'attelages qui s'allonge sur les routes blanches. Des coquelicots tachent çà et là les blés verts que le vent fait frissonner dans la fraîcheur du matin.

Les chemins qui mènent à Epsom côtoient de grands parcs soigneusement palissadés. Là, sous des futaies gigantesques, verdissent les pelouses, unies et veloutées. Dans des corbeilles, les magnolias fleurissent, et leur senteur arrive par bouffées, mêlée au parfum des seringats. Les cytises secouent au vent leur chevelure d'or pâle, tandis que, dans le mystère des buissons, éclate le rouge sanglant des pivoines. Au fond du parc se cache l'habitation, enfouie sous le lierre, perdue dans les enlacements de la vigne vierge et des clématites.

Digitized by Google

Parfois un rosier grimpant s'accroche au mur, enguirlandant les fenêtres de fleurs délicates.

Mais le cocher fouette ses chevaux et la vision disparaît. Le chemin escalade des montées, dévale des collines, cahoteux, creusé d'ornières; il traverse des villages où dorment de grandes mares qui reflètent un coin de ciel bleu.

Aux portes des écuries, on harnache des chevaux, on apprête des carrioles, on bourre de victuailles des paniers qu'on attache entre les roues, sous la caisse de la voiture. Sur les visages s'épanouit un large sourire; des chansons s'envolent des chariots qui passent : un écho leur répond, les vivats des enfants qui, au bord du chemin, à califourchon sur les barrières, regardent, les yeux écarquillés, en agitant leur casquette au-dessus de leur tête. De toute cette foule monte une grande joie ; on sent que c'est vraiment la fête du peuple, que ce *Derby day* va rafraîchir des longs mois passés dans la fumée de l'usine et les sueurs des docks.

A chaque *bar* qu'on rencontre, des attelages sont arrêtés. Du monde se désaltère, assoiffé par un trajet de quinze ou vingt milles dans une poussière âcre. Quelques voitures ne laissent pas échapper une seule des chapelles de ce nouveau Chemin de la croix. Les bouquetières, les marchands de programmes, les distributeurs de prospectus surgissent aux carrefours et harcèlent les passants comme les taons en été. Chacun fleurit sa boutonnière, décore son chapeau d'un voile vert ou bleu. On voit des bandes d'hommes coiffés de feutres écarlates; d'autres ont arboré des chapeaux de paille, à grands dessins bariolés, marbrés comme des œufs de Pâques. C'est à qui imaginera le travestissement le plus voyant, le plus excentrique, le plus éclatant. Il en résulte un fouillis charmant de couleurs vives, piquant la verdure et déployant vers les *Downs* un long défilé de rouge, de jaune et de bleu.

Le nombre des voitures augmente. On a rejoint la grande route qui, de Londres, mène directement à Epsom. Tout ce qu'il y a dans la gigantesque capitale de véhicules, *cabs*, *flys*, coches et omnibus, chariots et charrettes a passé ce matin sur le pont de Londres, emmenant la petite bourgeoisie,

Digitized by Google

ivre de grand air. Les *cockneys* ont trouvé leur véhicule ; lequel? peu importe. Il y a des attelages qui semblent dérobés à un musée d'antiquités. Tout cela marche, vole ; il y a des emmêlements de roues qui exigent tout le sang-froid, l'adresse et l'audace des cochers anglais. Un omnibus vient d'accrocher un cab. Pas un cri, pas un juron. Les deux cochers sont descendus flegmatiquement de leur siège ; ils examinent les roues, les ressorts. Et, derrière eux, le défilé attend avec calme la fin de cette enquête. Plus loin, un landau culbute, sens dessus dessous, en tournant trop court. Une demi-douzaine de personnes, hommes et femmes, sont précipitées. Le cocher, qui est tombé de haut, paraît le plus endolori. Après un instant de désordre, on relève la voiture, on prend place, et clic, clac ! en route !

Des trains partent de toutes les gares ; ils se suivent à quelques minutes d'intervalle, emportant aux courses tout ce qui n'a pu trouver place dans les voitures. On débarque à quelque distance de l'hippodrome, en rase campagne. Un drapeau rouge indique la gare, et de ce drapeau à la plaine défile une incessante procession, éveillant le souvenir de ce cortège animé des fourmis qui raie le sol d'une ligne noire, aux environs des fourmilières.

Quand on arrive au champ de courses, le spectacle qu'on a sous les yeux est merveilleux. Sur la vaste plaine gazonnée, une foule immense attend, anxieuse, le moment solennel. Aussi loin que porte la vue s'étend l'océan humain, mille fois plus émouvant que les flots de la mer, puisqu'on y sent gronder tout ce qu'un peuple a de passions, d'appétits, d'insolence et de misères. Des saltimbanques ont dressé leurs baraques, dont le vent secoue la toile. Elles forment, avec les tentes des restaurateurs, les abris pour les joueurs de boule, les cabanes des tirs à la carabine, les manèges de chevaux de bois, les mâts de cocagne, les voitures de somnambules, un horizon pittoresque que tachent de points de feu les habits rouges des militaires et les oripeaux des bateleurs. Les voitures sont dételées et rangées, les brancards en l'air, les unes contre les autres, en bataillons serrés. Des bohémiennes, des

Digitized by Google

charmeurs d'oiseaux, des camelots circulent entre les roues, interpellant la foule ; de petites filles, la robe pailletée d'argent, dansent sur des échasses ; puis arrivent les *nègres*, si populaires en Angleterre, le *banjoe* sur les reins, la face épanouie. Il y a dans l'air des claquements de drapeaux, des rires de peuple, des hennissements de chevaux, des sonneries de cloches, des lambeaux de fanfares que le vent disperse par toute la plaine.

A droite s'élèvent les tribunes, construction massive comme une citadelle, haute comme une tour, noire de monde. Des gradins de bois, couverts de toile, flanquent la tribune centrale, et la foule s'entasse partout où il y a un espace libre. Tout autour, dans un vacarme assourdissant, bourdonne la ruche des *bookmakers* : ils sont cent, deux cents, davantage; ils crient, apostrophent le public, font la roue, jonglent avec les chiffres, encaissant de belles livres d'or dans des sacoches crasseuses. Ils ont arboré des gibus rouges ou bleus, des pelisses de peaux d'ours blanc, des vêtements d'une coupe inusitée et pérorent avec volubilité, perchés sur des chaises. La plupart affichent les portraits des principaux jockeys. Le plus populaire est Frédéric Archer, aussi connu, aussi aimé que le sont, en Espagne, les *toreros* célèbres : el Gordito ou Frascuelo. Les paris vont leur train, d'ailleurs, et de pauvres hères qui n'ont que des habits troués à se mettre sur le dos viennent confier des demi-couronnes à ces beaux messieurs.

Vis-à-vis, sur un mamelon couronné de carrousels, de mâts et de boutiques, les *mails* viennent d'arriver, au galop de leurs quatre chevaux. Sévères d'aspect, la livrée correcte, les harnais irréprochables, ces magnifiques attelages contrastent avec les véhicules qui encombrent la plaine. Une barrière spéciale leur est ouverte ; chacun d'eux s'annonce par un son de trompe qui retentit, dans le tumulte des voix, comme un signal d'alarme et un ordre impératif de faire place. Tous viennent se ranger sur le *hill*. Des hommes gantés de gris perle, des femmes en toilettes claires, finement chaussées, descendent les degrés de l'échelle que dresse un valet de pied.

Digitized by Google

La foule, qui guettait leur entrée en scène, s'amasse, s'intéressant aux opérations de la valetaille qui dételle les chevaux et les mène, deux par deux, dans les écuries situées un peu à l'écart, au delà de l'hippodrome. D'autres mails gravissent le *hill* au galop, grossissent le nombre des autres. Tous ont ce luxe sérieux et de bon aloi qui caractérise l'aristocratie anglaise.

Plus haut, la kermesse se déchaîne avec rage. Les orgues de barbarie se vident de leurs traînantes mélodies, les sifflets des machines à vapeur déchirent les tympans, les détonations sèches des carabines coupent la basse continue des bavardages de la foule. Et sous le coup de lumière dur de midi, dans ce merveilleux décor de verdure, le flot de voitures, de piétons, de cavaliers monte toujours, remplissant les plus petits espaces laissés vides, inondant d'une houle toujours en mouvement l'immensité de la plaine.

Mais chut! les chevaux sont là. Des *policemen* à cheval ont, en un clin d'œil, débarrassé la piste. Au bout d'un instant, on voit filer au-dessus des têtes les casaques et les toques de soie claire des jockeys. C'est la première course, un lever de rideau, qui ne passionne guère. Ils ont fait le tour de la plaine en trois minutes, et la foule, un instant distraite, retombe dans les saltimbanques, les nègres et les animaux savants.

Une heure sépare cette première épreuve du *Derby;* c'est le temps consacré au déjeuner. De chacune de ces cent mille voitures sortent des bourriches de vivres, des flacons, des couverts. Un million de mâchoires se mettent à fonctionner à la fois, engouffrant des montagnes de victuailles. Ce ne sont pas des déjeuners improvisés, mais des repas copieux, auxquels on consacre la plus grande partie de l'après-dînée, avec des lenteurs gourmandes, et qui constituent, somme toute, le but principal de la journée. D'énormes pièces de viande s'étalent, dans leur jus, sur des assiettes de faïence. Dans toute l'étendue de la plaine, on dépèce des volailles, on tranche des pâtés, on découpe des jambons. Les groupes se forment dans l'herbe, joyeusement, autour d'une nappe

Digitized by Google

chargée de nourriture. Dans les voitures, sur les gradins, au haut des omnibus, les bouchons sautent, les cruchons se vident, des monceaux de vivres sont engloutis. Des odeurs de charcuterie traînent çà et là, avec la senteur aigre de la bière épandue.

Dans l'enceinte des mails règne une animation extraordinaire. Des caisses des voitures sortent des services complets : vaisselle, linge de table, argenterie; cochers et valets de pied ont mis habit bas; très affairés, la culotte de peau tendue sur la cuisse, ils fourragent dans de gigantesques paniers de vivres et alignent symétriquement sur des tables de vingt-cinq couverts, dressées en plein vent, les saumons froids, les buissons de homards, les pâtés de foie gras tremblottant dans leur gelée transparente, les poulets rôtis, les langues de bœuf écarlates, les jambons d'York avec leur chapelure et leur couronne de persil. Ils versent le champagne dans des carafes de cristal, disposent sur les tables des corbeilles de roses et de muguets. Parfois, des fourgons ont accompagné les mails. On déballe alors de quoi nourrir tout un régiment. Pendant ce temps, de pauvres diables, affamés, circulent autour des valets, suivant avec intérêt les apprêts du repas, guignant de l'œil toute cette chère raffinée et délicate, et plus tard, quand les maîtres viennent s'asseoir, tendent humblement la main.

A deux heures, un grand mouvement se fait du côté des tribunes. Pour la deuxième fois, la police refoule le peuple qui a envahi la piste. Tout le monde se range; on prend place, on se cale, la bouche encore pleine; les voitures, les impériales des omnibus, les terrasses des tribunes se garnissent de monde; on a l'impression d'un grand événement qui se prépare. Un à un les chevaux entrent dans l'arène, montés par leur jockey, menés à la main par un groom. Un silence solennel a succédé au brouhaha, et la foule, émue, contemple les quinze à vingt chevaux qui réunissent tant d'espérances, de désirs, d'inquiétudes. Ils font au pas, précédés d'un *policeman* à cheval, une promenade qui fait songer au salut des gladiateurs, au peuple romain. Puis, brusquement, ils

Digitized by Google

prennent le galop et vont se ranger au point de départ, accompagnés des souhaits de tout un peuple. Le drapeau rouge du *starter* s'abaisse, le signal est donné : ils sont partis comme le vent, ils ont passé comme un tourbillon, et un frisson a, des tribunes à l'extrémité du champ, secoué la multitude. On braque les jumelles, on s'agite. *Bruce*, le favori, tient la tête. La casaque cerise à l'air d'un ballon d'enfant chassé par le vent; elle rase la barrière de corps humains qui masque les chevaux. Mais les quatorze partants restent pelotonnés en un groupe compact, et de loin on a peine à distinguer autre chose qu'un paquet de taches claires glissant entre les arbres. Tous les cous sont tendus; on attend, les lèvres frémissantes. Ils approchent. Les dents se serrent, l'anxiété est à son comble. Tout à coup des clameurs éclatent. *Bruce* a manqué le tournant. Un désordre s'est produit. Les rangs sont intervertis. Une casaque jaune est sur le point de prendre la tête, et la foule de crier : « *Shotover! Shotover winns!* — *Quicklime!* répond-on; *Quicklime for ever!* Un grand tumulte se produit. Pendant vingt secondes, *Shotover* et *Quicklime* s'épuisent en efforts; les jockeys, le dos voûté, penchés sur la crinière, font pleuvoir les coups de cravache. Le peloton passe comme une tempête. C'est *Shotover* qui est arrivé premier au poteau. La nouvelle se communique, avec la rapidité de la foudre, jusqu'à l'extrémité de l'hippodrome. Et d'un million de poitrines, avec les expressions diverses de la joie, de la fureur, de la stupéfaction, s'échappe le nom du vainqueur, que le télégraphe va, en un clin d'œil, porter aux quatre coins du pays : dans une heure, il n'y aura pas un citoyen anglais qui ne saura que *Shotover*, au duc de Westminster, monté par le jockey Cannon, a remporté le grand prix d'Epsom, et demain les magasins seront jaunes de cravates et de mouchoirs aux couleurs du duc; dans les rues, à toutes les vitrines, on verra des photographies du vainqueur; tous les journaux publieront la biographie de son entraîneur, de son jockey, de son propriétaire, et Cannon sera, du coup, aussi célèbre que s'il avait gagné une bataille ou fait un coup d'État.

Digitized by Google

Mais quel est ce bruit? Là-bas, devant les tribunes, la foule se rue. Des cris, des imprécations retentissent. Une poussée énorme se produit. Une vingtaine de *bookmakers* ont levé le pied, abandonnant leurs caisses de fer-blanc, leurs portraits d'Archer, leurs gibus rouges, les tableaux noirs sur lesquels ils griffonnaient à la craie. Une populace sauvage, ivre de vengeance, excitée par les émotions de la course, grisée d'*ale* et de *whisky*, met en pièces tout ce qui a appartenu aux escrocs. Les tables, les chaises volent en éclats : les débris sont lancés en l'air et retombent en grêle sur la foule. On piétine les vêtements, on défonce les caisses, on s'arrache des lambeaux d'enseignes, de portefeuilles, de cartons. A plat ventre, dans l'herbe, une partie de la multitude cherche d'une main fiévreuse si, en fuyant, les *bookmakers* n'ont pas laissé tomber quelque monnaie... En un instant, cette enceinte animée et tumultueuse ressemble à un champ de bataille jonché de débris.

Pendant ce temps, un autre mouvement se produit, plus terrible : la foule a reconnu ou cru reconnaître un *bookmaker* qui essayait de se faufiler entre les baraques des saltimbanques et cherchait à gagner le large. Aussitôt elle se précipite à sa poursuite ; une chasse féroce s'improvise, et c'est un être humain qui va être mis en curée! Le malheureux enjambe les clôtures, galope dans la prairie, disparaît un instant dans un fossé, reparaît, haletant, épuisé. La meute le traque, le force, l'atteint, et alors, sans pitié, on assomme la victime, qui peut-être est un passant inoffensif. Une grêle de coups de poing, de coups de bâtons s'abat sur sa tête. Saignant, meurtri, prêt à rendre l'âme, le malheureux implore vainement la clémence de ses bourreaux. Les agents de police essayent de le protéger, mais que faire contre une foule en fureur? Cet effroyable spectacle d'un peuple s'acharnant sur un homme sans défense produit une impression inoubliable.

Dans l'entretemps, d'autres courses sont courues. Mais le grand coup est porté ; l'intérêt est épuisé. On revient aux paniers de victuailles, on vide les fonds de bouteilles ; la

Digitized by Google

populace achève de se griser de bière et d'eau-de-vie. Il y a, du côté des baraques, un redoublement de coups de grosse caisse, de sonneries de cors ; les carrousels tournent avec rage, dans le glapissement des clarinettes et le mugissement des trombones, et peu à peu, quand les casaques de soie ont passé une dernière fois devant les tribunes, saluées par les derniers hourras, les voitures s'ébranlent sur la route de Londres, formant l'avant-garde de cet interminable cortège qui, durant des heures, va se déployer entre une double haie de curieux.

Les invalides, les éclopés, les culs-de-jatte, tout ce qui n'a pas pu se transporter à Epsom est là, avec les femmes, les enfants, les populations des villages voisins et des faubourgs de Londres. Alors commence une bataille en règle, qui rappelle la guerre des *confetti* du carnaval de Nice; les *confetti*, ce sont ici les premiers projectiles qui tombent sous la main : des mottes de gazon, des pois, de petits cailloux, de la farine; les jeunes filles lancent timidement dans les voitures des bouquets de pivoines et de roses. On riposte, les baisers et les œillades se croisent. Ce peuple si calme, si sérieux, si tranquille, se permet ce jour-là toutes les licences, toutes les folies. Que voulez-vous? il n'y a qu'un *Derby day* par an !

Vers le soir, on rentre blanc de poussière, exténué, et longtemps encore le roulement sourd des voitures vous poursuit comme un cauchemar, avec la vision nettement accusée de la plaine couverte de monde, de cet épisode des *bookmakers*, d'abord si fringants, un instant après assommés par la populace, de cette kermesse, de cette multitude qui, tout un jour, a campé en rase campagne pour voir courir quatorze chevaux.

Octave Maus.

Digitized by Google

EXHUMATION

A Madame Émilie D...

I

Près du fleuve et joignant la berge
Où, désœuvré, j'erre souvent,
Bicoque lépreuse, une auberge
Balance son enseigne au vent.

Le vieux mur de pignon qu'ombrage
Un rideau d'ormes rabougris
N'a plus vestige de plâtrage
Et montre à nu ses moellons gris.

Sous l'avalanche des années
Ont gauchi les chevrons épais
Du comble aux tuiles écornées
Où la joubarbe croît en paix.

Point de lucarne qui soit close,
Et la girouette, grinçant
Depuis que l'âge l'ankylose,
Crispe l'oreille du passant.

* * *

Cette baraque lézardée
Où grouillent les rats, ce taudis
Qu'éventrent la bise et l'ondée
Eut de beaux jours au temps jadis.

Alors, loin de clamer détresse
Et de s'effondrer par morceaux,
L'endroit rayonnait d'allégresse,
Bondé de joyeux commensaux.

Digitized by Google

Dans la cour à porte cochère
Entraient en carrosse, à cheval,
Certains de trouver bonne chère,
Hobereaux d'amont et d'aval.

Gens de mince ou riche équipage,
Arrivant d'Aix ou de Louvain,
Le jour faisaient là grand tapage
Et la nuit y cuvaient leur vin.

* * *

Une rose... Ah ! que le cœur saigne
Devant pareil abaissement !
Une rose illustrait l'enseigne
Qui flamboyait insolemment.

Dès l'aube, sur la cheminée
Voltigeait un nuage blond,
Et, le soir, la mine échinée
Du chien de broche en disait long.

Ce n'était que bruits de vaisselle,
Cris de servantes et propos
De postillons sautant de selle
Pour s'accouder parmi les pots.

Enfin, quel succulent bien-être
N'eût-on du dehors pressenti
Quand s'échappait par la fenêtre
Une vague odeur de rôti ?

* * *

Mais un rénovateur féroce,
Le chemin de fer, l'Attila
De la guimbarde et du carrosse,
Est venu changer tout cela.

Plus de chalands ! L'hôtellerie,
Où Bacchus fêta Cupidon,
A l'air d'une léproserie,
Tant ses murs suintent l'abandon.

Adieu seigneurs, barons, vidames,
Gais bacheliers, gros échevins,
Abbés poupins aimant les dames,
Soldats hâbleurs entre deux vins !

Digitized by Google

Mort est l'endroit et, sur la porte
Que le vent seul vient secouer,
Jaunit un écriteau qui porte :
« Immeuble vacant à louer. »

II

Hier, à l'auberge de la Rose,
J'aperçus, en longeant la cour,
Dans un coin sordide et morose
Un objet qui m'arrêta court.

Car, tel qu'un magique grimoire
Évoque spectres et lutins,
Il fit jaillir de ma mémoire
Un flot de souvenirs lointains.

Triste épave dont l'indigence
Émut tout à coup mon regard,
Une ci-devant diligence
Croupissait là, sous un hangar.

Dans ce lieu de vogue éclipsée,
Plein du silence des tombeaux,
Elle agonisait, défoncée,
Timon rompu, bâche en lambeaux.

* * *

Le Temps, avec sa faux crochue,
Va semant débris à foison.
Encore une grandeur déchue
Que cette ambulante maison !

Avant de finir, fruste, immonde,
Dans un réduit mal abrité,
Elle avait eu, courant le monde,
Cinquante ans de célébrité

Quand, de loin, la teinte isabelle
De ses panneaux bordés de noir
La signalait, robuste et belle,
Au bourg, au village, au manoir,

Digitized by Google

Et que, dévalant côte ou roche
D'un train par la pente avivé,
Elle faisait, à son approche,
Quitter à chacun le pavé.

∴

Avec quelle gaîté d'allure
L'emportaient au bruit des grelots
Cinq chevaux d'épaisse encolure
Soulevant la poussière à flots !

Au front de l'énorme machine
Perchait, fouaillant à tour de bras,
Un postillon de longue échine
Près d'un conducteur court et gras.

La gent rustique et prolétaire
Sur l'impériale parquait ;
Le coupé prêtait son mystère
Au monde élégant et coquet.

Si la rotonde à la nourrice
Offrait un refuge assuré,
Dans l'intérieur une actrice
Coudoyait parfois un curé.

∴

Ah ! de l'antique diligence
Il est reçu de faire fi ;
Mais le cœur et l'intelligence
Y trouvaient souvent leur profit.

Comme on courait même aventure,
On sympathisait aisément,
Et l'esprit, dans cette voiture,
Dérivait vite au sentiment.

Qui n'eut là son grain de folie,
Fragile amour sans lendemain,
Pour une voisine jolie
Qu'on dut quitter à mi-chemin ?

Adieu, poudreuse carapace
Qui frémis de rage ou de peur
Quand la locomotive passe,
Te crachant au nez sa vapeur !

ANATOLE HARZÉ.

Liége, octobre 1881.

Digitized by Google

LA QUESTION ÉGYPTIENNE

L'Égypte est encore, comme au temps d'Hérodote, la terre des merveilles. Nulle part ailleurs on ne trouve rien qui soit comparable aux prodigieuses ruines de ses monuments, aux restes de son antique civilisation et aux phénomènes naturels si étranges, qui sont la cause de son inépuisable richesse. Un sol dont la fertilité est entretenue chaque année par le Nil et une population qui le travaille sans relâche, depuis la plus haute antiquité, avec une persistance que rien ne décourage, tels sont les éléments de sa prospérité.

L'étendue cultivable de l'Égypte est d'environ 2,800,000 hectares, dont 2,400,000 sont cultivés. Mais, comme la culture dépend de la présence de l'eau, en amenant celle-ci dans des régions maintenant stériles, on pourrait considérablement accroître cette étendue. La population doit être d'environ 5 à 6 millions, d'où il résulte que sa densité, qui est de 200 âmes par 100 hectares, est plus grande qu'en Belgique.

Le commerce est de 300 millions de francs à l'exportation et de 140 millions à l'importation. Le revenu de l'État s'élève à 200 millions, ce qui est énorme, car il provient presque tout entier de l'agriculture; et dans les bonnes années, le coton seul donne en Égypte un produit de 200 millions de francs.

L'impôt foncier, en Belgique, ne rapporte que 21 millions.

Ce qui fait le désert, ce n'est pas la stérilité naturelle du sol, c'est l'absence de pluie. Il pleut assez souvent l'hiver à Alexandrie, mais au Caire il ne pleut qu'une ou deux fois par an, et dans la Haute-Egypte, une fois tous les deux ou trois ans.

Digitized by Google

L'inondation et les eaux du Nil remplacent la pluie; mais il ne suffit pas que le débordement du fleuve imbibe la terre. Après qu'on a fait les semailles dans la boue humide et que les récoltes commencent à pousser, le sol se dessèche et il est nécessaire de l'arroser. Cela se faisait jadis au moyen de la « sakieh » ou du « schadouf »; mais, durant ces dernières années, dans les grands domaines du Khédive ou de quelques sociétés européennes, on a établi des pompes à vapeur qui donnent de l'eau à volonté et permettent ainsi d'obtenir, dans l'année, deux et même trois récoltes magnifiques; ce qui produit une augmentation notable du salaire des travailleurs. Comme types de ces exploitations modèles, on peut citer les domaines de Beltim (8,000 hectares), celui de Bedreshim et celui de Kom-el-Akdar.

Assurez à l'Egypte l'ordre et la sécurité, c'est-à-dire un bon gouvernement, et on pourra accroître considérablement l'étendue cultivable et certainement doubler la production.

La crue du Nil commence en juin et atteint sa plus grande hauteur en septembre, où elle s'élève à environ 25 pieds au nilomètre du Caire. Les eaux baissent ensuite jusqu'en février. Il existe, dit-on, 18,000 kilomètres de canaux pour les distribuer dans les campagnes. Sous Méhémet-Ali, on avait commencé, à l'entrée du Delta, un grand barrage qui devait permettre d'étendre et de régulariser les irrigations; mais ce travail n'a jamais été achevé. Dans l'antiquité, la population et la richesse de l'Egypte ont dû être bien plus grandes encore. Il est hors de doute que la science moderne de l'ingénieur, aidée du capital européen, ramènerait cette prospérité d'autrefois.

C'est qu'en effet le fellah est, comme nos Flamands, un admirable travailleur. Souvent, quand notre bateau était amarré aux berges du Nil, près d'un village, je l'ai vu dès l'aube, ou le soir très tard, puiser l'eau dans le fleuve, au moyen du schadouf, pour arroser ses champs[1]. Il vit de peu

[1] « Tandis que j'errais dans les champs pleins de verdure ou sur le rivage crevassé qui s'écaillait sous mes pieds, je m'approchais souvent de ces malheureux, nus, ruisselants d'eau et de sueur, sous un soleil de feu,

Digitized by Google

et son travail assidu, appliqué à une terre très fertile, livre ainsi un produit net considérable. Le fellah est intelligent. Il appartient bien à la même race qui a construit les Pyramides et les temples de Karnak et qui créa toute cette prodigieuse civilisation d'où est sortie celle de la Grèce et de la Judée et, par conséquent, celle de tout notre Occident. Il est facile à gouverner et soumis à ceux qui l'exploitent, comme une bête de somme. C'est surtout à son sort que l'Europe doit s'intéresser.

Au-dessus de cette excellente population rurale, on trouve, dans les villes, une race mêlée de sang arabe, turc et levantin, qui forme la bourgeoisie. Elle a été gâtée par son contact avec l'Europe, et l'Égypte et ses laborieux civilisateurs seraient bien à plaindre s'ils étaient livrés, sans contrôle, à cette tourbe, qui vit, non de travail, mais de concussions et de spoliations.

Je ne m'arrêterai pas à décrire le pays et ses ressources. On comprend aussitôt qu'il puisse être l'objet des convoitises rivales des puissances, surtout maintenant qu'il est devenu, par l'ouverture du canal, le grand chemin vers l'Asie.

Résumons rapidement les incidents qui ont amené la crise actuelle.

Depuis que le firman de 1841 avait déclaré que la fonction de gouverneur de l'Égypte était héréditaire dans la famille de Méhémet-Ali, la suzeraineté de la Porte était devenue purement nominale.

En réalité, l'Egypte était un Etat indépendant. Le percement de l'isthme de Suez, les tentatives hâtives, dispendieuses et souvent mal entendues d'Ismaïl, d'y introduire « la civilisation occidentale », avaient eu pour effet, d'une part, d'appeler aux bords du Nil un grand nombre d'Européens et, d'autre part, d'endetter effroyablement le pays et de livrer ses revenus aux créanciers étrangers. Pour mettre un terme à l'administration déréglée d'Ismaïl, on crut

j'en voyais se pencher sans repos sur leur travail ingrat, mêlant au grincement du schadouf un refrain tremblant et monotone. » (LAURENT LAPORTE. *L'Egypte à la voile.*)

Digitized by Google

nécessaire d'exiger son abdication (1879) et on mit à sa place son fils Tewfik, excellent jeune homme, tout disposé à suivre les conseils de ses protecteurs occidentaux. Ce fut alors qu'on établit le Contrôle, cause principale, dit-on, de la crise actuelle. Le but du Contrôle était surtout de surveiller la gestion financière du pays.

L'Angleterre et la France l'exerçaient, parce qu'elles y avaient un intérêt direct. Lord Beaconsfield avait acheté, au profit du Trésor anglais, les actions du canal de Suez que possédait le Khédive, et comme ces titres étaient privés de coupons jusqu'en 1894, l'Egypte devait payer cinq millions de francs pour l'intérêt annuel. En outre, certains revenus de l'Egypte étaient affectés au paiement de l'intérêt d'un emprunt turc, garanti par l'Angleterre, à l'époque de la guerre de Crimée. La France, en tant qu'Etat, n'avait pas un intérêt direct du même ordre ; mais la plus grande partie des fonds égyptiens étaient aux mains de capitalistes français. Il en était de même de beaucoup d'entreprises créées en Egypte et, en outre, une nombreuse colonie française s'était formée aux bords du Nil. Le Contrôle était exercé par deux hauts fonctionnaires, l'un Anglais, l'autre Français, qui avaient droit de siéger au conseil et qui firent admettre un certain nombre d'employés européens dans l'administration. En même temps, on avait créé des tribunaux internationaux, où les différents Etats européens étaient représentés. Les résultats de ce système furent excellents. L'ordre se rétablit dans les finances. Le jeune Khédive était aussi économe que son père Ismaïl avait été prodigue. Les impôts régulièrement perçus furent suffisants pour payer l'intérêt de la dette et les services publics. La sécurité était grande. Le capital devenait abondant et se prêtait à 8 à 9 p. c. par an, au lieu de 4 ou 5 par mois. Un terme était mis aux dilapidations. L'emploi du *Kourbache*, pour assurer le paiement de l'impôt, avait presque disparu. Le fellah était moins odieusement écorché et il commençait, assure-t-on, à faire quelques économies. L'Egypte était donc infiniment mieux gouvernée qu'aucune autre province de l'Empire ottoman. Il est certain

Digitized by Google

que le Contrôle, s'il avait duré, aurait assuré à ce beau pays un avenir de grande prospérité.

Malheureusement, ce régime, qui organisait, en fait, une tutelle européenne, devait provoquer de nombreux mécontentements : mécontentement de tous ceux qui autrefois tiraient profit du désordre financier; mécontentement des fonctionnaires surveillés par le Contrôle; hostilité du sentiment national contre l'intervention européenne. Enfin, opposition sourde, mais très vive, de l'armée, qu'on se proposait de réduire. En ceci consistait le vrai danger. Le jeune Khédive n'avait aucune autorité sur les officiers. Ceux-ci le considéraient comme l'instrument et le serviteur des étrangers. Le gouvernement manquait ainsi d'une base solide. Au fond, il était à la merci de l'armée, et il en est ainsi dans plus d'un Etat.

Des incidents graves ne tardèrent point à révéler les dangers de la situation. Une première révolte militaire éclate le 1er février 1881. Le ministre de la guerre convoque chez lui les colonels mal intentionnés, qu'il se propose de faire arrêter. Ceux-ci devinent un piège. Ils font promettre à leurs camarades de venir les délivrer s'ils tardent à revenir. Ils sont arrêtés, en effet, mais aussitôt mis en liberté par les troupes, et le ministre de la guerre s'échappe par la fenêtre.

Pourquoi n'a-t-on pas étouffé l'insubordination dès le début? Le consul anglais, sir E. Malet, observateur très perspicace, en donne la raison dans une de ses dépêches. « Jamais, dit-il, à aucun moment, le Khédive ou ses ministres n'ont eu le pouvoir de licencier l'armée ou même de punir sérieusement un seul officier. »

Le 9 septembre 1881, nouveau *pronunciamento*. Le prétexte est l'ordre donné à un régiment de se rendre du Caire à Alexandrie. Trois mille hommes, avec dix-huit canons, guidés par Arabi, entourent le palais. L'agent anglais, sir Auckland Colvin, conseille au Khédive de résister et de faire arrêter Arabi. « Impossible, répond Tewfik, nous serions tués à l'instant. » Il cède. Cherif-Pacha est nommé premier ministre. Le pouvoir réel est aux mains des colonels et de

Digitized by Google

leur chef Arabi. Ils réclament la convocation d'une assemblée de notables et l'augmentation de l'armée de 12,000 à 18,000 hommes.

Les deux puissances occidentales commencent à voir que le Contrôle est menacé ; cependant, elles s'abstiennent de toute intervention. Avec le consentement tacite de l'Angleterre, la Porte envoie en Egypte deux délégués, et Arabi quitte momentanément le Caire. L'ordre semble rétabli.

A peine arrivé au pouvoir, M. Gambetta fixe toute son attention sur les affaires d'Egypte. Il croit la situation très grave et dans une conversation avec l'ambassadeur d'Angleterre à Paris (14 décembre), il expose l'urgente nécessité d'une entente entre les deux puissances. Ce point est accepté par lord Granville. Une semaine plus tard (24 décembre), M. Gambetta propose d'envoyer au Khédive une note commune pour lui porter l'assurance de la sympathie de la France et de l'Angleterre, et pour l'engager à résister et à affirmer son autorité. Lord Granville, sans consulter ses agents en Egypte, approuve la note que, sur sa demande expresse, M. Gambetta a rédigée : c'était le commencement de l'intervention. Elle devait précipiter la crise, car elle était une menace directe contre Arabi et l'armée. La Chambre des Notables s'était réunie le 26 décembre. Arabi avait été nommé ministre de la guerre. Les contrôleurs anglais et français approuvèrent sa nomination, espérant se le concilier et utiliser son influence.

La situation semblait se détendre. La population indigène espérait voir s'ouvrir une période de réformes pacifiques. La note commune, remise le 8 janvier, produisit le plus fâcheux effet. Il y était dit « que les deux gouvernements de France et d'Angleterre, étant étroitement unis dans leur résolution de s'opposer, par leurs efforts combinés, à toutes les complications intérieures et extérieures qui pouvaient menacer l'ordre établi en Egypte, ne doutaient pas que l'assurance exprimée publiquement de leurs intentions formelles à cet égard, aurait pour effet d'écarter les dangers auxquels le Khédive pourrait être exposé et qui trouveraient

Digitized by Google

certainement les deux gouvernements unis pour s'y opposer ». Ce langage décidé blessa vivement toutes les parties engagées dans l'imbroglio égyptien. Les Notables, le « mouvement national », l'armée et Arabi étaient visés tout d'abord. Le Khédive n'était plus que le protégé des puissances étrangères. L'Egypte, disait-on au Caire, allait subir le sort de Tunis. L'autorité du Sultan semblait méconnue.

La Porte protesta énergiquement à Paris et à Londres. L'entente des quatre puissances : Allemagne, Autriche, Russie et Italie, s'établit à l'instant. Elles firent savoir à Constantinople que tout changement dans la situation de l'Égypte devait être soumis à l'examen de toutes les puissances. Elles n'entendaient pas que la France et l'Angleterre réglassent seules les affaires égyptiennes. La ligne de démarcation était nettement tracée entre les deux puissances occidentales et les quatre autres puissances appuyant plus ou moins la Turquie.

La note commune était une faute : les agents de la France et de l'Angleterre, en Egypte, le constatent eux-mêmes, et c'était une faute grave, car elle pouvait conduire aux plus redoutables complications. Mais, de la part de M. Gambetta, c'était un acte voulu, raisonné et qui rentrait dans les lignes générales de sa politique égyptienne, tandis que, de la part de lord Granville, ce n'était qu'un acte irréfléchi. Nous voyons dans une dépêche de M. Challemel-Lacour (17 janvier) que lord Granville lui dit « qu'il n'avait jamais pensé que la note (proposée par M. Gambetta) pût être d'aucune utilité ». En outre, s'inspirant probablement des suggestions de sir E. Malet, l'envoyé anglais au Caire, qui demandait une seconde note explicative pour détruire l'effet de la première, le noble lord dit à l'ambassadeur turc à Londres « qu'il n'était pas exact, comme l'avaient affirmé les journaux, que la France avait proposé à l'Angleterre et que celle-ci eût accepté de promettre au Khédive un appui matériel ». Que signifiaient alors ces mots de la note commune, que « tout danger menaçant le Khédive trouverait les deux gouvernements unis pour s'y opposer » ? Il y avait évidemment

Digitized by Google

malentendu. La note commune avait parfaitement rendu la pensée de M. Gambetta, qui l'avait rédigée et qui entendait certainement soutenir le Khédive, au besoin, par les armes. Elle n'avait pas rendu la pensée de lord Granville, qui l'avait bien signée, mais qui, en ce moment, ne voulait aucunement d'une intervention armée à deux en Égypte.

La diversité de vues entre les deux alliés se manifesta bientôt sur un autre point. La chambre des Notables avait réclamé le droit de voter le budget, en respectant les droits des créanciers étrangers. C'est là la première condition de tout régime représentatif : comme le dit sir E. Malet (dépêche du 11 janvier), « les Égyptiens, pour le bien ou pour le mal, sont entrés dans la voie constitutionnelle, et la loi organique de la Chambre est la charte de leurs libertés. » Sir E. Malet pensait qu'il fallait transiger et attendre que la Chambre abusât de son pouvoir. Il prévoyait, toutefois, que le Contrôle serait difficilement maintenu. Lord Granville n'admettait pas toutes les exigences de la Chambre du Caire, mais il pensait « que certains points méritaient considération ». (16 janvier.) Tout autre était la manière de voir de M. Gambetta. Cet essai du régime constitutionnel lui semblait peu sérieux. Sans consulter lord Granville, il donna ordre à l'agent français M. Sienkiewicz, de rejeter absolument les demandes des Notables, « parce qu'elles étaient contraires à l'état des choses établi en Égypte, en raison des engagements internationanx pris envers la France et l'Angleterre ». Il opposa même aux réflexions du gouvernement le fait accompli et l'ordre donné.

M. Sienkiewicz ne devait même pas s'arrêter un moment à une transaction suggérée par sir E. Sinclair. M. Gambetta pensait que l'action énergique et commune des deux puissances alliées ferait reculer les notables. Sir E. Malet était d'un autre avis, et il en donne le motif. « Les Égyptiens, dit-il, n'écouteront pas la France et l'Angleterre seules, parce qu'ils croient qu'elles obéissent à des motifs égoïstes et que les autres puissances ne leur permettraient pas de régler seules la question égyptienne. » Voilà, depuis le début, le

Digitized by Google

nœud de la question. Les Notables semblaient mieux connaître la situation que le gouvernement français. Ils recevaient probablement leurs informations de Constantinople où on savait bien à quoi s'en tenir.

La situation continua à s'aggraver en Égypte. Les Notables imposèrent au Khédive la démission du premier ministre, Cherif-Pacha. Des bandes de voleurs apparaissaient dans les provinces, où les troupes obéissaient mal aux gouverneurs. Arabi exigea du Khédive la promotion illégale de 550 officiers. Le budget de la guerre augmentait rapidement. Puis survient l'incident des officiers circassiens qui, mécontents d'avoir été négligés, conspirent contre Arabi. Celui-ci les fait condamner à la déportation sur le Nil Blanc. Le Khédive, soutenu par les puissances occidentales, commue la peine (9 mai). Les ministres protestent. Les alliés croient devoir intervenir pour sauver leur protégé par un acte énergique. L'agent anglais et l'agent français, « agissant avec toute l'autorité de leur gouvernement respectif », présentent aux ministres un ultimatum, sur lequel ils appellent leur sérieuse attention et dont, au besoin, ils exigeront l'exécution. Ils demandent : 1° l'exil temporaire d'Arabi, qui conserverait son rang ; 2° le renvoi à l'intérieur de deux de ses principaux officiers ; 3° la démission du ministère (25 mai). Cet ultimatum était une faute nouvelle, à moins qu'on ne fût décidé à l'imposer les armes à la main.

Le ministère donne sa démission et le Khédive appelle Chérif. Mais les ulémas, les Notables et une députation des principaux habitants se rendent au palais et réclament le rappel d'Arabi, comme le seul moyen d'éviter l'insurrection de l'armée et un massacre général. Le Khédive cède. Arabi est désormais tout-puissant. Conformément à l'avis de sir E. Malet, le Khédive demande au sultan d'envoyer un commissaire spécial. Le 1er juin, sur la proposition de la France, il est décidé que la question égyptienne sera soumise à une conférence européenne, dont il avait déjà été question en janvier. Pour échapper à l'intervention, la Porte envoie Dervish-Pacha au Caire.

Digitized by Google

L'ordre paraît se rétablir, quand éclatent les troubles à Alexandrie, où un grand nombre d'Européens sont égorgés. Les puissances occidentales envoient leurs cuirassés et, en même temps, la conférence se réunit à Constantinople (juin). La flotte anglaise, pour « se défendre », bombarde les forts d'Alexandrie. La ville est livrée aux flammes. Les Européens qui n'ont pas quitté l'Égypte sont partout massacrés. L'état de guerre existe entre l'Angleterre et Arabi, maître de l'Égypte. Voilà où nous en sommes en ce moment (août).

Jusqu'à quel point les puissances européennes sont-elles responsables de ces tristes évènements? Les ont-elles provoqués? Avaient-elles le droit ou le pouvoir de les prévenir?

En présence des évènements qui se déroulaient en Égypte, deux lignes de conduite opposées se présentaient : On pouvait considérer le mouvement égyptien comme étant le fait d'une soldatesque barbare, également funeste et pour les intérêts européens, et pour ceux des indigènes. L'Europe avait donc le droit et le devoir de le réprimer; et pour le faire efficacement et presque sans effusion de sang, il fallait agir vigoureusement et dès le début. Telle était la politique défendue par M. Gambetta. — Ou bien on pouvait admettre que ce mouvement était le réveil de la nationalité égyptienne, une légitime protestation contre les exactions et les pillages de l'Europe, et que la réunion des Notables était le 89 de l'Égypte. Dans ce cas, loin de chercher à étouffer le mouvement, l'Europe aurait dû le favoriser. Toute intervention était injustifiable. Les États qui la tentaient étaient responsables des conséquences désastreuses qu'elle pouvait provoquer. Ceci est le point de vue des radicaux et des positivistes anglais, comme M. Harrison, des amis de la paix à tout prix, comme MM. Bright et Richard, et des radicaux français, comme MM. Clémenceau et Pelletan.

Qui avait raison? La réponse dépend de l'importance réelle du « mouvement national » et des résultats auxquels il pouvait aboutir.

Ce mouvement était loin d'être complètement factice, comme l'a cru M. Gambetta. Il a été exploité par le parti

Digitized by Google

militaire et enfin compromis par les excès odieux d'Arabi et de sa soldatesque, mais il avait ses racines dans les sentiments profonds de la population indigène.

Le mécontentement avait commencé déjà sous Ismaïl, dont les gaspillages dépassaient toute limite, ce dont les étrangers profitaient seuls. L'Égypte était pour eux une proie qu'ils dépeçaient. Les uns recevaient des sommes insensées sous toutes les formes : concessions, cadeaux, pots-de-vin de toute espèce. Les autres, les banquiers, percevaient des commissions énormes, au moment où ils fournissaient les emprunts nécessaires à payer ces prodigalités. Les consuls étaient toujours prêts à soutenir les réclamations de leurs nationaux. M. Clémenceau, dans son dernier discours à la Chambre française (20 juillet), cite un exemple entre mille. Deux Français se présentent pour obtenir une concession de gaz. L'un, grâce à l'appui de son consul, l'obtient; l'autre se plaint et dit : On m'a causé un dommage en accordant la concession à mon concurrent. Il s'adresse à Paris, et de Paris on envoie l'ordre d'exiger une indemnité en sa faveur. Le consul se rend chez le Khédive et réclame l'indemnité. Le Khédive lui répond : « Mais c'est toi qui m'as dit de l'accorder à l'autre. » — « C'est l'ordre de mon gouvernement, répond le consul; » et le Français évincé obtient 50,000 francs.

Voici d'autres faits qui m'ont été racontés en Égypte même : A Alexandrie, l'autorité propose un plan de percement de grandes rues à travers le quartier pauvre. En prévision des expropriations à faire, des spéculateurs achètent des terrains. Mais le plan ne s'exécute pas et ceux-ci ne peuvent revendre leurs terrains. Ils n'hésitent pas à demander une indemnité de plusieurs millions, supérieure même au bénéfice qu'ils espéraient. Le Khédive n'ose refuser. — Fait d'un autre ordre : On voyait se promener dans l'avenue de Schoubra, en élégant équipage, une femme d'une beauté tapageuse qu'on appelait « la dame à la graisse », non qu'elle fût obèse, mais parce que le Khédive, qui apprécie beaucoup, disait-on, les charmes des Européennes, avait concédé au mari de celle-ci le droit de fournir à un prix exagéré la graisse pour le matériel du

Digitized by Google

chemin de fer. — La construction du théâtre au Caire et des Palais d'Ismaïlia et des bords du Nil avait donné aussi lieu à d'effroyables gaspillages.

Le cœur saignait quand on songeait que tous ces millions ainsi dilapidés étaient arrachés à coups de bâton aux pauvres fellahs. Ce sentiment s'était emparé, peu à peu, même des invités que le Khédive avait réunis en Égypte, lors des fêtes qui accompagnèrent l'ouverture du canal de Suez. Un certain nombre de ces invités avait été conduit sur le Nil jusqu'à la première cataracte, sur un bateau à vapeur du vice-roi où nous étions traités comme des princes des *Mille et une Nuits*. Arrivés à l'île de Philœ, au terme de l'excursion, un déjeuner plus somptueux encore que d'habitude nous fut servi dans les ruines des temples. Au dessert, le premier toast fut, non pour le Khédive, notre hôte, mais pour ses sujets. On cria spontanément, unanimement et avec enthousiasme : *Vivent les fellahs!* Et cependant nous buvions le vin du vice-roi dans les coupes de sa royale hospitalité.

Le colonel Gordon qui, en raison de la position élevée qu'il a occupée, connaît parfaitement l'Égypte, a écrit ceci : « Il est facile de comprendre combien il doit être pénible pour un peuple de voir les premières places occupées par des étrangers, quels que soient le mérite et la probité de ceux-ci, à moins que ce pays n'appartienne réellement au gouvernement de ces étrangers. Nous pouvons considérer comme certain que toute la population de l'Égypte est hostile aux étrangers. Quoi que fassent ceux-ci, ce sentiment très naturel persistera : il existe au cœur de tous. »

L'ancien Khédive Ismaïl disait à un Anglais qui l'entretenait de la situation du pays : « Le mal est qu'on n'a tenu aucun compte du sentiment national. Chez aucun peuple, quelque soumis qu'il soit, on ne peut le méconnaître impunément. Vous pouvez gouverner l'Égypte par le vice-roi A ou par le vice-roi B, aisément, pacifiquement avec l'aide du sentiment national. Contrairement à ce sentiment, vous pouvez encore gouverner ; mais alors il faudra le faire de force et à main armée, par l'oppression et la violence. » Au

Digitized by Google

sein du même cabinet, les deux ministres anglais et français exerçant le contrôle avaient un traitement de 150,000 francs et les ministres égyptiens de 32,000 seulement. Partout les employés étrangers étaient trois ou quatre fois mieux payés que les employés indigènes.

Les services de ces Européens coûtaient neuf millions de francs à l'Égypte. En outre, les étrangers étaient exemptés de tout impôt, tandis que les indigènes en étaient accablés.

Comment une pareille inégalité, quelque raison qu'on en donne, n'aurait-elle pas provoqué une vive irritation ? Sans doute, un régime semblable existe aux Indes et dans les colonies hollandaises, mais là les Européens sont l'unique pouvoir gouvernant ; les fonctionnaires indigènes sont des subalternes.

En Égypte, le pays était considéré comme indépendant et les fonctionnaires étrangers, par conséquent, comme des intrus. Le mouvement national était donc réel, non fictif : il avait ses racines dans le cœur même des populations, et l'assemblée des Notables en était l'expression spontanée, naturelle. Ce parti national avait pour organe Cherif-Pacha.

Comme l'a dit M. Clémenceau à la Chambre, « ce parti ne veut pas chasser l'étranger de l'Égypte ; il l'appelle, au contraire, mais pour instruire l'Égypte, pour développer ses ressources matérielles ; pour la civiliser, mais non pour l'exploiter et la dominer ».

Tout autres étaient les visées du parti militaire. Celui-ci évidemment n'avait qu'un but : chasser les étrangers ou, tout au moins, anéantir leur influence et leur contrôle et exploiter le pays à son profit. Ce n'eût pas même été un retour au temps où les mamelouks dominaient l'Égypte, car les colonels eussent mis en œuvre les rouages d'une administration plus perfectionnée, empruntée à l'Europe, pour pressurer plus à fond toutes les classes productives. C'eût été une tyrannie militaire, barbare, fanatique, incompatible avec tout progrès et désastreuse pour le bien-être des populations indigènes. Elle eût mis en danger la sécurité du canal, qu'il aurait fallu occuper et défendre en permanence pour le mettre à l'abri d'un coup de main. On ne peut se faire d'il-

Digitized by Google

lusion à cet égard. Tel eût été le résultat final du mouvement, car les colonels, disposant de la force armée, auraient renvoyé les Notables chez eux, si eux ou le Khédive avaient voulu faire acte d'autorité. En résumé, le mouvement national était réel et justifié, mais, en raison des éléments constituant la population égyptienne, il devait aboutir à l'anarchie, au désordre et, enfin, à un despotisme barbare, hostile à toute influence civilisatrice et, ce qui est le pire, écrasant et ruinant les travailleurs.

En présence d'un semblable avenir, que devait faire l'Europe? Adopter rigoureusement la doctrine du laissez-faire et de la non-intervention? Peut-être eût-ce été le plus sage, car on eût évité ainsi toute chance de complication européenne. Mais, d'autre part, on pouvait croire que, dans l'intérêt du progrès de la civilisation générale et même dans celui de la population égyptienne, il fallait rétablir l'ordre et constituer en Égypte un gouvernement régulier. Tel a été, dès le début, la manière de voir du cabinet Gambetta et même de M. Gladstone, très peu disposé cependant à accroître les responsabilités de son pays et très désireux de maintenir partout la paix. Mais, si on admettait l'intervention, il fallait la précipiter et agir dès le mois de janvier ou de février, c'est-à-dire du moment où il était certain qu'on se trouvait en présence d'une dictature militaire. En ceci, M. Gambetta a vu juste et sa conduite a été logique, tandis que celle de l'Angleterre a été hésitante et peu prévoyante. Seulement, M. Gambetta ne tenait pas compte des résistances qu'il devait rencontrer. Quand M. Challemel-Lacour proposa à lord Granville l'intervention à deux, ce projet ne fut pas agréé par le cabinet anglais. Si vous allez seul en Égypte, dit lord Granville, les susceptibilités anglaises seront vivement éveillées, et il en serait de même en France si nous y allions seuls. Quant à l'intervention à deux, elle pourrait amener des froissements et des conflits qu'il faut éviter à tout prix [1]. Ce que voulait, au fond, le cabinet de

[1] Dans une dépêche du 30 janvier, de lord Granville à lord Lyons, nous voyons que le gouvernement anglais reconnaissait la nécessité d'une union

Digitized by Google

Saint-James, c'était l'appel au concert européen et l'intervention turque. Or, c'est cette extrémité que le cabinet français désirait éviter à tout prix. Malgré tous les efforts et toutes les concessions faits des deux côtés pour simuler une action commune, il y avait opposition complète entre les vues des deux cabinets, et M. Gambetta ne pouvait nullement compter sur l'Angleterre pour intervenir immédiatement et énergiquement en Égypte. Il y avait un autre obstacle, moins visible, moins déclaré, mais plus redoutable dans ses conséquences ultérieures, c'était l'opposition de ce qu'on a appelé le concert européen, c'est-à-dire de M. de Bismarck. Quand lord Granville parla de l'intervention à deux, l'ambassadeur d'Allemagne lui communiqua la manière de voir du chancelier. « Je ne verrais pas avec plaisir cette intervention, disait celui-ci, non dans l'intérêt de ma politique, comme on pourrait le croire, mais pour éviter un désaccord entre la France et l'Angleterre qui en résulterait probablement. » Quel que soit le motif qui guidait l'Allemagne, le fait est qu'elle était hostile à l'intervention combinée des puissances occidentales [1]. M. Gambetta se trouvait donc devant un

étroite et manifeste des deux pays quant à la conduite à suivre, mais qu'il ne voulait entendre parler d'une occupation armée de l'Egypte ni par l'une ou l'autre puissance séparément, ni par elles deux simultanément, à cause des dangers qui pourraient résulter d'une intervention commune. Lord Granville, tout en reconnaissant les inconvénients de l'intervention turque, ne cachait pas qu'à son avis, c'était la solution la moins mauvaise et celle, par conséquent, qu'il fallait préférer.

Le 21 janvier, le délégué français en Égypte exprimait la conviction « que le gouvernement anglais n'entend en aucune façon exercer en Égypte une action directe ». Il ajoutait : « Si je m'en rapporte aux dispositions de mon collègue (anglais), le cabinet de Londres paraîtrait préférer de beaucoup une action commune des grandes puissances à une intervention qui ne serait qu'anglo-française. »

[1] L'Allemagne, entraînant avec elle l'Autriche, l'Italie et la Russie, s'est montrée, dès le début, hostile à l'intervention franco-anglaise. Ce point, qui domine toute la marche des complications égyptiennes, est si souvent perdu de vue, que nous croyons devoir l'établir clairement par deux citations ne laissant aucun doute à cet égard.

Dans une dépêche du 16 février 1881, M. de Courcel, ambassadeur de France à Berlin, écrit : « C'est le prince lui-même qui a spontanément abordé la question égyptienne, seul point, a-t-il dit, qui pût causer en ce

Digitized by Google

refus de l'Angleterre et devant l'opposition des autres puissances. Pouvait-il persister et intervenir en Égypte, seul et malgré tous? Évidemment non. Sa politique, quelque justifiée qu'elle pût être en théorie, aboutissait nécessairement à une impasse. Il fallait reculer et se soumettre ou tout risquer. Or, sur le chemin des aventures, la Chambre et la France ne l'eussent pas suivi. Le changement de front opéré par M. de Freycinet, lors de son arrivée au pouvoir, était donc imposé, et on ne peut lui en faire ni un mérite, ni un grief; car M. Gambetta aurait dû agir de même, à moins de se séparer même de l'Angleterre, dont il vantait récemment l'alliance en termes si éloquents.

Il ne faut pas oublier que, presque dès le début des négociations, la France et l'Angleterre avaient saisi les autres puissances de la question. Le gouvernement anglais l'avait toujours désiré. Aussitôt que M. de Freycinet a remplacé M. Gambetta, lord Granville propose d'en appeler au « concert européen ». « Si un cas d'intervention se présentait, le désir du gouvernement de S. M. est que cette intervention

moment quelques préoccupations de la diplomatie. » Récapitulant aussitôt l'histoire des dernières semaines, il m'a dit « avoir éprouvé une vive appréhension lorsqu'il avait vu la France et l'Angleterre prendre l'initiative d'une démarche qui pouvait les engager dans une action isolée en Egypte, parce qu'il était personnellement convaincu qu'une action entreprise dans ces conditions amènerait des froissements entre les deux puissances, et qu'un conflit ou même la menace d'un conflit entre la France et l'Angleterre provoquerait une perturbation désastreuse pour la prospérité du monde tout entier ». Comme je lui rappelais les termes de la communication faite la veille à M. Busch, qui excluait toute idée d'une action isolée, le prince en témoigna sa satisfaction. Ces paroles de M. de Bismarck étaient significatives. Sa conclusion était celle-ci : « Le moyen le plus simple de triompher des difficultés égyptiennes serait de confier à la Turquie le soin de les apaiser. »

Le 3 mai, lord Granville écrit à lord Amptill, ambassadeur d'Angleterre à Berlin : « Le comte Munster... m'a dit que le prince de Bismarck était désireux de maintenir, autant que possible, le *statu quo* en Egypte; mais qu'il était d'avis que si une intervention devenait nécessaire, l'intervention turque serait la forme qui présenterait le moins d'objections. Le prince de Bismarck, a ajouté le comte Munster, est hostile à une occupation anglo-française, comme la croyant susceptible d'amener entre l'Angleterre et la France des désagréments et des différends qu'il serait heureux de voir éviter, quelque opinion que l'on ait de sa politique supposée. »

Digitized by Google

représentât l'action commune de l'Europe, et il est d'avis qu'alors le Sultan devrait être appelé à prendre part à toute délibération ou à toute opération qui pourrait en résulter. » (6 février 1882.) M. de Freycinet se rallie à la manière de voir de lord Granville, et une communication simultanée est adressée aux puissances, à la fin de février. L'Allemagne accepta sans hésitation : « Elle attend les propositions ultérieures des deux cabinets, relativement au lieu et au mode de procéder d'un échange d'idées. En ce qui concerne le gouvernement impérial, il agrée, à cet effet, n'importe quelle capitale européenne, Paris, Londres, Vienne ou Constantinople. » L'Autriche, la Russie et l'Italie acceptèrent également. Malheureusement, on négligea de convoquer la conférence en mars, comme on aurait dû le faire. Ce n'est qu'en juin, quand la situation s'était déjà très aggravée, que M. de Freycinet y revint, et lord Granville se hâta d'adhérer à un mode d'action qu'il avait toujours préconisé.

Il faut bien se pénétrer de ce point important, c'est que l'Angleterre avait eu pour principe constant de ne rien faire en dehors du « concert européen ». Quand on envoya les cuirassés à Alexandrie, lord Granville aurait voulu l'intervention simultanée des autres puissances. Il écrit, le 15 mai : « J'ai dit à l'ambassadeur de France que M. Gladstone s'accorde avec moi pour regretter que les autres puissances n'aient pas été invitées à coopérer. Le gouvernement de S. M. croit que cela a été une erreur ; mais, comme le gouvernement français y était absolument opposé et qu'en d'autres points, il avait adhéré aux vues de l'Angleterre, nous avons cru devoir nous rallier à la décision prise actuellement. »

L'opinion en France était très hostile à une intervention turque et, d'autre part, il était à prévoir que le concert européen recommanderait cette intervention. De là l'opposition du gouvernement français à un appel trop direct à l'Europe, dont il avait cependant accepté le concours en février et en juin. Le tort de M. de Freycinet est évidemment de n'avoir pas suivi ponctuellement et complètement la ligne

Digitized by Google

de conduite qu'il avait cru devoir adopter lors de son arrivée au pouvoir et qui était la seule possible. L'Angleterre voulait l'action commune de l'Europe, et l'Europe entendait intervenir dans le règlement des affaires égyptiennes. L'intervention à deux, voulue par M. Gambetta, était donc impossible. La conséquence était qu'il fallait alors accepter en tout l'action du concert européen sans essayer de s'y dérober. Le gouvernement français aurait ainsi échappé aux hésitations et aux contradictions qu'on peut lui reprocher.

L'Angleterre, jetée, malgré elle, brusquement et à fond, dans une intervention armée en Égypte, par suite du bombardement d'Alexandrie, la France devait-elle se joindre à elle et reprendre, en ce moment, la politique d'intervention à deux de M. Gambetta? Il ne le semble pas. Tout, au contraire, devait l'en détourner. D'abord, elle se serait laissé engager par une opération militaire, faite en dehors d'elle et sans son concours, ce qui eût été déjà bien étrange. L'Angleterre, il faut le supposer, a arrêté son plan de campagne et son système de règlement des affaires égyptiennes. La France peut-elle tout simplement se mettre à la remorque de l'Angleterre et se faire un instrument d'exécution de vues qu'elle n'a le droit ni de discuter, ni de modifier? En janvier, l'Angleterre a repoussé l'intervention à deux; elle ne l'a acceptée que quand elle a dû agir à main armée. Mais le gouvernement anglais et la presse anglaise n'ont jamais cessé de signaler les dangers qui peuvent résulter d'un *condominium*, et ils citaient l'exemple récent de l'occupation du Schleswig-Holstein par l'Autriche et la Prusse, laquelle a abouti à la guerre de 1866. Les conséquences désastreuses de l'expédition au Mexique et les inconvénients plus récents de l'occupation de Tunis devaient suffire seuls pour détourner la France de se lancer dans une nouvelle aventure du même genre. Mais il y a plus : la question égyptienne, quelque effort que l'on puisse faire pour la limiter, ouvre de nouveau la question d'Orient avec ses incertitudes, ses complications possibles et ses antagonismes inévitables. Il est impossible que la Russie et l'Angleterre, sans même parler de l'Autriche,

Digitized by Google

puissent vouloir la même chose. La France ne doit-elle pas éviter à tout prix de s'aliéner la Russie ou même l'Autriche, et le pourra-t-elle si elle se met complètement à la remorque de l'Angleterre?

La situation de la France et de l'Angleterre est si différente que leurs résolutions ne peuvent être les mêmes. Pour l'Angleterre, puissance exclusivement maritime, l'intervention en Égypte est une opération coûteuse, pénible, mais nullement périlleuse, pas plus, probablement, que l'expédition en Abyssinie. Le gouvernement anglais n'a point à craindre d'opposition de la part de l'Europe. Pour la France, il n'en est pas de même. Elle est une puissance continentale. Toute complication européenne peut devenir pour elle, à l'improviste, une question de vie et de mort. Quand M. Clémenceau a exposé ce point de vue au sein de la Chambre française, il a été parfaitement compris par tout le monde.

On n'aura pas oublié ce qui s'est passé au moment où l'Allemagne menaçait le Danemark, en 1864. On était sous l'Empire. La puissance militaire de la France semblait prépondérante. Lord John Russell proposa à l'empereur une alliance pour arrêter l'Allemagne. L'empereur répondit : Pour vous, c'est l'affaire d'une ou de deux campagnes sur mer ; mais pour moi, il s'agit d'une grande guerre continentale. Quelle compensation m'offrez-vous? — John Russell comprit et n'insista pas.

L'intervention de la France en Égypte, à la suite de l'Angleterre, pour soutenir une action qu'elle n'a pas engagée et qu'elle ne pourrait ni limiter, ni diriger, ni contrôler, au risque de complications continentales et sans aucune compensation possible, une semblable politique serait manifestement injustifiable. La ligne de conduite qui s'impose est donc celle qu'avait adoptée M. de Freycinet, dont il n'aurait pas dû s'écarter, et qui est celle-là même qu'a toujours préconisée lord Granville. Il faut accepter franchement le concert européen pour régler des intérêts qui touchent ceux de toutes les puissances européennes. Rien ne doit pousser la France à vouloir s'y soustraire. C'est, au contraire, le seul moyen d'ar-

Digitized by Google

rêter l'Angleterre, si celle-ci voulait tirer un profit excessif de ses victoires.

Il nous reste à voir si cette dernière éventualité est à craindre, ce qui nous amène à examiner les différents règlements qui pourront mettre fin à l'incident égyptien. Celui que l'on croit le plus probable, surtout depuis certains articles récents du *Times*, c'est le protectorat de l'Angleterre sous l'une ou l'autre forme, équivalent au fond à l'annexion. Si les tories occupaient le pouvoir, une semblable solution serait très probable. Mais M. Gladstone, qui a donné les îles ioniennes à la Grèce et qui a blâmé l'occupation de Chypre, ne voudra pas annexer l'Égypte. Le parti libéral anglais est d'avis que l'Angleterre est déjà surchargée de responsabilités dans toutes les parties du monde. Toutes ses possessions, pense-t-il, sont autant d'occasions de guerres et de dépenses, et c'est le peuple anglais qui en porte la charge sans obtenir un avantage équivalent. La prise de possession de l'Égypte soulèverait une vive opposition de la part de la Russie, de l'Italie et surtout de la France [1].

On peut donc affirmer que si le cabinet Gladstone n'est pas renversé, le protectorat exclusif de l'Angleterre ne sera pas

[1] Voici ce que m'écrit à ce sujet un des hommes d'État les plus éminents du parti libéral : « N'est-ce pas une étrange fatalité que ce soit M. Gladstone qui soit forcé d'entrer, bien malgré lui, dans une voie qui peut conduire à pousser ce que l'on appelle « la politique impériale » bien au delà de ce qu'avait osé même lord Beaconsfield ? Ce qui se passe en ce moment en Irlande est un cruel avertissement. Notre empire indien, qui paraît si bien assis, n'a qu'une base sans cesse menacée. Obligés de gouverner l'Irlande et l'Inde par la force, irons-nous entreprendre une troisième tâche semblable et d'une tout autre difficulté, en provoquant des animosités nouvelles bien plus proches de nous et, par conséquent, plus dangereuses ? Et pourquoi ? Pour abréger de trois ou quatre jours notre route vers les Indes. Direz-vous que c'est dans l'intérêt des Egyptiens eux-mêmes ? Mais nous devons d'abord songer aux travailleurs chez nous. Jetons un regard sur l'avenir. Dans une ou deux générations au plus, l'Amérique aura cent millions d'habitants et nous ne vivrons plus qu'à son ombre. Nous devons nécessairement devenir une puissance de second ordre. Ce que nous avons donc de mieux à faire, c'est de nous préparer à bien remplir cette humble destinée, et à chercher la vraie grandeur dans le développement intellectuel et moral de notre peuple. Civilisons-nous nous-mêmes avant de songer à civiliser l'Égypte. »

Digitized by Google

imposé à l'Égypte. Toutefois, il n'est pas possible que les Anglais se contentent d'avoir bombardé Alexandrie, occupé le Caire et renversé Arabi. Ils ne peuvent laisser l'Égypte livrée à l'anarchie. Ils ne le peuvent sans compromettre l'intérêt des indigènes et la sécurité du canal, c'est-à-dire l'objet même qui l'a entraînée dans une si grave entreprise. Il faudra réorganiser l'Égypte et y constituer un gouvernement capable de maintenir l'ordre. La sécurité du canal ne peut être garantie que par une bonne administration établie au Caire. Ainsi donc, même en négligeant complètement l'intérêt des créanciers de la dette égyptienne, l'Angleterre et l'Europe seront forcés de prendre des mesures contre le retour des troubles actuels.

Mais comment y parvenir? Le système du Contrôle a eu pour l'Égypte d'excellents résultats que nul ne peut nier, et s'il n'a pu être maintenu, c'est uniquement parce qu'on n'avait point pris de précautions suffisantes contre l'ingérence de l'armée. Néanmoins il n'est pas probable qu'on rétablisse ce régime, quoiqu'au début des événements, toutes les pièces diplomatiques aient pour refrain le maintien du *statu quo*. Ni l'Angleterre, ni l'Europe ne voudront ressusciter la tutelle anglo-française. D'autre part, l'intervention européenne, sous l'une ou l'autre forme, est indispensable. Sans elle, c'est inutilement qu'on aurait renversé Arabi. Bientôt une nouvelle tyrannie militaire s'établirait et ce seraient les fellahs, c'est-à-dire tous les travailleurs, qui en seraient les victimes.

Si l'Angleterre ne profite pas de ses victoires pour imposer son protectorat, il est à croire qu'on établira un contrôle européen, dont le type se trouverait dans les tribunaux internationaux récemment créés en Égypte et qui ont rendu des services réels, et dans le service européen des douanes organisé en Chine[1].

[1] La Chine cependant, si hostile aux étrangers, a remis l'administration supérieure de ses douanes à un Anglais, M. Robert Hart, qui a placé des Européens à la tête du service dans tous les ports ouverts aux étrangers. Un de nos compatriotes, M. Van Stappen, d'Anvers, a rempli ces fonc-

Digitized by Google

Seulement, il ne faut point se faire illusion à cet égard, il ne sera pas facile d'amener l'accord de toutes les puissances sur le mode du contrôle et encore moins sur sa marche. La meilleure solution serait de rendre le pouvoir à Tewfik. Après avoir licencié l'armée, qu'on remplacerait par une bonne gendarmerie bien disciplinée et bien payée, comme les *gardes civiles* d'Espagne, qui forment un corps admirable, on pourrait constituter la Chambre des Notables, mais avec pouvoir consultatif seulement. Il serait prématuré de lui donner le pouvoir législatif, car elle ne manquerait pas de faire des lois dans son intérêt et aux dépens des travailleurs et des contribuables. Dans les postes élevés de l'administration et de la force armée, il faudra nécessairement admettre un certain nombre d'Européens, si on veut maintenir debout le régime que l'on aura créé. La déplorable situation de toutes les provinces turques prouve que l'administration purement orientale ruine et décime les populations. Il n'est donc pas possible de permettre que l'Égypte redevienne simplement une province turque, livrée tantôt à l'anarchie, tantôt au plus détestable despotisme. L'Angleterre, on peut y compter, fera tout ce qu'elle pourra pour remettre loyalement le règlement des affaires égyptiennes au « concert européen » ; mais, si les puissances ne parviennent pas à s'entendre pour constituer en Égypte un régime équitable et viable, il est évident que, bon gré mal gré, c'est l'Angleterre qui s'en chargera.

ÉMILE DE LAVELEYE.

tions pendant plusieurs années. Le produit de la douane a considérablement augmenté, et le gouvernement chinois reconnaît qu'il le doit à ses employés européens. Voilà ce qu'il faut faire en Égypte.

Digitized by Google

SALVATORE FARINA[1].

UN TYRAN AUX BAINS DE MER.

TROIS SCÈNES D'APRÈS NATURE.

SCÈNE I. — *Où l'on voit le célèbre Barthélemi Parfum.*

La seconde représentation du célèbre Barthélemi Parfum et de sa compagnie était annoncée pour l'après-midi à tous

[1] M. Salvatore Farina, étant né le 10 janvier 1846, n'a que trente-six ans et il est déjà connu dans toute l'Europe. C'est un humoriste plein de poésie. Son *Amour aveugle* a été traduit en allemand, en français, en hollandais, en espagnol, en anglais, en bohême. Déjà en 1877, le *Deutsche Rundschau* avait traduit un de ses contes : *Una separazione di letto et di mensa.* Tout récemment, la même revue berlinoise commençait la traduction d'une série de neuf nouvelles, ses plus gracieuses, intitulée : *Mon fils.* Deux y ont déjà paru : *Prima che nascesse : Avant sa naissance,* et *le Tre nutrici : les Trois nourrices.* L'auteur de ces petites pages, pleines de charme, s'est essayé aussi au roman. *Il romanzo d'un vedovo : Le roman d'un veuf,* a 400 pages, et *Della spuma del mare : De l'écume de la mer,* en a plus de 200. Mais son grand succès, comme son genre favori, est la nouvelle, à la fois poétique et humoristique, où il déploie ses qualités de finesse, de sarcasme et de sentiment.

Prima che nascesse avait ouvert en 1879 la série de *Mon fils,* en dédiant aux trois enfants de l'auteur « ce petit livre qui, certes, ne vaut pas un de vos baisers », disait le père poète. Quand il publia, il y a quelques semaines, sa dernière nouvelle : *Fra le corde d'un contrabbasso : Entre les*

Digitized by Google

les coins du village. Il faut dire que la première avait non seulement justifié, mais accru la célébrité vantée de l'impresario, car dès le matin les habitants de N*** ne faisaient que répéter le titre de la nouvelle comédie *toute à rire*, un chef-d'œuvre de comédie, pour quiconque se fiait à un chef-d'œuvre de titre.

Le voici dans son intégrité :

LES TRENTE-SIX INFORTUNES
ET LES
TRENTE-SIX BONHEURS
DE JÉRÔME, BARBIER AMOUREUX.

L'attente, on le comprend, était grande. Thomas, le barbier de la commune, particulièrement intéressé à l'événe-

cordes d'une contrebasse, l'auteur avait perdu la mère de ses enfants : il dédie à sa Christine « ces pages, les dernières qu'ait consacrées ton sourire », lui dit-il.

La *Revue des Deux-Mondes*, après la collection Hachette, vient, à son tour, de s'occuper du célèbre nouvelliste italien : l'étude qu'elle en donne contient la traduction d'une grande partie de *Avant sa naissance* et d'un autre conte, des plus fins de l'auteur : *Il signo Io : Monsieur Moi*. Nous avions préparé la traduction de *Prima che nascesse* pour faire connaître l'écrivain dans toute sa grâce. Après ce qu'en a donné la revue parisienne, cette traduction ferait ici double emploi. Nous avons alors fixé notre choix sur un des contes que la *Revue des Deux-Mondes* n'a ni analysés ni mentionnés.

Voici, en italien, les titres des œuvres de M. Farina : *Due Amori — Un segreto — Oro nascoto — Capelli biondi — Amore bendato — Il tesoro di Donnina — Racconti e sceni — Della spuma del mare — Frutti proibiti — Un tiranno ai bagni di mare — Il Romanzo d'un vedovo* — MIO FIGLIO : *Prima che nascesse, Tre nutrici, Coraggio e avanti! Mio figlio studia, L'intermezzo e la Pagina nera, Mio figlio s'innamora, Il marito di Laurina, Nonno.— Il signor Io — Fra le corde d'un contrabbasso.*

Enfin, l'*Antologia* vient de publier un long roman : *Amore ha cent' occhi.*

M. Farina publie, en outre, à Milan : *un choix de bons romans étrangers*, qui en est à sa septième série ; on y trouve des romans de toutes les langues modernes traduits en italien : Jules Sandeau et Feuillet, Auerbach et Wilkie Colins, Tourghenieff et Opfen, Frederica Bremer, Émilie Carlen et Miss Muloch, Pouschkine et Droz, Alarçon, Henri Greville et Bret Harte, etc., etc. ; — puis, une toute petite revue : *Rivista minima di scienze, lettere ed arti*, qui suit le mouvement littéraire moderne et défend vigoureusement la cause de la nationalité littéraire de l'Italie. (*Note de la direction.*)

Digitized by Google

ment, avait ce matin-là pris ses pratiques par le nez avec un certain air de gravité qui ne va mal à personne dans l'exercice de son ministère. Il lui fut demandé par vingt clients si lui, qui devait s'y entendre, se faisait une idée des infortunes qui peuvent atteindre un barbier amoureux, et il avait répondu avec un petit rire bénin que les infortunes viennent du ciel et les bonheurs de même. Fourbe Thomas! Il fallait entendre comme il laissait tomber de sa bouche le mot *bonheurs*. Il n'y avait pas à dire, personne ne résistait; les questions pleuvaient, en partie sérieuses, en partie facétieuses; on essayait de calculer sur ses doigts tous les bonheurs possibles et imaginables, sans en avoir jamais le compte, et quand le client avait épuisé son imagination, Thomas lui poussait une cuvette d'eau sous le menton, lui donnait quelques coups de savonnette sur la face, un linge pour qu'il s'essuyât, et, avec un sourire plus malicieux que tous les précédents, il concluait en partageant entre le Pierre rasé de frais et le Paul à raser, cette observation qui voulait paraître bonasse et qui était simplement profonde : « Thomas est barbier, mais il n'est pas Jérôme et pas même amoureux... »

Ici il convient d'avertir que les habitants de N*** ne sont pas des gens tombés des nues, capables de se mettre à genoux devant une célébrité contrefaite; les plus réputés joueurs de gobelets, les plus fameux magnétiseurs avaient eu à subir les railleries et pis encore des patriarches de N*** et de leurs femmes et de leurs enfants; et si maintenant tous s'accordent à dire que Barthélemi Parfum fait des miracles, c'est un signe qu'il les fait réellement, et il faut y croire sur parole.

Vous n'assistiez pas, par malheur pour vous, à la représentation d'hier; la comédie, voyez-vous, fut *toute à pleurer*, bien que l'annonce n'en dît rien. Figurez-vous : au premier acte, il y avait une belle jeune fille à marier contrainte par un père tyran à épouser un autre tyran; au second acte, le mari tuait en duel le blond jeune homme amoureux de sa femme; au troisième, la femme buvait le poison et mourait au milieu des tortures d'un monologue et de la colique. La

Digitized by Google

première actrice avait une très belle voix de fausset, avec une légère intonation larmoyante du commencement à la fin ; l'amoureux imitait ceux qui parlent en faisant la bouche en cœur et il avait conservé cette mauvaise habitude jusque dans le râle de l'agonie, quand le féroce mari lui eut passé son épée au travers du corps. Ce mari avait produit plus d'impression que tous les autres par sa voix énorme que l'on croyait à peine pouvoir sortir d'un petit corps haut de deux empans. Il faisait vraiment peur : les jeunes filles hésitaient à le regarder, et les femmes lui montraient le poing. Quant à Jérôme, on ne l'avait point vu dans cette première représentation, son *début* était annoncé pour la seconde.

Et puis la compagnie du célèbre Parfum était nombreuse; l'hôte de l'*Écrevisse*, qui avait l'honneur de l'héberger toute, assurait qu'elle ne comprenait pas moins de vingt-cinq artistes, hommes, femmes, enfants et marionnettes. Et, venant aux particularités, il disait à qui voulait l'entendre que les hommes étaient au nombre de deux, Barthélemi Parfum et un autre ; qu'il y avait aussi deux femmes, également jeunes et belles, dont l'une très jeune, et en outre deux enfants. Le reste consistait en marionnettes que l'hôte avait vu tirer de la petite caisse où elles étaient étendues l'une sur l'autre sans égard au sexe, à l'âge, à la condition, et suspendre à un fil tendu par le petit crochet que chacune avait dans la nuque. Elles étaient vingt — il les avait comptées !

Or, le miracle consistait en ceci, que personne de la compagnie, excepté Barthélemi Parfum, ne paraissait se préoccuper du théâtre et de la représentation ; c'était Barthélemi Parfum qui préparait les annonces, Barthélemi Parfum qui habillait les marionnettes, Barthélemi Parfum qui jouait les rôles de première amoureuse et de tyran : à Barthélemi Parfum toute la gloire.

Et comme il était modeste, Barthélemi Parfum !

La veille, qui fut à la fois le jour mémorable de l'arrivée de la compagnie et de la première représentation, le célèbre impresario avait été en grandes affaires : avant tout pour

Digitized by Google

annoncer son arrivée et sa célébrité; puis pour obtenir le permis du syndic, et, l'ayant obtenu, planter son théâtre dans un coin de la place ; enfin pour tirer de leur situation incommode la première actrice, le premier tyran et les autres, et les mettre en état de se présenter, le soir, en public.

Il avait dîné dans sa chambre avec ses mystérieux compagnons, lesquels, à l'heure du spectacle, étaient allés faire un tour au bord de la mer. Après la représentation, quand Barthélemi était le plus célèbre de tous les Barthélemis, le pauvre homme était revenu à l'*Écrevisse* comme un simple mortel quelconque, et avait daigné entrer dans la cuisine et s'y arrêter pour échanger deux verres de vin et quatre balivernes avec l'hôte, sous un feu croisé de regards qui le dardaient de tous les points de la salle et de la porte d'entrée, laquelle était ouverte. Et l'hôte avait remarqué dans son cœur qu'il n'est pas vrai que la gloire porte à la tête comme le vin vieux, si toutefois Barthélemi Parfum n'était pas une brillante exception à la règle. Il avait aussi remarqué, et cela désolait cette bonne âme, que le célèbre impresario était fort mal vêtu, alors que ceux qui l'accompagnaient et ne faisaient rien portaient des costumes de coupe élégante, bien qu'un peu usés.

« C'est une belle et bonne injustice, disait l'hôte de l'*Écrevisse,* mais il en a toujours été ainsi, et si demain il neigeait des manteaux neufs, vous les verriez tomber tous sur les épaules de fainéants qui ne sont bons qu'à mesurer le pavé des rues. »

C'est ici le lieu de dire, pour épargner aux mauvaises langues une démangeaison calomnieuse, que l'écrevisse de l'enseigne est une écrevisse cuite. Et si la population de N***, ne tenant pas compte de la différence, n'a pas su résister à la tentation de confondre l'hôte avec l'enseigne dans une même ironie, cela prouve une fois de plus que faire de l'esprit est une chose pleine de périls et souvent injurieuse au vrai.

Je reviens à Barthélemi Parfum. Il avait donc la, veille, vidé avec une extrême désinvolture un verre de vin à la

Digitized by Google

santé de son bon ami l'Écrevisse, il s'était défendu de son mieux contre les compliments des pratiques, et s'en était allé avec un maintien humble, relevé un peu par certains coups d'épaule que, de temps en temps, il lançait dans le vide, comme s'il voulait se débarrasser du fardeau de sa gloire.

Et l'hôte, après l'avoir accompagné des yeux jusqu'au haut de l'escalier, avait fait remarquer à une pratique, avec la foi ingénue des âmes candides, que si Barthélemi Parfum n'avait pas réellement des formes apolloniennes, on ne pouvait pourtant pas dire que ce fût une figure abjecte; qu'être maigre n'est pas un défaut; qu'avoir les bras excessivement longs, lors même que cela ne servirait qu'à se gratter les genoux étant debout, serait déjà un don à ne pas mépriser; et qu'il est prouvé, au contraire, car l'histoire l'affirme, que tous les hommes de génie eurent des bras démesurés. Puis le visage du célèbre impresario était, comme on dit d'ordinaire, d'une *belle laideur :* nez courbé en bec d'aigle, — nez napoléonien, — bouche grande, front moyen, cheveux longs, caractère inévitable des artistes de génie, lesquels, on le sait, ne fréquentent point le barbier; quelques pincées de barbe blonde, jetées çà et là sur la face violette et riante, complétaient la physionomie. Il n'y avait pas à s'y tromper, la célébrité de Barthélemi Parfum n'était pas démentie par les apparences; l'enseigne, à ce que disait l'hôte, ne faisait pas tort à l'hôtellerie.

Dans la matinée, qui précédait de quelques heures le *début* de Jérôme, l'impresario descendit de bonne heure dans la cuisine, tenant dans la paume de la main la tête d'un de ses acteurs et le reste du corps sous l'aisselle, s'approcha de l'hôte, qui ouvrait de grands yeux, et lui demanda un clou pour raccommoder l'artiste avarié qui portait la toge d'un notaire. L'hôte, heureux de rendre ce service au signor Parfum et de ne point laisser, comme il dit, un notaire privé d'un organe aussi indispensable, détacha du mur un clou qui soutenait une casserole, et le présenta à l'impresario.

— Vous voyez, se mit à lui dire celui-ci, voulant payer sa dette de gratitude par une confidence, vous voyez ce notaire?

Digitized by Google

La semaine passée, à A***, sa tête se détacha juste au moment d'entrer en scène; c'était dans le *Terrible assassinat du 13 mars*, il devait jouer le rôle de juge; alors aussi je remédiai à l'accident à l'aide d'un clou, mais dans ma hâte je clouai la tête à l'envers.

— Est-il possible!

— Très possible; je m'aperçus de l'erreur quand j'entendis le public rire, et alors. .

Ici la modestie de l'impresario sembla faire violence à sa sincérité.

— ... Et alors, Jérôme entra en scène pour faire observer que la justice devait se faire ainsi et ne jamais regarder personne en face; et le public de rire plus fort et de battre des mains.

— Quel talent! exclama l'hôte, quel talent!

Barthélemi regarda autour de lui, donna deux formidables coups d'épaule dans le vide, parut hésiter entre parler et se taire, et ne dit rien.

Et l'hôte, retenant presque sa respiration, comme on fait dans la plus grande stupeur :

— Il vous est sans doute arrivé bien des fois de devoir remédier ainsi... par un éclair de...

— A moi, vraiment non, répondit Barthélemi, à...

— A vous non!... et se tournant vers une pratique curieuse qui s'était approchée et ne détachait pas ses yeux de la toge du notaire : « Tu entends, Bortolo, à lui non! »

Ces regards et ces exclamations n'ont pas besoin de commentaires. Le célèbre impresario, comme s'il pliait sous le poids de tant de gloire, s'en décharge le dos à sa manière, regarde de nouveau autour de lui, s'incline mystérieusement au risque de toucher de son nez le nez de l'hôte, puis se relève, pousse une main sous la robe du notaire, le place, en étendant le bras de toute sa longueur, sur une scène idéale et laisse tomber de sa bouche ces paroles mémorables :

— Vous voyez ce notaire?... Ce soir, ce sera un huissier, rien de plus qu'un huissier; mais je vous dis qu'il se fera applaudir... et il en aura autant de mérite qu'en a Barthélemi Parfum.

Digitized by Google

— N'est-ce pas vous qui jouerez le rôle d'huissier?

— Ni celui-là, ni un autre; à chacun le sien, la gloire qui ne m'appartient pas me pèse...

Et ici un effort prodigieux pour s'alléger.

Qu'il regarde la figure que fait l'hôte de l'*Écrevisse*, celui qui aurait dans l'esprit quelque fausse idée sur la sincérité. Quelqu'un qui lui aurait enlevé sa bourse de la poche n'aurait pu lui faire faire une grimace aussi grotesque que ce... *vagabond* en lui restituant une admiration obtenue sans la demander.

Barthélemi s'était posé comme Brutus seul pouvait le faire, pendant que l'hôte le regardait de la tête aux pieds, comme s'il voulait corriger la mesure d'une grandeur trompeuse.

— Et alors, dit-il très sèchement, pourquoi vous faites-vous passer pour ce que vous n'êtes pas?

— Je ne me fais passer pour rien, je...

— Vous n'êtes donc pas Barthélemi Parfum?

— Lui-même.

— Célèbre?

— Célèbre... assurément, célèbre aussi... célèbre en qualité d'impresario... et en qualité de quelque chose d'autre... on peut être célèbre en tant de manières... le difficile est d'avoir du génie; quand on l'a, ce génie, on devient célèbre. Mon génie a besoin d'une scène plus vaste que celle de notre petit théâtre, il a besoin du public de la ville ou de la capitale... ce qui n'ôte rien au génie du signor Mansuet, qui sait briller partout...

Autant Barthélemi s'était montré modeste, autant il semblait disposé à pécher de vanité, si l'hôte ne l'avait interrompu...

— Le signor Mansuet... qui est-ce?

— Mon meilleur ami, mon compagnon, le mari de cette charmante femme que vous avez vue, le père de tous ces enfants, un cœur d'or et une tête!...

— Et c'est lui qui représente la comédie?

— Lui en personne!

— Et vous lui aidez?

Digitized by Google

— Quelquefois... dans les tumultes de peuple, par exemple, dans les vivats généraux, dans les bruits intérieurs... Je prépare le théâtre, j'habille les artistes, je fais les affiches et je les colle aux coins des rues...

— Ce n'est pas difficile, objecta l'hôte en relevant superbement la tête.

— Non, ce n'est pas difficile, répéta l'impresario relevant la tête non moins superbement, comme il n'est pas difficile de servir un demi-litre à une pratique qui paye... Non, ce ne sont pas ces choses-là qui sont difficiles... ce ne sont pas ces choses-là.

Et, posant légèrement le doigt sur la poitrine de l'hôte, il se retira en arrière dans la mesure de la longueur de son bras, et le considéra ainsi à distance, d'une certaine façon qui parvint à lui gagner un peu de cette estime qu'il avait perdue; puis il s'en alla avec le corps du notaire sous son aisselle, comme il était venu.

L'hôte, resté seul avec Bortolo, essaya un éclat de rire qui ne lui réussit pas.

— Il doit être quelque chose lui aussi, on ne m'ôtera pas cela de la tête, dit Bortolo.

— Allons donc! il ne peut être rien; n'as-tu pas vu quelle figure? Et quels bras!... Quand on vient au monde avec ces bras de singe, on n'est bon qu'à se gratter les genoux!

Bortolo n'avait pas entendu les citations historiques de la veille et ne pouvait rien opposer à cette maxime anthropologique.

Et l'hôte poursuivait :

— Et quelle voix cassée! As-tu entendu quelle voix cassée?... Comment a-t-on jamais pu croire que la grosse voix du tyran d'hier soir sortait de ce... *Barthélemi?*

Scène II. — *Au bord de la mer.*

La représentation des *Trente-six infortunes et des trente-six bonheurs de Jérôme, barbier amoureux*, était annoncée pour quatre heures de l'après-midi; à cette heure, le théâtre,

Digitized by Google

par une prévoyante disposition de l'impresario, devait se trouver entièrement dans l'ombre et avoir devant lui un vaste parterre, également ombragé, capable de contenir beaucoup plus de centaines de spectateurs que le petit village n'en pouvait fournir.

Nous confessons que le dimanche est le jour le plus long de la semaine; mais celui-là était un dimanche plus long que tous les précédents, un dimanche qui n'en finissait point. On ne le croira pas, mais il semblait réellement que le soleil prît ses aises. Et il fallut du temps avant qu'il dardât à plomb sur le style du cadran solaire! C'était une agonie pour ces pauvres habitants de N***, pour les femmes surtout, lesquelles, n'ayant ni la mourre, ni le tré-sept [1] pour tuer un temps assassin, étaient réduites à ressasser de vieilles balivernes sur les vêtements et autres choses peu neuves de leurs amies absentes.

Il faut savoir que l'on a toujours souffert à N*** de la disette de nouveautés. C'est un petit village propret, adossé à une pente de l'Apennin, et il se plonge presque dans la mer; il a de petites maisonnettes toutes blanches, aux toits d'ardoise, une infinie étendue d'horizon devant les yeux, aux épaules et aux flancs des oliviers qui lui font une espèce de cadre d'un beau vert pâle, à distance quelques édifices plus vastes d'où s'élève vers le ciel la fumée d'une machine à vapeur, et, sur les hauteurs, plusieurs roues de moulin où se brise l'impétuosité d'un petit torrent. Toute la partie basse, habitée par des pêcheurs, s'endort à la chanson du ressac qui vient battre les rochers. Placez quelques voiles sur la haute mer, un monde de coquillages et de sèches, que la Providence laisse tomber sur les plages pour que les enfants les recueillent, ajoutez les filets des pêcheurs étendus au soleil, la marée qui envahit le lit presque sec des barques, les soulève dans ses bras, et les berce, quelque timide ouragan de temps en temps... Mettez-y cela et autre chose — mais de nouveau, rien.

[1] Jeux usités en Italie. (*N. d. T.*)

Digitized by Google

Sans dire que si celui qui passe par N*** se sent venir l'envie de s'y arrêter pour respirer la paix infinie de l'infini océan, celui qui y demeure toute l'année autant qu'elle est longue finit par se rassasier d'air salubre, se fatiguer de l'azur du ciel et de l'azur de la mer, et se plaindre de l'excessive monotonie du paysage.

Il faut tenir compte de tout cela pour comprendre les légitimes impatiences d'un cercle de femmes, lesquelles, assises sur les degrés de l'église, ont l'air d'assister avec distraction à une partie de boules faite en manches de chemise à une heure de l'après-midi. Le soleil chaud frappe cependant en plein le petit théâtre de Jérôme, qui se dresse, non point superbe, dans un coin; et une demi-douzaine de gamins déchaussés, ayant glissé sous les yeux de leurs mères le long de la digue qui sépare la plage de la place, les pieds dans l'eau et la tête hâlée au soleil, lancent pour les faire sauteler sur les ondes de petits cailloux lisses et plats que la nature sait préparer à merveille.

Venez avec moi; suivons la ligne sinueuse d'un petit sentier fantasque tracé entre les cailloux de la plage, presque au pied de la digue; quelques centaines de pas à peine et celle-ci disparaît et la plage s'élargit; retournez-vous, vous avez laissé derrière vous le petit village; devant vous de deux côtés s'étend l'immensité des eaux; inclinez à gauche, marchez droit à ce massif de verdure... Là, la mer pénètre en formant une petite baie; certains sommets du mont y jettent une ombre mélancolique et douce; une brise qui souffle du large et a caressé les rides de l'onde, vous apporte une fraîcheur balsamique.

Tout autour est l'heure cuisante du midi; mais dans cette baie est la lumière tempérée et la tiède sérénité du soleil couchant.

Ralentissons le pas, nous ne sommes pas seuls.

Là-bas, à la limite extrême du golfe ombreux, une jeune fille blonde, vêtue de mousseline bleue, soutient d'une main un parasol de toile, de l'autre relève sa robe pour tâcher de ne pas mettre les pieds dans les flaques d'eau, traverse la

Digitized by Google

plage, hardie et peureuse à la fois, accompagne un moment la vague qui se retire, puis se retourne et fuit, suivie par l'onde qui revient. Bien que la gracieuse petite créature soit agile et légère, et surtout très adroite, elle ne l'emporte pas toujours dans ce jeu avec la mer ; quelquefois l'onde court plus vite, la jeune fille pousse un cri et se sauve, lâche sa robe, et laisse pendre l'ombrelle ouverte, offrant aux baisers du soleil sa blonde petite tête ; et quand la vague la rejoint et lui saisit le pied, elle laisse échapper un rire sonore et dit tout haut, pour que quelqu'un l'entende, que c'est une trahison et qu'elle ne jouera plus.

Mais elle est infatigable, infatigable est la mer, et elles jouent encore.

Un instant après, une voix appelle : « Cornélie ! » La jeune fille remonte la pente de la plage et se dirige, légère comme un papillon, vers un rocher peu éloigné près duquel apparaît un beau visage mélancolique de femme.

— Maman !

— Léonie a fini son bain et veut que tu l'essuies.

— Ah ! le petit tyran ! le petit tyran ! répète Cornélie, en levant le doigt en l'air ; et elle se courbe pour menacer gracieusement une mignonne créature, qui, de l'eau où elle est plongée, soulève une tête maladive et souriante et une main qui a une caresse toute prête.

Le corps chétif de l'enfant, par la légère agitation de l'eau, se montre tantôt diversement contourné et en raccourci, et tantôt disparaît. La mère sourit, elle aussi, mais d'un sourire où est la trace d'une douleur passée et comme d'une douleur à venir; pourtant elle se réjouit de cet ingénu tableau d'amour.

— La signorina, dit Cornélie, est restée au bain plus longtemps que de coutume ; à la signorina il plaît trop d'enfoncer ses doigts dans le sable et de voir l'empreinte aussitôt effacée, et elle n'a pas peur des petits poissons, qui ont au contraire une grande peur d'elle et s'enfuient en remuant la queue aussitôt qu'ils la voient... Elle aime que les draps soient très chauds... ils le seront même trop maintenant.

Digitized by Google

En parlant ainsi, elle a pris sur le rocher un ample linge exposé au soleil, s'approche et en enveloppe le corps décharné de la petite baigneuse.

La pauvrette rit en se sentant tout enveloppée dans ce chaud embrassement, et Cornélie rit plus fort, et la maman de même ; mais la brise, qui tout à l'heure agitait à peine l'air chaud et transparent, envoie dans ce bras de mer une bouffée impertinente. A ce jeu, qui paraît une menace, les petites mains de Cornélie cessent de caresser la jeune fille ; là, tout près, sur le rocher battu par le soleil, est la petite chemise toute chaude ; la maman, dans l'entretemps, prépare la camisole de tricot et les chaussettes... Lorsque le vent, qui souffle du large, vient une seconde fois accompagnant la houle, l'enfant a déjà sa petite robe couleur de rose.

Léonie a huit ans, et bien qu'elle n'en annonce pas plus de six, elle est pleine de bon sens et de malice ; ainsi du moins l'affirme Cornélie, laquelle, en ayant quinze sonnés, doit en savoir quelque chose.

A peine la petite fille est-elle complètement vêtue, qu'elle glisse des genoux de sa mère, fait en boitant légèrement le tour du rocher et revient avec sa poupée, une jeune personne fort revêche, laquelle n'a pas voulu prendre de bain, sous prétexte qu'elle aurait perdu le beau rose de ses joues.

— Vois, maman, comme elle marche bien maintenant ! dit Cornélie ; c'est la mer, ce sont ces belles ondes bleues qui en sont cause ! Pourquoi donc tous ceux qui souffrent ne viennent-ils pas demander à la mer qu'elle les guérisse ? Il y en a pour tous !

— Il y a au monde tant de pauvres gens retenus par le besoin...

— Nous ne sommes donc pas pauvres, nous ? Depuis que papa a son théâtre, nous sommes riches, nous ; on mène belle vie, on va de pays en pays, et l'on voit la mer... Que ce sera beau, quand Léonie courra comme je le fais, moi, et comme font toutes les petites filles !

Sur ces entrefaites, la petite est revenue, elle s'est assise dans un coin à l'ombre, elle a déposé sa poupée sur le sable,

Digitized by Google

et dirige ses regards vers les flots ; elle ne sourit plus ; de son visage amaigri s'est effacée toute expression joyeuse ; il semble qu'elle médite.

Cornélie, qui attendait une réponse de sa mère, suit la direction de ce triste regard, et, sans attendre, va droit à sa petite sœur et s'assied à côté d'elle.

— La signorina Léonie pense... à quoi pense-t-elle ? A son âge il faut rire... ainsi. Et puis, je ne veux pas qu'elle en apprenne plus que moi, a-t-elle compris ?... Si elle pense tant, elle fera faire mauvaise figure à sa sœur, qui n'a pas le temps de penser ; maintenant déjà, elle en sait plus qu'elle ne devrait savoir.

Cornélie, en parlant ainsi, a attiré sur ses genoux cette petite tête pensive, et a fait semblant d'effacer du front toute songerie. Le visage de Léonie se ranime et se prépare au sourire.

— Allons, dis-moi, à quoi pensais-tu ?

— Je ne pensais à rien, je regardais la mer, les ondes qui viennent de si loin et paraissent avoir si grande hâte d'arriver ; vois-tu cette algue peu éloignée du rivage ? Depuis un instant, elle est là qui se balance, elle veut venir à la plage et ne peut pas, et l'on dirait qu'elle se recommande à toutes les vagues qui passent, et que celles-ci ne veulent pas la prendre en croupe... Vois... maintenant elle paraît venir... non, l'onde est passée et l'algue est restée.

Cornélie regarde et s'étonne de n'avoir jamais remarqué cela.

— Je te le disais bien ! Tu observes trop, tu veux me faire rougir, tu sais des choses que je ne sais pas et que tu ne devrais pas savoir.

— Quelles choses ?

— Toutes sortes de choses... Tu ne devrais pas savoir, par exemple, que je suis gourmande, et pourtant tu le sais, puisque, l'autre jour, tu m'as gardé un de tes bonbons et tu m'as forcée à le manger après que j'avais mangé les miens. Oh ! comment as-tu fait pour savoir que je suis gourmande, si je ne te l'ai jamais dit ?

Digitized by Google

Léonie sourit et entoure de ses bras caressants le cou de sa sœur dont elle attire le visage rosé près de ses joues pâlies. Le cœur de la mère bat vivement. La pauvre femme regarde tendrement ce groupe, considère l'azur du ciel, le mouvement démesuré des ondes scintillantes au soleil, les rochers luisants, les sèches de la plage qui paraissent d'argent ; et dans toute cette oscillation de rayons, elle en trouve un qui se réfléchit dans son angoisse maternelle, et, l'éclairant tout entière, l'efface presque. Non, il n'est pas possible d'avoir des pensées tristes avec ce ciel serein sur la tête et une si grande fête de lumière autour de soi. Léonie guérira, Léonie deviendra forte et robuste, maintenant déjà sa marche est plus aisée et elle sourit plus souvent. Elle guérira. Il n'y a pas de doute... Une onde resplendissante vient de loin et, en même temps que celle-là, une autre onde lui envahit le cœur : la brillante espérance. Elle se lève, elle a besoin d'embrasser ses enfants, elle a besoin que ces chères âmes fassent fête à sa pensée joyeuse. Et voilà les trois visages réunis, voilà les trois cœurs qui battent ensemble.

Mais le temps vole, le soleil décline, les ombres de la montagne s'allongent sur la plage et entrent dans la mer, les rochers étincelants, qui rompent çà et là la surface rugueuse de l'Océan, jettent de larges taches noires sur l'éclatant azur, et à l'improviste une ombre beaucoup plus vaste enveloppe tout l'espace environnant de terre et de mer, laissant la ligne des ondes la plus éloignée réfléchir seule les rayons du soleil et se courber comme une corniche dorée. C'est un immense nuage, qui passe poussé par un vent de terre, et derrière celui-ci un autre et un autre encore, toute une procession qui défile chevauchant les sommets de l'Apennin ; ces grands nuages gris ou noirs se déchirent au contact des pics de la montagne et laissent pendre sur l'escarpement des rochers les lambeaux de leurs vêtements vaporeux.

Léonie, qui a continué à tenir la tête appuyée sur les genoux de sa sœur et les yeux tournés vers le ciel, est la première à découvrir le noir cortège qui passe silencieux dans les airs, mais elle ne dit rien, parce que sa pensée

Digitized by Google

inconsciente s'est jointe à la troupe aérienne. Voilà que le tonnerre gronde au loin; la mère sort en tressaillant de ses rêves et, prenant dans ses bras la petite fille, dit à Cornélie :

— Il faut nous hâter; l'autre jour encore l'orage a éclaté à cette heure, à l'improviste.

— J'ai vu l'éclair, dit Cornélie, l'as-tu vu, Léonie?

— Chut! répond celle-ci, écoutons le tonnerre...

Et, comme pour mieux écouter, elle s'incline légèrement des bras de sa mère et tend l'oreille... Rien.

— N'importe, dit la mère, l'orage n'est pas loin.

— Voilà Parfum! s'écrie Cornélie en regardant vers le sentier qui mène au village.

Oui, voilà Parfum! Le célèbre impresario s'en vient à pas hâtés; brandissant dans chaque main un énorme parapluie, et regardant fixement les nuages qui fuient, il a un air menaçant et inquiet, qui met Cornélie de bonne humeur. De temps en temps, il lance un regard fugitif vers la mer qui commence à s'agiter, et quand une vague plus échevelée se dresse dans l'éloignement, dépasse celles qui la précèdent et court de telle sorte qu'on dirait qu'elle se précipite, il n'y peut résister, ralentit le pas, s'arrête presque, baisse légèrement la tête et accompagne l'impétuosité de cette guerrière d'un brusque et formidable coup d'épaule.

Cette habitude bizarre du célèbre Barthélemi Parfum n'est pas seulement une habitude bizarre; c'est un sentiment vrai — le sentiment de l'onde. Tout le mystère de ces quatre mots s'explique par quatre autres : Barthélemi est une onde, ou plutôt il est le chef des ondes dans les théâtres principaux de Milan. Le théâtre même de la Scala recherche quelquefois les services du célèbre Parfum. Dans les opéras à grand spectacle souvent, dans les *actions chorégraphiques* presque toujours, il a pour rôle la mer, non une mer peinte seulement, mais une mer *praticable*, très évidente, faite d'une énorme toile tachetée de blanc et de bleu, au perpétuel déconfort de la scénographie pure et simple. On sait que la mer, même quand elle est calme, n'est jamais immobile, et

Digitized by Google

c'est pour cela que le machiniste engage deux ou trois couples d'ondes, qui reçoivent un peu plus d'un demi-franc et un peu moins d'un franc entier, selon l'importance du théâtre et selon la difficulté du rôle. Or, comme l'a sagement fait remarquer notre Barthélemi, on peut être célèbre en beaucoup de manières ; et il est précisément une onde célèbre. Il arrive quelquefois, dans les théâtres de second ordre, de voir à l'improviste surgir de la mer une espèce de spectre enveloppé d'un suaire. Bien des spectateurs du paradis et du parterre ne peuvent se rendre compte de la chose, mais le gros du public rit, parce qu'il a compris qu'une des ondes, n'en pouvant plus de se tenir courbée, a voulu s'accorder le fugitif soulagement de dresser la colonne vertébrale. Cela n'est jamais arrivé à Barthélemi Parfum, pas même de rouler à terre dans le fort d'un ouragan, contraignant ainsi ses collègues à broncher et gâtant au mieux tout l'effet espéré. Sa célébrité est donc authentique plus que tant d'autres, et son orgueil légitime.

Il ne faut pas croire que ce soit toutes roses que cette profession : au contraire, Barthélemi Parfum lui-même, qui s'en fait gloire, déclare que ce n'est pas toutes roses, pas plus qu'aucun autre des mille rôles que l'homme peut représenter dans l'action chorégraphique de la vie. Par exemple, celui de rester courbé, portant sur la tête une énorme toile, devient à la longue un supplice, et s'il ne légitime pas, il fait au moins pardonner la faute des malheureux qui cèdent à un moment de faiblesse et préfèrent la satisfaction d'étendre l'épine dorsale à la réputation d'ondes sans tache. Et puis la rémunération est mesquine, et la gloire même qu'on en retire modeste et obscure, car on ne paraît jamais devant le public, ni sur l'affiche, ni sur la scène, et puis...

Mais, en revanche, quelle intime satisfaction à l'idée que, durant un ouragan, dans la fuite du *Comte de Monte-Cristo*, par exemple, on est maître de la scène, que toute l'illusion du moment dépend de vous, qu'il y a là-bas, au parterre et sur les banquettes du paradis, des centaines de spectateurs qui ne s'occupent que de vous et suivent anxieux chacun de vos

Digitized by Google

mouvements, et que le petit nombre des vraiment intelligents vous reconnaissent immédiatement parmi vos collègues, à votre bonne grâce, à votre impétuosité, à votre naturel, et se disent l'un à l'autre : « J'en jurerais, cette onde est Barthélemi Parfum ! »

Et voilà pourquoi le célèbre impresario, tandis qu'il hâte le pas, ne perd point l'occasion de voir comment se comporte la mer, à présent que le grand directeur de scène a donné le signal d'une petite bourrasque.

Pendant que Parfum avance le long de la plage, des derniers plis de la colline, où débouche un petit sentier de montagne, ont émergé deux autres personnages en riches habits de campagne, jaquette de velours, chapeau rond et bas, bottes qui montent jusque sous le genou et retiennent des pantalons bouffants. Au lieu de fusil, la chasse n'étant pas de saison, l'un d'eux, le plus jeune, qui est très jeune, porte une boîte de bois; le plus âgé, qui est très âgé, se sert d'un parapluie en guise de bâton. S'il est possible de comparer la sereine blancheur d'une chevelure de neige à une tête brune de jeune homme d'une vingtaine d'années, les figures de ces deux êtres se ressemblent; au moins une même douceur sort de leurs regards, ils ont la même marche et le même maintien relevé par une dignité naturelle, non par une sotte vanité ou une gravité fausse. On les dirait père et fils — ils sont oncle et neveu.

Il n'est pas donné à la figure d'un mortel de résister aux caresses du temps; pourtant soixante-dix années de vie ne paraissent avoir creusé aucun sillon sur le visage de l'oncle Honoré; et s'il s'y trouve des rides, on dirait qu'un perpétuel sourire en efface les ombres. L'oncle Honoré est certes plus jeune que son âge : voyez son pas agile sur la pente de la montagne, regardez l'éclair qui brille encore dans ses yeux et la teinte rosée des pommettes de ses joues. Mais l'oncle Honoré ne tient pas à se rajeunir même d'une semaine, et il laisse tomber sur sa poitrine une longue barbe toute blanche, dernier attrait, non mendié, de la vieillesse. C'est absolument un beau vieillard que l'oncle Honoré, et il vous fait penser

Digitized by Google

à certains magots fardés qui ne respectent pas même la dignité des cheveux blancs.

Le neveu... Cornélie, qui y voit de loin, a pensé que le neveu est un beau jeune homme, et, de même qu'elle l'a pensé, elle le dit aussi à sa maman. Cornélie a un peu plus de quinze ans, et vous pouvez vous fier à elle ; si elle en avait vingt, je ne dis pas, car les règles du beau et du laid changent à cet âge.

Le neveu donc est un beau jeune homme, beau de cette beauté intacte, sereine, régulière, non pas apparente ; une figure à ne pas encadrer au seuil des cafés, ni à regarder à travers les nuages du cigare, ni à nicher dans le fauteuil d'un salon ; en somme, une beauté de campagne et de plage, et il ne faut pas entendre ici campagnes peignées, ni plages d'établissements balnéaires.

Cornélie, qui a fait rire sa mère par l'ingénuité de sa découverte et de son aveu, ne rougit point et se hâte d'ajouter : « Un beau vieillard ! »

On comprend que Cornélie est un peu comme vous et moi ; elle aime les vieillards à la chevelure blanche, ridés et souriants, qui n'ont pas un regard larmoyant et des dents postiches ; elle aime les jeunes gens droits sans être empesés, beaux sans être parés,... propres, gracieux, élégants — cela s'entend — mais s'il est possible que les manchettes amidonnées ne descendent pas à mi-main, jusqu'à toucher les ongles, et les ongles presque autant que les manchettes ; s'il est possible que les cheveux ne soient pas séparés au compas et tenus en ordre à l'aide de cosmétiques, Cornélie dit, comme vous et moi : Tant mieux.

En somme, si l'oncle Honoré plaît beaucoup à Cornélie, le neveu, qui s'appelle Gabriel, lui plaît beaucoup aussi.

Pendant que Barthélemi Parfum avance, tournant vers la bourrasque qui commence des regards d'homme qui s'y connaît, tout à coup une noire nuée se déchire, un vif éclair efface la lumière du jour, le tonnerre éclate comme une bombe.

La maman et Cornélie ont peine à retenir un cri. Léonie

Digitized by Google

regarde en l'air et sourit, et toutes trois vont à la rencontre de l'impresario, lequel, cette fois, abandonne sa contemplation et hâte le pas. Les deux autres qui suivaient accélèrent aussi leur marche, si bien que, en quelques instants, ils se trouvent tous réunis dans le même sentier.

Barthélemi a remis un des énormes parapluies à la maman; il a ouvert l'autre, bien qu'il ne pleuve pas encore, et a pris sur ses bras la petite fille; mais le vent souffle maintenant avec force; quand la jeune femme, à la première goutte que Cornélie dit avoir reçue sur le nez, essaye d'ouvrir l'énorme riflard, le vent fait rage pour le refermer; et lorsque, après une courte lutte, la maman gagne la partie, l'adversaire se venge en soufflant plus fort et tente encore d'arracher le trophée de victoire des faibles mains qui le retiennent. Cela semble un jeu, et l'on rit, mais en riant et en jouant ainsi, on n'arrivera pas au village à temps pour se mettre à l'abri de l'averse. Assurément non, car un nouvel éclair brille, un second coup de tonnerre éclate, et la pluie tombe avec impétuosité.

— Signora, signora,... dit derrière la maman une voix accompagnée d'un pas précipité.

La jeune femme se retourne et voit l'oncle Honoré, qui s'approche d'elle en s'inclinant, ayant à la main un parapluie.

— Si la signora le permet, mon neveu et moi, nous lui viendrons en aide, le vent est fort...

Et en parlant ainsi, l'oncle Honoré, avec la distinction d'un parfait gentleman, offre le bras à Cornélie, tandis que Gabriel, légèrement embarrassé, se fait le cavalier de la maman. Les deux femmes ont à peine eu le temps de remercier d'un sourire, que le vent leur enlève les paroles des lèvres. Maintenant les parapluies sont fermés, Barthélemi Parfum, resté spectateur de tout sans savoir que faire, approuve l'acte des deux gentlemen par une révérence qui paraît profonde, et ne l'est pas, et ne pourrait l'être sans exposer la petite à la pluie. Puis, il va droit vers le village d'un pas rapide. Gabriel et la maman viennent après, Cornélie et l'oncle Honoré ferment la marche.

Digitized by Google

— Voilà que le vent cesse, dit la blonde jeune fille à son cavalier à cheveux blancs, on dirait qu'il le faisait exprès pour mettre maman en colère.

— Il en est toujours ainsi quand il pleut fort.

— Et croyez-vous que la pluie durera longtemps?

— Je ne le pense pas...

— Si elle durait, ce serait un grand malheur!

— Pourquoi?

— Le signor n'est pas d'ici?

— Je n'habite point ici, mais à deux pas, dans cette maison de campagne qu'on voit là-bas.

— Cette maison aux persiennes vertes au pied de la colline?... Alors, le signor aura entendu parler de la représentation que papa devait donner à quatre heures...

— J'ai entendu parler d'un certain Parfum...

— Le voilà, là-bas...

— Et c'est le papa de la signorina?

— Non... Parfum met seulement son nom sur l'affiche... papa ne veut pas...

La jeune fille se trouble, elle a peur d'en avoir trop dit, et il lui semble qu'elle n'en a pas dit assez.

— Voilà, c'est une espèce de secret, mais il n'y a aucun mal à le dire... papa ne veut pas qu'on sache son nom, il y va de sa dignité artistique, car papa est un véritable artiste, et ce n'est que dans la saison des bains qu'il dirige un théâtre de marionnettes.

— Je comprends...

Cornélie, qui a donné ses explications avec une gravité singulière, lève la tête à ce *je comprends* et fixe ses yeux effrayés sur les yeux bienveillants de l'oncle Honoré.

— Oh! comment le signor peut-il comprendre, alors que je ne lui ai encore rien dit?

— Je crois comprendre... L'hiver ne serait pas une saison propice...

— Mais l'automne serait encore meilleur que l'été, à ce que dit papa, et pourtant, passé le mois de juillet, nous ne montrons plus de marionnettes, nous quittons le bord de la

Digitized by Google

mer et nous retournons en ville... C'est à cause de Léonie...

— Qui est Léonie?

— Ma petite sœur que vous voyez aux bras de Parfum, et qui nous regarde maintenant... Si vous saviez comme elle est fine! Tenez, elle me sourit, elle a compris que je parle d'elle... pauvre enfant!

— Elle est malade?

— Fort malade! maman ne sait pas même à quel point elle l'est; seuls, papa et moi, nous le savons, les médecins nous l'ont dit... On lui a ordonné les bains de mer; mais à Milan, où nous demeurons, il n'y a pas de mer. Maman pleurait, disant que c'était se moquer du monde que d'ordonner des bains de mer à de pauvres gens, dans un pays où il n'y a que le Naviglio[1]... Mais papa, qui joue au théâtre les rôles de premier tyran et est professeur de déclamation, a eu l'idée des marionnettes et depuis deux ans nous faisons notre saison des bains. L'an dernier, nous avons été à Venise; cette année, nous sommes venus ici...

— Votre père est un homme de cœur, signorina...

— Certes, oui.

— Et Léonie, comment va-t-elle à présent?

— Elle va mieux, beaucoup mieux, elle boite encore un peu, mais elle marche en s'appuyant sur un bâton; bientôt elle jettera là le bâton et ira seule...

L'oncle Honoré, qui d'abord écoutait avec bonté la jeune fille, est devenu curieux comme une commère, et il suffit que Cornélie semble perdre le fil du discours pour qu'il le ramasse avec soin et le lui présente avec grâce.

— On doit faire de maigres affaires dans ce pays?...

— Oh! non, signor!... Hier, à la première représentation, Parfum a recueilli à la ronde sept francs cinquante-cinq centimes; aujourd'hui que c'est fête, on fera encore plus... pourvu que la pluie cesse... il y a une grande attente dans le village...

[1] Le *Naviglio*, canal navigable, situé hors la *Porta Ticinese*, et qui tire ses eaux du lac Majeur. (*N. d. T.*)

Digitized by Google

Un éclair et puis aussitôt un coup de tonnerre coupent les paroles dans la bouche de la jeune fille, laquelle se serre dans un mouvement craintif contre l'oncle Honoré et incline sa petite tête blonde jusqu'à l'appuyer sur le bras de son cavalier.

La pluie reprend avec une nouvelle impétuosité et flagelle les ondes turbulentes, qui, bouleversées un instant, courent vers la plage et se renfoncent dans le tumulte en mugissant.

Le couple qui précède celui de l'oncle Honoré et de Cornélie est un couple fort silencieux. Gabriel, à la nouvelle furie de l'ouragan, a dit à sa compagne :

— Appuyez-vous mieux, signora.

Et la signora a répondu :

— Merci!

Puis, plus rien.

Gabriel, après avoir surmonté la première faiblesse qui le fait d'ordinaire redevenir enfant à côté d'une femme, a pu s'apercevoir de beaucoup de choses, et avant tout que celle à laquelle il donne le bras est jeune et belle, et puis qu'elle est triste, un peu abattue par la douleur, peut-être par la fatigue, et enfin qu'elle est bonne; et à cette dernière observation, il a senti renaître en lui toute la sérénité de sa nature, il est redevenu maître de lui-même, il voudrait parler et ne sait que dire, après s'être tu si longtemps. Un autre ne manquerait pas de sujets de conversation; chaque vague qui bat la plage en amène un inépuisable, chaque éclair illumine tout un petit dialogue de bon entretien. Pour Gabriel, non; il ne peut se résoudre à ouvrir la bouche pour dire qu' « il pleut », et il considère comme une stupide cruauté d'arracher à ses mélancolies une mère qui pense, pour la forcer à répondre que l'orage menace de durer longtemps.

Cela est vrai : beaucoup dans la conversation sont rendus stupides par la peur de paraître tels et d'être vus traversant le pont inévitable de la lourderie; mais, d'autre part, combien seraient timides s'ils n'étaient pas si sots!

La pauvre femme ne peut détacher ses yeux de sa petite fille, laquelle va devant et, se montrant de face sur les épaules

Digitized by Google

du célèbre Barthélemi, sourit à chaque instant à sa mère, puis se retourne et écoute avec le plus grand sérieux tout ce que l'impresario lui conte — et finalement rit plus fort.

— Écoute, maman, ce que dit Parfum.

Gabriel hâte le pas, et sa compagne le remercie d'un regard. Les voilà tout près de Barthélemi; le petit visage souffrant de Léonie s'appuie sur l'épaule de son porteur, riant encore et comme demandant une caresse.

— Et que dit-il? Et que dit-il? demande la maman en l'embrassant des yeux.

— Il dit qu'il y a aujourd'hui dans la mer certaines ondes qui ne savent pas ce qu'elles veulent; il dit qu'à la Scala, dans *le Corsaire*, on faisait mieux que cela.

Le célèbre impresario intervient pour défendre son opinion, et il le fait sans se retourner, sans arrêter le pas, mais en criant fort pour être entendu.

— Je prie la signora Claire de regarder cette vague énorme qui vient maintenant de là-bas, dans la direction de mon doigt; on dirait une muraille d'acier et d'argent, elle menace de tout briser, d'éteindre les lumières de la rampe et de se répandre dans le parterre... Eh bien, attendez, à cent pas de la plage, la voilà qui se laisse monter en croupe cent autres grosses vagues et s'affaisse... Attendez, tout à l'heure vous la verrez reparaître là où elle a disparu... depuis longtemps je la suis de l'œil et elle fait toujours ainsi...

— Et qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que c'est une vague de pacotille, une vague capricieuse; la mer est la mer, et je la respecte; mais la vérité avant tout, et s'il faut dire ce que je pense, elle manque de... naturel.

Intraduisible est l'accent de critique digne de foi qu'il met dans ces dernières paroles; il est fâcheux que son public éclate de rire; mais cette hilarité ne l'atteint pas, et, comme un juge qui a prononcé une sentence, Barthélemi s'enferme dans la toge du silence.

De nouveau le visage de la petite fille se rembrunit, et

Digitized by Google

aussi celui de sa maman, laquelle ne peut en détacher ses yeux.

— Maintenant elle pense, dit la signora Claire.

Et Gabriel, qui a compris :

— Quel âge a votre petite fille?

— Elle aura huit ans au mois de novembre.

Ils se taisent.

Voici qu'on arrive au village, on traverse la place dont l'averse a chassé les joueurs de boules.

Les femmes qui encombraient peu de temps auparavant les degrés de l'église se sont éparpillées; mais près de là, dans les maisons voisines, derrière les vitres ou dans l'intervalle des portes entrebâillées, elles ouvrent de grands yeux et se renvoient des regards de commentateurs dans l'embarras. Les trois couples sont arrivés à l'auberge; là, l'oncle et le neveu ont salué leurs compagnes, ont fait une caresse à Léonie et s'en sont allés à pas lents, presque à contre-cœur. Quelques instants après, Parfum traverse la place comme un éclair et court vers le théâtre, où pendent tristement les lambeaux de la fameuse affiche.

— La représentation? lui demande l'oncle Honoré, l'appelant à lui d'un signe.

— Remise à six heures... si le temps le permet; et il montre un écriteau où l'on informe précisément de ce retard le respectable public de N***.

— Et s'il pleut?

Barthélemi Parfum fait un signe très compliqué et très significatif, une espèce de salut avec le revers de la main, une toute petite contorsion du cou, dressant le menton en l'air et baissant les yeux.

— C'est dommage! dit le signor Honoré.

— C'est grand dommage! confirme l'impresario.

— Est-il difficile de démonter le théâtre pour le placer ailleurs?

— Il n'est pas nécessaire de le démonter, il suffit de pousser la charrette sur laquelle il est planté... Je sais ce que vous voulez dire... on pourrait le transporter sous le portique de

Digitized by Google

l'auberge... mais le public... signor mio... le public...

— Écoutez, interrompt l'oncle Honoré; chez moi — et ma demeure n'est pas loin d'ici — il y a un vaste portique; si vous voulez y donner votre représentation, il est à votre disposition. Dites-le au signor Mansuet.

Barthélemi se plante un instant comme un point d'admiration, et dit en mangeant les paroles dans sa hâte :

— Il est inutile que je le lui dise ; c'est moi qui suis chargé du choix des lieux ; c'est une chose entendue, je cours préparer une nouvelle affiche, et j'annonce la représentation pour six heures... cela vous convient, six heures?... sous le portique de la maison...

— Masi...

— Masi... et mille grâces au nom de tous; dans une demi-heure je serai chez vous avec le théâtre... et, vous entendrez, si vous voulez nous honorer... et votre serviteur.

Le célèbre Barthélemi perd la tête de joie, il ferme le parapluie au milieu de la place, se croyant déjà à l'auberge pour donner la nouvelle à son principal, et se sauver ensuite.

Derrière les vitres et aux portes à demi-fermées s'ouvrent des yeux larges comme des fenêtres ou plutôt comme des portes cochères.

— Les signori Masi donnaient le bras à ces femmes!

— Les signori Masi causant avec Barthélemi Parfum !

Si le ciel était miséricordieux, comme on le dit, ce serait une occasion de le faire voir... mais non, la pluie ne se donne pas un instant de repos. Et une des commentatrices les plus fanatiques ne peut y résister, elle relève ses jupes autant qu'elle peut, s'enveloppe la tête de son fichu, et qu'il pleuve, et qu'il tonne, et que le monde périsse, par un acte héroïque, elle est finalement dans l'intimité de l'amitié.

— Eh! Brigitte! Les signori Masi donnaient le bras à ces femmes!

— Toinette, Lucie! Les signori Masi causant avec Barthélemi Parfum!

Une demi-heure après, il pleuvait encore à verse, mais Barthélemi, intrépide sous le déluge, pousse en avant d'une

Digitized by Google

main le char de sa gloire, tandis que de l'autre il tient un parapluie.

Et une affiche, appliquée au coin de la place, annonce au respectable public que la représentation aura lieu à six heures... sous le portique de la maison Masi, gracieusement accordé, avec entrée libre au public.

— Aussi la représentation dans la maison Masi?... Entends-tu, Toinette,... entends-tu?

— Écoute, Brigitte, pour moi, je dis qu'il y a là-dessous un mystère! Je voudrais me tromper... mais...

Toinette parle ainsi, mais elle ne voudrait pas se tromper.

Scène III. — *Les trente-six infortunes et les trente-six bonheurs de Jérôme, barbier amoureux.*

Mesuré par l'impatience, le temps paraît long aux habitants de N***. Longtemps avant l'heure indiquée commence la procession du respectable public. On anticipe pour avoir les meilleures places, et bientôt les quelques bancs mis en file sous le portique sont occupés; les nouveaux venus doivent s'adosser aux murs et aux pilastres, ou s'asseoir par terre, à la manière des marins. L'hôte, le barbier et Bortolo forment un des groupes les plus notables, et le barbier est et sent qu'il est le personnage le plus notable du groupe. Il a un certain silence contraire à ses habitudes, un roulement d'yeux à travers le parterre et des attitudes de méditation qui doivent mettre au supplice toutes les filles à marier.

Dans le principe, c'est un babillage à voix basse, un chuchotement universel, qui craint d'offenser l'hospitalité ; puis, prenant courage, le caquet monte d'une octave, et d'une autre, jusqu'à dépasser les bornes. Mais le temps, qui galope d'ordinaire, a pris un petit trot qui n'en finit pas. Les petits anges du cadran solaire dessiné sur la façade de la maison ont tout l'air de deux gamins sans chemises, qui se moquent du respectable public.

Le sujet de la conversation est invariable. L'hôte, en galant homme qu'il est, n'a pas voulu frauder même une seule de ses pratiques de la nouvelle alléchante apprise le matin,

Digitized by Google

et désormais tout N*** sait que penser de la célébrité de Barthélemi Parfum.

Dans sa tempétueuse carrière, certes, ledit Parfum ne fut jamais tant flagellé par ses semblables que ce dimanche-là. Naturellement c'est à l'autre à devenir un géant, l'*autre, lui*, l'inconnu, le signor Mansuet, auquel on n'avait pas même fait attention quand, le jour précédent, il avait traversé la place un marmot au bras. Mais qui pouvait supposer cela! « Il est marié, il a des enfants, » disait-on, et il ne semblait pas possible qu'un homme, outre une célébrité authentique, pût avoir encore une femme et des enfants, comme tout autre... Barthélemi vulgaire.

Brigitte jure à trois de ses amies qui se rapprochent d'elle pour ne pas perdre une syllabe, qu'elle se rappelle très bien avoir entendu le signor Mansuet dire au marmot : « Cher Denis! mangeras-tu de la soupe aujourd'hui? » La phrase fait le tour du parterre : « Mangeras-tu de la soupe aujourd'hui? » Quelle simplicité!

On regarde le cadran. Ah! un long long soupir..., il est six heures... Il se fait un silence universel; à quelqu'un qui se permet un éclat d'hilarité, on impose de se taire... le rideau se tire.

Par où a passé le signor Mansuet, que personne ne l'a vu? On n'en sait rien, mais la veille il en avait été de même. Attention!...

Un personnage contrefait et bossu s'approche de la rampe et fait un grand salut au public, lequel commence à rire à titre d'encouragement.

Ce personnage est Jérôme, le protagoniste. Il vient raconter ses antécédents, part de la quatrième dent, en négligeant les mois de nourrice, et fait plusieurs étapes : par exemple de la quatrième dent à la première taloche, de la première taloche à la première toupie, de la première toupie au banc de l'âne, à l'école, du banc de l'âne au premier amour. Dans cette dernière étape, il analyse son irrésistible tendance à faire la barbe au prochain (une vocation vraie, ou plutôt une passion), ses premiers essais ensanglantés, et les vicis-

Digitized by Google

situdes de son amour. Tout cela, raconté avec une gentillesse à défier toute comparaison, diminue extraordinairement le nombre des infortunes et des bonheurs promis par l'affiche. C'est une tromperie, faite même d'une certaine manière scénique surannée, bien que non entièrement abandonnée de nos jours ; mais c'est une tromperie nécessaire pour faire taire la critique hargneuse. Car si N*** n'a point de gazettes et n'en désire pas, elle ne manque ni de gazetiers, ni de sens critique, et le public est venu au théâtre disposé à faire ses comptes. Or, le célèbre signor Mansuet n'est pas célèbre pour rien ; il sait très bien que sa plus grande erreur serait de donner trente-cinq ayant promis trente-six, et il a pourvu sagement au remède. Le petit discours de Jérôme éclate en pointes d'esprit et forme le prologue le plus heureux que l'on pût espérer. D'unanimes applaudissements saluent le petit artiste, lequel doit vaincre sa morosité naturelle et reparaître plusieurs fois devant la rampe.

L'action commence ; on entendrait voler une mouche. La famille du signor Masi assiste, elle aussi, au spectacle, du préau contigu au portique. Le petit mur qui la soustrait aux yeux du public n'est pas assez haut pour cacher la vue de la scène.

La représentation marche très bien, interrompue seulement de temps en temps par des applaudissements enthousiastes.

L'invisible signor Mansuet se couvre de lauriers, la variabilité de ton de ses personnages est admirable ; de la basse profonde la plus caverneuse de l'huissier, qui vient à chaque instant vexer Jérôme de ses citations, il arrive jusqu'au fausset en clef de soprano de la petite servante, pour laquelle le barbier fait mille escapades. Les mouvements, les attitudes des petits acteurs, leurs colères qui se manifestent invariablement par des secousses nerveuses, tout porte l'empreinte du grand artiste. A N***, en vérité, on n'a jamais vu rien de semblable. Jérôme qui, lorsqu'il ne se montre pas très tendre, pèche d'impétuosité, est dans un spasme continuel de nerfs à la vue de sa belle et de son ennemi l'huissier. Les

Digitized by Google

secousses provoquées par l'huissier se terminent d'ordinaire par des *voies de fait*. Jérôme s'élance d'un bond vigoureux et donne de sonores coups de tête sur le crâne de son adversaire. Tout cela arrache des larmes de joie au public vierge de N***.

C'est un problème difficile à résoudre, et l'on s'en préoccupe beaucoup, de savoir comment tant de monde peut se trouver à la fois sur la scène. Et l'hôte abuse de ses connaissances du matin et de sa pénétration naturelle pour dévoiler une partie du mystère.

— Voyez, dit-il au barbier et à Bortolo, maintenant il y a cinq personnages en scène; remarquez pourtant que l'un d'eux ne bouge pas; on l'a enfilé sur une planchette et il n'y a pas de danger qu'il s'échappe; les quatre autres sont mus par le célèbre signor Mansuet et par ce magot de Barthélemi Parfum; et, vous le voyez par la lourdeur des mouvements, les personnages en mauvaises mains sont ces deux-là...

Bortolo ouvre de grands yeux en face de son interlocuteur, mais le barbier, qui, ce jour-là, a la conscience de sa valeur, se croit dans l'obligation de protester que toutes ces choses il les sait parfaitement.

Jérôme, par la douceur, persuade à ses créanciers de se retirer, il promet de faire sentences et barbes du matin au soir, et reste seul, pour déclarer, dans un élan de désespoir, que Gertrude, la petite Gertrude, est un ange.

Le rideau tombe, le public applaudit frénétiquement, et Jérôme se présente à la rampe, une main fixée sur la poitrine par une épingle, pour démontrer la surabondance de sa gratitude.

Les fonctions de la critique commencent; rien ne manque à ce succès brillant, pas même les paris; l'hôte payera un broc de vin si Jérôme n'épouse pas la petite Gertrude, et le barbier fera la barbe à l'hôte pour rien, dimanche prochain, si la petite Gertrude se laisse épouser.

Beaucoup de jeunes filles cherchent des yeux le barbier, lequel s'en aperçoit, feint de n'y pas prendre garde, et rit pour se donner une contenance.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, une autre jeune fille s'est détachée d'un pilastre au fond du portique et sort de l'ombre. C'est Cornélie. Le triomphe de son père colore plus que de coutume son visage, qui se détache comme un rubis du cadre d'or de ses cheveux blonds dénoués.

Le signor Honoré a vu sa petite compagne de tout à l'heure, il traverse la cour, entre sous le portique et invite la jeune fille à venir au jardin. Cornélie remercie et accepte, et suit le vieillard, attirant derrière elle une traînée de regards curieux.

En entrant dans le jardin, la jeune fille, qui a pris le bras du vieillard sans penser à rien, tout étourdie qu'elle est, ne se sent plus si à l'aise qu'elle croyait l'être ; en voyant quatre paires d'yeux dirigés vers elle, elle éprouve un grand besoin de baisser les siens vers la terre, de se détacher de son cavalier, de fuir, car, — elle ne le croirait pas elle-même, — car elle a honte. Pourtant, elle parvient à se vaincre, parce qu'elle est un peu orgueilleuse, et ne veut pas qu'on dise... Mais c'est tout un, elle ne sait comment se tenir, elle ne sait si elle doit quitter entièrement sa hardiesse ingénue ou charger les teintes pour cacher la timidité qui perce à travers. Dans le doute, elle ne fait ni l'un ni l'autre, et prend un air mêlé de frayeur et d'arrogance qui ne peut durer longtemps.

Le vieillard présente la gentille personne aux membres de sa famille.

A cette lutte assistent quelques spectateurs du parterre qui ont d'abord levé la tête au-dessus du petit mur, faisant les distraits, et qui cherchent maintenant à se persuader que leur curiosité est légitime et l'acte de se présenter au petit mur plein de naturel innocent.

Cornélie est fort confuse d'un si gracieux accueil ; elle est peut-être vaniteuse comme tant d'autres de son âge, mais elle n'a pas une haute opinion d'elle-même, et elle est persuadée que toutes les politesses qu'elle reçoit lui sont faites par amour de son père. Cela revient au même, elle essaye de parler, et balbutie — elle qui d'ordinaire a la langue

Digitized by Google

déliée, — elle rougit davantage, se borne à sourire pour ne pas avoir l'air d'une sotte, et s'assied à l'endroit qui lui a été indiqué, sans avoir le temps de dire un mot.

— Signorina Cornélie, dit l'oncle Honoré en s'inclinant avec la grâce d'un cavalier parfait jusqu'à mettre ses cheveux blancs sous les reflets d'or de la petite tête originale : Signorina Cornélie, pouvez-vous nous dire si votre père s'arrêtera quelque temps dans notre pays?

La signorina Cornélie, qui a épuisé les ondes bleues et les coquillages de la plage et qui commence à ne plus savoir que dire d'autre, remercie d'un sourire son vieil ami et se croit dans l'obligation de donner à son visage un air sérieux pour répondre :

— Je ne sais pas : ordinairement nous ne nous arrêtons pas plus de trois jours dans un endroit; papa dit que le public est un animal curieux... c'est papa qui parle ainsi... et que, lorsqu'il n'est plus curieux, il est distrait ou railleur... Et puis notre répertoire n'est pas très riche; je ne sais si je fais bien de le dire, mais papa à Milan ne pense pas aux marionnettes, il s'occupe d'autre chose et n'a guère le temps de se préparer...

La jeune fille voudrait n'avoir pas dit cette dernière phrase, qui enlèvera beaucoup de valeur à la représentation, mais elle lui est échappée désormais... elle regarde un à un en face ses interlocuteurs... aucun n'y a fait attention.

— Et vous êtes depuis trois jours seulement dans le pays?

— Oui, signor.

— Votre maman est-elle contente d'être ici?

— Oui, signor, oh! très contente, car la mer fait du bien à la petite Léonie, et il y a sur la plage une baie qui semble faite exprès.

— Léonie est votre petite sœur? lui demande-t-on.

— Oui, répond Cornélie; je l'appelle petite sœur, quoiqu'elle ne le soit pas, ma vraie petite sœur est maman...

Et elle rit.

— Certainement... maman a à peine douze ans de plus que moi, et il n'y a que six ans qu'elle a épousé papa... Et

Digitized by Google

nous jouerions ensemble si elle n'était pas triste à cause de Léonie...

— Et Léonie?...

Cornélie fait une gentille petite moue, comme pour avertir que ce qu'elle va dire est très curieux, et elle poursuit .

— Léonie est la fille de maman, moi de papa, et Denis de tous les deux.

— Qui est Denis?

— Mon petit frère haut comme ça; il n'a pas encore quatre ans et a déjà une grande inclination pour le théâtre... à ce que dit papa. Il s'appelle Denis, parce qu'ainsi s'appelait un tyran de Syracuse...

Comme la chose est assez bizarre pour paraître incompréhensible aux interlocuteurs, Cornélie se hâte d'ajouter en manière de note explicative :

— Papa jouait les rôles de tyran au théâtre... et quelquefois il les joue encore.

Un murmure, qui court des premiers rangs aux derniers du parterre, puis un profond silence avertissent Cornélie que le second acte commence, et qu'il faut se taire. Aussi, en entendant la voix de fausset de la petite Gertrude, qui récite son monologue dans le grand chemin, la jeune fille ne peut s'empêcher de se tourner vers l'oncle Honoré, avec une joie infinie dans le regard, et de lui dire :

— C'est toujours papa !

Peu de temps après, l'oncle Honoré se retire en arrière et fait signe à Gabriel d'occuper le siège qui reste vacant à côté de la jeune fille. Gabriel s'approche en marchant sur la pointe des pieds et en continuant le sourire dont il salue la gentille enfant; celle-ci le regarde curieusement en pensant qu'un si beau jeune homme devrait aussi parler. Mais il n'y a pas de danger que Gabriel ouvre la bouche; si la jeune fille était laide, je ne dis pas, mais elle est belle, Gabriel s'en est aperçu et a aussitôt fixé les yeux sur le petit théâtre, se promettant de ne point les en détacher.

On rit fort; une sorte de courant d'hilarité passe parmi les spectateurs; quelqu'un qui est assis aux dernières places, se

Digitized by Google

dresse pour voir par-dessus les épaules de ceux qui sont devant lui, et s'attire les admonitions de ceux qui se trouvent derrière. On se remet à rire : c'est Jérôme. Il apparaît finalement dans sa qualité de barbier, il a sur le bras un linge très blanc et un rasoir ouvert en main, et tandis qu'une petite pratique attend au fond de la scène, lui, qui a le vice des monologues, vient à la rampe.

Mais le patient s'impatiente, et il le démontre par une attaque de nerfs ; à la fin, il interrompt par une exclamation le monologue et s'en va en jurant de se laisser croître la barbe comme un capucin plutôt que de remettre les pieds dans la boutique de Jérôme. Cette petite scène bizarre trouve ses admirateurs, l'hôte seul proteste qu'il a reconnu la voix de la pratique ; et justement alors Cornélie se tourne vers le signor Gabriel et lui dit en souriant : « Avez-vous entendu? c'est Barthélemi Parfum! » Le jeune homme, forcé de répondre, le fait avec un doux accent, demandant presque pardon s'il ne dit pas des choses pleines d'esprit. Et la rusée Cornélie s'aperçoit que le signor Gabriel n'est pas aussi timide qu'il est mélancolique, elle aimerait à s'en assurer, et elle le regarde dans les yeux, le laissant parler pour qu'il se dévoile mieux.

Maintenant la conversation est engagée ; il est permis à la jeune fille de se retourner à chaque instant et de manifester ses impressions ou de s'informer de celles de son voisin ; peut-être en abuse-t-elle un peu ; mais que n'est-il pas permis à un joli petit visage rosé, à deux yeux malins, à une voix argentine? Cornélie est dans son droit. Elle a quinze ans! Pourtant elle se retient, il lui vient dans l'esprit cent choses qu'elle voudrait dire et ne dit pas, cent questions qu'elle voudrait faire et ne fait pas, et quand enfin tombe le rideau, elle se tourne sur son siège, fixe ses yeux sereins sur le visage mélancolique de son nouvel ami... et il est convenable qu'il parle. Mais Gabriel se tait.

Le dernier acte de la comédie ne tient en réserve que le dénouement, un dénouement joyeux si l'on s'en rapporte à l'arithmétique, car les *trente-six infortunes* annoncées par

Digitized by Google

l'affiche sont épuisées et il reste un seul bonheur. Toutes les filles à marier ont deviné que le bonheur consiste en ce que Jérôme épouse finalement sa petite Gertrude, et bien qu'il ne manque pas là de sceptiques pour répandre le doute que ce puisse être une infortune de plus et un bonheur de moins, la majorité est de l'opinion de l'auteur anonyme de la comédie, lequel précisément conclut par le mariage. Un incident pourtant attriste la joie nuptiale; l'huissier mal conseillé se présente encore une fois avec une citation dans la maison de l'époux, lequel est riche à présent et payera, mais auparavant il veut se passer la fantaisie d'un dernier coup de tête sur le crâne de son ennemi! Et, oh! horreur! le choc est si terrible que la tête de l'huissier se sépare du buste et roule sur le plancher.

Un rire sonore se détache de l'unisson de cent rires sonores; c'est toujours l'hôte, lequel a reconnu l'œuvre de Barthélemi Parfum.

Heureusement Jérôme ne s'effraye pas, il attend que l'huissier s'en soit allé et fait savoir en confidence aux spectateurs que « le fonctionnaire public est sujet quelquefois à perdre la tête dans l'exercice de ses fonctions ». Le parterre se remet à rire plus fort, trouve tout beau; chaque mot qui sort de la bouche de Jérôme semble un trait d'esprit exquis; on applaudit pour chaque point, pour chaque virgule... c'est un triomphe!

A la chute du rideau, l'enthousiasme n'a pas de bornes; Jérôme reparaît une douzaine de fois pour remercier le public d'une voix émue. Mais cela ne suffit pas, on veut que le véritable impresario se montre, non l'impresario de rebut, non l'impresario pour rire, non Barthélemi Parfum, ni d'autres, mais lui, lui, le signor Mansuet! le signor Mansuet!...

Et le signor Mansuet ne vient pas. Alors on frappe sur les bancs; la curiosité, masquée d'admiration, prend un aspect féroce; on crie, on tempête : « Le signor Mansuet! le signor Mansuet! »

A la fin, le rideau inférieur s'agite, et du vide latéral sort un corps recourbé;... tous les yeux sont démesurément

Digitized by Google

ouverts. L'oncle Honoré et Gabriel sont venus s'appuyer au petit mur pour voir le célèbre impresario. Le cœur de Cornélie bat fortement,... ce corps recourbé se redresse, et le grand homme montre au public une grandeur authentique de un mètre quatre-vingt-six centimètres. Il s'incline deux fois et disparaît, laissant à la population de N***, qui la veille ne l'avait point remarqué, cette métaphorique et sublime idée de lui :

« L'homme-clocher ! »

L'émotion du triomphe se lit dans le visage de Cornélie, les jambes lui tremblent et elle doit s'appuyer sur le bras de Gabriel pour traverser la cour.

Le public de N***, peu habitué aux fièvres de l'enthousiasme, éprouve un irrésistible besoin d'attendre dans la rue le signor Mansuet, de lui faire une ovation et de l'accompagner en applaudissant jusqu'à l'auberge de l'*Écrevisse*.

L'hôte, auquel était venue l'idée, faisait mentalement le calcul approximatif des litres de petit vin d'Acqui nécessaires à la cérémonie, et maintenait les quelques impatients par des conjurations au nom de la patrie et de l'art. Les femmes, auxquelles la bienséance de leur sexe ne permettait pas de rester sur la voie publique au milieu des hommes, s'étaient acheminées vers le bas de la rue, elles se retournaient à chaque instant, riaient fort, se donnaient des bourrades pleines de gentillesse, faisaient une traite en courant enlacées, puis s'arrêtaient, et de nouveau se retournaient et riaient — inutile gaspillage de mignardises et de grâces. La jeunesse masculine de N*** paraissait fascinée par les argumentations de l'éloquent *Écrevisse*, et demeurait comme clouée en face de la petite maison blanche.

Finalement quelqu'un sortit : Barthélemi Parfum, plus allègre que de coutume, le nez napoléonien en l'air, formant un angle de quarante degrés avec l'horizon, les longs bras ballants, le pas précipité et un sourire de béatitude sur les lèvres.

Et une voix lui cria :

— Le signor Mansuet ?

Digitized by Google

Sans s'arrêter, sans incliner la tête, quittant un instant son sourire pour le reprendre aussitôt, Parfum étendit la main devant lui dans la direction du village.

— Par où est-il passé? dit l'un.

— Comment diantre ne l'avons-nous pas vu? dit un autre.

— Barthélemi Parfum se moque de nous, mes enfants! fit observer un troisième, auquel un quatrième répondit :

— Eh! oui! car ce n'est, certes, pas là un homme qui se puisse cacher comme une bille dans une blouse de billard.

Puis, après un regard çà et là, après un pas en arrière ou de côté, un à un, les bons villageois s'en allèrent par le grand chemin, renonçant à regret à l'idée qu'ils avaient eue de porter l'homme-clocher en triomphe jusqu'à l'auberge de l'*Écrevisse*.

Parfum, avec ses bras ballants et son torticolis, rejoignit les femmes, salua Brigitte et Tonie par leur nom, et passa outre en tendant l'oreille à un carillon que les gros sous recueillis sonnaient dans ses poches.

En ce moment même, le signor Mansuet, qui avait donné ses instructions à Parfum pour se soustraire à l'enthousiasme de ses admirateurs, se risqua à mettre le nez hors du portique... Ah! quelqu'un l'attendait — le signor Honoré.

Le célèbre tyran, à l'aspect de ces cheveux blancs et de ce sourire débonnaire, se sentit enhardi et ne prit pas sa course à travers les champs, en sautant par-dessus la haie, comme il avait eu un instant l'idée de le faire; au contraire, il ôta son chapeau et s'inclina.

— Votre adjudant, se mit à dire plaisamment le vieillard, a fait sa tournée dans le parterre, mais il a négligé la galerie; permettez-moi de payer ma dette et celle de tous les spectateurs oubliés.

Et, pour que l'autre n'eût pas le temps de protester, il allongea le bras et glissa un rouleau de quelques pièces de monnaie dans la poche de son gilet.

— Vous avez une fille malade? demanda-t-il pour couper court aux remerciements.

Digitized by Google

— Oui, signor, répondit Mansuet, sans se redresser entièrement, rougissant presque d'être plus grand qu'un homme si généreux; oui, signor, la petite Léonie... ce n'est pas ma fille, mais cela revient au même, c'est la fille de ma femme.

— Et elle est fort malade?

— Très malade! soupira le brave homme, maintenant elle va mieux; l'été, la mer... mais un hiver ou l'autre je verrai neiger sur sa tombe.

Cette image recherchée était naturelle et simple sur les lèvres du pauvre père.

— Et vous la conduisez tous les ans aux bains de mer... sans espérance?

— Depuis deux ans; et vous dites bien : « sans espérance »; mais Claire ne le sait pas... Claire est ma femme; elle espère, elle, et moi je pense : « Ce ne sera pas cet hiver-ci, ce sera un autre. »

Le vieillard ne dit plus rien, il prit dans ses mains la main du tyran et la serra fortement; puis il s'en alla.

En passant devant la grand'porte de la maison Masi, le signor Mansuet fut rejoint par Cornélie, qui l'attendait et se suspendit à son bras.

— Tu as été sublime, lui dit-elle, embrasse-moi.

Et il fallut qu'il l'embrassât, là, sur le grand chemin, en face de Gabriel, lequel, debout devant la porte, pensait sans s'en apercevoir qu'il en aurait volontiers fait autant.

— Vois-tu cet homme si grand, si grand? dit Honoré au jeune homme, en lui montrant du doigt le couple qui s'éloignait : observe-le bien et ne l'oublie jamais, car c'est un homme de cœur.

Et Gabriel regarda attentivement, sans baisser la paupière, et il continua à tenir les yeux tournés vers la descente, même quand les deux figures eurent perdu leurs contours dans la pâle lumière du crépuscule.

— Il a raison, pensa l'oncle, il a vingt ans, la petite en a seize et elle est belle; voilà le spectacle qui lui convient.

Il était déjà nuit quand le signor Mansuet, Barthélemi

Digitized by Google

Parfum et la signora Claire et Cornélie et le petit Denis se trouvaient tous autour de Léonie, laquelle, assise sur un escabeau, comptait avec gravité les gros sous recueillis : *neuf francs et trente centimes!* Un beau coup de filet!

— Mets encore ceci auprès, dit le signor Mansuet en jetant dans le tablier de la jeune fille le rouleau qui lui était presque sorti de la mémoire.

Léonie ouvrit le rouleau et vit — ce n'était pas un songe! — et vit, et tous virent avec elle... cinq pièces d'or!...

Parfum fit un saut inutile qui l'entraîna jusqu'à la porte, puis un second, nécessaire pour revenir où il était; après quoi il dit :

— Ce sont des napoléons, je le jurerais.

— *Vingt francs*, lut lentement Léonie, *Victorius Emmanuel II, D. G. Rex Sard. Cyp. et Hier.* — 1859 — et cinq fois vingt francs font cent francs!

— Nous avons cent francs! nous sommes riches! s'écria Cornélie.

— Nous avons *cent neuf francs et trente centimes*, corrigea la jeune fille.

— Nous sommes riches! répéta Cornélie.

Barthélemi Parfum n'avait pas de paroles; il exprimait sa joie par des gestes, des grimaces, des contorsions, des coups d'épaule lancés à l'infini.

La signora Claire et le signor Mansuet se regardaient sérieux.

— Il doit y avoir erreur, dit celui-ci.

— Il doit y avoir erreur, dit celle-là.

— Il n'y a point d'erreur! s'écria Barthélemi Parfum, c'était un rouleau préparé tout exprès; il n'y a point d'erreur; il y a cinq napoléons, ni plus ni moins : *Victorius Emmanuel II, Rex Sard. Cyp. et Hier.* — 1859; où est l'erreur?

— Et il faudra les lui reporter tout de suite...

— Tout de suite, non, il est tard; mais demain matin...

— Demain matin nous partons à l'aube,... dit le signor Mansuet; il faut être au village voisin pour y donner une

Digitized by Google

représentation après-demain, qui est jour de fête. Donc, j'y vais de ce pas.

Mais en pensant à l'ennui de devoir traverser une seconde fois la cuisine de l'auberge et de servir de point de mire à l'admiration avinée, il se sentit manquer les forces.

— J'y vais, moi, dit Parfum, et vous verrez qu'il n'y a pas eu erreur.

— Tu iras pour tout de bon?

— Eh quoi! me croyez-vous capable de vous tromper? Je vais et reviens, comptez les minutes; dans trois quarts d'heure je serai de retour.

Il revint en effet au moment indiqué, mais il avait le visage long, la tête branlante et les mains dans les poches, ce qui contraignait ses bras à se courber comme les anses d'une amphore grecque.

— Il y avait erreur?

— Il y avait erreur! il n'y avait que trop erreur!... « Mille compliments, remerciements à l'infini; vous êtes un honnête homme »; eh! oui, je le sais bien, moi aussi, mais je m'en fiche!

— Barthélemi...

— Eh! je ne dis rien, moi; nous avons fait une bonne action, voilà... cela nous coûte cent francs en or, cinq beaux napoléons qui paraissaient cinq étoiles... mais la bonne action, personne ne peut nous l'enlever...

En parlant ainsi, il déposa sur la table le rouleau reçu en échange du premier; Léonie avait écouté avec un grand sérieux, elle prit le rouleau, l'ouvrit, fit un petit geste de surprise — personne ne prenait garde à elle.

— Un, deux, quatre, huit, dix!... qui font deux cents francs!

— Oh!

— Oh!

— Justement... trois, six, neuf, dix... deux cents francs!

Cornélie s'empara de sa maman et la força de faire deux pas de valse avec elle. Parfum, embarrassé de ses bras et de ses jambes, les jetait de çà et de là, ouvrant une bouche

Digitized by Google

qui semblait être une porte cochère, pour laisser passer ces rires énormes que lui seul savait faire.

Quand la joie fut un peu calmée, Barthélemi Parfum dit malicieusement :

— Il doit y avoir erreur — il faut restituer également ceux-ci.

Et pour la première fois Léonie parvint à rire de bon cœur; la mère et le père se regardèrent et rirent eux aussi.

Le lendemain, à l'aube, la famille était en route; sur l'impériale de la diligence, on voyait la grande caisse des marionnettes et du théâtre démonté; à l'intérieur, toute la compagnie, y compris Barthélemi Parfum, lequel allait ordinairement à pied pour économiser les quelques sous de sa place, mais il avait accepté ce jour-là d'entrer dans la voiture, pour rire un peu.

(*Traduit de l'italien par* FERDINAND GRAVRAND.)

Digitized by Google

RÉSULTATS DE L'ABOLITION DES OCTROIS.

La loi du 18 juillet 1860, en abolissant l'octroi, supprimait un impôt à la fois onéreux pour le peuple, vexatoire pour tous, trop coûteux même pour le fisc. Mais les avis étaient partagés sur les moyens imaginés par le gouvernement pour le remplacer.

Quelle que soit l'opinion que la science théorique puisse soutenir encore aujourd'hui sur les derniers points de ce problème, il n'en est pas moins intéressant, après dix-huit ans, de rechercher quels ont été les effets de la création du Fonds communal sur la prospérité publique.

Abolis en Belgique par un arrêté du Directoire exécutif en date du 14 novembre 1796, réorganisés d'une manière régulière en 1798, sous le titre séduisant, ou plutôt captieux, d'*Octroi de bienfaisance pour le soutien des indigents et des hospices*, les octrois n'avaient pas tardé à perdre ce caractère et cette destination. Ils étaient devenus un impôt de nature purement communale et formaient, pour bien des villes, la principale source de leurs revenus. Mais on devait bientôt en comprendre les inconvénients, les vexations, les iniquités. Les attaques ne manquèrent pas; des économistes et des hommes d'État, des représentants et des industriels imaginèrent divers moyens de le supprimer en le remplaçant. Quand la question fut mûre, le législateur intervint; la loi de 1860, proposée par le cabinet libéral, fut votée par la Chambre et par le Sénat.

« Cette importante réforme, disait aussitôt l'*Exposé décennal*, fera époque dans les annales de la législature belge. » Et l'*Exposé* expliquait sa pensée : « Le dégrèvement des produits de l'agriculture, à leur entrée dans les grands centres de population, aura pour conséquence nécessaire d'augmenter la consommation. En plaçant les établissements

Digitized by Google

industriels sur un pied d'égalité, l'abolition aura pour conséquence d'abord de soustraire le commerce et l'industrie à des formalités vexatoires; ensuite, de diminuer le prix de revient des fabricats, naguère grevés par des taxes qui pesaient, à l'entrée des villes, sur les matières premières dont l'industrie fait usage, et notamment le charbon, cet agent indispensable à toutes les branches du travail national. »

Ces prévisions étaient belles, mais ce genre de résultats, qu'on pourrait exprimer d'un mot en disant que la suppression des octrois devait activer la circulation des produits, ne peut être noté en chiffres comparatifs. Ils sont tellement clairs d'ailleurs qu'il est inutile d'insister. L'amélioration du sort des classes ouvrières est évidente; il suffit de rappeler que la ville de Gand, par exemple, prélevait annuellement en droit d'octroi, sur la farine seulement, la somme énorme de 200,000 francs.

Ce qui peut ressortir de la statistique officielle, ce sont les effets du remplacement des octrois par le Fonds communal. Nous allons en essayer une esquisse.

I

Après 1830, le nombre de villes à octroi tendait à s'accroître. Elles n'étaient que de 64 en 1830; elles arrivent au nombre de 67 en 1840, atteignent le chiffre de 73 en 1850 et montent jusqu'à 86 en 1860.

Le produit de ces impôts semblait alors considérable; mais le chiffre moyen de 1830 à 1835, 5 millions 1/2, ne peut être pris comme terme de comparaison, à cause de la grande influence exercée par la situation politique de cette période sur le commerce général du pays. A partir de 1835, qu'on peut considérer comme une année normale, on arrive à établir une comparaison régulière. En temps ordinaire, le produit net des octrois ne s'accroît guère :

En 1835, 64 communes perçoivent 7,932,081 francs.
En 1840, 67 — 7,711,486 —

Digitized by Google

En 1845,	68 communes	perçoivent	8,563,701 francs.
En 1850,	73	—	9,137,700 —
En 1855,		—	8,733,864 —
En 1860,	86	—	11,545,146 —

De 1835 à 1840, la somme diminue, et la diminution recommence de 1850 à 1855. Chaque fois qu'il y a augmentation, on peut dire qu'elle est due, en grande partie, au nombre de communes nouvelles que la loi autorise à établir de ces droits. Ainsi, *Hal* et *Tamise* produisent pour la première année (1841) 9,000 francs; et en 1850, *Frameries*, *Hornu*, *La Bouverie* et *Quaregnon* produisent une somme de 30,000 francs.

Il est à remarquer aussi que lorsqu'il y a croissance, le chiffre n'est pas très exact; car il s'y trouve le montant, très difficile à établir, des sommes restituées sur les marchandises exportées. On allait même jusqu'à comprendre dans ce total les centimes ordinaires aux contributions de l'État, dont le montant était de 664,161 francs en 1857; de 682,748 francs en 1858. Si l'on soustrait du chiffre de 11,545,146 francs, renseigné à l'année 1860, la somme de 682,748 francs, produit des centimes ordinaires aux contributions de 1858, il ne restera pour produit des octrois que 10,862,438 francs.

Enfin, dans bien des villes et des communes, les droits d'octroi étaient en ferme. De ce nombre étaient *Blankenberghe*, *Dixmude*, *Roulers*, *Jemappes*, *Lokeren*, *Tamise*, etc., etc. Il arrivait aussi que les communes ne fournissaient pas toujours le chiffre de leurs recettes. Il en fut ainsi de *Basel*, par exemple, qui n'a donné de renseignements qu'à partir de 1856 ; de *Hal*, dont le chiffre a fait défaut pendant plusieurs années; d'*Eecloo*, qui n'a répondu que pour 1849, et de quelques autres localités.

La proportion ainsi rétablie, on voit que les octrois croissaient dans une progression si lente qu'on devrait la remarquer à peine. Elle s'arrêtait même quelquefois, comme de 1850 à 1855.

A partir de 1855, cela change : les communes, ayant des

Digitized by Google

dépenses continuelles à faire, avaient besoin de revenus pour y faire face; il fallait bien qu'elles exploitassent l'octroi, toujours menacé de suppression, en augmentant le nombre des objets à imposer et en élevant le prix de ces impositions, surtout de celles qui frappaient les objets de première nécessité: les vins, les boissons alcooliques, les bières, le bétail, les combustibles, les fourrages, etc. Non seulement les villes maintenaient ces droits, mais les communes même n'avaient pas tardé à entrer dans cette mauvaise voie; et ces entraves à la circulation tendaient à s'augmenter. Il était temps que le législateur prît un parti.

Les impôts d'octroi supprimés en 1860 étaient au nombre de cinq, savoir :

1° L'impôt sur les grains, farines et pain, produisant environ 1 million;

2° L'impôt sur le beurre et les œufs, représentant un revenu de 255,000 francs;

3° L'imposition créée sur les bestiaux et qui se traduisait par 2 millions 200,000 francs;

4° L'impôt sur la viande dépecée, fournissant un produit de 1 1/2 million;

5° L'impôt sur les charbons de terre, qui produisait 1,250,000 francs.

En chiffre global, c'étaient donc 6 millions d'impôt sur les objets de première nécessité dont les Chambres avaient voté la suppression.

Pour remplacer les droits d'octroi, la loi qui les abolissait créait le revenu communal, dont elle réglait la répartition. Ce revenu, que la loi désigne sous le nom de *Fonds communal*, est composé comme suit :

1° 40 p. c. dans le produit brut des recettes de toute nature du service des postes (il a été élevé à 41 p. c. en 1862, loi du 20 décembre);

2° 75 p. c. dans le produit des droits d'entrée sur le café;

3° 34 p. c. dans le produit des droits d'accises sur les vins, eaux-de-vie indigènes et étrangères, bières et sucres. Ce taux fut porté à 35 p. c. en 1862.

La loi du 20 décembre 1862 statue que cette augmenta-

Digitized by Google

tion de 1 p. c. sur les nos 1 et 3 des recettes ci-dessus indiquées, formera un fonds de réserve [1].

D'après l'article 3 de la loi de 1860, le revenu attribué aux communes est réparti chaque année d'après les rôles de l'année précédente, au prorata de la contribution foncière sur les propriétés bâties, du principal de la contribution personnelle et du principal des cotisations des patentes, à l'exclusion des patentes de bateliers, des marchands ambulants, des sociétés anonymes ou en commandite par actions, des assureurs et des commis voyageurs [2].

Il était stipulé enfin que la somme accordée à chaque commune sur le Fonds communal ne pourrait être inférieure au revenu de la dernière année des droits d'octroi, et la loi assimilait à ces droits les taxes directes perçues, pour en tenir lieu, dans les parties *extra muros* de certaines villes du royaume.

En même temps, et indépendamment de la quote-part des villes et des communes à octroi, il était attribué sur le Fonds communal, aux autres communes, une somme de 3 millions à répartir d'après les bases fixées par l'article 2 de la loi.

Plus de 700 communes étaient dans cette situation, n'ayant ni octroi, ni cotisations personnelles. « Il suffirait, disait M. le Ministre des finances dans son exposé des motifs, d'y percevoir 10 p. c. des contributions abandonnées par l'État pour faire face à toutes les dépenses communales. »

Ainsi, toutes les communes du royaume étaient appelées à participer aux bénéfices de la loi abolissant un impôt sur les matières de première nécessité et un obstacle à la circulation des produits de l'agriculture et de l'industrie.

Dans quelle mesure et dans quelle proportion en ont-elles profité? Voilà ce qui nous intéresse. Commençons par les communes à octroi.

[1] Les arrêtés des 3 février 1864, 16 mars 1865 et 27 novembre 1866 disent que l'Etat, dans l'intérêt même des communes, place de droit la réserve du Fonds communal soit en fonds publics nationaux ou en bons du Trésor, soit à la Caisse générale d'épargne et de retraite ou à la Caisse des dépôts et consignations, à titre de dépôt volontaire.

[2] Exposé de la situation du royaume (1861 à 1875).

Digitized by Google

II

Les grandes villes sont celles qui ont le moins profité, non pas des avantages indirects de l'abolition des octrois, mais de la part à recevoir dans le Fonds communal. Cela tient à des causes qui demanderaient une étude spéciale. Je signalerai en détail seulement les villes qui y ont trouvé des ressources qu'on peut dire inespérées, si l'on compare ce qu'elles percevaient en droits d'octroi dans la dernière année, la plus fructueuse de toutes (colonne 1), avec ce qu'elles ont reçu du Fonds communal (colonnes 2, 3 et 4).

COMMUNES A OCTROI.

Communes.	Produit de l'octroi en 1859.	Quote-part dans le fonds communal. 1861.	1865.	1875.	Augmentation de 1859-1875. P. c.
Gheel. . .	14,822	15,364	14,824	27,441	185
Dour. . .	17,664	17,664	17,665	34,546	195
Péruwelz. .	21,152	21,152	21,152	43,230	204
Herve. . .	9,652	9,652	9,684	20,030	207
Mariembourg.	1,790	1,790	1,956	3,824	213
Wavre . .	15,690	15,690	18,502	35,849	228
Jodoigne. .	9,494	9,494	12,352	22,535	237
Rœulx . .	4,990	4,990	6,496	12,137	243
Pâturages. .	12,170	12,788	12,768	30,771	252
Binche . .	14,610	14,610	14,610	36,951	252
Gembloux .	6,300	6,300	7,421	16,450	261
Roulers . .	24,749	25,205	29,552	67,766	273
Soignies . .	12,500	12,500	17,751	35,879	286
Basel. . .	5,044	5,445	8,026	14,552	288
Leuze. . .	12,137	12,137	18,181	36,679	302
Beaumont .	4,623	5,296	7,737	14,371	310
Hornu . .	8,746	9,184	10,641	26,603	315
Enghien . .	7,300	10,849	15,027	24,374	333
Wasmes . .	10,751	10,712	Manque	37,911	352
Vilvorde . .	9,948	10,512	16,889	35,628	358
Fontaine-l'Évêque	3,455	6,006	9,555	21,841	362
Tamise . .	8,667	13,365	20,113	32,441	374
Bouillon . .	1,347	4,029	6,127	10,337	767
Bastogne. .	1,247	3,723	5,483	9,684	776
Chimay . .	2,460	7,050	9,421	21,179	860
Aerschot . .	11,585	12,091	11,616	111,422	961
Jemappes. .	2,304	16,505	24,968	42,419	2529
Flénu. . .				9,866	
Eecloo . .	1,340	14,819	22,743	36,556	2728

Digitized by Google

Cinquante-sept villes et communes à octroi manquent à ce tableau; l'augmentation de leur revenu n'étant pas assez considérable, nous nous sommes borné à nommer les 29 principales.

Si l'on prend la somme globale, toutes les communes à octroi avaient reçu en 1860, pour droits d'octroi. . . . . fr. 11,545,146

En 1861, elles reçurent du Fonds communal la somme de . . . . . fr. 11,607,448

Soit 62,302 francs de plus que le minimum légal.

Cinq années après, en 1865, la recette dépassait les prévisions de 137,000 francs environ.

Elles reçurent . . . . . fr. 11,744,000

En 1870, le bénéfice de 62,302 francs avait plus que quadruplé; il représentait un revenu de . . . . . fr. 11,852,369

Pour 1875, la quote-part a été de . . . fr. 13,486,798

De sorte que le produit de ces droits s'est vu augmenté, depuis 1860, de 1,941,652 francs.

De toutes les communes qui étaient soumises au régime des octrois, 11 seulement avaient, en 1861, reçu un revenu supérieur au produit de ce droit, tandis qu'il n'y en a plus que 18 en 1875 qui n'aient pas bénéficié du Fonds communal, et ce nombre diminue annuellement en raison de l'augmentation du Fonds, qui, en 1861, s'élevait, pour le royaume entier, à 15 millions (14,800,000 francs) et qui se voit maintenant représenté par le chiffre de 24,408,000 francs.

Parmi les communes qui ont le plus profité du Fonds communal, on distingue la ville d'Eecloo, qui ne recevait en 1859 que 1,340 francs de droits d'octroi et dont la quote-part, au lieu d'être égale à ce produit, arrive à former pour la première année la somme de 14,819 francs, ou dix fois plus. En 1865, le Fonds communal lui réservait 22,743 francs et en 1875, 36,556 francs.

C'est là un cas extraordinaire. Le fait normal, qu'on a pu suivre du regard dans le tableau, c'est l'accroissement des revenus des communes dans une proportion régulière.

Digitized by Google

III

Mais que deviennent toutes ces progressions quand on les compare à celles des nombreuses communes sans octroi?

Ces communes se trouvent depuis 1860 en possession d'un revenu qui, d'après la loi, ne pouvait être inférieur à 3 millions. Dès 1861, il était déjà de 3,265,485 francs; il s'élevait à 5,198,483 francs en 1865; à 7,147,631 francs en 1870, et il arrive en 1875 à un chiffre de 10,921,261 francs, ce qui donne plus de 300 p. c. d'augmentation sur le chiffre présumé par le législateur en 1860.

Cette somme s'est répartie comme nous l'indiquerons dans le tableau qui résumera cette étude.

Nous n'avons pu y faire entrer en détail toutes les communes du pays. De celles qui n'y figurent qu'en bloc, la majeure partie (1,285) a doublé son revenu. Le reste (1,007) l'a triplé. Parmi les autres, 89 l'ont quadruplé; 43 ont reçu 4 1/2 fois leur ancien revenu; 31, cinq fois; 9, six fois; 2, dix fois, et une — Sart-Custine — a vu, comme Eecloo, son revenu s'augmenter de 1,200 p. c.

IV

D'où a pu venir cet accroissement général, régulier, et quelquefois si considérable? Est-ce de l'augmentation des impôts? Non. C'est du développement de la circulation et de la consommation : Il ne peut y avoir de doute sur ce point.

Pour ce qui regarde la circulation, le Fonds communal touche 41 p. c. sur le service des postes, c'est-à-dire sur le nombre de lettres, imprimés, journaux, effets et valeurs, etc., transportés. Ce nombre s'est élevé de 24,792,455, comme l'indique la statistique de 1850, à 61,338,927 en 1860, et à 178,874,217 en 1875. Le total pour ces services divers pour 1880 a atteint le chiffre de 219,178,082.

Le nombre de télégrammes n'a pas moins augmenté. De 27,217 télégrammes en 1852, il monte à 225,819 en 1860, atteint 1,998,412 en 1870, pour arriver à 3,423,315 en 1880.

Digitized by Google

Pour la consommation, le Fonds communal reçoit 75 p. c. du produit des douanes : prix d'entrée sur le café. Le tableau du commerce de la Belgique indique, à son importation de 1859, que cette denrée était représentée par 24,987,943 kilogrammes, dont 18,128,082 kilogrammes avaient été mis en consommation. En 1875, nous trouvons ce chiffre augmentant de 17,454,096 kilogrammes et donnant une mise en consommation de 21,891,885 kilogrammes. La valeur de cette importation s'élève à 53,681,500 francs.

Le budget des recettes nous fait encore voir que les douanes abandonnent au profit du Fonds communal la somme de 816,038 francs pour la première année ; 2,019,958 francs en 1860 et 6,506,611 francs en 1870. Si l'on compare les deux chiffres de 1875 et de 1846, on peut établir que l'accroissement total des marchandises mises en circulation a été de 502 p. c.

Reste à examiner le produit des accises, qui, par son augmentation, prouve à son tour que la quantité consommée se multiplie toujours (bières, vinaigres, sucres, genièvres, vins et glucoses). L'année 1850 donne comme produit des droits perçus la somme de 16,788,804 francs. Pour 1870, ce produit se représente par 49,987,205 francs et, en 1880, on voit ce revenu se traduire par la somme de 54,261,995 francs.

Toute proportion gardée, on peut conclure de ces données que depuis 1850 l'augmentation a été de 37,479,191 francs, soit 223 p. c. sur la somme des droits perçus sur ces divers articles.

Ces chiffres en disent assez, et, sans prétendre que toutes ces augmentations soient dues exclusivement à l'abolition des droits d'octroi, on peut cependant assurer que cette réforme y est entrée pour une bonne part. C'est donc la richesse publique, accrue par les progrès de la circulation et de la consommation, qui a servi à doter les communes, lesquelles, à leur tour, ont pu activer les affaires générales, dans ces échanges continuels qui font la prospérité d'un peuple

Digitized by Google

V

M. le Ministre des finances, dans son exposé des motifs, indiquait l'emploi de ces nouvelles ressources communales : « Il faut ensuite, disait-il, donner 3 millions au profit des « communes rurales qui, *après avoir pourvu complètement « aux besoins de l'instruction primaire et de la voirie vicinale*, « appliqueront ce revenu à la réduction ou à la suppression « des cotisations personnelles. »

Ces prévisions du Gouvernement nous amènent à rechercher à quoi ont servi ces revenus des communes.

Tout d'abord, elles leur ont servi à se procurer le capital nécessaire à leurs travaux.

Il est facile de comprendre que pourvoir à leurs dépenses rien qu'avec leurs revenus eût été impossible. Il fallait donc trouver un moyen de se créer des fonds. Ici, la science économique traçait la voie, en faisant comprendre qu'il est juste que les travaux qui doivent servir aux générations futures soient payés en partie par elles, c'est-à-dire en créant un capital et non en y consacrant le revenu annuel ; par l'emprunt, donc, et non par l'impôt. Dès que le Fonds communal assurait les ressources annuelles des communes, leur solvabilité étant ainsi établie, qu'est-ce qui pouvait les empêcher de recourir aux emprunts et de pourvoir aux travaux d'utilité publique en engageant l'avenir?

Ici apparaît une nouvelle institution, corollaire naturel de la loi de 1860. Laisserait-on les communes livrées à l'industrie privée des banques pour se créer des capitaux? Le pouvoir ne le voulut point; il institua une banque toute spéciale, comme il n'en existait nulle part que pour le crédit agricole ou le crédit ouvrier, mais entièrement nouvelle pour le service des communes. C'est le *Crédit communal* autorisé par la loi du 8 décembre 1860 [1].

[1] La durée de la société du Crédit communal, dont le siège est à Bruxelles, est fixée à quatre-vingt-dix-neuf ans.

Digitized by Google

Dès lors, les communes les plus petites purent, aussi aisément et aux mêmes conditions que les grandes cités, se procurer les fonds qui leur étaient nécessaires, — grâce à la banque nouvelle constituée pour faciliter ces emprunts en leur donnant un mode uniforme d'émission.

Pour ne pas imposer aux communes, pendant la durée d'une émission collective, une responsabilité pour le paiement d'obligations qui leur eussent été étrangères, le Gouvernement n'a pas admis, comme principe du Crédit communal, la mutualité. Mais il ne voulut point confier le service de ce crédit à une société d'actionnaires, qui auraient dû naturellement prélever un bénéfice indépendant de l'intérêt normal.

Un terme moyen fut admis. Une société anonyme est créée, pour servir d'intermédiaire dans les emprunts communaux et constituer un fonds de garantie. Ici, les actionnaires sont les communes elles-mêmes, de sorte que le bénéfice réalisé par la société revient à celles qui l'ont procuré.

Ainsi, la mutualité, écartée quant à la solidarité des communes pour couvrir le déficit les unes des autres, reparaît quant au partage des bénéfices de leurs emprunts.

On comprend d'ailleurs que la solvabilité des communes est tellement garantie par le Fonds communal que leurs opérations d'emprunt doivent se faire à coup sûr.

Les services rendus par le Crédit communal prendront place dans le tableau d'ensemble destiné à résumer cette étude. Arrêtons-nous ici à quelques points :

En vingt et une années (1861-1882), 1,095 communes ont pu réaliser 1,842 prêts s'élevant à une somme d'environ cent millions.

Un des résultats les plus démocratiques de l'institution est d'avoir ouvert les sources de l'emprunt aux plus petites communes.

« Il n'est point sans intérêt, dit M. Gilson, directeur gérant du Crédit communal, dans son rapport du 10 janvier 1877, de constater que la moindre commune a pu profiter du bienfait de notre institution, au même titre que la ville la plus riche et la plus populeuse du pays.

Digitized by Google

« Si l'on décompose, en effet, les 1,201 prêts opérés jusqu'à ce jour (1877), on trouve qu'ils se subdivisent en :

179	prêts de fr.	5,000 et au-dessous.	
283	—	5,100 à	10,000
266	—	10,100	20,000
266	—	20,400	50,000
103	—	50,100	100,000
84	—	100,500	500,000
18	—	560,000	1,000,000
10	—	de plus de	1,000,000
1,201	prêts. »		

Parmi ces communes il en est qui, pour toutes ressources, ne possédaient en 1861 qu'une faible somme, et qui, grâce aux deux institutions qui nous occupent, ont pu emprunter de 10 à 18,000 francs. De ce nombre sont :

	Quote-part dans le Fonds communal en 1861. — Francs.	Emprunts. — Francs.
Cugnon	542	10,000
Beaufays	881	15,000
Avecapelle	838	15,000
Kerkom	323	18,000

VI

Nous pouvons maintenant chercher à quoi ces ressources, en revenu et en capital, ont servi. Nous ne croyons pas exagérer en disant que, dans la plupart des communes, elles ont été employées, selon le vœu du Ministre, à la construction d'écoles communales et de chemins vicinaux.

Voyons dans quelle proportion.

A partir de 1860, les communes érigent 377 écoles primaires, ce qui fait augmenter de 196,223 le nombre des élèves, et 260 écoles gardiennes et salles d'asile, dont le nombre d'élèves, comparé à celui de 1854, donne une aug-

Digitized by Google

mentation de 500 p. c. On construit également 1,700 écoles d'adultes, non compris les écoles privées et les écoles libres.

Dès lors aussi, le Gouvernement, pouvant compter sur les ressources des communes, qui leur permettent d'entrer pour leur part dans ces dépenses, peut augmenter le budget de l'instruction. Au lieu de dépenser 4 1/2 millions pour l'enseignement primaire, comme en 1850, il en arrive à 6 millions en 1859, et la progression va s'accroître rapidement. Avant 1860, l'augmentation moyenne annuelle était d'environ 448,000 francs; en 1860, elle s'élève à 700,000 francs, ce qui porte le budget total à 6,783,350 francs. Monté en dix ans à 15,109,492 francs, ce budget arrive à 24,806,428 francs en 1875, et nous donne pour 1878 le chiffre de 28 millions 413,054 francs.

En chiffres ronds, l'État a dépensé pour l'enseignement primaire :

De 1843 à 1860.	fr.	83,264,187
De 1860 à 1878.		293,004,512

Il est bon de noter que les communes ont versé une somme proportionnelle à celle donnée par l'État, savoir :

De 1843 à 1860	fr.	30,394,687
De 1860 à 1878		108,358,310

M. Gilson le rappelait à propos, dans son rapport déjà cité, où il disait : « Si l'on songe que ces prêts ont provoqué, de la part de l'État et des provinces, une participation au moins double dans les dépenses auxquelles ont été appliquées les sommes empruntées par les communes, on reconnaît bien vite que l'attente des fondateurs du Crédit communal et du Ministre, M. Frère-Orban, qui créait notre société, n'a point été trompée. »

Ainsi s'est réalisée une des prévisions de M. le Ministre des finances, lorsqu'il affectait une partie du Fonds communal au profit des communes rurales, afin qu'elles pussent « pourvoir complètement aux besoins de l'instruction pri- « maire ».

Digitized by Google

On peut dire en toute sûreté que, sans le Fonds communal et le Crédit communal, qui l'ont préparée de longue main, la création des nombreuses écoles que suppose la loi de 1878 sur l'enseignement primaire, eût été difficile, sinon impossible.

VII

M. Frère avait en vue un autre service, un autre intérêt public : la voirie vicinale.

Si nous comparons entre elles les ressources affectées par le département à l'amélioration des chemins vicinaux (crédits ordinaires), nous trouvons que, en vingt années, de 1840 à 1860, il y avait été affecté une somme de. . fr. 34,677,688 pour une longueur de routes construites de kilom. 5,425.

En vingt années, après la loi de 1860, c'est-à-dire de 1861 à 1880, ce produit était presque triplé. Les dépenses se représentaient par. . . . . fr. 96,057,622 et la longueur des routes empierrées, pavées ou ensablées, avait atteint . . . . . kilom. 8,194

Ces chiffres méritent aussi l'attention ; car autant l'instruction sert aux progrès matériels d'un peuple en rendant le travail plus intelligent et plus producteur, autant la voirie vicinale augmente, à son tour, la circulation des valeurs et la prospérité publique, en facilitant et abrégeant l'échange des produits.

VIII

L'ensemble des faits ressortira mieux du tableau général suivant, où nous avons essayé de grouper sous les yeux du lecteur les principaux chiffres qui nous ont servi dans cette étude.

Il nous serait impossible de donner ici tous ceux relatifs aux 2,572 communes du pays.

Préférablement à l'ordre alphabétique ou géographique,

Digitized by Google

nous avons classé les communes par ordre l'importance quant à l'augmentation de leur quote-part dans le Fonds communal.

VILLES et COMMUNES.	Quote-part dans le Fonds communal. 1861.	1865.	1875.	Augmentation de 1861-1875 p. c.	Emprunts de 1861-1882.	Dépenses. Instruction primaire.	Voirie vicinale.
86 communes à octroi [1].	11,589,577	12,792,058	13,486,798				
2308 communes sans octroi.	3,050,172	3,232,517	20,854,834	200 à 400	37,331,745 [2]	10,347,827	9,900,960
91 communes.	89,644	156,106	300,236	400 à 450	1,634,600 [3]	234,103	206,390 [4]

Suivent les communes sans octroi ayant fait un bénéfice de 450 p. c. au moins [5].

VILLES et COMMUNES.	Quote-part dans le Fonds communal. 1861.	1865.	1875.	Augmentation de 1861-1875 p. c.	Emprunts.	Dépenses. Instruction primaire.	Voirie vicinale.
Houdeng-Goegnies .	3,591	6,548	16,160	450	70,000	15,124	25,765
Hollogne-aux-Pierres.	1,617	2,925	7,307	451	»	1,550	5,970
Vierset-Barse. . .	853	1,768	3,863	452	»	1,846	13,918
Wangenies . . .	338	512	1,534	453	20,000	4,115	»
Dongelberg . . .	387	606	1,755	454	»	1,945	1,760
Dave	418	958	1,904	455	»	3,767	2,248
Redu	256	435	1,024	458	»	1,756	1,356
Rochefort. . . .	2,019	3,300	9,225	458	121,000	4,980	6,572
Chap.-lez-Herlaimont.	2,206	3,601	10,145	460	103,000	13,214	»
Yernée-Fraineux . .	210	243	967	460	»	250	1,048
Aiseau.	2,265	3,738	10,462	461	»	3,644	1,810
Lathuy	346	569	1,604	463	»	2,364	1,011
Sohier.	289	492	1,340	463	»	1,992	1,725
Grâce-Berleur. . .	1,199	1,939	5,565	464	20,000	1,000	6,221
Jemeppe	4,657	7,726	21,625	464	150,000	10,742	1,581
Clabecq	1,128	1,763	5,282	468	21,000	3,214	4,613
Obourg	1,029	1,971	4,822	468	62,000	4,884	3,504

[1] Ces communes, comme nous l'avons déjà dit, n'avaient reçu, en 1859, en droits d'octroi, que 11,545,146 francs.

[2] Pour 990 communes sur 2,394, les autres n'ayant rien emprunté au Crédit communal.

[3] Pour 48 communes sur 91, les autres n'ayant rien emprunté au Crédit communal.

[4] 57 de ces communes ont emprunté, depuis 1861, la somme de 25,101,890 francs, détaillée dans la 5e colonne (*Emprunts*).

[5] Namur excepté, les autres chiffres manquant pour cette ville.

Digitized by Google

VILLES et COMMUNES.	Quote-part dans le Fonds communal. 1861.	1865.	1875.	Augmentation de 1861-1875 p. c.	Emprunts.	Dépenses. Instruction primaire.	Voirie vicinale.
Borgerhout . . .	16,398	27,460	76,845	468	360,000	16,344	59,482
Niel-Saint-Trond . .	341	607	1,599	468	5,000	1,172	1,202
Genck.	554	1,000	2,598	468	»	2,526	3,397
Liedekerke . . .	772	1,320	3,625	469	10,000	4,010	1,928
Châtelet	10,647	13,540	50,205	471	600,000	20,388	»
Bouffioulx. . . .	2,783	4,871	13,126	471	30,000	7,483	10,856
Outrelouxhe . . .	53	114	250	471	1,000	50	637
Forest.	2,092	3,685	9,892	472	180,000	7,140	6,739
Forges.	635	1,203	3,005	473	»	2,791	»
Erquelinnes . . .	955	1,674	4,510	473	»	2,588	»
Ledeberg	5,759	9,725	27,300	473	568,000	35,946	59,091
Montegnée . . .	1,960	3,388	9,392	474	73,000	1,800	26,307
Chevetogne . . .	283	624	1,346	475	»	1,277	2,941
Boneffe	451	708	2,146	475	»	1,538	11,382
Wasmuel	1,190	1,935	5,684	477	»	6,220	10,951
Heyst	942	1,229	4,520	479	»	3,193	3,139
Roux	4,140	7,410	19,959	482	270,000	15,298	»
Hody	341	613	1,645	482	21,000	1,075	3,482
Heure-le-Romain. .	347	716	1,677	483	18,000	450	3,674
Droogenbosch. . .	812	1,271	3,952	486	»	5,354	470
Flémalle-Grande . .	1,364	2,289	6,640	486	82,000	2,575	3,631
Mont-sur-Marchienne.	3,437	5,664	16,777	487	100,000	17,273	»
Bellecourt. . . .	376	687	1,756	488	6,000	1,891	1,799
Tamines	1,324	2,379	6,528	493	20,000	»	»
Molenbeek-Saint-Jean.	47,133	80,853	233,210	494	3,310,000	79,546	13,143
Arville.	265	490	1,319	497	»	2,903	1,173
Jette	2,622	3,980	13,095	500	224,000	5,994	11,291
Seilles.	1,545	2,431	7,758	502	»	5,254	4,988
Marcinelle. . . .	7,442	12,032	37,294	503	260,000	12,835	»
Ressaix	378	624	1,908	504	10,000	2,071	»
Gilly	12,065	20,554	61,460	509	350,000	29,926	»
Ixelles.	75,096	137,873	394,333	521	5,500,000	166,177	49,026
Ougrée	4,312	7,418	22,162	513	»	7,894	19,510
Lahestre	1,794	3,005	9,350	512	69,000	12,144	»
Comblain-au-Pont .	842	1,739	4,391	521	50,000	4,902	17,600
Bièvre.	353	596	1,853	524	»	2,376	1,252
Kessel-Loo . . .	1,796	2,852	9,482	527	83,000	6,992	18,471
Jumet.	13,328	23,241	70,731	530	500,000	65,714	»
Neuville-sur-Meuse .	130	117	693	533	5,000	560	7,416
Ruysbroek . . .	1,058	2,099	5,671	536	»	3,532	441
Haine-Saint-Paul . .	2,137	2,716	11,478	537	155,000	15,120	9,037
Gondregnies . . .	267	465	1,438	538	»	1,827	4,303

Digitized by Google

VILLES et COMMUNES.	Quote-part dans le Fonds communal. 1861.	1865.	1875.	Augmentation de 1861-1875 p. c.	Emprunts.	DÉPENSES. Instruction primaire.	Voirie vicinale.
Courcelles. . . .	4,146	7,530	22,369	539	177,000	14,646	»
Châtelineau . . .	5.835	11,945	32,272	553	60,000	12,682	1,000
Lodelinsart . . .	5,815	10,319	32,231	554	254,000 [1]	26,616	»
Saint-Nicolas . . .	1,013	1,734	5,617	554	50,000	800	3,463
Wychmael . . .	134	209	744	555	»	1,393	60
Morlanwelz . . .	4,105	6,666	22,851	556	80,000	15,814	»
Strepy.	1,725	3,373	9,640	558	89,000	13,476	17,614
Landelies. . . .	579	1,224	3,249	561	»	4,313	»
Ransart	1,761	3,194	10,047	562	»	17,021	»
Carnières	1,710	2,991	9,700	567	80,000	8,610	»
Montignies-s/Sambre .	6,657	11,907	37,836	568	150,000	15,698	»
Marenne	151	411	860	569	»	1,720	1,717
Anderlecht . . .	15,059	26,145	87,462	580	1,871,000	31,058	11,681
Monceau-sur-Sambre.	3,959	7,135	23,190	585	473,800	12,971	1,481
On.	175	319	1,047	598	»	2,431	150
Seraing-sur-Meuse .	14,064	26,947	84,564	601	1,210,000	404	2,688
Moignelée. . . .	345	651	2,128	616	6,000	1,792	332
Marchiennes-au-Pont.	9,567	18,463	59,239	619	630,000	13,847	6,108
Laeken	11,295	20,996	73,124	647	2,100,000	58,032	14,808
Forchies-la-Marche .	940	1,703	6,130	652	65,000	8,815	»
Dampremy . . .	3,580	6,573	24,094	673	179,990	23,243	»
Mont-Ste-Aldegonde .	382	680	2,611	683	14,000	3,741	»
Schaerbeek . . .	40,099	81,472	287,861	717	1,300,000	118,248	82,311
Micheroux. . . .	128	225	955	746	»	100	1,018
Etterbeek. . . .	4,121	7,600	32,084	778	630,000	17,834	10,858
Saint-Gilles . . .	14,188	27,873	141,605	998	2,250,000	52,462	11,448
Jemelle	181	475	1,956	1,080	5,000	7,332	3,586
Sart-Custine . . .	41	234	500	1,219	»	958	1,089

IX

Disons-le encore une fois : c'est grâce en grande partie au Crédit communal et au Fonds communal que les communes belges ont pu répondre à ce double intérêt public, si nettement prévu par le législateur. Certes, la prospérité du pays aurait pu être activée autrement peut-être, dans la double

[1] Y compris 10,000 francs prêtés par la société à la fabrique de l'église de cette commune.

Digitized by Google

circulation des idées et des produits, mais tout prouve qu'en 1860, la Belgique devait, sans tarder plus longtemps, réorganiser ses finances. « Le budget d'un peuple, disait en 1848 M. Godin [1], est la pierre de touche de sa civilisation; c'est le livre public où se lisent ses progrès, sa puissance et son organisation. La Belgique, en réformant son système financier, le mettra plus en harmonie avec les institutions libérales qui la régissent et accomplira un vœu inscrit dans sa loi constitutionnelle. »

Les octrois dont étaient entourées 86 villes et communes du royaume étant le côté le plus défectueux de notre système financier, et leur suppression se trouvant être une question mûre, il était naturel que la réorganisation de nos finances, déjà si heureusement commencée par la réforme postale (1849), par la Banque nationale (1850), par l'inauguration de la réforme douanière (1849-1851), fût continuée par la loi abolissant et remplaçant ces douanes municipales. Cet ensemble de lois, allant du Fonds communal au Crédit communal, y tendait résolument, et les débats des deux Chambres prouvent que le but était compris et les moyens combinés pour l'atteindre.

Après dix-huit années d'expérience, les chiffres parlent à leur tour : si grandes qu'aient pu paraître alors les prévisions du ministre, le succès prouve aujourd'hui qu'elles étaient encore en dessous des résultats que la loi devait produire. On peut dire que cette institution a servi, comme l'ensemble des réformes économiques dues à l'honorable M. Frère, à accroître considérablement la prospérité matérielle et intellectuelle du pays.

FRÉDÉRIC BURNY.

[1] *Avant-projet d'une réforme des impôts basée sur l'examen comparatif des ressources financières de la Belgique, de la France, etc., etc.* Liège, 1848.

Digitized by Google

LA CROYANCE AUX GÉANTS.

« Vois-tu cette troupe démesurée de géants? Je prétends les combattre, leur enlever la vie et m'enrichir de leurs dépouilles... Si tu as peur, retire-toi d'ici, ami Sancho, et te mets quelque part en oraison,... » ainsi parlait Don Quichotte à son fidèle écuyer, au moment d'enfourcher Rossinante, pour courir sus... aux moulins à vent.

Nous voulons tenter, nous aussi, mais par des moyens plus scientifiques, de combattre la troupe démesurée des géants; nous prétendons leur enlever l'existence chimérique qu'ils tiennent du charlatanisme, de la superstition ou de l'ignorance.

Nous devons avouer, toutefois, n'avoir fait dans ce but ni voyage d'exploration, ni fouilles, ni découvertes d'aucune sorte.

Tout comme Emmanuel Gonzalès, qui n'est pas allé découvrir les sources du Nil, parce qu'il avait un rhume de cerveau, et qui s'en est admirablement consolé en explorant... le journal du courageux capitaine Speke, nous allons vous raconter — à propos de géants — les découvertes scientifiques que nous n'avons pas faites, mais que d'autres ont accomplies à notre place.

Le mot géant est primitivement employé dans la mythologie grecque, où il désignait les êtres fabuleux « fils de la Terre, qui tentèrent d'escalader l'Olympe[1] ».

[1] L'idée, toutefois, appartient déjà à la mythologie indo-européenne. En effet, les Hindous, les Perses, les Germains ont conservé la tradition qui faisait sortir le monde du corps d'un géant (*Ymir*, *Gayomert*, *Pourousha*) dépecé par les dieux. On sait que les Égyptiens, ainsi que les Assyriens donnaient aux représentations humaines de leurs dieux des proportions monstrueuses, et une tradition de la Nouvelle-Zélande rapporte que le géant Maoui, ayant retiré la terre des profondeurs de l'Océan et hissé le firmament à sa hauteur actuelle, se trouva pris par les épaules entre les étoiles. Le malheureux pourrit sur place, tant qu'enfin ses os tombèrent dans les îles de l'archipel, où les indigènes les montrent encore aujourd'hui sous forme de pierres ponces.

Digitized by Google

Les poètes attribuaient aux fils de la Terre des proportions monstrueuses; quelques-uns, comme Briarée, avaient *cent* mains. Fort heureusement, les pianos et les cloches du monastère ne sévissaient pas encore.

D'autres géants, non moins heureusement doués, possédaient des pieds de sept coudées : tel Osymandias, dont la statue est encore conservée en Égypte.

Et notez qu'ils ne laissaient par marcher sur ces pieds mignons, puisque, pour une misère, ils déclarent la guerre à Jupiter, et entreprennent le siège en règle de l'Olympe, échafaudant le mont Ossa sur le mont Pélion, puis le mont Olympe sur le mont Ossa.

Jupiter effrayé — on le serait à moins — appela Hercule à son aide, et, avec l'appui de cet allié de race humaine, triompha des géants qu'il fit enterrer vivants sous les volcans.

C'est même, paraît-il, grâce à cette ingénieuse idée du père des dieux, que nous pouvons offrir aujourd'hui à « nos dames » des parures complètes en lave du Vésuve.

A propos de géants, les transitions s'opèrent aisément, et Osymandias (l'homme aux pieds de sept coudées) rejoint, d'un léger bond, Og, roi de Bazan, le géant fameux dont parle Moïse.

On montrait à Rabbuth, ville des Ammonites, le lit de ce souverain. Ce lit en fer mesurait neuf coudées.

Il est à remarquer que Moïse et les auteurs de l'antiquité qui traitent des géants ne prétendent nullement avoir *vu* leurs restes. Ils se bornent à déclarer en avoir vaguement entendu parler. Parfois même, ils se contentent d'avoir fait l'inventaire d'une partie de leur mobilier.

Comme l'illustre archéologue Poitrinas (créé par Labiche, président de l'Académie d'Étampes) qui ne pouvait entrer nulle part sans s'écrier : « Ça sent le Romain ici ». Nos ancêtres avaient, dirait-on, le faux flair des géants.

Don Quichotte, aux temps de la chevalerie, est peut-être le seul qui ait cru véritablement les rencontrer... On sait comment.

Digitized by Google

Au moyen âge nous retrouvons, plus étendue encore que dans l'antiquité et généralisée surtout dans nos pays, la croyance aux géants.

On se les représente comme des êtres de forme humaine, parfois disgraciés de la nature, toujours de taille énorme et réputés très méchants; on leur assigne pour demeure les cavernes des montagnes, les souterrains, les grottes cachées dans les profondeurs du sol.

Une croyance aussi nette, aussi universellement partagée, doit reposer sur des faits; il est inadmissible que le caprice de l'imagination ou la seule force de la tradition ait disséminé dans tout le nord de l'Europe cette croyance aux géants que nous rencontrons partout, identique et enracinée.

Le fait qui, selon nous, a puissamment contribué a propager la merveilleuse croyance aux géants, c'est la présence d'ossements gigantesques enfouis précisément dans les cavernes et les fonds de vallée [1].

On ne connaissait point alors l'existence des « fossiles » et l'homme, mis en présence d'un fémur ou d'un tibia, qu'il venait de découvrir dans quelque fond inaccessible, ne manquait pas de remarquer la frappante analogie entre les formes les plus apparentes de ces ossements et certaines parties du squelette humain.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que la plupart des ossements attribués à des géants n'aient été des os d'éléphants,

[1] Les formes de certains rochers ont pu suggérer également l'idée d'hommes pétrifiés. On sait avec quel empressement l'imagination populaire, dans tous les pays, saisit la moindre ressemblance d'un accident de terrain avec un profil célèbre. Sur les côtes de Norvège, où les rochers offrent les formes les plus bizzares, on découvre une île qui, vue sous un certain angle, rappelle la silhouette d'un cavalier fendant les flots, l'*Hestmand-öen*; on en a fait le gardien du Cercle polaire, et la tradition locale raconte ses amours tragiques avec une valkyrie du voisinage également passée aujourd'hui à l'état de rocher, la Linkom-öen. La mythologie scandinave affecte, du reste, un district spécial aux géants, le *Jotumhein*, massif de pics et de glaciers presque inaccessibles à l'est du Sogne Fjpord. — Enfin des nuages ont pu, à leur tour, donner l'idée d'hommes gigantesques et monstrueux. Voici longtemps que des mythologues ont vu, dans la légende d'Hercule et d'Antée, la représentation figurée de la lutte entre le soleil et les brouillards, qui reprennent force chaque fois qu'ils redescendent toucher la terre.

Digitized by Google

de mastodontes ou de rhinocéros, et l'on comprend qu'on leur ait assigné pour domicile officiel l'intérieur des montagnes.

Tous, cependant, ne devaient pas s'y trouver également à l'aise.

Au XIVe siècle, on découvre à Trépani des ossements qu'on déclare, sans scrupule, appartenir à Polyphème, et l'on calcule que sa taille avait *dû* être de 300 pieds de hauteur. Or, la caverne dans laquelle ce géant fut découvert — tenant en mains un mât de navire — mesure, en hauteur, 30 *pieds*, comme le constate le père Kircher dans un rapport doctement rédigé. Ce bon Polyphème n'eût guère pu formuler le vœu de Socrate en contemplant son étroite demeure.

La liste des géants est interminable. Chaque cité possédait le sien ; plusieurs, comme la ville de Genève, font encore figurer les géants dans leurs armoiries.

On pouvait, du reste, se procurer des géants, tout faits — ou sur mesure — variant entre 300 coudées (type *Polyphème*) jusque 25 pieds 6 pouces (type *Teutobochus*).

Henrion, vers 1718, dresse une table ou échelle de la taille humaine, depuis Adam jusqu'à l'ère chrétienne : Adam mesurait 123 pieds 6 pouces : Ève mesurait 118 pieds 9 lignes. Il eût pu soupirer :

> Et si sans m'incliner, je l'embrassais, ma bouche
> La baiserait au front !

Noé, Abraham, Moïse, Hercule, Alexandre, Jules-César mesuraient respectivement 103, 28, 13, 10, 6 et 5 pieds.

Henrion fut bien avisé en s'arrêtant à l'ère chrétienne. Le genre humain allant ainsi diminuant de taille, la France n'eût pas attendu le général Farre pour être privée de ses tambours-majors.

Comme le fait remarquer Geoffroy Saint-Hilaire, ces rêveries d'Henrion ne sont, au fond, que les idées des Rabbins. Suivant ceux-ci, Adam mesurait 900 coudées, mais, après le péché, Dieu lui fit subir une diminution considérable (*diminutio capitis maxima*).

Les Siamois, eux aussi, s'imaginent que la taille des hommes n'a pas cessé de diminuer à mesure qu'ils ont perdu

Digitized by Google

l'innocence des mœurs primitives. Ils finiront, croient-ils, par devenir si petits si petits, que les plus grands n'auront guère plus d'un pied.

Certes, les Siamois ne seront pas soupçonnés de se nourrir d'illusions ; sans s'attarder aux petites théories à la mode sur l'amélioration de la race humaine, ils abandonnent, du premier coup, tout espoir de conversion et ils entrevoient déjà le « dernier des hommes » haut d'un pied. Vous imaginez-vous bien quel petit gredin cela va faire? C'est égal, à notre époque sceptique, ce n'est plus à la perte de l'innocence primitive qu'on attribuerait d'aussi surprenants effets. Tout récemment un chapelier anglais publiait, dans les journaux, que la moyenne du tour de tête de ses clients diminuait sensiblement, depuis vingt-cinq ans, par suite de l'usage des chapeaux de haute forme. Après les chapeliers, les tailleurs, les chausseurs et qui sais-je encore, feront peut être des révélations, auxquelles l'altération des mœurs de l'âge d'or restera, en toute occurrence, absolument étrangère.

Jamais la croyance aux géants ne s'affirma davantage que vers la fin du XVIe siècle. Ce ne sont plus seulement alors d'obscures et informes légendes qui nous parlent de ces ancêtres vénérés ; ce sont des poètes, des savants, des chirurgiens illustres qui daignent s'en occuper. Cassanius, en 1580, reçut un sonnet qui figure dans la préface de ses œuvres et dont voici le dernier tercet (le premier vers faisait allusion aux géants) :

> Car comme sa grandeur est non commune, ainsi
> Un non commun esprit il lui fallait aussi
> Pour, ainsi que tu fais, doctement le décrire.

Le médecin Riolan avait également des titres à un sonnet, voire à un long poème, pour avoir triomphé de son confrère, le chirurgien Habicot, dans une polémique restée célèbre, à propos du géant Teutobochus. La lutte, dit un chroniqueur contemporain, fut empreinte des deux parts de toute l'acrimonie des médecins contre les chirurgiens.

Il faut reconnaître — en passant — que les poètes ont de plus agréables façons de rendre hommage aux savants.

Digitized by Google

Mais abordons — à titre de spécimen — l'histoire de ce Teutobochus, à laquelle nous proposerions volontiers, comme sous-titre : « Les déboires d'outre-tombe... d'un mammouth. »

Le 11 janvier 1613, des ouvriers, en extrayant le sable d'une sablonnière aux environs de Langon (Dauphiné), découvrirent des ossements fossiles de gigantesque dimension. Plus tard, on ajouta que ces ouvriers avaient en même temps découvert un tombeau et ces mots gravés sur la pierre : TEUTOBOCHUS REX.

Cette dernière partie de la découverte fut évidemment inventée après coup et pour les besoins de la cause des sieurs Mazurier et Bertrand, l'un chirurgien, l'autre notaire.

Ces ancêtres de Tricoche et Cacolet avaient imaginé une « bonne petite association » pour l'exploitation de ces ossements de pachyderme que, dans un but mercantile, ils comptaient faire passer désormais pour les augustes restes du roi Teutobochus. Un document qui eût été d'une haute saveur historique et tintamarresque à la fois, c'est le contrat d'association que Bertrand, en sa qualité de tabellion, doit avoir rédigé, en due forme et sur parchemin timbré, en ayant grand souci de se garder à carreau contre Mazurier son complice. On se consolera peut-être de la perte de ce document en savourant le « discours véritable sur la vie, la mort « et les os du géant Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres « et Ambrosins, défait par Marius 150 ans avant N.-S. J.-C.

Bertrand et Mazurier, qui connaissaient leur siècle et même un peu, dirait-on, les siècles à venir, estimaient déjà que la réclame est l'âme du commerce. Si encore Teutobochus eût pu parler!

« C'est moi, se fût-il écrié, qui suis l'ancien roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins, qu'on annonce à la porte. Je mesure 25 pieds 6 pouces. »

Mais Teutobochus, en sa double qualité de squelette et de mammouth, devait rester muet, et force fut à Mazurier de confier à un habitant de Tournon le soin de rédiger le « discours véritable » déjà cité. L'habitant de Tournon fut, il faut le reconnaître, à la hauteur de sa mission.

Digitized by Google

Il affirme que la tombe de Teutobochus mesurait 30 pieds. Il parle aussi d'une dent « d'yceluy comme au vrai, dit-il, on vous le fera voir en cette ville... »

Et dans toutes autres villes de France et de Navarre, eût-il pu ajouter, car Teutobochus fut successivement promené dans les principales cités de l'Europe et exhibé, moyennant finances, aux populations ébahies.

Quelle odyssée burlesque fut ce voyage posthume du monarque déchu, accompagné toujours et partout de Mazurier, son Barnum, ou plus exactement son cornac, puisqu'il s'agissait en réalité d'os d'éléphant.

Vers 1650, nous les retrouvons à Bordeaux, terme forcé de leurs pérégrinations, car Mazurier, après une campagne infructueuse, fut un jour obligé d'abandonner, en paiement de son modeste loyer, les ossements de Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins! Ces ossements avaient été détaillés comme suit, dans un *récépissé* délivré par l'intendant des médailles et antiques sous Louis XIII, Antoine Rastagis de Bagaris :

1° Deux pièces de mandibules, sur une desquelles une seule dent, et dans l'autre il y a une dent entière, avec les racines de deux autres de devant, et les fragments de deux dents rompues ;

2° Plus deux vertèbres ;

3° Plus le col de l'omoplate ;

4° Plus la tête de l'humérus ;

5° Plus une particule d'une côte qui est allant à l'os, allant en plusieurs parties ;

6° Plus le gros tibia, l'astragale et le calcaneum.

N'est-ce pas, qu'après avoir parcouru l'attrayant prospectus des curiosités fossiles offertes par Mazurier aux Bordelais avides de distraction..., on comprend malaisément son insuccès et sa faillite? Il ne fallut rien moins, paraît-il, que la présence à Bordeaux, vers 1650, de Poquelin dit Molière, jouant, avec une troupe famélique de comédiens errants, ses premiers impromptus. Ils représentaient notamment alors, sur « l'illustre théâtre », la *Jalousie du Barbouillé* et le *Méde-*

Digitized by Google

cin volant, un titre qui a dû donner amèrement à songer à l'infortuné Mazurier.

Les Bordelais ont tout naturellement préféré les deux pièces de Poquelin aux deux pièces de mandibules édentées de Teutobochus, dont la trop longue histoire finit ainsi.

Dès 1618, Riolan, dans son « Discours sur l'imposture de la découverte des os humains supposés d'un géant », déclarait qu'il n'a jamais existé de géants *proprement dits*, c'est-à-dire d'hommes d'une taille supérieure de 9 à 10 pieds ; il démontrait à l'évidence que les os attribués à Teutobochus sont des os de baleine ou de mammouth.

Aujourd'hui, ils reposent — repos mérité — dans la collection paléontologique du Muséum de Paris, et Cuvier, au commencement de ce siècle, restituait au mammouth les ossements qu'on avait cru appartenir à Teutobochus.

Il résulte des travaux et documents scientifiques de ces derniers temps que l'origine des géants se confond toujours avec la découverte d'ossements fossiles d'énorme dimension, ou bien encore avec les conceptions fantastiques et vieillottes de fables ou de légendes.

L'amour du merveilleux, qui créa les Titans de la mythologie grecque, n'a pas cessé d'enfanter des géants; si bien qu'aujourd'hui encore, nous les voyons processionner dans nos rues, aux grands jours des festivités populaires... Et, cependant, leur « identité » ne résisterait guère à un examen sérieux.

Pour combien d'entre eux déjà n'avons-nous pas vu :

> Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
> Découvrir la fourbe et l'erreur.

M. Fairhold, dans son intéressant ouvrage intitulé : « Gog and Magog, » édité à Londres en 1859, déclare que les deux spécimens les plus curieux de la famille des géants — sur le continent — sont le *Gayant* de Douai et l'*Antigone* d'Anvers.

Le gayant de Douai ne mesure pas moins de 22 pieds. Il sort aux fêtes de juillet, accompagné de son épouse Marie

Digitized by Google

Cagenon et de ses trois enfants : Jacques, Fillon et Binbin, tous dans des costumes bouffons qu'on s'imaginerait volontiers avoir été dessinés par Robida un soir de carnaval!

L'origine « réelle » du *gayant*, dit la chronique, est cachée (on s'en doutait bien un peu) dans les brouillards de la fable. On croit vulgairement qu'il a sauvé Douai quand la ville fut assiégée par les Normands, sous le règne de Baudouin II.

Ce *gayant* valeureux et vainqueur méritait d'être célébré, et voici ce qu'on lit, à son sujet, dans un manuscrit ayant appartenu à M. Guilmot, bibliothécaire de la ville de Douai :

« On m'a assuré que Charles-Quint, voulant créer pour la ville de Douai une attraction nouvelle, qui augmentât la valeur des fermes et hôtelleries en attirant nombre de consommateurs, fit enterrer dans la Tour du vieux Tudor les os d'un animal monstrueux, *qu'on découvrit ensuite.* Cette découverte donna naissance au *gayant* et aux fables débitées sur sa taille. »

Ce petit « truc » de Charles-Quint part d'un excellent naturel et encore du souci qu'il avait de voir ses bons sujets, les Flamands, s'amuser et se distraire « honnestement ». Il les soupçonnait fort capables de se créer, à défaut de cavalcades, des divertissements d'un goût moins impérial... Ces cavalcades fournissaient aux géants l'occasion de se rencontrer. On les voyait arriver solennellement, en ambassade, des villes voisines, gauchement prodigues de leurs saluts, courbettes et volte-faces.

Seul Antigone, le géant d'Anvers, ne fit jamais à ses collègues la surprise d'une visite. Plus que Louis XIV, sa grandeur le retenait attaché au rivage, aucune porte de la ville n'étant assez large pour lui permettre d'en sortir.

Anvers conserve, avec orgueil, sur la place de la Cathédrale, l'armature d'un puits, en fer martelé, œuvre remarquable de ferronnerie, exécutée au xve siècle par Quentin Metzys. La rotonde de style ogival supporte coquettement une statuette représentant un homme d'armes faisant le geste de rejeter au loin une main coupée.

C'est l'effigie d'Antigone.

Digitized by Google

Les armoiries de la ville, d'autre part, figurent un château, avec trois tourelles d'argent, flanqué d'une main de droite et de gauche.

Le château est celui qu'habitait le géant; les mains sont celles qu'il enlevait à quiconque lui résistait. Il jetait ensuite au courant de l'Escaut les mains de ses victimes d'où les deux mots flamands « hand worpen, » qui constituent, d'après la légende, l'étymologie du mot Anvers. Ce géant sanguinaire, d'une taille de 40 pieds environ, sortait processionnellement aux anniversaires de la Circoncision et de l'Assomption, escorté d'une foule de personnes qui simulaient — attention délicate — avoir subi l'amputation des mains. Les détails curieux et ingénus abondent concernant Antigone, et la légende à pu s'en donner à cœur joie. Mais en voulant trop prouver elle se perd, quand elle nous fait connaître qu'on « peut encore voir dans la maison du sénat quelques os de grandeur inusitée, universellement attribués au géant lui-même ». Ce sont, ajoute-t-elle, avec une déplorable précision : « l'os de la hanche, une dent, le bras, l'omoplate et le tibia ».

Longtemps les guides ont exhibé aux étrangers cette petite collection d'ossements fossiles, en se livrant aux commentaires les plus extravagants. Aujourd'hui, le curieux qui veut s'en donner la peine peut les retrouver encore au Musée du Steen d'Anvers. L'examen le plus superficiel permet de se convaincre que ce sont là, non des ossements humains, mais bien certainement des restes fossiles provenant de quelque gigantesque baleine.

Nos bons compatriotes ont donc été trompés, ni plus ni moins que les badauds exploités, il y a deux siècles, par Bertrand et Mazurier.

Ils s'y résigneront plus philosophiquement en songeant que les géants célèbres de beaucoup d'autres villes du plat pays ont une origine tout aussi prosaïque. Après le *Gayant* et *Antigone*, on signale encore des géants de moindre importance ; tel *Hercule*, qui fit l'ornement de l'*ommegang* de Louvain de 1463 à 1681, ne se séparant jamais d'un énorme cime-

Digitized by Google

terre : probablement un cimeterre d'honneur offert par Jupiter reconnaissant après la victoire remportée sur les Titans.

Il est arrivé que plusieurs villes adoptaient le même géant, sans qu'il devienne pour cela plus authentique.

C'est ainsi que Nieuport, Ath et Troyes se font gloire de posséder Goliath.

A l'entrée de Charles VIII dans cette dernière ville, le roi daigna même se divertir d'un simulacre de combat entre Goliath et David. Ce dernier terminait invariablement le duel en abattant d'un coup de fronde son redoutable adversaire.

Nous ne voudrions pas — après David — jeter la pierre à Goliath, mais il n'est en vérité qu'un géant surfait...

Il a été calculé qu'il mesurait 6 coudées, y compris son casque surmonté d'un panache.

Or, 6 coudées est une mesure équivalente à 9 pieds, ce qui ramène Goliath, sans son casque empanaché, à la taille ordinaire d'un homme.

L'imagination populaire l'a démesurément agrandi, pour rehausser d'autant la victoire de David. Il figure parmi ces géants légendaires dont le poète des *Contemplations* racontait à ses petits enfants les prouesses épiques :

> Alors ces quatre jeunes têtes
> Riaient, comme à cet âge on rit,
> De voir d'affreux géants très bêtes,
> Vaincus par des nains pleins d'esprit.

Ne rions pas trop fort cependant de l'ignorance et de la crédulité naïves de nos bons ancêtres qui prenaient des ossements fossiles de mammouth pour des ossements humains.

Il n'y a pas bien longtemps, raconte Geoffroy Saint-Hilaire, les Parisiens allaient admirer une masse informe de grès, décorée du nom d'homme fossile.

Tout récemment, ne reprochait-on pas à un archéologue d'avoir confondu des ustensiles de ménage avec des objets du culte druidique et des marques de fabrique de poteries avec de vénérables épigraphes?

Digitized by Google

Et jugez du reste, par un dernier exemple, comme la confusion s'opère fatalement chaque jour. Le catalogue de la collection d'Herisson, qui vient d'être exposée à Paris, signale une vieille paire de ciseaux découverte dans une « olla ossuaria ».

Elle gisait là, en compagnie de débris d'ossements calcinés par l'incinération... Étant admis que l'on mêlait aux restes funèbres des défunts l'objet dont il s'était le plus servi pendant sa vie, les ciseaux ont fait croire que ces ossements étaient ceux d'une matrone romaine... N'étaient-ils pas plus vraisemblablement ceux d'un journaliste?

Émile Van Mons.

Digitized by Google

UNE EXCURSION A L'ETNA.

« Suivez mon conseil, ne faites pas l'ascension du cratère actuel de l'Etna, l'entreprise est pénible, la montée fatigante, surtout à cette époque de l'année, où la neige couvre déjà une partie de la cime et, somme toute, elle n'offre pas d'autre satisfaction que celle de monter à 3,300 mètres; la vanité de dire : je suis arrivé jusqu'au sommet; laissez cette gloriole aux Anglais et aux « Clubalpinistes ». On ne juge pas bien du volcan, au cratère même; on jouit du panorama qui est immense, magnifique, j'en conviens, mais une belle vue se peut obtenir de presque toutes les hautes montagnes. Si l'on monte à l'Etna, c'est pour voir surtout un volcan. A cet effet, allez au Val del Bove par Zaffaranno. Vous y trouverez le centre d'éruption le plus grandiose, le plus terrifiant; un spectacle inoubliable. Et l'ascension est moins fatigante. »

Ainsi me parla Cavallari. Or, le célèbre archéologue est un des trois savants qui, à partir de 1843, dressèrent avec Waltershausen, la carte complète de l'Etna et de tout son domaine d'éruption. Il resta six ans entiers dans le rayon du volcan, fut cinq mois sans sortir du Val del Bove, et passa soixante-douze heures dans le cratère même, couchant dans une cavité et secoué constamment par les tressaillements du gouffre. Un conseil d'un homme ayant eu avec l'Etna des relations si intimes et si persévérantes s'imposait nécessairement. Je le suivis de point en point et partis le 6 novembre de Catane pour Zaffaranno.

Dès la sortie de la ville, on est déjà en plein dans le domaine du volcan, domaine immense d'ailleurs et qui couvre plus de mille kilomètres carrés. Partout de la lave, tout en

Digitized by Google

est : la route, les murs qui la bordent et, à perte de vue, les champs qu'on traverse. Cette lave est pulvérisée, mêlée de terre et merveilleusement propre à la culture. Cependant, de ci, de là, on voit des coulées ou récentes, ou qui ont résisté à l'action de l'homme, se dresser en masses bouleversées, noires, monstrueuses, parfois se tordant sur elles-mêmes en larges entonnoirs d'où sortent les bras déjetés d'un cactus ou les branches grêles d'un olivier. A part ces digues d'invasion récentes qui se profilent dans la campagne comme d'immenses « breakwaters », tout est cultivé et d'une étonnante fécondité. Les environs de Catane comptent parmi les contrées les plus riches et les plus fertiles de l'Italie. L'oranger et le citronnier y donnent le plus abondamment les fruits les plus délicieux. Tel arbre produit jusqu'à deux mille citrons par an, et la même branche offre la fleur en bouton et le fruit mûrissant. Jamais le sol ni l'arbre ne reposent et de mois en mois, on fait récolte nouvelle. Le citronnier et l'oranger résolvent ici le problème de la rotation en agriculture. Le soleil, d'ailleurs, leur vient en aide pour sa bonne part. Aujourd'hui 6 novembre, il leur envoie ses rayons les plus aimables et les plus vivifiants, je constate 22 degrés à l'ombre. Les abricotiers et les poiriers sont en fleurs ; c'est à se croire en mai, au renouveau.

Ce pays si favorisé profite de ces dons ; il travaille et partout apparaît l'aisance et la richesse. On voit le long du chemin nombre de maisons solidement bâties, cossues, précédées de jardins d'agrément. Par les larges portes ouvertes, l'œil plonge sur de profondes allées, plantées d'orangers et de grands lauriers-roses; souvent, au fond, on découvre un pavillon entouré de jets d'eau et de statues. Je croise quantité de riches équipages, et les maisons sont précédées de terrasses fleuries d'où l'œil aperçoit au loin Catane, les longs rivages siciliens, la mer bleue, brillant à l'infini, et de l'autre côté, les flancs noirs de l'Etna couronnés d'un capuchon de neige étincelante. Le planteur, qui, nonchalamment assis dans les parterres fleuris de ses terrasses, a ce superbe panorama devant lui et jette par intervalles un regard satisfait

Digitized by Google

sur sa vigne florissante, les gradins bien alignés de ses orangers, les bois d'oliviers couvrant les collines prochaines, est certes un mortel heureux : Cicéron prétend que le Sicilien a toujours un bon mot sur les lèvres. Il doit sa gaieté facile à ce beau soleil et à cette nature luxuriante et prodigue.

Elle le devient moins à mesure que la route monte. L'oranger et le citronnier disparaissent les premiers. C'est que le climat change et devient inclément pour ces frileux. Quand, vers le soir, j'arrive à Zaffaranno, d'épaisses buées venant des montagnes traînaient déjà lourdement dans l'air ; l'humidité était désagréable, perçante et à l'entrée de la nuit, je sentis le froid assez vivement. Seuls, l'olivier et la vigne résistent encore ; tous les coteaux sont couverts de vignobles en ceps courts et vigoureux.

A Zaffaranno je passai la nuit et fis la première expérience de ce qu'est une *locanda*, ou auberge italienne. Rien ne se peut imaginer de plus misérable. Le bas de la maison n'est qu'une écurie coupée en deux par une cloison ; là gîtent, d'un côté, les animaux, de l'autre, les hommes, les femmes et les enfants, ceux-ci sur de misérables grabats, ceux-là sur de la paille. Il me fallut traverser cet étrange dortoir pour trouver au bout un escalier boiteux, noir, troué, qui me mena à une petite chambre, mal planchéiée, aux murs nus, et où, sur deux supports, s'étalait un semblant de lit, construit à la hâte, dès qu'on avait su mon arrivée. Je m'aperçus bientôt qu'il n'avait du lit que l'apparence. Il fallait garder une immobilité presque absolue pour lui conserver son vacillant équilibre. Au moindre mouvement brusque, tout l'instable édifice pouvait s'effondrer. Et quelle dure couchette ! Je ne suis pas sybarite, mais ce triste gîte et l'impossible repas qu'on prétendit me servir dépassaient un peu la mesure de ce qu'on doit être résolu d'affronter en voyage. Aussi ne puis-je conseiller qu'aux intrépides l'ascension par Zaffaranno, car il faut de toute nécessité s'y arrêter, et il n'y a que cette seule locanda.

Une mauvaise nuit est bientôt passée, d'autant que j'avais déterminé de l'abréger en partant à trois heures et demie du

Digitized by Google

matin. Heureusement le temps était magnifique et la lune en son plein. Mon guide Ferlitto, un nerveux paysan, brun, sec, infatigable, m'attendait avec un mulet chargé de provisions de bouche et de couvertures. Nous dépassons rapidement le village, commençons tout de suite à monter et au bout d'une demi-heure, sommes déjà en plein dans les laves récentes. Ici, toute route cesse, il faut grimper comme on peut par des sentiers âpres, raboteux. De temps en temps, je m'arrête pour examiner le paysage, dont les grandes masses se distinguent aux rayons bleuâtres de la lune. Rien de plus désolé, d'aspect plus sombre, plus fantastiquement lugubre. Partout se dressent en hauts talus, en promontoires abrupts, des masses noires de lave, tordues, convulsionnées, partout la saisissante impression de forces terribles et destructives. Seule, la lune souriait dans ce tableau funèbre. Brillant d'un éclat inaccoutumé à travers l'air pur et diaphane, elle jetait sur toute la scène ses rayons adoucissants, qui en estompaient les contours d'une pénombre vaporeuse, et enveloppaient d'un voile bleuâtre les hautes vagues menaçantes de la lave. A côté d'elle, Jupiter étincelait et, plus loin, Vénus au sommet des collines apparaissait radieuse, scintillante dans le ciel cendré.

Nous montons toujours, par le même désert affreux, et des sentiers abrupts et fatigants. Après deux heures de marche environ, j'indiquai à mon guide une saillie d'où je voulais voir le lever du soleil. C'était une colline, de lave également — tout ce qu'on voit en est — mais lave ancienne, et les cendres tombées dans les anfractuosités avaient permis à quelques arbustes d'y prendre racine. Nous arrivâmes à son sommet à l'aube, quelques instants avant que se montrât le « Père de la Vie ».

Ici, je pourrais placer une description enthousiaste, le soleil envahissant l'immense étendue, illuminant de ses rayons toute cette scène de deuil et de mort; mais la vérité m'oblige à confesser que je fus complètement déçu. Le soleil se leva du côté de la mer qui était enfouie sous un voile épais de nuées s'étendant à l'horizon en une longue bande immobile

Digitized by Google

et uniformément opaque. La mer resta grise et trouble, la côte et les pentes à mes pieds demeurèrent noyées dans les brumes. Du côté de l'Etna, toutefois, le spectacle fut imposant. Dès que le soleil pointa au-dessus de la bande des nuées, le sommet du volcan se colora d'une teinte rose vif qui descendit rapidement le long de ses flancs et sur tout le cirque environnant de croupes neigeuses. Une deuxième enceinte n'était que lave noire; elle se dressait en masses ternes, nues, avec de larges cassures couleur de rouille, traces du fer contenu dans certaines éruptions. Enfin, les collines sur lesquelles j'étais s'éclairèrent à leur tour et parurent couvertes de mousses de lichens et de genêts qui encadrèrent tout le tableau de plaques glauques ou mordorées et de bandes vert tendre. Cependant le soleil commençait à percer le voile qui recouvrait la mer et les rives siciliennes, et en me remettant en route, je vis ses rayons gagner et s'étaler lentement en éventail sur la large et paisible étendue.

L'ascension recommença par le même chemin abrupt, infernal et le même paysage affreux. Rien, hormis la cime éclatante de l'Etna, ne réjouissait l'œil. Partout la lave, amoncelée en masses énormes, surgissant en caps abrupts, s'allongeant en murailles, en gigantesques digues ou s'abîmant en gouffres vertigineux.

Tandis que je continuais péniblement cette dure montée au milieu de tableaux continuels de violence et de désastre, vingt fois je me demandai si mon excursion m'allait récompenser des fatigues auxquelles elle m'entraînait et si, tout compte fait, « le jeu valait bien la chandelle ». Les moines bouddhistes prétendent que nos plaisirs ne balancent pas, en somme, la peine qu'ils coûtent à atteindre. Ils en concluent à la contemplation passive, à l'assoupissement spéculatif, à un farniente, étudié, raisonné et considérablement amplifié. Sans être moine ni bouddhiste, je m'avisai toutefois, tout en grimpant et buttant, que peut-être Bouddha a du bon; qu'il y a dans son enseignement cette part de vérité et parcelle d'expérience universelle que le Cohelet de l'Ecclésiaste

Digitized by Google

exprime en ces mots assez découragés : Vanité ! Vanité ! tout est vanité ! Chaque homme qui pense se surprend à les répéter, non sans mélancolie, à de certains tournants de la vie. Mais, d'autre part, c'est un tort que de soupeser, analyser et disséquer ses joies. Trop gratter cuit, trop philosopher nuit ; l'insouciance est compagne aimable et parfois de bon conseil, et ce n'est pas être vraiment sage que de s'étudier à l'être toujours. Tout en rêvassant et en devisant ainsi, toujours grimpant d'ailleurs, passant du Bouddhisme à l'Inconscient de Schopenhauer, et du pessimisme théorique à la sagesse pratique de Sancho Pança, j'arrivai vers les neuf heures au val del Bove. Il y avait plus de cinq heures que nous montions.

Le val del Bove est une immense cuve dont les parois sont presque de tous côtés, des roches à pic de six cents à mille mètres. Elle a au moins cinq kilomètres de longueur sur trois de largeur. C'est le plus vaste théâtre des convulsions de l'Etna ; c'est son cratère primitif, effondré à mesure que les éruptions successives vidaient le volcan. Cet affaissement lent se constate parfaitement à la structure des roches formant les parois actuelles. Le val del Bove est donc un immense gouffre, produit par l'écroulement lent d'un cratère. On n'y arrive que par l'étroite fissure par où j'avais pénétré ; toute son étendue est remplie de laves récentes, noires, nues, tordues en convulsions épouvantables, traversées de crevasses, de précipices béants, et au milieu de laquelle quatre petits cratères nouveaux ont surgi, dressant leurs cônes rouge brique dans le désert noir ; je ne pense pas qu'il se puisse rien voir de plus terrifiant, de plus infernal. J'imagine qu'avant décrire ses visions sinistres, Dante a pénétré dans ce gouffre et qu'il y a pour la première fois murmuré ses vers : « Vous qui entrez ici, quittez toute espérance. » L'imagination la plus sombre, le cauchemar le plus affreux sont ici dépassés. A qui ne l'a pas vu, aucune description ne donne l'image de cet abîme farouche et chaotique où se tord la lave en vagues menaçantes, échevelées et comme fouettées par un éternel ouragan. On entendrait tout

Digitized by Google

à coup des clameurs désespérées, des appels d'angoisse, des voix chargées de malédictions et de blasphèmes sortir de ces profondeurs, on verrait les plus épouvantables tortures surgir en tableaux terrifiants, que l'on sentirait ces scènes horribles à l'unisson de ce théâtre. Rien ne pourrait étonner de ce qui évoque à l'esprit des images d'épouvante. Mais un silence de mort, sinistre, accablant, règne seul dans ce chaos.

Après quelque repos et un déjeuner rapide, je prétendis m'y engager plus avant. J'avais indiqué à mon guide l'un des cratères roux que je voyais se dresser en cône régulier et voulais aller jusque-là, bien qu'il me le déconseillât vivement. Je n'écoutais ni ses objurgations, ni ses gestes désespérés, jugeant que s'il y mettait tant d'insistance, c'était pour s'en retourner au plus tôt. Enfin, me voyant bien résolu, il m'accompagna, mais nous laissâmes notre mulet à l'entrée du val del Bove, mon homme déclarant qu'il était absolument impossible qu'il nous suivît. Je lui cédai sur ce point et nous partîmes.

D'abord tout alla bien. Le terrain n'était pas trop accidenté; mais bientôt nous arrivâmes aux vagues de lave récente; il fallait à tous moments monter des pieds et des mains leurs crêtes, se laisser glisser de l'autre côté, pour recommencer aussitôt après, et plus j'avançai, plus j'eus regret de n'avoir pas cédé aux instances de mon guide. Cependant, moitié détermination, moitié amour-propre, je tins bon et, après deux heures d'une marche, la plus pénible que j'aie jamais faite et que je ferai jamais, j'espère, j'arrivai aux bords du cratère, mais brisé, n'en pouvant plus, anéanti. La dernière demi-heure, l'ascension du cratère même, dans des cendres mouvantes, m'avait surtout exténué. Je fis encore quelques pas sur la crête extrême, et avisant un endroit que la cendre avait uni, je m'y étendis, et presque aussitôt m'endormis profondément.

Je me réveillai, énergiquement secoué par mon guide qui me pressait de partir. Il était plus de deux heures; toutefois, je voulus faire le tour du cratère avant de le quitter; mais, en

Digitized by Google

beaucoup d'endroits, la corniche n'a guère que deux à trois pieds de largeur, et les cendres qui la recouvrent s'éboulent sous le poids de la marche ; cependant il fallait arriver à l'autre extrémité pour bien dominer le val del Bove. Nous y allâmes ; là je vis en son plein ce spectacle grandiose par son excès d'horreur même, et j'en pus à jamais rassasier mes yeux et ma mémoire.

Le petit cratère, sur lequel je me trouvais, est un des nombreux cônes nouveaux qui ont surgi sur les flancs du volcan. Presque à chaque éruption, et il y en a eu déjà quatre-vingts historiquement constatées, les forces intérieures se frayent de nouveaux passages. Il n'y a pas moins de trois cent quarante-cinq cratères grands et petits, jetés en groupes irréguliers sur tout le pourtour de l'Etna. Celui sur lequel j'étais avait extérieurement l'aspect d'un cône tronqué ; à l'intérieur, c'était un entonnoir profond de quarante mètres, large d'environ quatre-vingts d'un bord extrême à l'autre. Il était formé de laves légères recouvertes de cendre. La couleur des parois internes était généralement rouge foncé ; à l'extérieur, le rouge était plus vif et marbré de jaune. Il n'y avait aucune communication apparente entre le fond de l'entonnoir et l'intérieur du volcan ; cependant ces canaux souterrains existent encore, car une fumée légère et sulfureuse s'échappait en plusieurs endroits de la crête et des flancs du cône. Ce cratère, d'après ce que me dit mon guide, avait été surtout une immense cheminée. Lors de l'éruption qui l'avait créé, celle de 1852, il jeta constamment de hautes flammes et des nuages de vapeurs qui s'échappèrent en longs hurlements, mais aucune lave. Celle-ci jaillit par une fissure aux pieds mêmes du cratère, où le guide m'indiqua un énorme bouillonnement de laves amoncelées et enroulées qui de là s'en allaient et s'épandaient au loin.

Il fallait partir, mon guide m'en pressait et moi-même, j'en avais assez de ces tableaux funèbres. La descente fut plus rapide, mais au moins aussi fatigante que l'ascension. Au bout d'une heure et demie, je me retrouvais à l'étroit

Digitized by Google

couloir, qui fait l'unique sortie du val del Bove. En nous y engageant, nous fûmes brusquement assaillis par d'épais nuages qui le remontaient et roulaient autour de nous en vagues opaques et silencieuses. Pendant deux heures de marche, ces tristes nuées nous enveloppèrent de leur linceul, il fallait descendre avec un redoublement de précaution et ce fut là encore un des moments désagréables de toute cette journée de fatigues inouïes. Quand nous en fûmes sortis, enfin, le soir venait rapidement, et bientôt la nuit, mais une nuit sans lune, sans aucune étoile nous accueillant d'un sourire. Partout de gros nuages couvraient le ciel en rangs épais et la dernière heure de descente, au milieu des laves noires et de la nuit, se peut comparer à une pérégrination dans les galeries d'une mine de houille faiblement éclairée.

Enfin, j'arrivai à Zaffaranno. Mais, quoique épuisé, rendu, je n'y voulus à aucun prix coucher une seconde fois; je fis atteler immédiatement pour rentrer à Catane, où je fus au point du jour. Je ne sais quel air j'avais en arrivant, mais je gage que ceux qui me virent au retour ont pu dire, comme ces groupes qui à Vérone se montraient le Dante, passant sombre, oppressé de perpétuelles visions : « Voyez, voyez celui qui revient des enfers ! »

EM. CAUDERLIER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

La grande école scientifique, qui donne tant d'espace à l'évolution, est aussi celle qui en laisse le moins à la liberté personnelle. Jamais on n'a plus exploré le champ de l'activité humaine. Le congrès international des libres-penseurs d'Europe et d'Amérique, tenu à Bruxelles en 1880, avait mis en tête de la seconde partie de son ordre du jour : la partie théorique, la question DU LIBRE ARBITRE : *des données que les sciences d'observation et d'expérimentation fournissent sur ce problème*, etc.

En ceci comme en toute chose, la première émancipation va à l'extrême et il y a encore des savants, des écrivains, qui, tout en accordant la spontanéité aux animaux, même à la matière, nient à l'homme tout libre arbitre. Mais ces audaces font bientôt place à la réflexion. M. Renouvier, ne pouvant assister au congrès, avait consacré trois articles de sa revue philosophique à répondre au vœu des libres penseurs. Dans le congrès, l'auteur de *Force et Matière*, M. le docteur Buchner, présenta un long mémoire où il demandait à la science de tracer les bornes de la liberté. La première de ses conclusions est radicale : « La volonté n'est ni absolument libre, ni absolument indépendante. »

C'est par l'*induction statistique* que M. Hector Denis traita ensuite le même sujet. Passer du point de vue personnel au point de vue social, étudier l'individu dans la collectivité, tel est le service que la méthode de Quetelet a rendu à la science de l'homme. M. Denis continue les mêmes recherches qui nous ont donné *la Physique sociale;* il arrive aux mêmes conclusions qui attribuent à la société une grande part des responsabilités humaines.

La seconde partie du *Compte rendu officiel* de ce Congrès contient les rapports lus en séance et les articles publiés à ce propos. Elle vient de paraître. Quelques mois après ce débat public, un des créateurs de la psychologie expérimentale, comme l'appelle M. Janet, M. J. Delbœuf, lisait à la classe des sciences de l'Académie de Belgique une première étude : *la Liberté et ses effets mécaniques*, avril 1881, puis une seconde : *Déterminisme et Liberté*. Entre les partis qui se placent sur des terrains différents, ne parlent pas la même langue, se lancent des mots sans se comprendre, des traits sans s'atteindre, il y a place pour des études

Digitized by Google

scientifiques qui « concilient des principes en apparence inconciliables ». C'est ce que tente le savant belge. Rentrant dans les idées d'Herbert Spencer et de Mlle Royer, il croit à la liberté de tous les êtres sensibles et il veut, comme il le dit dans un sous-titre, « démontrer la liberté par la mécanique ».

Il y applique tantôt des formules dont tout le monde n'a pas le secret, tantôt la finesse d'idée et d'observation qu'il met dans tous ses écrits.

Après un long travail sur *la Psychologie comme science naturelle, son présent et son avenir,* dont notre *Revue* a eu la primeur, une *théorie générale de la sensibilité* et une analyse : *le sommeil et les rêves*, l'auteur vient de développer cette étude dans la *Revue philosophique* (Paris, Germer-Baillière, mai, juin et août 1882). De cet ensemble déjà lumineux se dégage la liberté humaine, qu'affirme le sens intime, conciliée avec les sciences naturelles qui tendent à la nier.

Une loi nouvelle y apparaît à laquelle on commence à donner le nom de l'auteur, « à côté des lois de Malthus et de Lamarck ». La loi Delbœuf peut s'appeler la loi de variété. L'auteur a démontré « qu'une cause diversifiante existe qui tend à éloigner les êtres de leur type fixe, et qui finit toujours, si faible qu'on la suppose, par l'emporter sur les causes qui poussent au maintien de ce type, quelque puissantes qu'elles puissent être ». Cette loi rectifie le transformisme en le faisant procéder par *différenciation* plutôt que par évolution. Et comme la variété se produit en vue d'une adaptation meilleure au milieu, et que l'individu nouveau ne survit que s'il est supérieur, on en arrive au progrès, complétant le libre arbitre.

Je ne puis suivre l'auteur dans ses aperçus ingénieux et ses conceptions parfois très larges. Je ne puis que souhaiter qu'il réunisse ces fragments en un ensemble méthodique et complet.

M. Delbœuf ne borne pas là ses travaux : émule des psychologues anglais, allemands et français, il creuse, à son tour, la route de Pestalozzi et de Frœbel. Son mémoire : *Le latin et l'esprit d'analyse* vient d'obtenir un des prix du concours De Keyn. S'il est urgent et utile de sauver les études classiques, c'est par une méthode pareille. Faire de chaque science à enseigner un exercice de développement individuel, une conquête personnelle pour l'élève, tel est le principe, appliqué ici avec la hardiesse et la sagacité d'un esprit clair et pénétrant.

CH. POTVIN.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

P.-C. Van der Elst. — Une âme sereine, un cœur aimant, un esprit largement ouvert à toutes les idées généreuses, tel était Pierre-Constant Van der Elst, né à Bruxelles le 12 mai 1807, décédé à Courcelles, près Charleroi, le 24 juillet dernier. Si la *Revue de Belgique* perd en lui un ami, un collaborateur, on peut dire également qu'aucune de nos publications nationales parues depuis 1830 n'a fait en vain appel à ses sympathies. Ce qu'il a éparpillé de la sorte de notices historiques est vraiment prodigieux. Nous en possédons, pour notre part, en tirés à part, une soixantaine, et ne croyons pas tout avoir. Plusieurs d'entre elles sont rédigées en flamand. C'est que notre regretté collaborateur représentait mieux que personne notre vieille bourgeoisie bruxelloise d'avant 1830, qui ne s'effaçait pas, payait volontiers de sa personne, et n'aurait, à aucun prix, consenti à une triste abdication. Dans ce temps-là, à Bruxelles, il est vrai, nous parlions encore flamand au sein de nos familles, ce qui nous permettait d'avoir une action plus directe et plus bienfaisante sur le peuple, d'exercer politiquement sur les campagnes une influence qui nous échappe aujourd'hui en grande partie, et enfin, ce qui certes n'est pas à dédaigner, d'avoir autour de nous des serviteurs plus dévoués. C'est pour nos Brabançons flamingants que Van der Elst publia, vers 1847, *Zeven brieven van onze vaderlandsche geschiedenis.*

Cet aperçu anticlérical de notre histoire venait à son heure. Il peut être considéré comme le programme des travaux qui, à partir de ce jour et jusqu'à la fin de sa vie, devaient si dignement remplir les loisirs de notre ami. En 1856, au moment où l'empire napoléonien était dans toute sa gloire et récoltait les bénédictions peu patriotiques de nos sacristains, Van der Elst publia, sous le voile de l'anonyme, un volume de 300 pages intitulé : *Le protestantisme belge avant, pendant et après les troubles du seizième siècle.* Ce livre, qui nous offre la preuve d'une érudition peu commune, fut, avant celle écrite avec tant de vigueur par Edgar Quinet, comme la préface d'une nouvelle édition des œuvres françaises et flamandes de notre grand Marnix. Quelques années plus tard, en 1864, l'archevêque actuel de Malines, alors simple rédemptoriste, ayant publié un pamphlet contre la franc-maçonnerie, Van der Elst le réfuta dans une brochure anonyme : *La franc-maçonnerie selon le P. Dechamps.* Namur, L. Collin, 1864. Il eut le dernier mot.

Van der Elst avait fondé la Société archéologique de l'arrondissement

Digitized by Google

de Charleroi, il en fut longtemps le président et donna à son bulletin de nombreux articles.

Van der Elst est mort comme il a vécu : confiant,calme et souriant. Son enterrement civil avait attiré au Ravenburg — car il avait donné un nom flamand à sa campagne, située au cœur du pays wallon — une immense affluence de gens de toutes conditions. C'est qu'en sa qualité d'inspecteur des verreries de l'arrondissement de Charleroi, Van der Elst était bien connu à plusieurs lieues à la ronde et généralement regretté.

Vander Elst avait le sentiment de sa fin prochaine.

Huit jours avant sa mort il nous écrivait : « Je sens que mes forces s'en « vont; le moment s'approche où, comme le dit l'Ecclésiaste, il faudra « dépouiller le vieil homme. »

Les citations bibliques lui venaient naturellement. Tous ceux qui l'ont connu savent que son érudition était aussi grande dans le domaine de la théologie que dans celui de l'histoire. Le curé de Courcelles l'en estimait d'autant plus. Un jour, au prône, il fit cette déclaration fort étonnante en ce temps-ci : « Nous avons au milieu de nous un vieillard qui n'a jamais « mis les pieds à la messe, et qui vous donne cependant à tous l'exemple « d'une vie vraiment chrétienne. » Un pareil éloge dans une pareille bouche dit assez à quel point le défunt était digne de tous nos regrets.

CH. RAHL.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI 1882.

J. HOCART. Le Marc-Aurèle de M. Renan. — I. Marc-Aurèle . . . 5

H. PERGAMENI. Le feu, nouvelle. (*Première partie.*) 30

VICTOR VANDER HAEGEN. La tombe de Jansénius. 65

EM. CAUDERLIER. Une excursion à Capri 80

ESSAIS ET NOTICES.

JULES CARLIER. L'enseignement de la cuisine dans les écoles primaires 100

LIVRAISON DU 15 JUIN 1882.

Mme ÉLISE LAGRANGE. La situation actuelle de l'Irlande et les mesures de M. Gladstone 105

H. LOUMYER. Impressions et souvenirs de Suède. — I. Aspect du pays. — II. La Suède sous les Bernadotte. — III. Le chant d'étudiants 122

H. PERGAMENI. Le feu, nouvelle. (*Deuxième partie.*) 136

G. TIBERGHIEN. Krause et Spencer. — Essai de critique philosophique. 163

FÉLIX FRENAY. En Campine. (*Poésie.*) 199

CH. POTVIN. CHRONIQUE LITTÉRAIRE 203

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1882.

Cte DE NOIDANS. La civilisation en Chine. 209
F. NAUTET. Des difficultés d'une littérature nationale en Belgique. . 223
MAURICE WILMOTTE. Agénor de Gasparin. Sa vie et ses œuvres. (*Première partie.*) 241
CH. POTVIN. Garibaldi en 1849 270
OCT. MAUS. Le derby d'Epsom. 300
A. HARZÉ. Exhumation. (*Poésie.*) 309

LIVRAISON DU 15 AOUT 1882.

EM. DE LAVELEYE. La question égyptienne 313
SALVATORE FARINA. Un tyran aux bains de mer. (Traduit de l'italien par FERDINAND GRAVRAND) 335
FRÉDÉRIC BURNY. Résultats de l'abolition des octrois. 376
ÉMILE VAN MONS. La croyance aux géants 394
EM. CAUDERLIER. Une excursion à l'Etna 406
CH. POTVIN. Bibliographie 415
CH. RAHL. Nécrologie 418

Digitized by Google

FEUILLE D'ANNONCES

DE LA

REVUE DE BELGIQUE DU 15 MAI 1882

Vient de paraître chez Muquardt

CHASSEURS ET BRACONNIERS

devant la loi de 1882

PAR ROLAND DE TOMENLOW

(Baron Arnold de Woelmont)

Une brochure in-8°. Prix : fr. 1.50

SYSTÈME PRATIQUE & RAISONNÉ

DE

REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

PAR V. D'HONT

DOCTEUR EN DROIT

Membre du Comité de l'Association réformiste

Une brochure in-8°. Prix : 1.50

LE COMMERCE D'EXPORTATION

RAPPORT AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

de

M. H. LEDEGANCK

Consul de Belgique à Samarang

Une brochure in-8°. Prix : 1 franc

EN VENTE :

1900

GARDE A VOUS

DE LA SPRÉE A L'ESCAUT

PAR LA MARNE

Paris. 1 brochure in-8°. Prix : 2 fr.

Dinant-sur-Meuse. HÔTEL DE LA TÊTE D'OR

This old-established House faces the bridge, and is near the Church on the Grande Place. A large and picturesque garden, leading by a quaintly straggling path to the top of the rock, which is crowned by the dismantled citadel, affords varied and striking views of the town and valley of the Meuse. Every information given to visitors concerning the numerous excursions of interest and beauty to be made in the neighbourhood. Carriages and horses. Good cuisine and cellar. Moderate charges.

COURT - ST - ÉTIENNE

Eau minérale arsenicale naturelle

SOURCE DE L'HOSPICE

(TEMPÉRATURE 10° CENT.)

Adoptée par les hôpitaux civils de Bruxelles

Méd. d'or Exposition internationale Brux. 1880

Employée : 1° dans les maladies chroniques des voies respiratoires et digestives, bronchites, asthme, coqueluche, pertes d'appétit ; 2° affections rhumatismales et goutteuses ; 3° dans toutes les névralgies ; 4° contre les affections de la peau ; 5° dans tous les cas où il s'agit de rendre au sang la richesse et la force au système nerveux ; 6° contre le mal de mer.

En gros : 16 bout. fr 12 / 30 id. 20 / 50 id. 30 } sur wagon à Court.

S'ad. Comp. des Eaux arsenicales, à Court-Saint-Etienne.

Détail : toutes les pharmacies et dépôts d'eaux minérales.

Hôtel Gérard, à Court-Saint-Étienne. Pension 5 fr.

MALADIES DU CUIR CHEVELU

CHUTE DES CHEVEUX

POMMADE DESLAURIERS

Fait disparaître rapidement les Pellicules et toutes les affections du Cuir chevelu.

Les effets en sont singulièrement augmentés si l'on fait préalablement une application de BUXINE DESLAURIERS.

PARIS, 31, RUE DE CLÉRY.

Exiger la signature Deslauriers, et le timbre (imprimé en bleu) du gouvernement français.

Vient de paraître chez C. Muquardt

REMO

SOUVENIR D'UN FRÈRE

Par Octave PIRMEZ

2e Édition, un volume in-12. Prix : 3 fr.

FEUILLÉES

PENSÉES ET MAXIMES

Par Octave PIRMEZ

4e Édition, un volume in-12. Prix : 5 fr.

Digitized by Google

HOTEL MEURICE

PARIS. — 228, Rue de Rivoli, 228. — PARIS

H. SCHEURICH, BESITZER

In dem besten Theil der Stad gelegen, gegenüber dem Tuileriengarten. 32 Salons. 150 Zimmer. Table d'hôte. Lese-Saal, Conversations-Saal, Rauch-Saal. Aufzug zu allen Etagen.

GEBRÜDER HUG, à Bâle

La plus forte maison en Suisse et l'Allemagne méridionale.

GROS - DÉTAIL

Exportation de **MUSIQUE ALLEMANDE** pour tous pays

Conditions très avantageuses pour marchands et professeurs

Le port des « sous-bande » est 20 P. C. MEILLEUR MARCHÉ de SUISSE en BELGIQUE que d'Allemagne en Belgique.

Pianos droits et à queue, Orgues-Harmoniums. Monopole des fabriques les plus célèbres. Monopole des Orgues américaines d'Estey et Cie, à Brattleborough Vt. — Tous les instruments à cordes, à vent et à percussion. — Véritables cordes romaines.

HOTEL DE FRANCE

BORDEAUX Le propriétaire actuel est belge. — Maison de 1er ordre. Remis entièrement à neuf. Situation magnifique, en face le port, au centre du commerce. Grand salon réservé pour dames. Salle de lecture. Fumoir. Restaurant Table d'hôte, la plus belle de Bordeaux. Salons 90 chambres, depuis 3 francs et au-dessus. Salles de bain. On y parle toutes les langues. Journaux anglais, belges, etc. Diminution sur les appartements pour MM. les voyageurs qui veulent résider. *Vins en pièces et en bouteilles, 1re qualité.*

Louis PETER, propriétaire.

Vient de paraître chez C. Muquardt

FLEURS, FRUITS ET FEUILLAGES DE L'ILE DE JAVA

PAR Mme BERTHA HOOLA VAN NOOTEN.

Ouvrage illustré de 40 superbes planches gr. in-f°, reproduites par la chromolithographie. Un vol. gr. in-f°. **Prix 175 fr.** — Édit. de grand luxe : **350 fr.**

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LA

Librairie européenne C. MUQUARDT

BRUXELLES ET LEIPZIG.

GACHARD. Histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle (ouvrage ayant obtenu le prix quinquennal). 1 vol. in-8° de 600 pages. 7 50

GATTI DE GAMOND (Mlle J.), directrice des cours d'éducation institués par la ville de Bruxelles. Histoire de Belgique, 3e édition. 1 vol. in-12 de 500 pages 3 50

DARDENNE (E.-J.). Petite histoire populaire contemporaine de la Belgique, 1830-1880, dédié à S. M. Léopold II, 2e édition. 1 vol. in-12 de 180 pages 2 00

DE LAVELEYE (Émile). Question monétaire en 1881, 4 brochures in-8° . 5 00

HOTEL DU LITTORAL

BLANKENBERGHE

(Près la gare)

Jolie situation. Maison de 1er ordre, tenue par

Mme A. WATERSCHOOT, PROPRIÉTAIRE

BINCHE

BUREAU DE CHANGE

VIENT DE PARAITRE

CHEZ MM. MERZBACH & FALK

(LIBRAIRIE C. MUQUARDT)

ÉDITEURS

A BRUXELLES

SITUATION MILITAIRE

DE

LA BELGIQUE

TRAVAUX DE DÉFENSE

DE

LA MEUSE

Par le Lieutenant-Général A. BRIALMONT

Un vol. in-8° de 276 pages avec une carte.

Prix : 6 francs.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LES MÊMES ÉDITEURS

LA FORTIFICATION

DU

CHAMP DE BATAILLE

Un vol. in-8° de 416 pages avec atlas de 19 planches. — Prix : Fr. 15-50.

TACTIQUE DE COMBAT DES TROIS ARMES

Deux volumes in-8° de 700 pages avec un atlas cartonné. — Prix : 15 francs.

CAUSES ET EFFETS

DE

L'ACCROISSEMENT SUCCESSIF DES ARMÉES PERMANENTES

Seule édition autorisée, revue et corrigée par l'auteur. — Brochure in-12. — Prix : 2 fr.

Digitized by Google

FEUILLE D'ANNONCES

DE LA

REVUE DE BELGIQUE DU 15 AOUT 1882

Vient de paraître chez Muquardt

CHASSEURS ET BRACONNIERS

devant la loi de 1882

PAR ROLAND DE TOMENLOW

(Baron Arnold de Woelmont)

Une brochure in-8°. Prix : fr. 1.50

SYSTÈME PRATIQUE & RAISONNÉ

DE

REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

PAR V. D'HONT

DOCTEUR EN DROIT

Membre du Comité de l'Association réformiste

Une brochure in-8°. Prix : 1.50

LE COMMERCE D'EXPORTATION

RAPPORT AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

de

M. H. LEDEGANCK

Consul de Belgique à Samarang

Une brochure in-8°. Prix : 1 franc

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LE

LIBRE ÉCHANGE

ET

L'INDUSTRIE COTONNIÈRE

Par FERNAND DE SMET DE NAEYER

1 vol. in-8°. Prix : 2 fr.

Dinant-sur-Meuse. HÔTEL DE LA TÊTE D'OR

This old-established House faces the bridge, and is near the Church on the Grande Place. A large and picturesque garden, leading by a quaintly straggling path to the top of the rock, which is crowned by the dismantled citadel, affords varied and striking views of the town and valley of the Meuse. Every information given to visitors concerning the numerous excursions of interest and beauty to be made in the neighbourhood. Carriages and horses. Good cuisine and cellar. Moderate charges.

COURT - St - ÉTIENNE

Eau minérale arsenicale naturelle

SOURCE DE L'HOSPICE

(TEMPÉRATURE 10° CENT.)

Adoptée par les hôpitaux civils de Bruxelles

Méd. d'or Exposition internationale Brux. 1880

Employée : 1° dans les maladies chroniques des voies respiratoires et digestives, bronchites, asthme, coqueluche, pertes d'appétit ; 2° affections rhumatismales et goutteuses ; 3° dans toutes les névralgies ; 4° contre les affections de la peau ; 5° dans tous les cas où il s'agit de rendre au sang la richesse et la force au système nerveux ; 6° contre le mal de mer.

En gros : 16 bout. fr. 12 / 30 id. 20 / 50 id. 30 } sur wagon à Court.

S'ad. Comp. des Eaux arsenicales, à Court-Saint-Etienne.

Détail : toutes les pharmacies et dépôts d'eaux minérales.

Hôtel Gérard, à Court-Saint-Étienne. Pension 5 fr.

DÉMANGEAISONS, PELLICULES

et autres Maladies du Cuir Chevelu,

Chute des Cheveux

GUÉRIES RAPIDEMENT PAR LA

POMMADE DESLAURIERS

Deslauriers, *Chimiste, 31, r. de Cléry*, Paris

ET CHEZ TOUS LES PHARMACIENS & PARFUMEURS

Se défier des Contrefaçons

Vient de paraître chez C. Muquardt

REMO

SOUVENIR D'UN FRÈRE

Par Octave PIRMEZ

2e Édition, un volume in-12. Prix : 3 fr.

FEUILLÉES

PENSÉES ET MAXIMES

Par Octave PIRMEZ

4e Édition, un volume in-12. Prix : 5 fr.

Digitized by Google

HOTEL MEURICE

PARIS. — 228, Rue de Rivoli, 228. — PARIS

H. SCHEURICH, BESITZER

In dem besten Theil der Stad gelegen, gegenüber dem Tuilerïengarten. 32 Salons. 150 Zimmer. Table d'hôte. Lese-Saal, Conversations-Saal, Rauch-Saal. Aufzug zu allen Etagen.

GEBRÜDER HUG, à Bâle

La plus forte maison en Suisse et l'Allemagne méridionale.

GROS - DÉTAIL

Exportation de **MUSIQUE ALLEMANDE** pour tous pays

Conditions très avantageuses pour marchands et professeurs

Le port des « sous-bande » est 20 P. C. MEILLEUR MARCHÉ de SUISSE en BELGIQUE que d'Allemagne en Belgique.

Pianos droits et à queue, Orgues-Harmoniums. Monopole des fabriques les plus célèbres. Monopole des Orgues américaines d'Estey et Cie, à Brattleborough Vt. — Tous les instruments à cordes, à vent et à percussion. — Véritables cordes romaines.

HOTEL DE FRANCE

BORDEAUX Le propriétaire actuel est belge. — Maison de 1er ordre. Remis entièrement à neuf. Situation magnifique, en face le port, au centre du commerce. Grand salon réservé pour dames. Salle de lecture. Fumoir. Restaurant. Table d'hôte, la plus belle de Bordeaux. Salons 90 chambres, depuis 3 francs et au-dessus. Salles de bain. On y parle toutes les langues. Journaux anglais, belges, etc. Diminution sur les apppartements pour MM. les voyageurs qui veulent résider. *Vins en pièces et en bouteilles, 1re qualité.*

Louis PETER, propriétaire.

Vient de paraître chez C. Muquardt

FLEURS, FRUITS ET FEUILLAGES DE L'ILE DE JAVA

PAR Mme BERTHA HOOLA VAN NOOTEN.

Ouvrage illustré de 40 superbes planches gr. in-f°, reproduites par la chromolithographie. Un vol. gr. in-f°. **Prix 175 fr.** — Édit. de grand luxe : **350 fr.**

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LA

Librairie européenne C. MUQUARDT

BRUXELLES ET LEIPZIG.

GACHARD. Histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle (ouvrage ayant obtenu le prix quinquennal). 1 vol. in-8° de 600 pages. 7 50

GATTI DE GAMOND (Mlle J.), directrice des cours d'éducation institués par la ville de Bruxelles. Histoire de Belgique, 3e édition. 1 vol. in-12 de 500 pages 3 50

DARDENNE (E.-J.). Petite histoire populaire contemporaine de la Belgique, 1830-1880, dédié à S. M. Léopold II, 2e édition. 1 vol. in-12 de 180 pages 2 00

DE LAVELEYE (Émile). Question monétaire en 1881, 4 brochures in-8° . 5 00

HOTEL DU LITTORAL

BLANKENBERGHE

(Près la gare)

Jolie situation. Maison de 1er ordre, tenue par

Mme A. WATERSCHOOT, PROPRIÉTAIRE

BINCHE

BUREAU DE CHANGE

VIENT DE PARAITRE

CHEZ MM. MERZBACH & FALK

(LIBRAIRIE C. MUQUARDT)

ÉDITEURS

A BRUXELLES

LA MALADIE

DES

POMMES DE TERRE

VAINCUE AU MOYEN

d'un procédé de culture simple et facile

Par M. J.-L. JENSEN

Directeur du bureau Cérès, à Copenhague.

Un volume in-8°. Prix : **2** fr. **50** cent.

LES APPAREILS DE PROJECTION

DE

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

EN USAGE

DANS LES ARMÉES EUROPÉENNES

EMPLOI, HISTOIRE ET DESCRIPTION

Par L. WEISSENBRUCH

Lieutenant du génie de l'armée belge

1 vol. in-8°, orné d'un grand nombre de gravures et d'une photographie.

Prix : **3** francs **50** centimes.

Quatrième édition, revue et corrigée

BRUXELLES-GUIDE

ILLUSTRÉ

Un volume in-16. Prix : **1** fr. **50** c.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Au pays des orangers, par Lucien Solvay ; illustrations de F. Stroobant et Cesare Dell' Acqua. 1 vol. Bruxelles, 1882. — Ceux qui ont déjà visité l'Italie retrouveront avec plaisir leurs impressions dans ce petit livre écrit au courant de la plume avec la facilité et l'humour qui distinguent le style de l'auteur. Ceux qui n'ont pas fait le voyage en retireront des idées fort exactes sur la physionomie des principales cités italiennes, et ceux qui le projettent ne pourraient se munir d'un meilleur guide, surtout au point de vue artistique. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur un peu trop de sévérité dans ce qui concerne la situation de l'art moderne en Italie. Nous aurions surtout des réserves à faire à l'égard des critiques que l'auteur dirige contre le séjour à Rome de nos jeunes artistes. Mais il est certain, comme il le fait ressortir, que l'Italie moderne n'a rien à gagner par la comparaison des chefs-d'œuvre du passé, et que le mercantilisme, entretenu par l'affluence (et le mauvais goût) des amateurs étrangers, y est un obstacle sérieux au développement d'un art original.

Quelques anecdotes personnelles, comme la visite aux catacombes en compagnie de M. de Rossi, et l'historiette de « ce que peut enseigner un artiste à des disciples de Saint-François » relèvent agréablement les descriptions de l'auteur, qui, tout en se promenant de préférence dans les galeries et les musées, ne laisse pas de nous montrer les scènes et les types populaires dont l'originalité n'a pas encore été étouffée sous le cosmopolitisme des mœurs modernes. L'ouvrage renferme, finement esquissés, quelques-uns de ces types qui font honneur à la collaboration MM. F. Stroobant et C. Dell' Acqua.

Voyages et séjour dans l'Amérique du Sud, la Nouvelle-Grenade, Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama, par le chevalier A. Le Moyne, ancien ministre plénipotentiaire. Paris, Quentin, 2 volumes. — Il n'est guère plus difficile de se rendre aujourd'hui à Karema ou à Stanley Pool qu'il ne l'était, il y a cinquante ans, de se rendre dans la capitale des États-Unis de Colombie, s'il faut prendre à la lettre l'émouvant récit que M. le chevalier Le Moyne nous fait de ses aventures, lorsqu'il gagna pour la première fois son poste de Bogota. Cette singulière capitale, où l'on n'arrivait qu'à cheval ou à dos d'homme, après avoir affronté, pendant plusieurs semaines, les rapides des fleuves, les fièvres des marais, les serpents, les caïmans, les tigres... et les moustiques, n'en avait pas moins son palais du Parlement, son théâtre et ses journaux, sans compter ses églises, ses couvents et ses sérénades, tout comme une grande ville d'Espagne. Aujourd'hui que des bateaux à vapeur remontent le Rio Magdalena jusqu'à quelques journées de Bogota, le voyageur échappe aux principales difficultés du voyage ; cependant M. Le Moyne nous assure que, sauf là où les étrangers ont pénétré en petit nombre, aucune transformation appréciable ne s'est produite depuis cette époque dans le caractère des habitants ou dans les œuvres de la nature, par suite du travail de l'homme. — L'ouvrage renferme des renseignements intéressants sur les mœurs et les ressources de la Nouvelle-Grenade, ainsi que sur les coutumes et les croyances de ses anciens habitants, ces Muyscas chez lesquels les conquérants espagnols trouvèrent une civilisation autochtone digne de rivaliser avec celle du Pérou et du Mexique.

Digitized by Google

La Belgique doit être agrandie. Huy, Philippart, 1882. — La *Revue des Deux-Mondes* publiait, dans sa dernière livraison, un travail où on déplorait vivement la stérilité des mariages chez nos voisins du Midi Chez nous, comme en Allemagne, c'est l'excès contraire qu'il faut regretter.

L'auteur de la brochure que nous signalons, après avoir établi que notre excès de population nous rend de plus en plus tributaire de l'étranger, pose cet axiome incontestable : « Ou bien notre population se restreindra, ou bien notre territoire s'accroîtra. » Le premier de ces moyens n'est guère au pouvoir du législateur; le second ne peut se trouver que dans l'annexion de nouvelles provinces ou dans la fondation de colonies. Il va sans dire que cette dernière solution est celle de l'auteur, et c'est vers l'Afrique centrale qu'il tourne ses regards. Seulement on peut se demander s'il est bien nécessaire d'agir, comme il le propose, par la voie de l'annexion politique et non simplement par la voie de l'initiative privée, en suivant les voies que nous fraient déjà, d'une part, l'Association internationale africaine, d'autre part, la Compagnie belge de colonisation africaine.

Notre collaborateur, M. Em. Cauderlier, dont on a lu avec intérêt, dans notre dernière livraison, le récit intitulé *une Excursion à Capri*, va publier prochainement, chez Hoste, à Gand, un volume in-12 illustré, sous ce titre : *Du Saint-Gothard à Syracuse.*

Commentaire de la loi du 27 juillet 1880 portant revision de la loi du 21 avril 1810 concernant les mines, suivi d'une étude sur les chemins de fer d'embranchement des mines en France et en Belgique, par M. Emile Delecroix, avocat du barreau de Lille. Paris, Marescq; Bruxelles, Muquardt, éditeur.

La loi fondamentale qui régit les mines vient de subir dans quelques-unes de ses parties d'importantes réformes. C'est l'étude de ces dispositions nouvelles que publie aujourd'hui M. Emile Delecroix dans son « Commentaire de la loi du 27 juillet 1880 portant revision de la loi du 21 avril 1810 concernant les mines ».

En effet, depuis cette date lointaine, des situations nouvelles avaient surgi et réclamaient des dispositions spéciales du législateur. Le développement des propriétés bâties dans le voisinage des exploitations de mines, les moyens de publicité devenus plus rapides, une simplification des formalités à observer pour arriver à la concession, le besoin de plus en plus pressant de voies de communication perfectionnées, la nécessité de protéger d'une façon plus efficace certains objets d'utilité publique, enfin quelques controverses graves auxquelles le texte même de la loi ancienne avait donné lieu et qu'il importait de faire cesser, tels sont les points sur lesquels la législation de 1810 appelait des perfectionnements, afin d'être mieux en rapport avec les progrès et les besoins de l'industrie moderne.

La loi nouvelle commentée par M. Emile Delecroix a donc comblé quelques lacunes, mais elle a surtout réglementé des situations nées depuis 1810.

A ce commentaire, l'auteur a joint un travail très complet sur la législation des chemins de fer d'embranchement des mines en France et en Belgique et leur condition juridique.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Au nord-ouest de l'Afrique, Madère, les îles Canaries, le Maroc, par Ch. van Beneden, avocat à la cour d'appel. Bruxelles, Bourlard et Havaux. 1 vol. in-18, 1882.

On ne peut plus guère se plaindre que nos compatriotes ne voyagent pas... au nord-ouest de l'Afrique, car voici la troisième relation de voyage que des Belges ont publiée depuis dix-huit mois sur Madère, les Canaries et la côte du Maroc.

Le petit volume de M. van Beneden ne s'en lira pas moins avec plaisir et profit même par ceux qui ont déjà fait connaissance avec ces parages, soit dans la *Revue de Belgique*, soit ailleurs. L'auteur nous promène, en effet, de la façon la plus charmante, à travers des sites qui se prêtent à des descriptions trop variées pour jamais lasser l'intérêt et, si l'on peut taxer de quelque exagération les attraits qu'il prête à Madère, on doit reconnaître que son enthousiasme pour les sites de Ténériffe est pleinement justifié. Il ne manque réellement que des bateaux à vapeur un peu mieux aménagés, ainsi que des hôtels plus confortables, pour faire des îles Canaries un séjour favori des touristes, pourvu, bien entendu, qu'ils ne s'effraient pas de quelques jours sur l'Océan.

L'auteur a eu le bon goût de ne pas abuser des aventures personnelles, ce qui ajoute à la véracité du récit et ne distrait pas l'attention de son véritable objet.

Quelques considérations sur le libre échange et l'industrie cotonnière, par F. De Smet-De Nayer. Bruxelles, Muquardt, 1882.

Il faut un certain courage pour reprendre, dans la Belgique de nos jours, les vieilles thèses protectionnistes. A vrai dire, ce qui vient de se passer, chez certaines nations voisines, semble de nature à réveiller partout des espérances qu'on pouvait croire enterrées à jamais.

Heureusement, la réaction commence déjà à faiblir. En Allemagne, elle ne survivra pas à la politique de M. de Bismarck ; en France, elle a dépassé son maximum d'intensité ; aux États-Unis, elle se heurte de plus en plus aux inconvénients d'une production artificiellement surexcitée; en Angleterre, elle n'a pas réussi à prendre pied un seul instant. Est-ce le moment pour nous de relever ou même de maintenir les anciens tarifs protecteurs au profit d'une industrie quelconque? M. De Smet nous présente son bloc enfariné sous le nom de « protection rationnelle ». En saine économie, il n'y a pas de protection rationnelle. Après l'industrie cotonnière viendraient, sans doute, l'industrie charbonnière, l'industrie minière, etc., si bien que toutes les industries *protégeables* se trouveraient protégées... contre la bourse des consommateurs, c'est-à-dire de la masse de la nation. Il nous en a coûté trop cher, quand nous avons dû rompre avec l'ancien régime protectionniste, pour que nous tenions à recommencer l'épreuve.

Digitized by Google

Nous avons reçu un tiré à part de la *Belgique illustrée*, le *Camp de Beverloo*, par le général Gratry. (Bruxelles, Bruylant-Christophe 1882.) — L'auteur, chez qui la science technique n'exclut pas l'art de l'écrivain, fait parfaitement ressortir les côtés pittoresques d'une institution qui est devenue un trait distinctif, en même temps qu'un rouage important de notre organisation militaire, et il fournit de curieux renseignements sur la façon dont s'est graduellement transformé en une véritable colonie le premier campement de nos troupes sur la bruyère de Beverloo en 1835. — Les gravures ajoutent à l'intelligence du texte en nous montrant les installations du camp aux différentes périodes de leur développement.

Le *Zalzkammergut*, notes de voyage par Em. Desoer. Bibliothèque Gilon. Verviers, 1882, 1 vol.

Le principal reproche que nous puissions adresser à ce petit volume sur le Zalzkammergut, c'est de ne pas nous parler du Zalzkammergut. En effet, cette dénomination, réservée généralement aux environs d'Ischl, ne s'applique que par extension à la vallée de la Salzach où nous promène l'auteur. Mais du moins, ce qu'il nous décrit — et c'est là l'essentiel, — il le fait avec charme et avec humour. Il est fâcheux que la description des types et des sites n'occupe pas une part plus considérable dans le récit, car la façon dont M. Desoer nous rend les paysages grandioses des environs de Gastein et de Berchtesgaden nous montre qu'il possède le secret de peindre et même de voir la nature.

De la nécessité de créer en Belgique une marine marchande nationale à vapeur, par Em. de H. Anvers, G. Kœhler, 1882.

L'auteur de cet opuscule établit, par des tableaux éloquents de chiffres, de deux choses l'une : ou bien, les produits transocéaniques nous sont à peu près inconnus et les nôtres ne franchissent guère les confins de l'Europe, ou bien, explication qu'il préfère, avant d'arriver à leur destination finale, nos importations et nos exportations passent, en majeure partie, par les mains de l'étranger et sont ainsi grevées de frais multiples. Nous sommes tout disposés à partager sa manière de voir, quand il recommande comme remede le développement de notre réseau maritime et l'établissement de nouveaux services à vapeur entre la Belgique et les pays transatlantiques ou l'extrême Orient ; seulement, nous devons faire toutes nos réserves, quand nous le voyons, au lieu de s'en remettre à l'initiative privée, se tourner encore une fois vers cette vache à lait qui se nomme l'État et qui, à notre avis, n'intervient déjà que trop dans l'activité industrielle et commerciale du pays.

Les appareils de projection de la lumière électrique en usage dans les armées permanentes. Emploi, histoire et description, par L. Weissenbruch, lieutenant du génie. Bruxelles, Muquardt, 1882.

Après avoir fait ressortir l'utilité de la lumière électrique dans son application à la guerre, l'auteur fait l'historique de cette application en remontant à l'époque, bien voisine encore, où le seul éclairage des opérations militaires se composait de torches et de tourteaux enduits de résines, les premières pouvant éclairer jusqu'à trente mètres, les seconds jusqu'à quatre-vingts mètres. Actuellement, il nous apprend qu'on possède des locomobiles, qui portent à six kilomètres et plus !

Il n'est pas d'invention, jusqu'au téléphone, que la science moderne ne trouve moyen d'appliquer à l'art de la destruction. Faut-il en croire, avec certains partisans quelque peu paradoxaux de la paix universelle, que les guerres finiront par l'exagération même de leurs procédés destructeurs ? L'étude de M. Weissenbruch, bien qu'écrite à un point de vue tout scientifique, est de nature à intéresser même ceux qui ne s'occupent de la question que d'une façon générale.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS NOUVELLES

BIBLIOTHÈQUE GILON. — Neuvième série.

N° 88. A. C.-Kourbsky, *De Hambourg à Chicago.*

N° 89. L. Hymans, *Le Mont Cenis et le Saint-Gothard.*

N° 90. René Gange, *Un jeune poète à Paris.*

N° 91. Th. Juste, *M. Thiers.*

N° 92. C. Malaise, *Simples causeries sur la botanique.*

M. Gilon approche de son centième volume. Dans cette longue suite de petits livres, on compte une trentaine de romans, 18 récits de voyages, 3 volumes de poésies, 4 ayant rapport à l'histoire nationale, 7 à l'histoire générale, une dizaine à l'hygiène, autant à la morale et à la politique, 4 aux sciences naturelles. Plusieurs de ces petits livres en sont à leur deuxième ou troisième édition, et d'autres sont épuisés.

L. Hymans, *Six nouvelles.* Office de publicité, 1882.

L. Navez, *En Suisse, Davos-Montreux.* Ibid., 1882.

Philalèthe (H. Van Doorselaer), *Petites lettres d'un provincial.* Lille et Bruges, Desclée, 1882.

Le journalisme a donné lieu à un nouveau genre de livres extraits de ses feuilletons : contes, lettres de voyage, variétés, fantaisies, etc. Les lecteurs y retrouvent leurs lectures quotidiennes, plus faciles sous la forme d'un volume qu'on emporte partout. Les auteurs s'y exercent et s'y montrent, pour ainsi dire, en négligé. L'un, comme M. L. Hymans, n'a plus à donner sa mesure, on sait avec quel sans-façon il aborde également tous les genres et y plaît à ses lecteurs, sans souci du reste. On serait mal venu de relever ici des jeux de mots ou des noms comiques, dignes à peine du plus petit journal. D'autres, comme M. Navez, semblent de la même école et du même journal, ou, comme Philalèthe, nous donnent des extraits de *La Paix*. *En Suisse* se lit avec plaisir ; l'auteur écrit ou raconte lestement, et le plaisir serait sans mélange si l'auteur était plus correct. Le danger de ce déshabillé est, en effet, de trop laisser apercevoir que l'auteur est d'un pays où « la langue française est la plus facile à savoir mal », disait Van de Weyer. Je lui passerais même, après Bastiat, sa boutade contre un peuple dont Montesquieu a dit : « Les Romains ont fait un art de la raison même », et aussi ses digressions, dont les livres de voyage commencent à se débarrasser. Mais est-il besoin de lui rappeler que *se terrer* n'est pas un verbe, qu'on n'imprime pas un essor et que *onques* ne veut pas dire *personne*, etc.? Avec Philalèthe, on oublierait bien des choses,

Digitized by Google

mais comment admettre « des larmes qui n'ont pas que de l'eau à travers leur nacre diamenté » ou que « cet éreintement que donnent les jeux d'enfants à leur père — c'est de l'or en barre »? Il faut une grande dose de bienveillance pour ne pas fermer le livre à la troisième phrase pareille.

Léon Ewerard, *A la villa Beaubourg*, roman bourgeois en trois actes. Bruxelles, chez l'auteur, rue Pascal, 49, 1882. — Plus d'observation et moins de finesse, beaucoup de vérité et peu d'art. On ne se doute pas de ce qu'il faut de soins et de talent pour représenter des caractères grossiers et des mœurs banales, et combien il faut connaître la langue pour la faire parler mal à des personnages sans instruction ou sans éducation. Henri Monnier, qui est évidemment le modèle de l'auteur, n'y a pas réussi toujours, et cela est plus difficile encore en pays flamand.

Em. Desoer, *Code pratique de police judiciaire et administrative, à l'usage des bourgmestres, des commissaires et agents de police, des officiers de gendarmerie, des gendarmes et des gardes champêtres*. Bruxelles, Larcier, 1882. — Livre utile à tout le monde, car il marque les attributions et les devoirs de la police. Livre bien fait, clair et net, à la portée de tous, rédigé par un avocat général.

Digitized by Google

Les Apôtres et les Martyrs de la liberté de conscience, par L. Lamborelle. Anvers, Mees, 1 vol. — L'auteur du *Bon vieux Temps* a été heureusement inspiré dans son nouvel ouvrage. « Toutes les libertés sont sœurs, et même sœurs jumelles, dit-il dans la préface. Mais, au milieu d'elles, la liberté de conscience occupe le premier rang. » Aussi est-ce une tâche méritoire, à l'heure où d'audacieux apologistes de l'Église romaine entreprennent la défense de l'inquisition, de mettre en regard des persécuteurs et des bourreaux tous ceux qui proclamèrent les droits de la conscience et tombèrent victimes de leur dévouement à la cause de la liberté intellectuelle ou religieuse. — Le lecteur voit défiler tour à tour Socrate, Jésus, les martyrs de la primitive Église, — Hypatie et les païens persécutés à leur tour, — les premiers hérétiques, Abailard et Arnold de Brescia, — les précurseurs de la Réforme, depuis Claude de Turin jusque Wiclef, Jean Huss et Jérôme de Prague, — les chefs et les publicistes de la Réforme, — les victimes de l'intolérance protestante comme de l'inquisition catholique, Michel Servet, comme les milliers de victimes jetées sur les bûchers de l'inquisition, — en un mot, tous ceux qui combattirent le despotisme de l'orthodoxie régnante, quels que fussent leur nom et leur drapeau.

Les canaux maritimes et les ports de mer bruxellois, par A. Gobert, ingénieur honoraire des mines. Bruxelles, 1882. — Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre commerce, et surtout à l'extension de ses débouchés, liront avec intérêt cette brochure, où M. Gobert expose, avec une simplicité et une clarté connues de tous ceux qui ont suivi ses conférences, les conditions de notre commerce fluvial et les moyens de développer rationnellement le système de nos canaux. Cette publication est ornée de nombreux diagrammes qui ont le mérite non seulement de rendre palpables les démonstrations de l'auteur, mais encore de mettre les éléments de la question à la portée des esprits les moins versés dans ce genre d'études.

La liberté de l'enseignement, conférence donnée à l'Association libérale de Bruxelles, le 5 avril 1882, par M. H. Pergameni. Bruxelles, Mayolez. — Nos lecteurs se souviennent du bruit que fit, il y a quelques années, un article de M. H. Pergameni qui parut dans cette *Revue*, sous le titre de : *Le principe de liberté en matière politique.*

M. Pergameni est resté fidèle à ses idées d'alors, qu'il applique ici à la liberté de l'enseignement. Quelque opinion qu'on puisse professer à cet égard, il est un point où tous les libéraux se trouveront d'accord avec M. Pergameni, c'est la nécessité de donner à l'enseignement de l'État une organisation suffisamment forte pour qu'il puisse soutenir la lutte avec les écoles de l'Église. Nous ne pouvons également que nous rallier à son chaleureux plaidoyer en faveur de l'enseignement obligatoire, qu'il présente comme le couronnement de la réforme scolaire.

Digitized by Google

Chasseurs et braconniers devant la loi de 1882, par R. de Tomenlow. Bruxelles, Muquardt, 1882. — M. Roland de Tomenlow est chasseur ; c'est dire qu'il critique notre législation à un point de vue particulier, quoique toujours avec esprit. Toutefois, le principal reproche qu'il lui adresse, et, sous ce rapport, il se trouve d'accord avec nos légistes les plus distingués, c'est qu'elle est « obscure », comme, au reste, la plupart des lois sur des matières spéciales qui ont passé par le crible parlementaire sans le correctif d'un conseil d'État.

De l'enseignement supérieur de l'histoire, par P. Fredericq, professeur à l'Université de Liége. Gand, Vander Haeghen. — M. Fredericq, qui nous donne ici les impressions de son récent voyage parmi les universités d'Allemagne, a le talent de faire vivre en quelque sorte sous les yeux du lecteur les divers sujets qu'il traite. C'est dire qu'il a su rendre d'une lecture vive et attrayante des descriptions qui, par leur nature, sembleraient devoir prêter à la sécheresse et à la monotonie, lorsqu'il nous résume en quelques pages les matières des divers cours d'histoire donnés dans les universités allemandes, et surtout la façon dont chaque professeur y donne son enseignement. Cette étude se termine par des considérations fort élevées et fort justes sur l'enseignement historique en Allemagne, en regard de ce qui se passe dans nos propres universités. « On peut dire, conclut l'auteur, sans manquer de patriotisme, que, pour l'histoire, nos universités belges ont, non pas *beaucoup*, mais *tout* à envier à l'Allemagne, car nous n'avons pas même comme fiche de consolation ce vernis littéraire que M. Seignobos appelle si bien la « rhétorique » de l'histoire.

Le vice patenté et le proxénétisme légal A. G. D. G., par Em. de Laveleye. Bruxelles, Muquardt. — Cet opuscule est une reproduction des lettres que M. Em. de Laveleye a adressées à la *Flandre libérale* et au *Précurseur* sur une question qui, comme on le dit, mérite toute l'attention des hommes de bien. Ici, toutefois, l'auteur n'examine que le point de savoir si le proxénétisme doit être légalisé par les pouvoirs publics ou, au contraire, traité comme un délit. Nous rappellerons, à cet égard, qu'il s'est fondé, à Bruxelles, avec le concours de personnes appartenant à tous les partis, une *Société de moralité*, pour obtenir la suppression du proxénétisme légal et du vice patenté. Les adhésions peuvent être adressées au secrétaire de la société, M. Pagny, à Saventhem.

Les familles qui désirent donner à leurs enfants une éducation religieuse qui ne soit pas en contradiction avec les exigences de la raison, apprendront avec plaisir que M. le pasteur J. Hocart, encouragé par le chiffre croissant des adhérents au mouvement du protestantisme libéral, se propose, à la demande de plusieurs familles, d'ouvrir un cours d'instruction religieuse pour la jeunesse. Cette instruction, fondée sur les principes du libre examen le plus absolu, ne sera nullement une préparation à une première communion ou à une confirmation, mais sera destinée à donner aux enfants d'environ douze ans la connaissance des vérités fondamentales de la religion et de la morale. Le cours aura lieu le jeudi et sera gratuit. Les parents qui désirent y envoyer leurs enfants peuvent les faire inscrire, par lettre, chez M. Hocart, 55, rue Gérard, à Etterbeek.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F.X.BEER,
k.Hofbuchbinder
MÜNCHEN.
Ledererstr.25.

Digitized by Google